O. 233.

Troisième Année. Nos 1.-2. 1925.

REVUE DES ÉTUDES HONGROISES ET FINNO-OUGRIENNES

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

DIRIGÉE PAR

ZOLTÁN BARANYAI
DOCTEUR ÈS LETTRES

ALEXANDRE ECKHARDT
PROFESSEUR DE LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES A L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST

SOMMAIRE

Pages

ZOLTÁN GOMBOCZ. — *Ossètes et Iazyges* 5

LAJOS RÁCZ. — *L'inspiration française dans le protestantisme hongrois.* I 11

BÉLA TÓTH. — *Un apôtre français de Petőfi : Thalès Bernard.* 21

ARTHUR WEBER. — *Don Juan en Hongrie.* 36

VILMOS TOLNAI. — *Les origines du* coche. 51

MANÓ KERTÉSZ. — *Les traces de la sorcellerie dans la langue hongroise.* 59

Chroniques : Le centenaire de Maurice Jókai (Aladár SCHÖPFLIN). — Linguistique finno-ougrienne II (IRÉN SEBESTYÉN-NÉMETH). — La philologie classique en Hongrie (ISTVÁN LAJTI) 66

Notes et Documents : La Commission pour assurer le travail scientifique des Universités. 102

Bibliographie française de la Hongrie (1923, Petőfiana 1923, 1924). 107

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

1925

Tous droits réservés

ABONNEMENTS

La *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, historiques, linguistiques et littéraires, est une publication trimestrielle.

La *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes* est publiée sous les auspices de l'Académie hongroise des Sciences.

Le prix d'abonnement est actuellement fixé à **35** francs par an.

Le prix du volume annuel pour l'année écoulée sera porté à **40** francs.

En suivant l'exemple de la *Revue de Littérature comparée*, le titre d'*Amis de la Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes* sera donné à tous les souscripteurs (personnes ou collectivités) d'une somme de 500 francs et au-dessus, versée en une fois. On fait appel à tous ceux qui voudraient favoriser les études historiques, linguistiques et littéraires relatives aux peuples finno-ougriens, en premier lieu aux Hongrois, et soutenir un organe qui manquait jusqu'à présent.

La *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes* est dirigée par M. Zoltán Baranyai, docteur ès lettres (4, chemin de Miremont, Genève) et M. Alexandre Eckhardt, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Budapest (Ráday-utca 32. III. 4. Budapest IX.). Toute correspondance, envoi de livres concernant la rédaction, devra être adressé à l'un des directeurs.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (Abonnements, commandes de numéros, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la Librairie ancienne Honoré Champion, 5, Quai Malaquais, Paris (VIe).

REVUE

DES

ÉTUDES HONGROISES ET FINNO-OUGRIENNES

REVUE

DES

ÉTUDES HONGROISES ET FINNO-OUGRIENNES

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

DIRIGÉE PAR

ZOLTÁN BARANYAI
DOCTEUR ÈS LETTRES

ALEXANDRE ECKHARDT
PROFESSEUR DE LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES A L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST

3e ANNÉE — 1925



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

1925
Tous droits réservés

302252



T. AKADÉMIA KÖNYVTÁRA

OSSÈTES ET IAZYGES

En 1886 parut dans le *Žurnal Ministerstva Narodnago Prosvješčenija* (CCXVII, 232-83) l'étude remarquable de Vsevolod Miller : *Vestiges épigraphiques des Iraniens dans la Russie méridionale* [1]. En utilisant les noms propres de la riche collection épigraphique de V. Latyšev [2], le savant russe réussit à démontrer que les Scythes du Pont-Euxin, dont l'origine iranienne avait déjà été reconnue par J. K. Zeuss [3] et K. Müllenhoff [4], appartiennent réellement au groupe des peuples iraniens, plus précisément encore, il prouva qu'ils sont les ancêtres des peuplades iraniennes du Caucase connues aujourd'hui sous la dénomination d'*Ossètes*. Depuis cette publication le problème scytho-alano-ossète est resté à l'ordre du jour. Dans l'ensemble de la vaste bibliographie de cette question je me borne à relever les *Etudes ossètes* de Vs. Miller [6], l'ouvrage historique de M. Kulakovskij [5], les livres de M. Rostovcev [7], et l'étude remarquable de M. Vasmer [8] ; cette dernière donne l'histoire très détaillée du problème.

Ces recherches intéressent vivement le monde savant hongrois ; en effet les relations fréquentes des Hongrois dans leur ancienne patrie située au nord du Caucase, entre le Don et le Kouban, avec les tribus alaines justifient cette

1. *Epigrafičeskie sljedy iranstva na jugje Rossij.* ŽMNP. 217 (1886), p. 232-83.
2. *Inscriptiones Antiquae Orae Septentrionalis Ponti Euxini graecae et latinae.* Petropoli, I-IV.
3. *Die Deutschen und die Nachbarstämme.* München, 1837.
4. *Ueber die Herkunft und Sprache der Scythen und Sarmaten.* Berlin, 1886.
5. *Osetinskie etjudy.* Moskva, 1881-1887 ; voir surtout le troisième volume.
6. *Alany po svjedjenijam klassičeskich i vizantijskich pisatelej.* Kiev, 1899.
7. *Ellinstvo i iranstvo.* St. Pétersbourg, 1918 ; *Iranians and greeks in the South-Russia.* Oxford, 1922.
8. *Die Iranier in Süd-Russland.* Leipzig, 1923.

curiosité. Ces rapports de voisinage sont attestés par certains mots d'emprunt que le hongrois a tirés de l'iranien occidental et dont quelques-uns (hongrois *asszony* « femme », vieux hongr. *aχsin* « domina, hera » < ossète *äχsīn* « dame », *vād-aχsīn* « reine des vents » | hongrois *hid* acc. *hidat*, vieux-hongr. *héd* « pont » < ossète *χed*, *χid* id. etc., cp. Hermann Jacobsohn, Arier und Ugrofinnen. Göttingen, 1922 ; Hannes Sköld, Die ossetischen Lehnwörter im Ungarischen, Lund-Leipzig, 1925) trahissent par leur aspect phonétique l'origine ossète.

Or, nous sommes à même d'établir avec précision que les relations historiques des Hongrois et des Ossètes continueront dans la seconde moitié du XIIIe siècle, lorsque Béla IV, roi de Hongrie, désignera pour habitat aux tribus alaines des terres domaniales dans la région de la rivière Zagyva. Cette immigration dut avoir lieu parallèlement, ou à peu près, à celle des Comans ; la simultanéité est prouvée par le fait que ces deux « nations » étaient munies dès l'origine d'une autonomie et d'une situation juridique identique ; d'ailleurs l'ancienne loi hongroise ne fait aucune distinction entre *Cumani* et *Iazones* [1]. Toutefois il est à remarquer que les Comans sont souvent mentionnés dans les lois et les chartes de la seconde moitié du XIIIe siècle, alors que les Iazyges se trouvent mentionnés la première fois dans une charte de 1323, émise par Charles Robert, roi de Hongrie.

Il est certain que les Iazyges hongrois pénètrent en Hongrie du côté de la Moldavie (Cumania Nigra), où la présence des tribus iazyges mêlées aux peuplades turques est abondamment témoignée par les sources historiques du XIIIe siècle.

Quant à la langue des Iazyges hongrois le manque de données historiques n'est pas moins embarrassant. Tandis que la linguistique peut reconstruire sans trop de difficulté le caractère de l'ancien dialecte turc des Comans, grâce à la riche collection de noms de personnes et de noms de lieu

1. Cp. I. Gyárfás, *A jász-kúnok története*, Kecskemét, Szolnok, Budapest, 1872-1885 (= Histoire des Iazyges et des Comans), III, 17. — Mgr János Karácsonyi (Magyar Kisebbség, Lugos, II, [1923] 611) indique pour date de l'immigration iazyge — sans faire ses preuves — l'an 1285.

d'origine comane, qui nous est parvenue, les données concernant l'ancien parler iranien des Iazyges sont de beaucoup moins fréquentes et surtout moins utilisable au point de vue linguistique. L'assimilation des Iazyges au peuple hongrois eut lieu, paraît-il, plus rapidement que celle des Comans. Le silésien Wernherus, consiliarius regius, affirme, il est vrai, que les Iazyges de son temps (1543 !) parlent leur langue originale, distincte du hongrois, mais cette assertion étonnante n'est pas confirmée par d'autres témoignages historiques [1]. Le hongrois ne paraît avoir conservé aucun emprunt iazyge, alors que la langue comane a fait passer quand même une vingtaine de vocables à la langue assimilatrice (cp. Gombocz, Mém. de la Soc. Finno-ougrienne XXX, 6 ; Gy. Németh, MNy. XVII, 22).

Toutefois le nom hongrois de la tribu : *jász* plur. *jászok* suffirait à lui seul à prouver l'origine ossète des Iazyges hongrois [2].

On arrive à la même conclusion par l'analyse des vieux noms propres iazyges qui nous sont parvenus. A ce point de vue il importe surtout de mentionner deux chartes : celle de Charles Robert datée de 1323, dans laquelle le roi libérant quelques seigneurs iazyges de la compétence des fils de Keverge, les transcrit dans le rang des Iazyges enrôlés sous la bannière royale et leur concède le droit d'élire leur capitaine (cp. Gyárfás, o. c. III, 463-5 ; avec fac-similé). L'autre

1. Wernherus, *De admirandis Hungariae aquis* (ed. Schwandtner I, 847) : « Porro extat nunc quoque Iazygum natio inter Hungaros, quos ipsi voce decurtata *Iáz* vocant, ac retinent iidem etiamnum linguam suam avitam, Hungaricae dissimillimam ».

2. Le nom de peuple *jász* provient du russe par l'intermédiaire des langues slaves méridionales, cp. vieux-russ *jasi*, russe *jasy* « dénomination des Ossètes ». Dans les sources arabes on trouve la forme *As* et *Tul-As*, cp. Melich, Magyar Nyelv VIII, 196, Marquart, Streifzüge 172, 495. Dans les chartes latines on trouve les formes : *jazones* (forme latinisée de hongrois *jász* ; une seule fois aussi *jazini*, cp. Fejér, Cod. Dipl. Regni Hung. VIII, 4 : 644), *philistaei* (1365 : universos Philisteos seu Iazones de civitate Bidiniensi, Gyárfás, o. c. III, 501 ; 1393 : *Phylisteos* seu Iazones, ibid. III, 520) ou *philistini* (1357 : Wrs Wajvodae *Philistinorum* ibid. III, 495). Cette dénomination curieuse et jusqu'à présent inexpliquée se trouve aussi chez Dlugosz : « Item Dressa cuius fons circa Drogum opidum, ostium prope *Iasky-Torg* in Pruth, alias *Philistinorum forum* », cp. Gyárfás, l. c. III, 19 ; Kulakovskij, Alany 72, Melich, Magyar Nyelv VIII, 262.

charte est datée du 28 février 1325 ; Iacobus Magister Cruciferorum de Strigonio (Esztergom) mande au roi qu'il vient de citer en justice les Iazyges de la région de Csaba (Gyárfás, o. c. III, 466-7. Cet auteur a publié tous les documents relatifs aux Iazyges et aux Comans dans son livre : *A jászkúnok története*, t. III, p. 459-770 [1]).

Il suffit de jeter un coup d'œil rapide sur la liste des noms propres iazyges pour constater que dès la première période (commencement du XIVe siècle) la seconde génération porte, à peu d'exceptions près, des noms chrétiens, usités surtout dans l'église orientale : *Demetrius* filius Gubul, *Stephanus* filius Beegzan, *Andreas* filius Chakan, *Demetrius* filius Keyan etc. Le serviteur du Iazyge Byk s'appelle *Karachinus* (< slave *Kračin*, cp. Melich, Magyar Nyelv II, 57).

Il faut ensuite éliminer de la liste les vieux noms propres hongrois et comans : 1323 : *Chamaz* Gyárfás, o. c. III, 463 — 1296 : *Chamaz* Wenzel, Cod. Dipl. Arpadianus XII, 599 | 1323 : *Chakan* Gyárfás l. c. — 1236 : *Chakan* Wenzel, o. c. VII, 25, cp. Gombocz-Melich, Magyar Etym. Szót. I, 806 | 1323 : *Ivachan* — *Iwachon*, *Ivachun*, *Ivahan*, nomen viri, Kovács, Index | 1323 : *Keverge*, seigneur iazyge, Gyárfás, o. c. 45, 463 — 1138 / 1329 : *Keuereg*, *Keuerug*, servi in villis Bata et Scer, Knauz, Mon. Eccl. Strigoniensis I, 91 | 1335 : *Sandur* jazonem, Anjoukori Okmt. III, 203 — hongr. *Sándor* 'Alexandre' || 1323 : *Kurman*, seigneur iazyge — coman **Kurman*, cp. turc *kyr* "gris" + *-man* suff. dimin., p. ex. osm. *kodža-man* « énorme », *kara-man* « très brun », etc., Deny Gramm. turque 326 | 1323 : *Arpan* < ? turc *arpa* « orge » (cp. le nom propre vieux hongrois *Árpád* Magy. Etym. Szót. I, 444).

1. Il convient de mentionner à ce propos la conférence du prof. V. J. Lamanskij, faite au XIe congrès archéologique russe à Kiev (*L'origine iranienne des Iazyges hongrois*). Le texte de cette conférence n'est pas à ma disposition, mais le rapport très détaillé de J. Jankó (Archeológiai Értesitő. Uj folyam, XX, [1900] 121) montre que Lamanskij ne pouvait citer la charte décisive de l'an 1323 que d'après l'édition fautive de G. Fejér (Cod. Dipl. VIII, 3 : 472-4), qui défigure entièrement les noms propres iazyges. — Soit dit en passant que le nom de lieu *Jászó* (com. Abauj) n'a rien à faire avec *jász* ; ce rapprochement de Lamanskij est en tout cas erroné. *Jászó*, mentionné déjà en 1243 (Endlicher, Mon. Arpadiana 462) est un mot composé : *jó* « rivière » + *aszó* « vallée », cf. Pais, Magyar Nyelv VIII, 396, Horger, Magyar Nyelv IX, 115.

Je cite enfin les noms propres iazyges, dont l'origine ossète, à mon avis, ne saurait être contestée :

Furduh (1323 : Iwachan filius *Furduh*, Gyárfás o. c. III, 463 ; *Furduk* ibid. p. 44 est une faute d'impression ; cp. le fac-similé) = ossète * *Furt-ug* ou * *Furt-yg* ; oss. *furt* « fils » = av. *puθra*, skr. *putra-*. Dans une inscription de Tanaïs : Φούρτας, fils d'Agathos, Justi, Altiran. Namenb. 106, Latyšev o. c. II, 275 ; Ῥαδαμόφουρτος, chef d'une confraternité à Tanaïs, Justi 257, Latyšev II, 264 (= « fils du prince »). Quant au suffixe *-yg* = oss.-occ. *-ug*, *-ig*, cp. *näm-ug* « grain », *mäs-ug* « tour » (*-ug*, *-ig* « totes Sekundär-suffix ohne besondere Bedeutung aus altossetischer Zeit », Miller, Die Osseten 90). Ce rapprochement se trouve déjà dans la conférence citée de Lamanskij.

Hurz (1323 : *Hurz* filius Znagan, Gyárfás o. c. III, 463) = oss.-or. *χorz*, oss.-occ. *χvarz* « bon » (= zd. *hu* + *varəz* « wirkend »).

Znagan (1323 : Andreas filius *Znagan* ; Gyárfás o. c. III, 463 donne *Zuagan*, mais le fac-similé de la charte semble favoriser la première lecture) = oss.-or. *znag*, oss.-occ. *äznag*) avec *ä-* prothétique, cp. Miller, o. c. 15) + suff. *-on* = persan *-ân* Miller, o. c. 92.

Ambultan (1323 : Chareth filius *Ambultan* Gyárfás o. c. III, 463 ; dans la rénovation de la charte de l'an 1669 : *Ambustán*), cp. le nom scythe Ἀμβουστος Justi o. c. 14, Latyšew II, 264 (< oss. *ämbuzun* « croître », Miller, Ž M N Pr. 1886, p. 249, Vasmer, Die Iranier in Südrussland 31).

Mokzun (1323 : Poulus filius *Mokzun*, Gyárfás, o. c. III, 463) < ? oss. *maχz* « cerveau » (= zd. *mazgō*, v. sl. *mozgŭ*, Miller, o. c. 32).

Zudak (1325, Gyárfás o. c. III, 467 ; dans la charte de l'an 1323 : *Zaduk* filius Kalhen ; probablement le même nom) = oss. *suγdäk* « saint » (= zd. * *suγδa-* « saint, pur », Miller o. c. 6) ; cp. Σουγδαία (aujourd'hui *Sudak*), ville de la Crimée, Vasmer, o. c. 71-2.

Zakaran (1323 : *Zakaran* filius Chakan, Gyárfás III, 463) ~ ? oss. * *saχaron*, dérivé de *saχar* « ville » (= pers. *šehir*) ; avec le même suffixe oss. *kävon* « dem Dörfe gehörig » < oss. *käu* « village » Miller o. c. 92.

Keskene (1323 : Jacobus filius *Keskene* Gyárfás o. c. III, 463 ; au XVIIe siècle encore *Keskeny* est un nom de famille parmi les Iazyges hongrois ; communication de M. É. Győrffy) < iran. *Kiškēn*, *Kešken* lusti, Namenb. 164. Ce rapprochement se trouve déjà chez Lamanskij.

Larzan (1323 : *Larzan* filius *Zokan*, Gyárfás, o. c. III, 463) ~ pers. *larzān* « tremens, tremebundus » (dérivé de *larzīdan* « tremere, timere » Vullers, II, 1087). La présence de noms propres persans dans l'onomastique alaine ne serait pas surprenante.

Je donne enfin la liste des noms iazyges dont l'explication me paraît difficile pour le moment : 1323 : *Zokan*, *Chareth*, *Gubul*, *Beegzan*, *Kalhen*, *Magar* (on ne doit pas songer à *magyar*, dont la forme contemporaine était *mogyer*) ; 1325 : *Chatharch*, *Byk*, *Chywach*, 1370 : *Bondogaz*, 1409 : *Bandagaz* Gyárfás o. c. III, 505, 559.

Nous sommes à même de prouver que de très bonne heure déjà (probablement avant l'immigration des Iazyges) des tribus alaines ont été assimilées par les Comans. On trouve en effet dans plusieurs comitats de la Hongrie historique des villages portant les noms *Oszlár, Eszlár : Eszlár*, com. Szabolcs, autrefois *Oszlár* (1332-7 : *Azlar*, v. Csánki, Géogr. hist. de la Hongrie I, 514) | *Oszlár*, com. Somogy (1229 : *Azalar*, 1272 : *Azlar* Csánki o. c. III, 633) | *Oszlár*, com. Somogy, dans le voisinage de Balaton-Újlak, Csánki, l. c. | *Oszlár* com. Borsod, Csánki, o. c. I, 177 | *Oszlár* com. Temes (vieilles graphies *Ozlar*, *Hozlar*, *Huzlar* Csánki, o. c. II, 55). Les données citées prouvent que la forme primitive (vieille-hongroise) de ce curieux nom de lieu était *Aslar*. Or, on sait que sur les territoires turcs des mots en pluriel comme noms de lieu sont assez fréquents : *Arnautlar* en Bulgarie, « les Arnautes », c'est-à-dire « village des Arnautes » | *Tazlár* com. Pest, dans la Petite Comanie, = coman *tazlar* « les chauves » etc. Il est donc évident que le nom de lieu *Aslar* est le pluriel turc de *As*, dénomination turque des Ossètes et signifie : village des Alains.

ZOLTÁN GOMBOCZ.

(Budapest)

L'INSPIRATION FRANÇAISE DANS LE PROTESTANTISME HONGROIS. I.

Lorsque nous parlons du protestantisme hongrois, il faut distinguer nettement entre le *luthéranisme* hongrois qui est d'origine allemande, et le *calvinisme* hongrois qui est, comme son nom l'indique, en partie d'origine française et qui non seulement a subi à ses débuts l'influence française, mais a suivi, bien souvent aussi plus tard, dans les siècles suivants, la trace de guides spirituels français. L'influence française s'est répandue en Hongrie, comme dans les autres pays de l'Europe, dans la plupart des cas par l'entremise de Genève, des réformateurs, des pasteurs, des professeurs de Genève, mais dans leur bouche c'était toujours la voix, l'âme et l'esprit de Calvin qui parlaient aux calvinistes hongrois.

La réforme de Luther, la conduite d'après les saintes Ecritures et la recherche du salut dans la justification par la foi, étaient déjà assez répandues en Hongrie autour de 1530-1540, lorsque la voix des réformateurs helvétiques, d'abord celle de Zwingle, Butzer et Œcolampade, puis celle de Calvin se firent entendre en Hongrie parmi la population de langue hongroise. A cette époque on parle déjà çà et là de pasteurs sacramentaires (sacramentarius). Parmi les réformateurs hongrois considérables c'est, selon toute vraisemblance, Mathieu Biró de Déva († 1546) qui s'est attaché le premier vers 1536-39, à la réforme de Zwingle ; en 1536 il professe déjà la doctrine de la prédestination, sans nommer pourtant Calvin ; son ouvrage hongrois : *Une courte explication des dix commandements* (Cracovie,

1543) renferme déjà des idées calvinistes sur la cène ; les années suivantes, il penche de plus en plus vers les doctrines helvétiques.

I

Calvin et Théodore de Bèze en Hongrie.

C'est en 1541, à la diète de Ratisbonne, que Calvin commence à s'intéresser à la Hongrie. C'est en premier lieu le danger de l'invasion mahométane qui attire l'attention de Calvin sur les Hongrois, mais il n'est pas impossible qu'il entretienne dès cette époque certaines relations en Hongrie. Pendant les années suivantes ses amis lui fournissent des renseignements sur ce qui se passe en Hongrie. Au mois de septembre 1544 il reçoit la visite d'un Hongrois, nommé Grégoire Belényesi qui a passé déjà trois ans à l'étranger et qui se rendra de Genève à Strasbourg où il restera six mois. C'est de Strasbourg qu'il adresse à Calvin le 26 mars 1545 une lettre (Corpus Reformat. t. XXX, p. 52-55) où il lui raconte en détail les grands ravages causés en Hongrie par les Turcs, par les catastrophes naturelles et par la persécution des évangéliques ; il lui demande de vouloir prier pour l'Eglise hongroise malheureuse. Hédio lui annonce le 8 février 1547 une nouvelle importante : « On dit qu'il y a des ambassadeurs de Hongrie à Wittemberg qui demandent des pasteurs pour les régions du pays soumises aux Turcs. » C'est un fait incontestable que les Turcs étaient passablement tolérants en matière religieuse, et permettaient partout sous leur domination de prêcher l'Evangile.

Autour des années 1550 à 1553 les doctrines de Calvin pénétrèrent partout en Hongrie, comme l'attestent les discussions et les arrêts des diètes de 1550, 1552 et 1553 contre les hérétiques et sacramentaires. Les réformateurs hongrois du calvinisme étaient : Márton Sánta de Kálmáncsehi (1500-1557), le premier qui ait prêché en Hongrie dans

l'esprit de la doctrine de Calvin et dont l'activité fit surgir partout les paroisses calvinistes ; son entrée en scène marque le début des disputes et des conflits entre luthériens et calvinistes dans le district transtissien et en Transylvanie. Son œuvre fut continuée par Gallus Huszár († 1575), pasteur de Kassa et de Debrecen, István Szegedi Kis (1505-1572), le réformateur de la grande plaine hongroise et des contrées du Danube, Georges Kakas, Pál Thury († 1574), professeur à Sárospatak, Tolna et Mezótur, le fervent admirateur de Calvin. Le distique de ce dernier composé sur l'*Institution de Calvin* est bien connu dans le monde protestant :

> Praeter apostolicas post Christi tempora chartas
> Huic peperere libro saecula nulla parem.

Comme on sait, c'est ce distique que les savants éditeurs des *Calvini Opera* à Strasbourg ont choisi pour devise.

Viennent ensuite : Grégoire Szegedi, pasteur de Kassa et professeur de Debrecen, puis le plus grand réformateur calviniste Péter Mélius (1536-1572), pasteur de Debrecen, le plus ardent champion des doctrines calvinistes qui les a fait triompher dans la plus grande partie du pays. Les disputes contre Stancaro, le propagateur des idées antitrinitaires en Transylvanie, contre lequel Calvin lui-même entra en scène avec quelques écrits, et les dangers provoqués par Stancaro ont induit un étudiant en théologie hongrois à Wittemberg, François Caprophontes à adresser le 26 décembre 1561 une lettre à Calvin et à lui demander des secours (Corp. Reform. t. XLVII. p. 206-208). Il y écrit entre autres : « Le peuple et la nation hongroise vous doit selon le droit divin avec raison beaucoup, vous qui avez travaillé pour notre salut. Car c'est sans doute le vaillant Luther qui a commencé l'œuvre, mais c'est vous qui l'avez porté à la perfection. » Il lui demande son conseil pour la Hongrie, le prie d'y envoyer sa lettre écrite contre Stancaro, en la dédiant à Gáspár Mágocsy, un des magnats protestants, ce qui causera un grand profit au pays.

L'organisation des Eglises calvinistes a eu lieu aux synodes de Tarcal (1562) et de Torda (1563) où l'on a accepté, avec peu de modifications, la Confession de Th. de Bèze (*Confessio*

Christianae fidei et eiusdem collatio etc., per Theod. Bezam Vezelium), traduite aussi en hongrois (*Az Keresztyéni tudománnak ... rövid summája*), et appelée plus tard la *Confessio Tarcaliensi-Tordensis*. Cette Confession traite la doctrine de la prédestination plus en détail que celle de Bèze et fixe l'organisation et l'administration de l'Eglise dans un esprit tout à fait calviniste. Le synode de Tarcal a ordonné aussi l'usage du Catéchisme de Calvin, sur la base duquel Mélius a composé et publié un Catéchisme la même année encore (*Catecismus*, az egész Keresztyén tudománynak fundamentuma... Calvin János irása szerint az Somogyi Mélius Pétertől. 1562). Enfin au synode de Torda les calvinistes de Transylvanie s'unirent plus étroitement.

En Haute-Hongrie, dans les contrées de Kassa. Gáspár Károli (1529-1592), pasteur de Gönc et doyen du diocèse de la vallée de Kassa fut le fervent apôtre et le chef du calvinisme ; le synode tenu à Gönc sous sa présidence a aussi souscrit à la Confession de Bèze et accepté le Catéchisme de Calvin. Dans les régions transtissiennes le calvinisme se consolida et s'organisa grâce au zèle de Mélius ; celui-ci écrivit la *Confessio ecclesiae Debreciniensis* (1561), acceptée l'année suivante par les calvinistes de la ville et de la vallée d'Eger (*Confessio Ægrivallensis*). En 1567 se tint à Debrecen un grand synode, qui établit définitivement les principes de la doctrine et de l'organisation de l'Eglise et auquel prirent part les représentants de 17 diocèses. Le synode adopta d'abord la *Confessio Helvetica Posterior*, puis publia deux Confessions originales composées par Mélius, l'une en latin (Brevis confessio pastorum ad Synodum Debrecini 24-26 februar anno Dn. 1567 convocatorum celebratum. Debrecini, 1567), l'autre en hongrois (A Debreczenbe összegyült prédicatoroknak igaz és szentirás szerént való vallások. Debreczen), enfin il élabora un *Droit canon* dans lequel il fixa pour des siècles la constitution de l'Eglise réformée hongroise (Articuli ex Verbo Dei et lege naturae compositis ad conservandam politiam ecclesiasticam et formandam vitam christianam etc. 1567). Ce livre est l'ancêtre des Droits canons hongrois. La *Confession* de Mélius reflète tout à fait l'esprit calviniste, tandis qu'en ce

qui concerne l'organisation et l'administration il s'est un peu écarté du réformateur de Genève. Mélius fut pendant quinze ans l'ardent défenseur de l'Eglise réformée contre les attaques de Blandrata et Ferenc Dávid, apôtres de l'unitarisme. Les deux ouvrages qu'il se proposa de publier en collaboration avec Bullinger n'ont pas pu paraître, à cause de sa mort prématurée. Par ses œuvres et par son zèle infatigable il a fait triompher le calvinisme dans les contrées de la Tisza et a mérité le surnom de *Calvin hongrois*.

Les premiers Hongrois immatriculés dans les registres de l'Académie de Genève, furent Valentin Hellopaeus (le 12 octobre 1566) et deux jours plus tard Mathieu Thury ; ce fut par ces deux hommes que Théodore de Bèze fit la connaissance de la réforme hongroise, de ses protecteurs et de ses chefs. Sa grande lettre adressée le 9 août 1567 à toutes les Eglises orthodoxes chrétiennes et qui renferme *in nuce* l'histoire de la Réforme, visait surtout les Polonais et les Hongrois ; il y prie le prince de Transylvanie de vouloir bien protéger le vrai christianisme, supplie les gentilshommes de vouloir *embrasser le Fils*, enfin il adjure les pasteurs : Mélius, Szegedi, Thretius, Lascius, Sarnicius et tous les pasteurs et docteurs par le nom du Seigneur d'attaquer l'ennemi tant de fois abattu et vaincu. . Il est probable que c'est Val. Hellopaeus, retourné le même mois en Hongrie et nommé pasteur d'Eger, qui apporta sa lettre en Hongrie. Depuis ce moment les relations de Bèze avec les pasteurs hongrois réformés se sont multipliées et ces derniers lui demandent conseil et consolation dans leur affliction de persécutés.

Nous en voyons la preuve dans la lettre que les anciens des Eglises de la Hongrie septentrionale : Gáspár Károli (le premier traducteur de la Bible intégrale en hongrois dont la traduction remaniée est toujours en usage dans l'Eglise réformée hongroise), Michel Hevessy et Grégoire Szikszay lui écrivirent le 1er mai 1568 et qu'ils lui envoyèrent par l'entremise de Michel Paksy et de Mathieu Thury lorsque ceux-ci se rendirent de Wittemberg à Genève. Dans cette lettre (dont l'original se trouve aux archives de la famille Tronchin à Genève-Bessinge) ils veulent le mettre au courant du bienfait réalisé par ses écrits

dans la Hongrie opprimée. Ils rendent grâce à Dieu qui nous a donné, pour annoncer son verbe divin, Luther, Melanchthon, Œcolampade, Butzer, Zwingle et l'illustre Calvin qui sont déjà tous bienheureux au céleste séjour. En Hongrie, on a accepté surtout la doctrine de Calvin sur la providence, la prédestination, le libre-arbitre, les Sacrements, et les correspondants hongrois disent en quelle haute considération on tient en Hongrie les écrits de Calvin et avec quel zèle on les y lit. Mais on estime aussi à sa juste valeur Th. de Bèze parce qu'il défend la doctrine de Calvin dépouillée des écrits des prophètes et des apôtres. On estime et on lit ses écrits, et on a souscrit à l'unanimité à la brève Confession. On l'informe des mouvements antitrinitaires en Transylvanie et Haute-Hongrie : on le prie de vouloir venir à l'aide ; on attend ses écrits [1].

Mais à cause de la peste, les deux jeunes gens ne purent pas aller à Genève et furent forcés de s'installer à Heidelberg. Enfin l'année suivante ils se rendirent, avec Jacques Thury, à Genève et ils quittèrent cette ville au mois de juin 1570. Bèze échangea plusieurs lettres avec les protecteurs de ces jeunes gens : Nicolas Thelegdy et Sigismond Rákóczy, lettres où il loua beaucoup leurs protégés ; de même, avec Mélius et les autres apôtres de l'Eglise réformée hongroise. Il écrit deux fois (en mars et juin 1570) à Mélius au sujet de ses deux pamphlets contre les antitrinitaires, qui lui avaient été envoyés par Bullinger ; il voudrait de bon cœur les faire éditer, mais ses efforts furent inutiles : les deux écrits restèrent inédits et se perdirent.

Máté Skaricza (1544-1606), le puissant réformateur des régions du Danube, qui fit, sur le conseil du réformateur E. Szegedi Kis, de 1569 à 1571, un grand voyage en Italie, en Suisse, en France, en Angleterre et en Allemagne, arrive vers la fin de l'année 1570 à Genève, — comme il le raconte dans la préface de l'ouvrage d'E. Sz. Kis, publié par lui en 1585 à Bâle : *Theologiae sinceri Loci communes.* « Je

1. G. Loesche-S. Szabó József, *Kálvin hatása és a kálvinizmus Európa keleti országaiban* [L'influence de Calvin et le calvinisme dans les pays de l'Europe orientale]. Debrecen 1912, p. 119-194.

rencontrai plusieurs fois Th. de Bèze, cet homme dont le nom est si célèbre dans toute l'Europe ; je le vis même dans sa maison, et... il me reçut, moi étranger, avec une douceur et une bienveillance auxquelles je ne m'attendais pas, car j'avais bien peu de titres à un tel accueil. Je passai là à peu près six jours dans un complet repos de corps et d'esprit, et durant nos entretiens Bèze se souvint entre autres de l'éminent serviteur du Christ : Pierre Mélius, de son Hellopaeus, de Michel Paksi, de Mathieu Thury, de Jacques Thury et de notre E. Szegedi. Finalement, je lui donnai à lire un petit écrit de Szegedi contre les Ariens (*Assertio vera de Trinitate* 1573), mais cet homme très occupé ne put le lire en ma présence et sur ma prière, il le garda. Je ne l'aurais toutefois pas autorisé à le publier..., mais Bèze, considérant l'utilité que sa publication aurait pour les chrétiens, le donna à imprimer aussitôt après mon départ ; il le fit de son propre chef et avec une bienveillance admirable, comme en témoigna sa lettre placée en tête du livre. Ce Bèze, en vérité, m'a paru être un de ces hommes que leurs admirateurs ne peuvent louer sans leur porter envie. Sur ma demande, il me montra dans le cimetière de Saint-Pierre, recouverte d'un tertre uni, la tombe de ce grand Calvin qui, selon son propre désir, fut enterré ainsi sans le moindre monument... »

Quand, en 1572, Szegedi Kis et Mélius moururent, Bèze, informé de leur mort par Mathieu Thury, écrit au sujet de leur décès à N. Thelegdy : « J'ai la confiance que quoique ces vétérans si vaillants et ces champions de la foi digne de mémoire éternelle, Szegedi et Mélius dont je prononce le nom avec respect, soient morts et que leur mort ait battu une plaie bien profonde à l'Eglise chrétienne, néanmoins en peu de temps d'autres entreront à leur place ». Il fit imprimer à Genève, en deuxième édition, l'ouvrage de Pierre Károlyi, pasteur de Nagyvárad et, comme évêque, successeur de Mélius dans le district transtissien : *Brevis, erudita et perspicua explicatio orthodoxae fidei de uno vero Dei.*

Pierre Laskói (Lascovius) Csókás, pasteur et professeur, passa en 1584 plusieurs mois à Genève où il publia l'ouvrage :

Theorematum de puro et expresso Dei verbo... a novis societatis Judae monachis propositorum examen et refutatio. Le Catéchisme de Valentin HELLOPAEUS (*De Sacramentis in genere, sive de tota re sacramentario tractatio...*) a paru aussi à Genève en 1585, avec la préface de Bèze, et dédié par Hellopaeus à Bèze.

A la fin du siècle, en 1596, un jeune homme hongrois, le futur savant et traducteur : Albert SZENCZI MOLNÁR (1574-1633), alla encore à Genève et y rendit visite à Th. de Bèze. Il arrive le 13 août à Genève et va le lendemain chez Bèze qui l'accueille très aimablement, comme il le raconte dans son *Journal*. « Il s'adressa à moi avec bienveillance et me dit, parlant de sa personne : « Puissiez-vous ne pas trouver la réalité inférieure à la réputation » ; le même jour il écrivit dans mon album une belle pensée d'Augustin sur le libre arbitre. Le 15 août qui était un dimanche, j'allai entendre Bèze au temple, mais je ne pus comprendre la prédication. Le 16, je rencontrai à Genève deux jeunes hommes hongrois, arrivant d'un voyage en Angleterre et en France. Je les conduisis aussitôt auprès de Bèze, à qui je redemandai mon album ; il nous servit du bon vin, nous offrit du pain blanc, et tout en racontant beaucoup de choses, il nous fit voir les portraits de quelques grands hommes ; en nous montrant celui très ressemblant de Calvin, il s'écria en pleurant : « Voici mon père en Christ ! » (*Musée Historique de la Réformation*. Genève, 1911, p. 36-40).

A la fin du XVIe siècle l'Eglise réformée hongroise était organisée et affermie. Nous ne nous tromperons guère en estimant que la plus grande partie du pays était gagnée à la réforme calviniste surtout chez les habitants dont la langue maternelle était le hongrois. Dans tout le pays, le calvinisme a supplanté le luthéranisme, de sorte que cette dernière confession ne fleurit plus désormais que dans les contrées habitées par des croyants de langue allemande et slovaque. Si le luthéranisme a facilement cédé la place au calvinisme chez les habitants d'origine magyare, en revanche le calvinisme hongrois s'opposa violemment à toutes les tendances qui voulaient modifier la Confession une fois acceptée ; il resta inébranlablement fidèle aux doctrines

puisées dans le pur Evangile et il a réussi à exterminer totalement le mouvement antitrinitaire en Hongrie et à le réduire à une minorité en Transylvanie. La contrainte violente de la puissance royale et seigneuriale, l'emploi de la force armée ont décimé les calvinistes à l'époque de la réaction catholique, mais partout où la force brutale ne vint pas le troubler, il s'est maintenu et développé vigoureusement.

A quelle cause devons-nous attribuer ce ferme attachement des calvinistes hongrois à leur religion ? le fait que le calvinisme est devenu une *religion hongroise*, car on l'appelle ainsi dans beaucoup de régions du pays ?

Le calvinisme renfermait beaucoup d'éléments qui convenaient bien à l'esprit hongrois.

Le Hongrois n'aime pas les cérémonies excessives où la forme cèle le fond ; il n'aime pas le mysticisme à outrance, chez lui nous ne trouvons, au moyen-âge, ni fanatisme persécutant les hérétiques, ni contemplation ou extase mystique ; il a gardé toujours quelque sobriété, quelque clarté dans sa conception religieuse. Le calvinisme qui écartait les cérémonies extérieures, qui parlait plus à l'entendement qu'au sentiment ou à la passion, qui enseignait des choses que le plus simple croyant pouvait comprendre et examiner, qui alimentait, chez le Hongrois, la confiance en ses propres forces, renforcée naturellement par sa foi inébranlable dans notre Seigneur, — il le sentait bien conforme à son caractère.

Le gentilhomme hongrois a toujours été fier de ses libertés, de ses privilèges, il a toujours été un homme difficile à dompter, — et le calvinisme enseignait : *Soli Deo gloria !* ne reconnaissait, en matière de foi, hors la Bible, aucune autorité terrestre, sa constitution assurait aux croyants le droit de « selfgovernment », — tout cela devait correspondre dans la mesure la plus haute à la façon de penser des Hongrois. Le *Corpus juris* hongrois accordait aux nobles le *jus resistendi* au cas où le Roi enfreindrait les lois, — or les publicistes calvinistes (Fr. Hofman, H. Languet) enseignaient aussi que toute résistance légale à la tyrannie est non seulement permise, mais obligatoire, ce qui constituait

pour ainsi dire la sanction religieuse de leur droit national. Le Hongrois n'aimait pas les Empereurs et les Princes allemands ni, en général, les Allemands parce qu'il les considérait comme les ennemis de sa langue et de son indépendance nationales, — il devait donc trouver tout à fait à son gré le calvinisme qui employait partout la langue nationale, qui introduisait dans le culte le chant hongrois, la prière hongroise, le sermon hongrois, de sorte que les fidèles pouvaient y prendre une part active, et tout y comprendre. Le calvinisme a créé partout des écoles hongroises, il a confié aux mains des croyants la Bible hongroise pour leur édification religieuse et morale ; il a puissamment contribué à la formation d'une littérature nationale hongroise. Une religion qui proclamait l'indépendance de l'Eglise vis-à-vis d'une puissance étrangère, qui assurait le développement de la langue et de la culture nationales vis-à-vis des tendances germanisantes des rois et des ministres autrichiens, était la bienvenue pour les Hongrois !

Le calvinisme ne convenait pas seulement à l'esprit et au caractère hongrois, mais il contribua aussi à l'affermir, à le rendre plus conscient de soi, de ses droits, de sa dignité, de ses devoirs. De même qu'il a élevé les Huguenots de France, les Gueux de Hollande, les Covenanters d'Ecosse, les Puritains d'Angleterre et d'Amérique, — de même il a joué aussi ce rôle en Hongrie, il a élevé d'ardents citoyens et de fervents croyants qui ont résisté à toutes les tentatives des Empereurs-Rois, catholico-germaniques, de détruire leur liberté nationale et religieuse, et sauvé ces libertés par leurs luttes héroïques [1].

LAJOS RÁCZ.

(Sárospatak)

1. J. POKOLY : *Egyházunk befolyása nemzeti életünk alakulására* [L'influence de l'Eglise calviniste sur la formation de la vie nationale hongroise]. Budapest, 1912, pp. 82-90.

UN APÔTRE FRANÇAIS DE PETŐFI : THALÈS BERNARD

Le centenaire de Petőfi doit nous rappeler l'œuvre de Thalès Bernard qui fut en France le plus zélé partisan du poète hongrois. Thalès Bernard est à peu près inconnu aujourd'hui et M. Henri Girard, qui a pour ainsi dire ressuscité son nom [1], trouve justifié l'oubli où il est tombé tout en lui rendant justice de son esprit ouvert et de sa curiosité inlassable qui le firent plus érudit que poète. Cependant ce savant romantique mériterait, au lieu de la disgrâce du public, une place distinguée dans l'histoire des mouvements littéraires du siècle passé. Les régionalistes surtout ont à révérer en lui un apôtre de leurs idées, un amateur du goût populaire en littérature.

On sait que l'imitation consciente de la poésie populaire, qui fut d'abord prônée et pratiquée par les Allemands et bientôt par les Hongrois, ne trouvait guère, au début, d'adeptes en France ; c'est tout au plus si quelques recueils de compositions populaires furent publiés à l'instar des disciples de Herder. A ces rares tentatives, commencées par Villemarqué (1840), le gouvernement imprima dès 1852 un mouvement vigoureux en ordonnant de recueillir les produits de la poésie populaire. Un comité fournit les instructions nécessaires pour le travail de collection [2] ; cette interven-

1. H. Girard, *Emile Deschamps. Un bourgeois dilettante à l'époque romantique.* Paris, 1921 ; v. le registre. — Précédemment, I. Kont a parlé de son rôle dans la vulgarisation de Petőfi, cf. *Revue de Hongrie*, 1908.

2. (J.-J. Ampère), *Poésies populaires de la France.* Instruction du comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France. Paris, 1853.

tion officielle eut au moins le résultat que l'attention du public se dirigea sur une manifestation jusqu'alors méconnue de l'esprit national. Cependant personne ne songeait à l'utilisation de ce matériel ; Thalès Bernard fut le premier à préconiser la réforme de la littérature dans le sens de la poésie populaire. On pourrait l'appeler ainsi le précurseur des poètes du terroir d'aujourd'hui. Pour bien apprécier ses mérites, il faut tenir compte de l'éclosion relativement récente du régionalisme, bien qu'un des représentants de ce mouvement aille jusqu'à qualifier le romantisme de mouvement régionaliste [1]. Avouons que le goût du *rustique*, avant d'arriver à sa glorification, avait beaucoup d'obstacles à vaincre ; il convient de mentionner d'abord les divers patois dans lesquels ces poésies ont été composées [2]. Cependant la difficulté principale qui empêchait que le goût du rustique acquît un droit de cité dans la littérature, c'était une légère méprise de l'opinion publique dans l'appréciation de la poésie populaire. L'erreur c'était qu'auprès de la valeur éthique et historique on n'attribuait aucune importance à la qualité esthétique de cette poésie. Dès le premier moment, on entend en effet s'élever des voix inquiètes qui reprochent au comité chargé de la direction du travail de collection d'entreprendre sa tâche moins en artiste qu'en archéologue [3]. Et ces scrupules nous paraissent justifiés par le caractère historique aussi que revêt, quinze ans plus tard, l'étude de la poésie populaire dans l'ouvrage synoptique de Ch. Nisard [4]. La *Revue des traditions populaires*, fondée en 1886, n'apporte qu'un faible remède à ce mal en dépit de Gabriel Vicaire qui déclare que toutes les nations de l'Europe « ont puisé tour à tour au fleuve populaire et s'y sont désaltérées. Leur poésie, épuisée avant la nôtre, y a trouvé une seconde jeunesse. La France

1. Ch. Le Goffic, *La poésie des « Pays » de France*. Paris, 1923, p. 12.

2. Dans la *Bibliographie des chants populaires français*, 1910, de Beaurepaire-Froment, les recueils en patois dominent.

3. W. Scheffler, *Die französische Volksdichtung und Sage*. Ein Beitrag zur Geistes-und Sittengeschichte Frankreichs. 2 vol. Leipzig, 1894-95, I, p. 26.

4. Ch. Nisard, *Les chansons populaires chez les anciens et chez les Français*. Essai historique suivi d'une étude sur la chanson des rues contemporaine, 2 vol. Paris, 1867.

n'en pourrait-elle faire autant[1] ? » La réponse ne devait pas être affirmative puisque la revue elle-même ne s'occupe que de la restauration et de la conservation du folklore français, de sorte que son action reste bornée à un travail de collectionneur ethnographique. Elle compte parmi ses collaborateurs des poètes provinciaux aussi qui s'appellent traditionalistes, mais, à défaut d'une conception esthétique, on ne leur trouve pas de principes qui, en clarté ou en précision, pourraient égaler ceux de Th. Bernard, formulés trente ans auparavant.

D'autre part il y aurait lieu d'opposer aux idées de Th. Bernard le *Félibrige*, mouvement caractérisé par ses tendances populaires. Cependant le véritable but de ce mouvement a été la restitution d'une langue déshéritée ; le caractère populaire de l'œuvre félibréenne fut seulement la conséquence naturelle de l'état inculte du provençal. Th. Bernard recevait de ce côté aussi des encouragements, comme il en dispensera, lui aussi, aux félibres de la seconde génération, mais l'idée, par laquelle il avait pris le pas sur ses contemporains, lui était venue de l'étranger où la réforme qu'il prêchait s'était depuis longtemps accomplie. A une époque où l'on ne s'occupe de la poésie populaire qu'en vue de la conservation ou de la documentation[2], il affirme la possibilité d'une renaissance littéraire au moyen de l'assimilation de l'âme populaire. C'était là un véritable programme littéraire dont il faut attribuer la naissance à des exemples étrangers et, entre autres, à Petőfi.

Malheureusement, Th. Bernard n'avait pas le talent de s'attacher les esprits ; pour un savant il était trop exalté, et dans ses poésies, où il a voulu appliquer ses propres idées,

1. G. Vicaire, *Nos idées sur le traditionisme*. Rev. des trad. pop. 1886, p. 191. Réimprimé dans les *Etudes sur la poésie populaire*, Paris, 1902.

2. Témoin la *Revue contemporaine* à laquelle a collaboré Th. Bernard ; on y écrit : « L'étude des chants populaires est une des curiosités auxquelles se sont attachés les esprits chercheurs de l'époque actuelle. La physionomie de notre vieille France s'efface si vite au milieu du mouvement rapide de la civilisation moderne que les moindres détails de nos anciennes mœurs deviennent piquants à constater avant qu'ils soient évanouis. » Et cela à propos d'une *Etude sur la poésie populaire en Normandie*, de Beaurepaire (1856, septembre).

il s'est montré, au contraire, excessivement méthodique. Ses amis, en général, estiment son intelligence alerte, mais en fait d'art et de poésie, ils ne l'entendent nullement et sont presque tous de l'opinion d'Emile Deschamps qui, tout en reconnaissant son « esprit de système très élevé et très moralement philosophique d'ailleurs », ne juge pas acceptable sa théorie[1]. En outre, on pouvait facilement le taxer d'extravagance, puisque il n'y a rien de plus contradictoire que son tempérament mystique et l'esprit positif de son époque. Quant à lui, il ne cesse d'insister sur l'abîme qui le sépare des idées dominantes de son temps ; en effet il ne ménage ni la philosophie positiviste ni l'art réaliste dans ses violentes attaques. Le réalisme, à son avis, ne serait que le fatal positivisme transposé dans la littérature ; selon cette nouvelle école, dit-il, l'art n'a plus pour mission d'idéaliser, d'embellir la réalité, mais d'imiter, sans exclusion ni choix, la nature ; tels principes impliquent non seulement le défaut de convictions élevées, mais une certaine tiédeur morale et une vague indifférence pour le vrai et le bien[2]. Comme preuve, il allègue le « matérialisme » de la littérature parisienne qui, par son formalisme et sa mentalité terre à terre finit par avilir l'homme.

Un langage pareil, en effet, n'était pas propre à lui assurer un ascendant même éphémère. A dire la vérité, il frôle le ridicule en opposant l'idéalisme anodin de quelques inconnus provinciaux à la poésie brillante des parnassiens ; tout de même c'est dans cette opposition du *naturisme*[3] et de l'art pour l'art qu'il faut chercher le fond de sa pensée.

Romantique attardé, Bernard voudrait opérer dans la littérature une réforme profonde par le contact de l'âme naïve qui se révèle dans la poésie populaire ; la greffe de la poésie populaire sur ce qu'il appelle la poésie cultivée doit amener le rajeunissement de la vie poétique en y introduisant les germes de la vie sentimentale et les premières inspi-

1. H. Girard, *ouvr. cité*, p. 510. Au même passage on trouvera un avis peu flatteur de Leconte de Lisle.
2. Th. Bernard, *De l'esprit positif de notre temps*. Le Puy, 1861, pp. 1-8.
3. Th. Bernard, *Lettres sur la poésie*. Paris, 1868, p. 2.

rations de l'existence humaine. Donc, son rêve suprême, ce serait une *poésie universelle* réduite à ses éléments les plus purs, identiques à tous les coins de la terre et, pour frayer le chemin à cet idéal, il propose l'institution d'une *Académie de littérature étrangère* [1] qui aurait pour principale mission d'établir une communication entre les peuples, et de rajeunir la poésie en la retrempant à ses sources [2]. Au sujet de cette académie, il s'est exprimé d'ailleurs aussi d'une façon moins abstraite : la tâche la plus importante de l'académie serait de favoriser l'étude des littératures étrangères et de fortifier dans les Français les traits qui les rattachent aux autres peuples de l'Europe. Remarquons bien que Th. Bernard, à cause de son penchant mystique, n'a jamais exprimé ses idées sans bavarder à côté ; grâce à son tempérament toujours en ébullition, il brusquait ses adversaires et ainsi, au lieu de s'assurer la confiance du public, il se rendit suspect. On l'accusait de vouloir germaniser la France.

En vérité, Th. Bernard professait l'assimilation de l'esprit allemand, mais l'accusation l'incommodait et voici comment il s'en défend : « En effet, il ne s'agit pas seulement de germaniser la France ; si je m'appuie sur l'Allemagne pour prêcher mes réformes, c'est que ce pays sert depuis un siècle d'entrepôt intellectuel pour toutes les régions du nord, mais dans mes poésies comme dans mes travaux de prose, j'ai beaucoup moins utilisé les chants populaires de l'Allemagne proprement dits que les chants slaves et lithuaniens, et *surtout les chants esthoniens, finnois et hongrois*. Or, ces trois derniers peuples appartiennent à la famille tatare. On a donc commis en France une erreur philologique en m'accusant de germaniser [3]. » Evidemment. Th. Bernard se trompe à son tour en rangeant ces trois peuples finno-ougriens parmi les Tatares ; mais ce qui importe, c'est qu'il a préféré l'accusation de *touraniser* (pour employer un nom quelque peu en vogue de nos jours) plutôt que celle de germaniser sa patrie... Nous allons

1. Th. Bernard, *Lettres sur la poésie*. Paris, 1857.
2. Th. Bernard, *Poésies mystiques*. Paris, 1858, p. IV.
3. *Poésies mystiques*, p. VII.

montrer en ce qui suit les manifestations de cet enthousiasme pour les littératures éloignées sur l'exemple de ses rapports avec la littérature hongroise.

La sympathie de Th. Bernard pour les Hongrois date du temps de la guerre de 1848-49. Déjà le choix du sujet de son premier roman[1] révèle un vif intérêt pour le peuple opprimé par les Habsbourg et l'on s'aperçoit facilement que l'auteur y voulut représenter l'antagonisme héréditaire des Hongrois et des Autrichiens en faisant des luttes de Mathias Corvin pour la couronne de St Etienne le symbole de la guerre pour l'indépendance hongroise. Le but avoué du livre était de faire ressortir le rôle important de l'église hongroise et des Hunyadi dans la défense du christianisme occidental ; cependant l'ouvrage, extrêmement naïf dans sa documentation, n'a guère plus de valeur qu'un roman-feuilleton d'un romantisme vulgaire. Du reste, le livre témoigne d'une étude attentive de l'histoire et de la géographie de la Hongrie et, en fin de compte, Th. Bernard y donne la preuve, si ce n'est d'une information excellente, du moins d'une curiosité non commune pour les choses hongroises, qu'il justifie en ces termes : « Si d'ailleurs l'auteur de ce livre s'est intéressé à la Hongrie, c'est qu'il est des pays comme des hommes vers lesquels le cœur se porte avec violence par une sympathie qui, d'abord instinctive, se juge ensuite et s'approuve elle-même. » Plus tard, l'auteur annonce son ouvrage comme prohibé en Hongrie par la censure autrichienne, mais cette mesure politique, à ce qu'il paraît, ne pouvait suppléer à son insuffisance littéraire. Pour nous, l'importance du roman consiste en ce qu'il fait entrevoir un revirement total de la curiosité de l'écrivain. Jusque-là, son intérêt était réservé principalement à la mythologie et à l'histoire religieuse, mais cela ne l'empêchait pas d'exhiber, incidemment, une ferveur pour les idées démocratiques et même socialistes. C'est ce penchant libéral qui attire son attention sur la Hongrie, ému d'une sorte de commisération européenne pour le

1. Th. Bernard, *La couronne de St Etienne ou les colliers-rouges*. Scènes de la vie hongroise au XVe siècle. Paris, 1854.

sort d'un peuple victime de la tyrannie. A ce moment le poète hongrois, Petőfi jouissait d'une réputation européenne. Comme son nom était très étroitement lié aux luttes pour la liberté hongroise, généralement on ne voyait d'abord en lui que le héros et le Tyrtée de la nation. Th. Bernard, au contraire, sut apprécier en lui le poète populaire si bien qu'après avoir fait la connaissance de sa poésie, il conçut le dessein d'étudier la poésie populaire de toute l'Europe. Quant à la réalisation de ce projet, on peut tracer, avec quelque apparence de vérité, la courbe des occupations qui y acheminent son esprit.

Th. Bernard, depuis la traduction du *Dictionnaire mythologique* de Jacobi (1846), était plongé dans l'étude du polythéisme ; les mouvements politiques de 1848 l'en détournèrent un instant, cependant, bien que tourmenté de projets de roman, il s'occupa sans cesse de son étude de prédilection jusqu'à 1854. Son premier roman parut en 1853 [1], mais l'auteur déclara dans la préface qu'il l'avait achevé depuis quelques années. Nous plaçons la date vraisemblable de la rédaction aux environs de 1850 en nous basant sur le renseignement de Charles Kertbeny qui rapporte [2] qu'à partir de cette année Th. Bernard était en correspondance avec lui ; peut être est-ce dans l'intérêt de son roman qu'il avait cherché à se lier avec le propagateur hongrois célèbre par son dévouement pour Petőfi. Dans son premier livre, Th. Bernard paraît encore très occupé de considérations religieuses et, selon l'aveu de l'auteur, son roman est à moitié mystique, effet qu'il attribue aux mœurs « pieuses » des Hongrois. Sa tendance mystique cherche à se faire jour dans trois autres romans encore [3], mais elle commence à se manifester aussi dans des poésies. Le résultat de ses premiers essais fut un recueil publié en 1855, auquel il donna le titre *Adorations*.

A ce moment déjà ses premières traductions en prose de

1. C'est l'année de sa rentrée dans la Bibl. Nat., le livre est daté de 1854.
2. Kertbeny K., *A magyar nemzeti és nemzetközi irodalom könyvészete* (Bibliographie de la littérature hongroise à l'étranger). Budapest, 1876, p. 58.
3. Il n'en publie qu'un seul : *Le rêve du commandeur*. Paris, 1854.

Petőfi et les articles qu'il publie dans les différentes revues [1] témoignent d'un commerce de plus en plus fréquent avec la littérature hongroise. Après avoir donné quelques exemples de la poésie de Petőfi, il va jusqu'à en insérer plusieurs dans ses propres recueils sans nommer leur auteur. Du reste, il lit, naturellement dans des éditions allemandes, d'autres poètes hongrois aussi ; dès la première livraison, on rencontre dans ses *Mélodies Pastorales* (1856-71) de nombreuses pièces portant pour titre le nom d'écrivains hongrois, et il annonce même la publication d'un recueil de poésies adressées aux poètes hongrois [2].

En 1857, l'activité de Th. Bernard prend définitivement une direction nouvelle ; au lieu de s'occuper de mythologies et de superstitions anciennes [3], il se propose de répandre et de cultiver la poésie populaire. C'est à ce moment qu'il dresse le programme du renouvellement de la poésie et qu'il forme le projet de l'Académie Étrangère. Cette même année, l'activité qu'il développe dans l'intérêt de la littérature hongroise atteint à son plus haut degré, et cette coïncidence révèle la genèse de ses idées, surtout si l'on y regarde de plus près. Dans un de ses articles, il prétend donner le compte-rendu de quatre livres ; ce sont une traduction allemande des poésies de Vörösmarty, un recueil de chansons hongroises destiné au peuple, un livre de poésies françaises écrites par un poète hongrois de second ordre (Pál Jámbor) et un album publié à l'occasion de la consécration d'une cathédrale de Hongrie. On voit que le choix est assez capricieux, mais il est encore plus singulier que les deux premiers livres ne figurent dans l'article que par leur titre et que tout l'article soit consacré, à l'exception de quelques lignes, à des personnages plus représentatifs de la littéra-

1. Cf. I. Kont, *Bibliographie française de la Hongrie*. Paris, 1913.

2. Le recueil est annoncé à la dernière page des *Mélodies* de 1856 : « Pour paraître : *Hommage à l'esprit hongrois*. Poésies par Th. Bernard. Avec une lettre d'introduction par Béranger. Franczia költemények magyar koltokhoz. Irta Bernard Thales. Bevezeto levéllel Bérangertol. Eredeti szoveg, magyar forditással. Kozli Kertbeny. Pest, 1856. Müller. »

3. Dans la préface du roman mentionné p. ex. il ne peut s'empêcher de démontrer que les Hongrois sont une race superstitieuse.

ture hongroise [1]. L'auteur s'étend complaisamment sur l'œuvre de Petőfi et les raisons qui le décident à ces sortes de subterfuge ne sont que trop évidentes : faire connaître une littérature qui lui sert de base dans ses efforts littéraires.

Son estime est grande aussi pour les autres représentants de la poésie populaire, comme Burns ou Alecsandri, mais son enthousiasme va au poète à qui il dédie les *Poésies Nouvelles* (1857) avec ces paroles : « A la mémoire du poète hongrois, Alexandre Petőfi, tué en combattant les Russes le 31 juillet 1849. » Hors ce livre, qui contient plusieurs poésies hongroises traduites ou plutôt remaniées, Th. Bernard donne encore une autre preuve de son dévouement pour Petőfi en ajoutant aux traductions allemandes de Kertbeny des poésies françaises écrites en son honneur [2].

Cette admiration sans bornes pour Petőfi permet de conclure que les recherches systématiques que Th. Bernard allait commencer sur les poésies populaires de l'Europe, furent inspirées, en première ligne, par le succès retentissant du poète hongrois. L'influence de Petőfi fut renforcée encore par le culte que les Allemands vouaient en ce temps à la poésie populaire. Cependant le rapport de Petőfi à Th. Bernard n'est pas celui d'un maître à son disciple. Th. Bernard se montre, même dans ses poésies, avant tout, un idéologue qui se fait fort de démontrer la valeur de ses idées sur des exemples étrangers. Petőfi ne pouvait lui suggérer directement des vues d'ensemble sur la poésie, puisque, génie créateur, il ne professait aucune théorie explicite [3], toute son œuvre allait pourtant servir à Th. Bernard d'une riche source de documentation, voire d'inspiration qu'il ne tardait pas à mettre à profit. Son inclination naturelle, nous l'avons vu, fut contrecarrée par la tendance réaliste de son époque, et Th. Bernard, en y

1. *Revue contemporaine.* 1er avril 1857, p. 192.

2. Le livre figure sur la liste des ouvrages de B. (*Nouv. mélodies past.* 1858) : « Dichtungen von A. Petoefi, herausgegeben von M. Kertbeny. Avec des poésies françaises par Th. Bernard. Leipzig, Brockhaus, 1858 ».

3. Th. B. ne pouvait connaître la correspondance du poète hongrois et les rares passages de son œuvre où il a formulé sa doctrine.

opposant le romantisme humanitaire d'une poésie *primordiale*, ne faisait que suivre son propre penchant. Le naturisme était une théorie conforme à son humeur, mais il en cherchait la justification dans des poésies susceptibles d'être rangées sous la rubrique d'une pareille conception littéraire. A cet effet, l'œuvre de Petőfi paraissait le mieux adaptée à cause de sa naïveté incomparable qui a beaucoup de commun, en effet, avec la prétendue simplicité du peuple. Th. Bernard cependant, avec le but manifeste de l'adapter à sa propre doctrine, la présente plus candide qu'elle ne l'est. La vérité est que le caractère populaire de la poésie de Petőfi ne consiste que dans une application parfaite de la langue et des formes populaires et que, abstraction faite de sa sincérité instinctive et de son amour profondément ressenti pour le sol natal, sa poésie est empreinte de nombreuses influences de la littérature européenne. Ainsi la formule que Th. Bernard applique à sa poésie en disant que « le poète hongrois identifiant son génie avec celui de la nation, ne faisait que reproduire la poésie populaire, sous une forme plus variée et plus élégante, tout en imaginant ses sujets [1] », ne peut être admise sans quelques restrictions. Néanmoins il est évident que c'est par son aspect populaire que la poésie de Petőfi s'impose à lui ; pour Th. Bernard l'œuvre du poète hongrois est restée à jamais l'ennoblissement de la poésie populaire. C'est la même préoccupation qui, par la suite, lui fait déclarer que toute la littérature hongroise, à partir du XVIe siècle, est marquée par ce trait d'origine populaire, affirmation qui contient peut-être une part de vérité, mais qui, au fond, n'est que le prolongement rétrospectif de la caractéristique attribuée à la poésie de Petőfi. Notons, du reste, qu'il est assez bien renseigné sur notre littérature grâce aux traductions allemandes et à ses connaissances personnelles, mais ses préjugés littéraires l'avaient empêché de la juger avec un esprit critique.

Il serait curieux d'examiner dans le détail les idées littéraires de Th. Bernard, et sa méthode d'application ; ici nous devons nous contenter de signaler un de ses principes

1. *Histoire de la poésie*, p. 686.

selon lequel un poète est puissant à proportion qu'il copie davantage. Seulement, à la place des littératures épuisées de l'antiquité et de l'Occident moderne, il juge nécessaire de recourir à des sources plus jeunes, notamment à la poésie populaire et surtout aux littératures des peuples « finno-letto-slaves » qui ne sont pas encore beaucoup séparées de la première [1]. Suivant ses propres préceptes, Th. Bernard puisait à pleines mains dans la littérature hongroise et l'on ne s'étonne pas de découvrir dans son œuvre poétique une vingtaine d'adaptations du seul Petőfi [2]. Toutefois remarquons que dans le remaniement de Th. Bernard les textes originaux subissent de tels changements qu'il est parfois assez difficile de les reconnaître ; en effet le traducteur n'entendait pas donner une interprétation exacte. Au contraire, il se vantait d'avoir perfectionné ses modèles en les modifiant selon son goût *métaphysique* qui veut qu'on mêle un grain de philosophie transcendantale à toute poésie. D'après ses aveux, il tendait à « transformer le genre qui lui servait de base, en y introduisant un élément intellectuel : l'agitation de la pensée en face de la nature, et son élan vers les étoiles où doivent s'accomplir nos destinées [3] ». Même il proposait son procédé à ses confrères : « contentons-nous donc, dit-il, de créer, d'après la poésie populaire, une poésie cultivée, dans laquelle nous conserverons les ravissantes inspirations de la première, en les fécondant par un élément intellectuel et religieux qui leur donne plus de force [4] ». Ces principes expliquent non seulement l'abondance des emprunts dans son œuvre, mais encore la divergence énorme qui la sépare de l'œuvre spontanée de Petőfi.

L'exemple suivant nous montrera suffisamment la méthode d'adaptation de Th. Bernard :

1. *Lettres sur la poésie*, p. 1.

2. Nous donnons la liste de ces adaptations avec la remarque qu'elle n'est pas encore complète : L'acacia, L'aubergiste *(Poésies nouvelles)*. A Leconte de Lisle, La destinée, Le bouvier, La fuite, Le collier *(Mél. past.* I), Le juge *(Mél. past.* II), L'averse, La fée, L'hésitation, Le traîneau, Chacun sa route *(Mél. past.* III), La malédiction de l'amour, La belle réalité, Le couple, Souhaits, Ciel et enfer, Désir, Les nuages, Mon génie *(Mél. past.* V). De toutes ces poésies la dernière seule porte l'indication de l'auteur.

3. *Poésies nouvelles*, préface.

4. *Lettres sur la poésie.*

PETŐFI :

L'ATTELAGE A QUATRE BŒUFS

Ce n'est pas à Pest qu'arriva ce que vous allez entendre.
Là de ces histoires romanesques n'arrivent jamais...
Ces Dames et Messieurs de la compagnie
Etaient montés en chariot et firent la route ainsi.
Or ce chariot était un attelage de bœufs.
Deux couples de bœufs figuraient l'équipage.
Et sur la grand'route les quatre bœufs
Tirant le chariot cheminaient lentement...

Il faisait une nuit claire. La lune s'était levée ;
Elle se promenait, blême, dans les nuages déchirés,
Ainsi qu'une dame triste qui cherche
La tombe de son mari au cimetière.
Sur les champs voisins, comme un marchand, la brise circulait
En achetant des herbes de doux parfums.
Et sur la grand'route les quatre bœufs
Tirant le chariot cheminaient lentement...

J'étais de la compagnie, moi aussi,
Et par hasard Erzsike était ma voisine.
Les autres membres de la compagnie
Passaient le temps à causer et à chanter.
Rêveur, je demandais à Erzsike :
« Voulez vous choisir une étoile ? »
Et sur la grand'route les quatre bœufs
Tirant le chariot cheminaient lentement...

« Voulez-vous choisir une étoile ? »
Disais-je, mélancolique, à Erzsike.
« L'étoile nous ramènera
Au souvenir des temps passés
Quand le sort nous aura séparés. »
Et nous nous choisîmes une étoile...
Et sur la grand'route les quatre bœufs
Tirant le chariot cheminaient lentement...

THALÈS BERNARD :

A LECONTE DE LISLE

Les bœufs nous emmenaient au travers de la plaine,
Du char au dur timon faisant crier l'essieu ;
La lune étincelait sur la forêt lointaine ;
L'horizon clair encore argentait le ciel bleu.
On sentait s'exhaler de toute la nature
L'idéal qui tourmente et que nul n'a trouvé !
La soirée était fraîche, et la lourde voiture
Avançait lentement sur le chemin pavé.

Par moments, des prés verts où le morne étang fume,
Arrivait jusqu'à nous un arome incertain
Qui sur l'aile du vent, glissant avec la brume,
Nous apportait l'odeur du troëne et du thym.
Homme toujours rêveur, ô frêle créature !
Pourquoi chercher aux bois le songe inachevé ?
La soirée était fraîche, etc...

Et moi, tout pénétré d'une émotion douce,
Pendant que les bouviers à voix haute parlaient,
Et que le renard fauve, en fuyant dans la mousse,
Effrayait les ramiers, qui par bonds s'envolaient ;
En voyant chaque étoile, et si blanche et si pure,
Je sentis mon esprit jusqu'aux cieux soulevé !
La soirée, etc...

Il entrait dans mon âme une extase indicible,
Mais par degrés mon cœur se faisait plus ardent ;
En contemplant la lune et la forêt paisible,
La lave de mon sein coulait comme un torrent.
O plaisir mélangé de joie et de torture,
Il te recherche encor, celui qui t'a bravé !
La soirée, etc...

Alors voyant Minna qui s'oubliait dans l'ombre,
O sœur ! dis-je à mi-voix, ne veux-tu pas choisir
Parmi ces astres blancs, qui scintillent sans nombre,
L'étoile qui console et qui fait souvenir ?
Quand nous serons courbés, vieillards au vain murmure,
Elle nous parlera de l'avenir rêvé !
La soirée, etc...

Elle ravivera, pour attendrir notre âme,
Les heures de l'amour et celles du printemps,
Puis dans le calme éther faisant briller sa flamme
Qui domine à jamais et l'espace et le temps.
Elle nous montrera, si la vie est trop dure,
Le lointain Paradis où le juste est sauvé ! »
La soirée, etc...

Elevant donc nos yeux vers la voûte éternelle,
Nous choisîmes ensemble un astre aux rayons d'or,
Le suppliant tout bas dans la nuit solennelle
De nous laisser aux cieux prendre bientôt l'essor.
Et cependant le daim, errant sous la ramure,
Pour boir au bleu ruisseau déjà s'était levé.
Le jour rose naissait, et la lourde voiture
Avançait lentement sur le chemin pavé.

A lire les délayages de Th. Bernard, on ne saurait se passionner pour ses réformes ni croire à son talent poétique. Enfin, l'exemple que nous avons cité est propre à prouver l'influence de Lamartine [1] plutôt que celle de Petőfi ; tout cela ne fait que confirmer notre supposition que Bernard n'a jamais pénétré l'esprit sain et lucide de son poète favori. Son âme sombre et portée au mysticisme ne sait goûter que ce qui donne du frisson et c'est ce qui l'attire vers la poésie de pays lointains. Au fond, il reste entièrement étranger à ce qui forme l'art de ces pays et on peut le considérer comme un pur théoricien nourri de sentimentalisme lamartinien.

En résumé, l'intérêt présenté par ses ouvrages consiste dans la propagation d'idées jusqu'alors peu connues dans le monde des lettres françaises. Il suit attentivement les mouvements du félibrige et avant la reconnaissance officielle, signalée par le prix que l'Académie décerne en 1861 à Mistral, il se dévoue à la cause des jeunes débutants de la province ; il s'enthousiasme pour tout effort régionaliste et le premier résultat de son activité fut l'adhésion de quelques poètes provinciaux qui lui adressent des vers et lui demandent

1. D'ailleurs, l'influence lamartinienne fut décisive pour les mouvements qui, en éveillant le sens de la poésie dans le peuple, allaient aboutir à la création d'une sorte de poésie populaire (cf. E. Ripert, *Le Félibrige*, Paris, 1924).

des préfaces. L'un d'eux, Achille Millien, partage aussi l'intérêt que son maître a pour la littérature hongroise. Les autres forment un petit groupe de médiocres poétereaux de province, ce qui n'empêche pas Th. Bernard de déclarer qu'il existe « une école de la poésie populaire, tous les jours plus forte et plus active [1] ». Le mouvement, en effet, n'a pas disparu et il dure sous des formes diverses, jusqu'à nos jours. Or, le nom de Bernard est totalement oublié dans l'histoire des tendances régionalistes. Son influence n'a été reconnue qu'une seule fois : M. Girard a cru devoir rappeler que la présence de la poésie provinciale dans une anthologie française rédigée par un major suédois, est due à l'influence des idées de Th. Bernard [2].

Béla Tóth.

(Budapest).

1. C. Etiévant, *Larmes et souvenirs*. Paris, 1860, préface.
2. *Ouv. cité*, p. 546.

DON JUAN EN HONGRIE

I

Don Juan est un type bien connu en Hongrie. Il a pénétré dans le monde cultivé, mais l'idée qu'on s'en fait est un peu différente de la conception des nations occidentales. Ces différences caractéristiques montrent précisément comment la connaissance de ce type universel est parvenue aux Hongrois.

Quand on prononce en Hongrie le nom de Don Juan, on ne pense jamais au châtiment infernal, à la morale de la légende. C'est surtout l'image du héros aimable, conquérant, séduisant qui se présente à l'esprit. L'influence byronienne permet d'expliquer cette conception. Ce n'est pas, en effet, le Don Juan espagnol, italien, français ou allemand qui a influé sur l'imagination hongroise : la forme religieuse de la légende reste à peu près inconnue en Hongrie pendant longtemps. Par contre, le romantisme séduisant du Don Juan anglais intéresse la société lettrée. Grâce à ses charmes romantiques et à la gloire éblouissante de Byron, ce Don Juan conquiert les cœurs des lecteurs hongrois, il pénètre dans leurs âmes ; il devient un type connu et aimé.

Le succès du Don Juan anglais se prépare d'abord en Transylvanie, où nous constatons dès la fin du XVIIIe siècle les premières manifestations importantes de l'influence anglaise dans l'histoire de la littérature hongroise. Shakespeare, Byron, W. Scott et Bulwer sont les auteurs préférés de la noblesse du pays. Beaucoup de gens parlent anglais. Ceux qui n'ont pas eu l'occasion de visiter les pays d'outre-Manche, apprennent la langue chez eux ; on lit les ouvrages des auteurs anglais dans l'original. L'influence française, qui a

duré longtemps, semble céder la place à l'influence anglaise. On s'égare jusqu'à l'anglomanie. On prend des manières de mauvais ton ; on copie maladroitement et sans scrupule.

Le représentant le plus ardent de cette influence anglaise fait preuve, dans ses ouvrages, d'un grand savoir. Il devient l'apôtre d'une anglomanie encore modérée : c'est Lázár Petrichevich-Horváth (1807-1851), membre d'une ancienne famille aristocratique de Transylvanie. Son éducation a déjà subi l'influence anglaise. Il savait l'anglais, écrivait dans cette langue, et en français. Il voyageait beaucoup et visita l'étranger à plusieurs reprises. Dans ses ouvrages, il s'est consacré à la diffusion de l'influence anglaise, celle de Byron surtout.

Celui-ci répondait tout à fait à l'état d'âme de la jeunesse hongroise de Transylvanie. Elle se sentait attirée et charmée par l'apôtre de la liberté ; elle goûtait le romantisme du poète lyrique. En Hongrie une sentimentalité romantique dominait l'âme de la jeunesse, atteinte par « le mal du siècle » : par cela encore les jeunes gens se sentaient frères de Lord Byron. On lisait ses œuvres, on s'informait de sa vie et on s'enthousiasmait pour lui à un tel point que beaucoup avaient l'intention d'aller le voir et de mourir à ses côtés. Et il y en eut qui exécutèrent ce projet. Dans le récit, fait par Byron à son ami le capitaine Parry, où il parle de sa troupe et de ses « suliotes », il cite aussi les soldats de Transylvanie parmi les étrangers qui composent son armée.

L'anglomanie de la Transylvanie pénètre aussi jusque dans la Hongrie proprement dite, mais elle ne peut diminuer l'influence toujours croissante de la littérature française. Petrichevich-Horváth, voulant contribuer à la diffusion de l'œuvre de Byron, traduit ses ouvrages et écrit sa biographie (1842). Parmi ses traductions nous ne trouvons pas le *Don Juan*. Il eut cependant l'intention de le traduire, mais sachant que la censure, dirigée par le gouvernement de Vienne, n'autoriserait point sa publication, il se contenta de le glorifier dans la biographie du poète. Il en reconnaît les défauts, mais en général il se montre enthousiaste.

En effet, la censure n'a pas permis que le *Don Juan* de Byron parût en hongrois avant 1848. Petrichevich-Horváth

cite dans plusieurs de ses ouvrages quelques passages du poème de Byron empruntés à l'original et à la traduction : c'est la preuve de la popularité dont l'œuvre jouissait chez Horváth et ses lecteurs ; l'enthousiasme éprouvé pour Byron permet de supposer que son poème était très goûté et très répandu. Le *Don Juan* était vers 1850 la lecture préférée du grand poète hongrois János Arany et de son cercle littéraire et il influençait aussi leur production [1]. L'ouvrage entier ne parut en hongrois qu'en 1892. Cette même année M. Émile Ábrányi en publia une excellente traduction.

L'allure romantique et byronienne de Don Juan a passé dans le texte hongrois. Le poème, qui était très connu et très répandu, conquiert, pour la première fois, le public dans le style même de l'original.

II

Le type religieux et moral de Don Juan n'a pas obtenu en Hongrie un succès aussi brillant. Le public ne l'a pas compris. Le fait que le *Don Juan* de Tirso, de Molière et des auteurs qui lui ont donné un sens religieux et moral, n'a pas eu un grand retentissement en Hongrie, s'explique par les conditions sociales et littéraires de ce pays.

Les sujets où la morale occupe la première place ont été les thèmes favoris du moyen âge. La Réforme qui attaque tout ce qui a subsisté de la littérature catholique, veut abattre l'influence morale de cette littérature. Elle-même insiste sur la morale pour faire valoir ses intentions réformatrices. Nous trouvons alors, dans la littérature protestante, des ouvrages où la morale est au premier plan. C'est ainsi qu'en Hongrie dans une « moralité » du commencement du XVIIe siècle, intitulée *Comico-tragédia* (Tragédie comique), apparaissent quelques souvenirs de la morale de Don Juan.

En 1772, la littérature hongroise prend un essor considérable. On fait dater de cette année la naissance de la litté-

1. Voir : Louis Kardos, *Arany János Bolond Istókja.* (Le poème *Bolond Istók* de János Arany). Debrecen, 1914.

rature hongroise proprement dite, d'où est sortie la littérature moderne. A cette époque c'est surtout l'influence française qui prédomine. On étudie et on joue partout Molière, mais son *Don Juan* reste, sinon inconnu, du moins sans influence. Cette littérature n'a pas un caractère confessionnel, mais la plupart de ses auteurs sont protestants. On comprend alors que la littérature en formation n'accepte pas encore la conception confessionnelle de Don Juan. L'universalité du type attire bien le public hongrois au commencement du XIXe siècle, mais seulement sous la forme byronienne. Le caractère catholique et historique, les traits accessoires le laissent froid et même indifférent.

Bien que la conception religieuse n'ait provoqué en Hongrie qu'un intérêt assez faible, on en saisit plusieurs manifestations. Elles ne sont pas dérivées du Don Juan français, elles se rattachent à la littérature viennoise. Le Don Juan que l'on représentait dans la *commedia dell'arte* et dans les théâtres de marionnettes des faubourgs de Vienne, passa sous sa forme bouffonne en Hongrie même.

Dans les théâtres allemands de la Hongrie, on joue *Don Juan* depuis la fin du XVIIIe siècle sous forme de ballet tragique (Gluck), de drame sérieux (Molière ?) et d'opéra (Mozart). A Pozsony (Presbourg), Bude, et aussi chez le prince Esterházy à Kismarton, le *Don Juan* de Mozart-da Ponte était bien connu ; on le jouait surtout dans la traduction allemande du comédien Girzik.

En 1811 un *Don Juan* paraît pour la première fois sur la scène hongroise. C'est une pantomime représentée le 1er et le 13 novembre. Le public hongrois eut ainsi l'occasion de connaître l'histoire de Don Juan, sans texte — il est vrai — et seulement mimée. Nous ne connaissons pas, faute de documents, les détails de cette représentation ; mais il est à supposer que cette pantomime a son origine dans le répertoire des théâtres de Vienne, parce qu'une loi n'autorisait en Hongrie que les pièces déjà représentées à Vienne. La pièce hongroise devait donc être l'adaptation d'une pantomime viennoise.

Don Juan ne paraît pour la seconde fois sur la scène hongroise qu'en 1826. C'est la pièce de Mozart-da Ponte qui fut

jouée sur le théâtre hongrois de Kolozsvár. Elle fut traduite par un certain Elek PÁLY : « *Don Juan vagy a köbálvány vendég*. Vitézi szomorú, víg, dalljáték (opera). Két felvonásban. Irta olasz nyelven Abbate da Ponte. Magyarra forditotta Pály Elek, nemzeti énekes s szin-játszó. A muzsikáját készitette néhai Mozárt Amadeus. » (Don Juan ou le convive de pierre. Opéra italien héroïque, tragique et comique, en deux actes, par Abbate da Ponte. Traduit en hongrois par Elek Pály, chanteur et acteur national. Musique de feu Amédée Mozart). La traduction fut publiée en 1829 à Kassa. Pály, acteur zélé et consciencieux, traduisit cette pièce pour sa troupe qui la représenta dans toutes les localités où elle allait jouer. Pendant ce pèlerinage pénible des comédiens hongrois, on joua le *Don Juan* de Mozart à Kolozsvár, Szabadka, Pécs, Bude et Kassa. Le public allait admirer le chef-d'œuvre de Mozart et apprenait ainsi la légende de Don Juan.

Plus intéressante que la traduction de Pály est la pièce d'Adam LÁNG. Elle fut représentée trois fois à Bude. La représentation de 1834 n'a pas déplu. Un journal littéraire de ce temps (*Honmüvész* = Artiste patriote) nous donne l'explication de ce succès. L'acteur qui jouait le domestique bouffon, Telepi, savait exprimer à la perfection le comique de son rôle. En réalité, le jeu de Telepi n'a été que la cause secondaire du succès ; la cause véritable fut la mise en scène : la vue des flammes et de l'enfer à la fin de la pièce a dû surtout provoquer l'enthousiasme du public.

Si l'on en juge par le compte rendu de la représentation en 1837 tout le monde riait, non seulement le public, mais les acteurs, non seulement les personnages vivants, mais même les morts, non seulement les âmes, mais encore le convive de pierre. Une bouffonnerie pareille ne pouvait se produire que dans une pièce travestie.

Cette pièce était donc une imitation bouffonne ; mais de quelle pièce ? de celle de Tirso, de Molière, de Villiers Dorimon ou du *Don Juan* de da Ponte-Mozart ? Elle était un travestissement de la fable originale. Toute l'intrigue, le comique de Leporello, les exagérations de style, la scène finale dans l'enfer avec les diables, que nous connaissons d'après les

affiches et les comptes rendus du *Honmüvész*, avaient une grande ressemblance avec le livret de da Ponte. Les noms des personnages principaux (Piedro, Leporello) et des personnages secondaires (Cerline, Mazetto) sont les mêmes dans les deux pièces. Mais il en est aussi qu'on ne trouve pas chez Mozart ; Amazili et don Philippo portent des noms différents. Il y a même un personnage qui ne figure pas dans la pièce de da Ponte et sa présence constitue la plus grande différence entre les deux pièces : c'est l'Ermite, qui nous indique la voie à prendre pour découvrir la source probable de la pièce hongroise [1]. Nous trouvons ces noms ainsi que le personnage de l'ermite dans les pièces de Dorimon et de Villiers. Chez ceux-ci la fille du gouverneur s'appelle Amarille, nom dont Amazili est la déformation manifeste. De plus, dans leurs pièces le fiancé s'appelle Don Philippe, et dans le Don Juan de da Ponte, Don Ottavio.

Il est donc bien sûr que la source du Don Juan travesti hongrois n'était pas la pièce de da Ponte-Mozart ; c'était une pièce populaire de Vienne ; l'auteur s'était inspiré de ces pièces bouffonnes, de ces « Hauptaktionen » et ces « Puppenspiele » qu'on a joués partout, notamment à Vienne, et dont la plupart ont pour origine la pièce de Dorimon-Villiers [2].

C'était encore un travestissement de ce genre que la pièce, dont Adam Láng a donné la traduction hongroise. Son auteur était un certain Marinelli, directeur de théâtre et comédien populaire à Vienne ; sa pièce fut jouée pour la première fois en 1783. Cette pièce dérive de la *commedia dell'arte*, transmise par les comédiens italiens à Vienne. D'autre part elle a influencé elle-même l'évolution postérieure : les pièces de marionnettes et les « Don Juan » populaires, joués en Autriche et aussi dans les parties allemandes de la Hongrie se rattachent manifestement à la pièce de Marinelli [3].

Il y a des scènes burlesques et comiques même dans le *Don Juan* de da Ponte. Dans le travestissement de Marinelli,

1. Nous connaissons les personnages par l'affiche du 9 février 1834.

2. Voir l'ouvrage de M. G. Gendarme de Bévotte, *La légende de Don Juan*, 1906.

3. M. Gendarme de Bévotte traite des différentes apparitions de Don Juan sur les théâtres populaires de l'Autriche et de l'Allemagne, mais il ne connaît pas la pièce de Marinelli, qui fut la source de toutes ces variations bouffonnes populaires.

elles ont été encore exagérées. Nous n'avons que deux lignes de la traduction hongroise qui ont excité le rire et la joie du public et le sourire de la presse. Ce sont les mots du convive de pierre dans la scène finale : « Jaj, jaj még apád lelkének is ». (« Malheur, malheur même à l'âme de ton père. ») Ces mots furent salués d'un éclat de rire de la part de Don Piedro même, de Don Juan et de tout le public présent.

Nul doute que c'est la pièce de Marinelli que l'on jouait sur la scène hongroise dans la traduction de Láng. Dans les mémoires de l'écrivain viennois François Castelli nous trouvons une description détaillée de la scène de l'ermite d'où ressort l'identité des deux pièces.

Outre le comique exagéré du texte et le jeu des acteurs, c'est l'élément surnaturel et mystique qui, non pas en lui-même, mais dans ses manifestations extérieures, excitait beaucoup la curiosité du public. Cet élément avait un grand succès. Ni l'auteur, ni le traducteur, ni le public n'en ont compris le sens moral, pas plus qu'ils n'ont saisi le symbolisme du châtiment. On a goûté surtout un dénouement pathétique et bien amené, mais le sens de la morale religieuse a échappé. L'enfer avec ses flammes, ses diables et ses sorcières, les âmes des méchants consumées par le feu, et au milieu d'elles Don Juan enlevé et arraché à la vie par les monstres de la mort : tout cela était fait pour divertir le public hongrois dont le goût était encore très primitif.

Les comédiens promenèrent cette pièce en différentes villes de province. Nous savons que des représentations eurent lieu à Vác et à Kolozsvár.

III

En dehors de ces imitations, il existe en Hongrie une manifestation plus intéressante de la légende. C'est un poème, une ballade qui est inspirée non pas par la légende de Don Juan elle-même, mais par celle d'où est sorti Don Juan : la légende du mort invité à un festin. Cette forme est plus intéressante, plus remarquable et plus singulière que

les précédentes. Elle est plus intéressante, parce que c'est la légende originelle qui a influé sur elle ; plus remarquable, parce que c'est un grand écrivain de la Hongrie qui l'a écrite ; plus singulière, parce qu'elle est le mélange de deux éléments hétérogènes.

Le poème dont nous parlons est *La Nuit de Noël* (*Karácsonyéj*) de Károly Kisfaludy (1788-1830). Kisfaludy, l'initiateur du romantisme en Hongrie, est une grande figure de la littérature hongroise. Il s'est surtout inspiré du moyen âge et, pendant un certain temps, de la littérature populaire ; ce sont là d'ailleurs les deux éléments essentiels du romantisme hongrois. Vers l'an 1830, il cultive la ballade moyenâgeuse. Il emprunte ses sujets au moyen âge hongrois et, s'inspirant surtout du poète allemand Bürger, il réussit à les rendre populaires. Au cours de cette période d'active production il publie, en 1830, sa ballade *Karácsonyéj* (Nuit de Noël), dans laquelle nous retrouvons l'influence de la légende du spectre invité, qui fait le fond de la légende de Don Juan.

Voici une traduction un peu libre de cette ballade romantique :

I. « Allons, serviteur, allons à la chasse ; laisse sortir mes sujets et amène, pour danser avec mes hôtes, des filles gaies. »

« Seigneur, seigneur, on sonne la cloche, c'est le jour de la Saint Noël ; les bonnes âmes s'agenouillant se tournent vers Dieu maintenant. »

« Un saint jour, je m'en moque ; fais ce que je t'ai dit, lâche serviteur. »

II. Le serviteur s'est éloigné, les chasseurs sont arrivés ; ils ont des larmes dans les yeux. « Allons, allons », et leurs cris font mugir et frémir la forêt. L'aigle crie ; le loup hurle ; le sanglier grogne et grince des dents ; le cerf recule et avec un grand bruit il brise et tord les rameaux. Mais c'est un vain bruit, on ne voit pas de gibier, et le jeune gentilhomme va se fâcher.

III. « La chasse est mauvaise, recommençons ! Allons, allons, paresseux ! A l'affût, serviteur, la prison à qui hésite et recule. » Et par les vallées et par les montagnes, on chasse au son du cor. Il n'y a pas de cachette, il n'y a pas de hallier qu'on ne fouille. C'est en vain ; on ne voit pas de gibier ; le jeune gentilhomme brûle de colère.

IV. Et dans sa fureur il cherche et regarde, il aperçoit une rivière au fond d'une vallée, une maison sur ses bords devant laquelle un chevreuil paît en sûreté ; une jeune fille le caresse, pareille aux anges ; elle est heureuse. Elle est comme la vie, elle tourne avec gaieté autour de l'animal docile, Quiconque l'aperçoit en est ému. Mais le seigneur prend son arme.

V. Le petit ange le prie à genoux : « Ne fais pas de mal à mon bon chevreuil, il donne du lait à ma mère affligée ; tue-moi plutôt. Mon père est mort, tué par son maître, laisse vivre encore du moins ma mère. » Elle prie et dans ses yeux bleus sa belle âme innocente transparaît. Et comme la rose vers le rocher, ses larmes se tournent vers le cœur farouche.

VI. Mais il prend son fusil, l'animal fidèle s'abat. « Petit pigeon, prends pour ta mère, au lieu du lait, de son sang. » Il parle et s'en va, se moquant de sa victime. Derrière lui la maison s'éclaire de flammes sanglantes ;'elles éclairent d'horribles lueurs tremblotantes sa course terrible et le sommet des arbres.

VII. La clarté du jour disparaît dans le brouillard ; aucune étoile ne brille au ciel, et sans cesse le chasseur revient chasser par monts et par vaux. Des nuées de corbeaux s'envolent et le suivent en croassant ; le berger effrayé emmène son troupeau sur un autre chemin. A côté d'une vaste église, cette injure sort de sa bouche impie :

VIII. « Qu'est-ce qui blanchit devant moi dans l'herbe ».

« Seigneur, seigneur, c'est un crâne ; un homme persécuté de son vivant ; nous l'avons emporté de tes prisons et c'est ici que nous l'avons mis, il y a un an, parce qu'il s'était suicidé. »

« Ah ! ici il ne sera pas jaloux, il refroidira son ardeur... » Et il le pousse orgueilleusement du pied : « Allons, squelette, je t'invite à souper. »

IX. Il s'en va et, du tombeau, un long cri sourd le suit. La croix se détourne tristement de lui. Quand il approche de sa maison splendide, les chiens de chasse aboient, son cheval rue, la girouette de fer grince trois fois. Mais dans la maison il y a une grande foule, la joie n'attend que lui.

X. « Allons, mes amis, embrassons-nous et dansons. Faisons sauter les filles. Nos gaies chansons monteront au ciel. Nous avons du vin, joue, tzigane ! »

« Seigneur, seigneur, à la messe sainte, on sonne de nouveau la cloche. »

« Qu'on la fasse sonner, le vin et les paroles d'amour sont plus doux, »

Et les murs de la maison tremblent presque de leur danse.

XI. Puis on s'assied pour le souper, on se passe les verres pleins. Et à la débauche furieuse, il n'y a ni mesure, ni fin. Il est minuit. Un coup terrible résonne à la porte : le crâne roule dans la chambre. Dans ses cheveux il y a encore de la terre du tombeau ; un serpent se loge dans ses yeux sombres. Les hôtes s'enfuient avec horreur.

XII. « Je n'ai pas de repos même dans le tombeau, dernier refuge de mon désespoir ! Meurtrier, c'est toi qui m'as réveillé, écoute ton sort prononcé par moi ! Ta vie fut égoïste et débauchée. Repens-toi » ! — « Non, non, non ! » — « Tu t'es moqué de Dieu et des hommes. Repens-toi. » — « Non, non, non ! » — « Viens alors, c'est l'heure de la fin. Reçois d'avance ce baiser du tombeau. »

XIII. Et il se transforme en un corps monstrueux. Il exhale des flammes de soufre ; les craquements de ses os sont des tonnerres. Le fils du crime s'écroule ; un vent impétueux le prend, il disperse ses cendres. La maison est habitée par les hiboux ; ils racontent toutes les nuits l'histoire de ce cœur farouche.

Nous pouvons distinguer dans ce poème deux parties : la chasse du gentilhomme athée et le souper. La première partie est inspirée d'un poème de Bürger, la deuxième partie d'un poème viennois.

La ballade de Bürger *Der wilde Jäger* (le féroce chasseur), sur laquelle Madame DE STAËL a écrit des pages enthousiastes, traite à peu près le même sujet. Voici l'analyse du poème d'après Madame de Staël :

« Suivi de ses valets et de sa meute nombreuse, il part pour la chasse un dimanche, au moment où les cloches du village annoncent le service divin. Un chevalier dont l'armure est blanche, se présente à lui, et le conjure de ne pas profaner le jour du Seigneur ; un autre chevalier, revêtu d'armes noires, lui fait honte de se soumettre à des préjugés qui ne conviennent qu'aux vieillards et aux enfants. Le chasseur cède aux mauvaises inspirations : il part, et arrive près du champ d'une pauvre veuve. Elle se jette à ses pieds pour le supplier de ne pas dévaster la moisson, en traversant les blés avec sa suite. Le chevalier aux armes blanches supplie le chasseur d'écouter la piété ; le chevalier noir se moque de ce puéril sentiment, Le chasseur prend la férocité pour de l'énergie, et ses chevaux foulent aux pieds l'espoir du pauvre et de l'orphelin. Enfin, le cerf poursuivi se réfugie dans la cabane d'un vieil ermite ; le chasseur veut y mettre le feu pour en faire sortir sa proie ; l'ermite embrasse ses genoux, il veut attendrir le

furieux qui menace son humble demeure. Une dernière fois, le bon génie, sous la forme du chevalier blanc, parle encore ; le mauvais génie sous celle du chevalier noir, triomphe ; le chasseur tue l'ermite, et tout d'un coup il est changé en fantôme, et sa propre meute veut le dévorer. Une superstition populaire a donné lieu à cette romance : l'on prétend qu'à minuit, dans de certaines saisons de l'année, on voit au-dessus de la forêt où cet événement doit s'être passé, un chasseur dans les nuages poursuivi jusqu'au jour par ses chiens furieux. »

Madame de Staël n'ayant pas compris le texte allemand a introduit quelques erreurs dans son analyse. Le suppliant n'est pas une veuve, mais un paysan, le gentilhomme ne tue pas l'ermite et n'est pas changé en fantôme. D'ailleurs, l'analyse de Madame de Staël donne une bonne idée du poème.

La première partie de *la Nuit de Noël* est empruntée au poème de Bürger. Le gentilhomme qui chasse un jour saint, les voix qui veulent le retenir, son impiété, sa peine inutile pendant la chasse, la prière du berger, d'une part et de l'autre, la demande de la jeune fille, la cruauté bestiale du gentilhomme : tout cela montre l'influence exercée par Bürger sur le poème de Kisfaludy. Mais celui-ci a fait subir au sujet des transformations importantes. Il a supprimé l'épisode un peu artificiel et factice des deux chevaliers fantastiques, la description trop détaillée de la chasse. Il a introduit la scène émouvante et sympathique de la jeune fille qui est toute romantique et correspond parfaitement à la sentimentalité de l'époque. Mais le changement le plus important concerne le châtiment. Il substitue à la punition de Bürger la légende du spectre invité, et réussit à associer ces différents éléments.

La deuxième source était la ballade du poète viennois Gottlieb Leon (1757-1832), intitulée *le Comte Eulenstein*. Elle contient tous les éléments du souper et du châtiment. Le Comte est un débauché à la manière de Don Juan ou du *Chasseur féroce*. Son histoire nous rappelle beaucoup les traits populaires du *Convive de pierre*, tels qu'ils étaient connus du public viennois et pour lesquels cette ballade se rattache à la tradition vulgaire des bouffonneries grotesques et des marionnettes allemandes. Le Comte s'éprend de

la femme d'un de ses voisins ; il tue le mari et s'empare de la femme. Une année s'écoule, le Comte, qui continuait sa vie de débauche, se vante de son courage et pour le prouver il va la nuit au cimetière où il blasphème et défie le ciel. Au même moment il aperçoit un crâne auprès du mur. C'est le crâne de sa victime, du gentilhomme assassiné. Dans son orgueil il le pousse du pied et l'invite à souper. A minuit, quand le Comte est à table avec ses amis, le squelette apparaît, lui prédit sa mort et le tue.

Kisfaludy appelle sa ballade « légende populaire ». Il veut contribuer par ce poème à propager la littérature nationale populaire. Mais il est certain que cette légende n'a jamais existé chez le peuple hongrois.

Les éléments principaux de la légende du spectre invité sont conservés dans tous les deux poèmes. Seulement, chez Kisfaludy le crâne a remplacé le squelette ; et c'est ce qui différencie également notre ballade des ballades antérieures. Dans les contes populaires de l'Allemagne, de la France et même de l'Espagne, etc., on voit aussi un athée qui heurte un crâne dans un cimetière (dans quelques variantes c'est le crâne de son aïeul ; ici c'est celui d'une de ses victimes) ; il l'invite aussi à dîner ; le mort apparaît, le menace d'une fin prochaine s'il ne se repent pas ; dans notre ballade il est aussi l'instrument de la mort de l'athée.

Ainsi toute la légende d'où est née la fable de Don Juan se retrouve dans le poème hongrois. Elle est parvenue en Hongrie fort tard et ce ne fut pas par l'intermédiaire du peuple, mais par une voie littéraire ; non par la tradition populaire, mais par des livres venus de l'étranger.

IV

Nous avons aussi quelques poèmes tout à fait récents qui se rattachent à la littérature de Don Juan. *Don Juan dans l'autre monde (Don Juan a másvilágon)* est un poème lyrique dont l'auteur, Gyula Reviczky (1855-1889), représentant de la littérature cosmopolite moderne, fut un poète

doué, mais un artiste insuffisant qui n'atteignit jamais à la perfection. Le *Don Juan* de János Bulla (1840-1915) est un fragment d'épopée [1]. L'œuvre de Reviczky parle beaucoup moins de Don Juan et de son histoire, que des émotions de l'auteur, et surtout du désespoir qu'il éprouve à ne pouvoir aimer toujours, même après la mort.

Bulla, lui aussi, prend pour sujet la destinée de Don Juan dans l'autre vie. Il avait conçu le plan d'une immense épopée en huit chants, dans laquelle il voulait décrire les aventures d'outre-tombe du chevalier espagnol. Le premier et le sixième chant furent seuls achevés. De tout le reste il n'est demeuré que quelques ébauches, selon le renseignement fourni par l'auteur lui-même. Les deux parties achevées ont paru dans le *Koszoru*, organe de la Société littéraire Petőfi, en 1880 et 1882.

Bulla voulait écrire son poème dans la forme même du *Don Juan* de Byron, en strophes de huit vers.

Ce n'est pas seulement par la forme extérieure qu'il eût ressemblé au poète anglais ; il lui emprunte encore certains procédés caractéristiques. C'est ainsi qu'il emploie, comme lui, la digression pour exprimer ses propres pensées et ses sentiments, ou pour y insérer des allusions satiriques contre la critique et souvent des réflexions pleines d'humour sur le sort de son héros.

Son ironie et sa moquerie débordent même dans le cadre du récit : elles marquent d'une rudesse très heureusement paysanne, les passages où l'auteur met en scène Leporello. Ce n'est pas à dire que le ton général soit uniformément humoristique, tant s'en faut ; quand Bulla se laisse entraîner par son sujet, il oublie son persiflage et montre alors de la fraîcheur, de la finesse, et un véritable lyrisme.

Don Juan a séduit une femme mariée ; le mari surprend les deux amants, tue sa femme et se débarrasse de Don Juan dans un duel. Celui-ci se réveille, dans l'au-delà, au ciel, dans un monde

1. Mentionnons encore le poème lyrique de M. Andor Kozma : *A un Don Juan* (*Egy Don Juanhoz*, Budapesti Szemle, 1902, vol. CX) et le roman en vers de M. Marcel Benedek : *La résurrection de Don Juan* (*Don Juan feltámadása*, 1904). Dans la comédie *Le baiser* (*A csók*) du Baron Louis Dóczy, on trouve aussi quelques traits qui font songer au caractère de Don Juan.

de nuées, Il ne jouit plus d'une vie véritable, son corps est semblable à une éponge, et il n'a qu'une existence d'ombre. En ce jour singulier, il rencontre son fidèle Leporello, qui l'a suivi jusque dans le trépas et qui, poursuivant son rôle d'ici-bas, gronde, fait des sottises et reçoit des coups. Le chevalier mort n'a pas oublié les voluptés de la terre ; il a un grand désir d'aimer toujours et il craint de s'ennuyer sans femme, sans passion et sans aventures Et c'est justement la punition de ses crimes, de ne jamais trouver de repos, de désirer la paix, et jamais l'atteindre, de courir toujours après des aventures nouvelles.

Tel est le sujet du premier chant. Dans la suite, Bulla voulait raconter ses aventures d'outre-tombe et terminer peut-être par l'expiation. Certaines allusions nous permettent de reconstruire le plan primitif de l'ensemble. Il est question d'aventures assez scabreuses dans l'éden de Mahomet, où Leporello est terriblement écorché par les « houris », puis dans le ciel et dans l'enfer, où il ne trouve pas de tranquillité, ni de repos. Telle devait être la matière des chants suivants.

Au sixième chant nous voyons Don Juan dans le monde classique. C'est d'abord l'enfer des anciens qu'il va visiter. Il traverse le Styx dans la barque du vieux Charon qu'il a réveillé. Sur l'autre rive, il trouve tout le monde plongé dans le sommeil. Pluton, Perséphone, les sept juges, Prométhée, les Danaïdes et Tantale, tous dorment dans l'attitude où les a surpris l'engourdissement. De l'enfer, Don Juan monte alors sur l'Olympe : les dieux y dorment aussi. Des dieux il va chez les déesses, dont Aphrodite surtout l'attire : elle vient de sortir du bain, et défend ingénument ses attraits de deux petites mains qui ne suffisent pas à tout cacher. Don Juan voit aussi Athéna, l'aïeule des bas-bleus modernes, dont la toilette rappelle à la fois l'homme et la femme. A la vue d'Aphrodite, Don Juan se montre tout de suite ami des femmes : il l'embrasse. Mais au son du baiser, le monde classique se réveille de son sommeil séculaire. Les dieux effarouchés questionnent l'étranger. Don Juan demande à Zeus un sommeil, pareil au leur. Il souhaite et implore du repos, mais le père des dieux l'avertit : l'innocent seul peut jouir de ce sommeil divin, le coupable qui s'y plonge sera terriblement puni. Don Juan insiste. Apprenant son nom, Zeus le frappe de son éclair et le précipite dans un monde tout à fait différent. Don Juan se réveille en face d'une réalité encore plus merveilleuse que l'autre.

Il se trouve dans un délicieux vallon, entouré par de grandes montagnes ; il n'y a que des animaux dociles ; il ne perçoit aucun bruit ; il est seul dans ce monde exotique. Mais sans femme rien ne lui plaît ; il a envie d'aimer toujours. Il a enfin le bonheur de rencontrer une jeune fille admirable, la seule créature humaine de cette vallée. Il gagne son cœur et, pendant une nuit orageuse, elle le laisse entrer dans sa cabane. Mais au moment de goûter l'amour,

il est forcé de prendre la fuite, de la laisser tout en larmes. Persécuté par la justice divine, il doit courir toujours sans relâche.

Ainsi se termine, un peu bizarrement, la partie achevée du poème. Le plan de l'ouvrage entier n'est pas assez clair. Le poète — comme on peut en conclure — a voulu faire quelque chose de grand; peut-être un chef-d'œuvre épique ; malheureusement son souci d'exprimer de hautes idées philosophiques a nui trop souvent à la clarté. Certains motifs nous rappellent Faust — le désir du repos et du bonheur —, d'autres font songer au Juif errant — la persécution et l'inquiétude perpétuelle —, d'autres encore évoquent Manfred — l'envie d'être anéanti : thèmes d'origine si différente, associés dans la personne de Don Juan. Le plus grand intérêt de cette ébauche consiste dans l'intention de réunir en une seule personne et dans le même poème, ces quatre types célèbres de la littérature universelle que l'on a déjà souvent comparés et traités ensemble. Bulla a voulu grouper les différentes idées exprimées par l'histoire de ces héros. Mais ce plan était si grandiose qu'il n'a pu réussir. Il semble bien, d'après les parties qui ont paru, que le poète n'aurait pu dominer les difficultés de son sujet.

ARTHUR WEBER.

(Budapest-Berlin).

LES ORIGINES DU *COCHE*

Les linguistes et les historiens de la civilisation de l'Europe ont été d'accord jusqu'à présent pour reconnaître que hongrois *kocsi* est à la base des mots équivalents de certaines langues européennes : all. *kutsche*, holl. *koets*, *koetswagen*, bas-all. *kutze*, *kutzen*, *kosche*, fris. *kuze*, suéd. *kusk-*, *kutsch-vagen*, dan. *kudsk*, polon. *kocz*, slovène *kočija*, tchèque *kočí*, *kočíš*, roum. *cocie*, slav. balk. *kočia* [1], russe *kučer*.

Voici d'ailleurs à ce sujet l'avis de M. Schuchardt, l'éminent romaniste : ... « Dans les autres langues romanes aussi quelques mots hongrois ont passé de bonne heure, peut-être même directement. Que le mot hongrois *kocsi* est le mot d'origine des mots correspondants des langues slaves, germaniques, romanes, albanaise et turques, ce fait a été prouvé irréfutablement par Riedl (Nyr. XI 103-106 ; cf. Miklosich, *Die slav. magy. und rum. El. im türk. Sprachsch.* I. 11). Le premier homme ou un des premiers qui aient employé ce mot en espagnol, Avila, le connaissait comme un mot magyar. Aux Italiens aussi mot et objet ne pouvaient guère parvenir par les Slaves ou les Allemands : ital. septentr. *coccio* (vénit. *cocio* signifie aujourd'hui « cocher ») a été toscanisé en *cocchio* [2]. » Cette opinion a été reprise aussi par M. Meyer-Lübke qui dans son *Romanisch-Etymologisches Wörterbuch* reproduit l'avis de M. Schuchardt.

Or la science tchèque ne semble pas acquiescer à cette solution du problème étymologique, car nous lisons dans l'ouvrage d'un savant tchèque l'attribution de *kocsi* à la langue tchèque, sans que d'ailleurs les opinions qui ont été reçues jusqu'à présent soient réfutées ou même mentionnées à propos des résultats nouveaux [3].

1. Cf. James A. H. Murray, *A new english Dictionary*. Oxford. 1893, vol. II : Coach. — Grimm, *Deutsches Wörterbuch*. 1873, 5. B., Kutsche.

2. *Zeitschr. f. rom. Philologie*, t. XV, p. 95.

3. Karel Titz, *Časopis matice moravske*. 46. année, p. 170-191. (Franç. *coche* = stč. *kotči*, *kočí*),

Nous croyons qu'il ne sera pas dépourvu de tout intérêt de revenir sur ce mot, si intéressant au point de vue de l'histoire de la civilisation, à l'occasion de ces théories nouvelles. Les réflexions qui vont suivre confirmeront contre l'affirmation aventureuse de l'étymologiste tchèque, l'opinion généralement reçue par le monde savant.

Dans le problème de *kocsi* il y a deux points à élucider. D'abord l'origine de l'*objet* lui-même ; en second lieu l'extraction du *nom* de l'objet. Mais nous devons faire remarquer dès l'abord que nous ne prétendons pas présenter la construction du véhicule roulant comme une invention hongroise. L'histoire de celui-ci remonte aux temps les plus anciens de la civilisation humaine. Il nous faut démontrer seulement qu'une certaine forme et un certain usage du véhicule roulant sont d'origine hongroise et que la Hongrie fut le point de départ pour l'expansion européenne du nom et de la chose à la fois.

Selon le témoignage irrécusable des données de l'histoire l'usage de *kocsi*, comme moyen de transport de personnes, n'est connu à l'étranger que depuis le milieu du XVIe siècle. Au moyen-âge on n'employait point le chariot à quatre roues à cet effet ; en des cas exceptionnels il servait au transport de femmes, de prêtres et de malades. SAUVAL, historien du XVIIe siècle, se moque du *carpentum* à quatre bœufs conduit par un bouvier dans lequel les derniers rois mérovingiens faisaient le tour du pays une fois par an, pour se montrer au peuple et recueillir ses cadeaux. En effet pendant le moyen âge les hommes montaient à cheval et les femmes avaient plutôt le mulet pour monture ou se faisaient transporter en chaise. En 1389 Isabelle de Bavière entra à Paris couchée dans un lit suspendu, surmonté de baldaquin et orné d'une riche broderie d'or ; les dames de sa suite étaient portées de la même façon ou bien montaient de superbes haquenées. Au tournoi les dames se présentaient sur des chevaux de parade conduits par deux palefreniers, ou en croupe derrière leur écuyer. Les prêtres et les officiers civils montaient à mulet en vaquant à leurs fonctions, moins pour la commodité que pour éviter la boue.

Encore à l'époque où l'usage du carrosse était déjà répandu, les femmes ne renonçaient pas volontiers à leur monture superbe et lors de l'entrée de Louis XIV à Paris la population pouvait admirer les chevaux somptueusement harnachés de la reine.

Les données concernant le transport rapide de personnes en véhicule nous ramènent toutes en Hongrie, patrie du « coche ». Le premier renseignement intéressant à ce sujet est le rapport de Bertrandon de la Broquière qui en 1433, à son retour de la Terre-Sainte, traversa la Hongrie. Voici le passage qui révèle l'étonnement de l'homme de l'Occident à la vue du véhicule hongrois : « Rencontray en mon chemin des gens qui aloient sur charios six en aucuns sept, huit en vng autre, ainsi que la chose la donne, qui nont que vng cheval qui les maine ; et quant ils vuellent faire grant journee, ilz font ainsi. Il y a daucuns charios couvers a la maniere du pays, qui sont tres beaulx et sont moult legiers, roes et tout, et me samble que vng homme le porteroit bien a son col, sil estoit loye ; et sont les roes de derriere beaucop plus haultes, que celles de devant, et se peut on tres bien dormir et reposer dedens, car le pays est si tres uny, que on ny treuve point dempeschement, que le cheval ne puist bien tousiours troter. [1] »

Le Français se montre donc frappé de voir le chariot employé pour le transport de personnes et admire la légèreté de la voiture dont la construction était en flagrante opposition avec les lourds véhicules de l'Occident servant au transport de bagages. Cependant la description de Broquière ne s'accorde pas encore entièrement avec l'aspect du *coche*. La forme définitive du *coche* ne se présente qu'au temps du roi Mathias Corvin (1458-1490) qui passe même un siècle après sa mort pour l'inventeur du véhicule hongrois. Gáspár Heltai fait dans sa Chronique cette remarque intéressante : « Là où il allait, il allait comme s'il volait. Par la poste aux chevaux il fit plusieurs centaines de lieues en moins de quelques jours. »

En effet les premières mentions documentaires du *coche* proviennent de l'époque de Mathias Corvin. En 1487 le roi nomma le neveu de la reine Béatrice, Hippolyte d'Este, archevêque d'Esztergom. Or dans le livre de comptes de l'archevêque conservé aux archives de Modène on peut relever la première indication encore inconnue jusqu'à présent de l'objet qui nous intéresse : « 1487. adj. 28 Setembro... Stalla. Doe Carette pendente. Tre Carette grande de roba. Doe Carette vechie per aqua. Una *Caretta da Cozj*. » Par la suite on rencontre encore les expressions suivantes : *careta da*

1. Publié dans *Magyar Történelmi Okmánytár*. IV, 312.

Cozo, Caretta ongaresca, l'Ongaro ; pour le nom du cocher : *caratiero da Coza* et pour les chevaux : *cavalli da Coze* [1]. D'autre part Gorradini, qui s'est occupé particulièrement de l'histoire des véhicules en Italie, a démontré que le *carro da coccia* hongrois a été importé et acclimaté par Hippolyte d'Este en Italie, et tout d'abord à Ferrare en 1509 lorsqu'il y était retourné de Hongrie. Ce fait est d'ailleurs connu et rappelé déjà par Pirro Ligorio, architecte du XVIe siècle : « il cocchio fu portato prima in Italia dal primo signor Ippolito Cardinale di Ferrara da Ungaria ».

Quelques années après, les comptes des trésoriers royaux : Registrum omnium proventuum Regalium (1494-1495), mentionnent très souvent le « coche » hongrois [2] : On rencontre d'abord le mot *kocsi* : « missa sunt ad Wyssegrad poma Narantia dulcia et acerba per unum *kochy* » — « *kochy*, qui praefatum Nicolaum... duxit Waradinum » — « pro expensis dati sunt fl. V. pro *kochy* fl. V. ». A côté de ces formes on relève l'expression *currus Kochy* : « ad currum kochy dati sunt fl. XII. » — « missi sunt... Iwan Slesak aulicus... nec non Mgr. Jacobus Bombardarius Regiae Maiestatis in tribus *Curribus Kochy* in Nandor Album. » — « Jankoni Familiari... per unum *currum kochy* pro pecuniis misso, pro expensis et vectori dati fl. VI. » — Pour le conducteur de la voiture on lit : Matheo *Kwchy*... qui duxerat... Georgium Banfy ad Wesprimium, dati sunt : fl. VI. » — « *Currifero de Koch*... dedi fl. VI. » — « Matheo *Kochy* qui duxerat res Regiae Mts... dati sunt : fl. VI »... « duce *currifero Kochy* qui Matheum Pothony... ad Posegam duxit et reduxit... dati sunt in bonis per 2-os fior. 25. » — Enfin le cheval lui-même figure sous la même dénomination : « *ad equos kochy* ad emendam avenam dati Den. XXV ».

Toutes ces données sont du XVe siècle ; à cette date on ne trouve encore nulle mention de *kochy* chez les écrivains étrangers. Par contre au XVIe siècle on abonde en témoignages. Johannes Cuspinianus, médecin de l'empereur Maximilien, ayant fait 24 fois le voyage de Hongrie en moins de cinq ans, note ceci dans son journal (*Diarium de congressu Maximiliani* I. 1515) : « Vehebantur multi hungarorum in curribus illis velocibus, quibus nomen est patria lingua

1. Cf. les copies authentiques à l'Académie Hongroise.
2. Cité par Engel, *Geschichte Ungarns u. seiner Nebenländer*. 1, 72, 79, 100, 111, 167, 172.

Kottschi »[1]. Ou bien écoutons Lazius (*Rei contra Turcas descriptio* 1556) : « quippe centum rhedis Hungaricis, quos *Gotschones* appellant »[2], ou Herold (*Rerum contra Turcos historiola* 1556) : « pettoritis, quos *Gotschos* appellamus, curribus currisque pro vallo obmunierat ».[3]

En Hongrie au début du XVIe siècle l'usage du coche était tellement répandu qu'il a failli supprimer l'usage ancestral du cheval. C'est pourquoi la Diète de 1523 enjoint aux députés de monter à cheval ou à venir à pied ainsi que l'exige la coutume : « Ex quod Nobiles unius sessionis per singula capita pariter insurgere et advenire teneant et non in *Kotzi*, prout plerique solent, sed exercitantium more vel equites, vel pedites venire sint obligati. » De pareilles admonitions ne se font entendre dans les autres pays de l'Europe que bien plus tard, environ cinquante ans après, alors le coche trouve des ennemis dans les moralistes qui le considèrent comme un instrument de la mollesse et dans les porteurs de chaise qui y voient la perte de leur gagne-pain.

En France le coche apparaît vers la fin du règne de François Ier (1547). J.-A. de Thou a noté (*Historia*. London 1733 VII. 88) qu'en dehors du roi quatre personnes avaient seulement leur coche. Dans une lettre de Henri IV nous lisons : « Je ne saurois Vous aller voir aujourd'hui, parce que ma femme se sert de mon *coche* ». — En Espagne c'est Avila y Zuniga qui le mentionne d'abord dans ses mémoires publiés en 1548 : [Charles V pendant la campagne de 1546-1547] « ... se puso a dormir en un carro cubierto al que en Hungaria llaman *coche*, el nombre y la invención es de aquelle tierra. » On relève chez l'historien allemand du XVIe siècle Fr. Hortleder une déclaration toute pareille (*Vom deutschen Krieg*. 613) : « Der Kaiser Karl legte sich weil ers Podagra hatte in einen *ungarischen Gutschwagen* schlafen ». — Pour l'Italie nous avons déjà cité le témoignage de Pirro Ligorio. Ajoutons encore celui de Dainero qui dans sa lettre du 22 octobre 1501 écrit ceci : « da Buda a Viena miglia 160 de postre ; dave se li va per di vole da ogne tempo, in quatro persone suso un carro da *cocia* in uno die una nocte cum tre jumente, non muttando se non una volte le bestie la estate

1. Mathias Bél, *Adparatus*. Dec. I. Monum. VI. p. 292.
2. Schwandtner, *Script. rer. Hung.* II, p. 400.
3. *Ibid.* II, p. 427.

e do lo inverno ; la qual cossa ho commemorato, perche mi pare uno grande camminare. »

L'origine et l'aspect extérieur du *kocsi* sont donnés d'abord par le Baron Sigismond Herberstein en 1518 :

« Zwaintzigisten Aprilis fuern also sambt der Moscovittischen Podtschafft ab gen Wien... fuern auf *Kotschi Wägnen* die man also nent nach ainem Dorff bey zehen meilln dishalb Ofen, die mit dreyen Pferden neben ainander lauffenndt gefuert werden und derselben Zeit kain Eisen oder gar wenig daran was, fuern vier Personen sambt dem fuermann. » Ailleurs il écrit : « Die vierte Rast ist sechs Meilen unter Raab in dem Dorfe *Kotzi*, an welchem Orte auch die fuhrleite und die wagen dieses Dorfes namen empfangen und werden gemeniglich *Cotzi* genannt.[1] » — Dans son ouvrage intitulé : *Rerum Moscovitarum Commentarii* il décrit ainsi son voyage : « *Pannoniam currum* conscendi, quo trijugis equabus curru volitante celerrime ferebar, paucisque horis Budam triginta duobus miliaribus perveni. Tantae autem celeritatis causa est, tam commoda per iusta intervalla respiratio equorum et permutatio. Quarum prima utuntur in Pruk [Bruck an der Leitha]... Secunda in Ovar castro [Magyar Óvár]... Tertia in Jaurino oppido [Győr]... Quarta sex infra Jaurinum miliaribus, in *pago Cotzi a quo et vectores currus nomen acceperunt Cotzique adhuc promiscue appellantur*. Ultima in Vark pago [Barok] quinque a Cotzi miliaribus ; quo loci equorum soleas, num qui clavi vacillent, aut desint inspiciunt, currus loraque sarciunt : quibus omnibus refectis Budam, sedem regalem, 5 inde miliar. invehuntur. »

Le Baron Herberstein revient encore deux fois sur le *kocsi* hongrois dans son autobiographie, aux dates de 1523 et de 1541.

Les données historiques que l'on pourrait multiplier encore sont unanimes à témoigner que le *kocsi* est un produit de l'industrie hongroise et que l'Europe a reçu cette invention du pays hongrois. Il n'y en a aucun qui contredise cette conclusion.

L'autre fait qui ressort de ces témoignages c'est que le lieu d'origine du coche est à chercher dans le village de Kocs, comitat de Komárom. En effet ce village, avec le village Mocsafalva, situé au nord de Kocs, était le siège des charrons

1. Starczewski, *Hist. Ruthenicae scriptores exteri saeculi*, XVI. I, 95.

du roi de Hongrie. La région de Kocs et de Mocsafalva était favorable à la fabrication des voitures à cause des immenses forêts qui la couvraient, d'autre part ces villages étaient situés sur le trajet de Bude-Vienne.

La première qualité du *kocsi* hongrois qui frappa les étrangers fut sa légèreté qui facilitait la rapidité et l'aisance extraordinaire du transport. C'est ce qui en recommandait l'usage pour le transport de courriers et d'ambassades urgentes.

Les roues de devant plus basses que celles de derrière, comme on le voit encore sur la charrette des paysans hongrois, et l'attelage composé toujours de trois chevaux, ce furent là pendant longtemps ses principales marques caractéristiques. Dans son testament de 1562 l'archevêque Nicolas Oláh a légué ses chevaux par trois à ses héritiers [1].

La légèreté et la rapidité de la voiture hongroise furent la cause principale de son expansion à l'étranger. Les gravures de l'époque montrent avec précision l'aspect de la voiture hongroise ; telle elle paraît sur les deux bois de Jost Amman représentant l'entrée de l'ambassade turque à Francfort à l'occasion du couronnement de Maximilien II, en 1562 ; sur la gravure de Jérémie Schemmel (*Chunteruet Buch* 1568) portant l'inscription : « ein ungarische Gutsche » ; dans l'*Orbis Pictus* de Comenius (1685) ; dans l'enluminure du manuscrit dit de Wathay conservé à la Bibliothèque de l'Académie Hongroise.

Quant à la question linguistique celle-ci ne présente aucune espèce de difficulté. Le mot hongrois *kocsi* vient du nom de lieu Kocs et figure d'abord dans l'expression *kocsi szekér*, « charrette de Kocs ». La soustraction se produit comme dans le cas des célèbres vins de Tokaj et de Ménes appelés simplement *Tokaji* et *Ménesi* d'après leur lieu d'origine, tout comme on dit en français *cognac*, *médoc*, *xérès* d'après les villes d'où ces boissons tirent leur origine. De plus on trouve parmi les mots de la langue française la *berline*, types de Berlin et le *landau* et la *landaulette*, types de Landau. Le mot hongrois a passé en français sous la forme de *coche* et Ménage note dès 1650 dans son dictionnaire : « Coche. Du mot hongrois Kotczy. »

L'on ne doit pas confondre le *kocsi* avec le *hintó* plus ancien et qui lui ressemble. Cette voiture suspendue est

1. *Történelmi Tár* 1896. p. 157.

aussi d'invention hongroise et paraît dès 1342, dans la chronique de Jean de Küküllő sous le nom de *currus mobilis*, *currus oscillarius*. Le 6 juillet 1372 Louis d'Anjou, roi de Hongrie ordonne d'envoyer après une dame âgée un *currum pendentem*.

Cette voiture suspendue apparaît en France en 1457 seulement. Villaret, historien du XVIIIe siècle, rappelle que Ladislas V, roi de Hongrie demandant en mariage Madeleine, fille de Charles VII, roi de France, envoie beaucoup de choses rares à Tours, siège de la reine Marie et que l'objet le plus digne de l'admiration était « *un chariot branlant et moult riche* ». Villaret ajoute que cette voiture était sans doute une voiture à sous-pente ; or en France on ne connaissait en ce temps que le chariot monté sur des essieux. C'est cette voiture commode qui est raillée dans une comédie de l'Arioste (*Cassaria* 1517) où l'auteur se moque des dames qui ne veulent faire un pas à pied dès qu'elles ont une voiture : « Uscir si sdegnano di casa a piedi, nè passar pur vogliono la strada, se non hanno al culo il dondolo della carretta. »

Nous espérons que les documents que nous avons cités ont mis hors de doute l'origine hongroise du coche ; et il nous sera permis de tirer encore une fois cette conclusion qu'on ne saurait toucher impunément à des questions concernant l'histoire de la langue et de la civilisation hongroises sans avoir consulté au préalable les résultats de la science hongroise.

Vilmos Tolnai.

(Pécs).

LES TRACES DE LA SORCELLERIE
DANS LA LANGUE HONGROISE[1]

La croyance au pouvoir nocif des sorcières est presque aussi vieille que l'humanité. Le diable qui s'efforce de renverser le Royaume de Dieu, cherche des alliés parmi les mortels qu'il engage à son service en leur promettant des biens terrestres et en leur prêtant un pouvoir surnaturel néfaste et dévastateur. Vassales du diable, les sorcières ont passé un véritable contrat avec leur seigneur et scellé de leur propre sang leur serment de fidélité. La signature de ce contrat a eu lieu à l'endroit habituel des réunions des sorcières, sur des sommets solitaires, à des croisements de chemins, dans des caves, où le diable apparaissait sous des formes différentes, mais le plus souvent sous celle d'un bouc. Les sorcières mêmes y sont parvenues en volant, à califourchon sur un tisonnier, une fourche ou un balai. Elles n'avaient même pas à craindre l'œil des curieux, car l'onguent reçu du diable et dont elles avaient enduit leur corps ou leur monture, non seulement les élevait dans les airs, mais encore les rendait invisibles. A ces réunions elles organisaient d'exécrables orgies et apprenaient tous les secrets de l'art de frapper les pauvres humains et leur bétail de toutes sortes de fléaux : maladie et mort d'un homme ou d'une bête, stérilité des vaches, orage et grêle, tout est dû aux maléfices des sorcières. Il ne m'appartient pas ici de démontrer comment cette superstition a grandi et s'est enracinée pendant le moyen-âge dans l'Europe occidentale. L'erreur qui s'élève jusqu'à la force du savoir positif stimule les autorités tant ecclésiastiques que civiles à prendre des mesures de plus en plus sévères contre ceux sur lesquels pèse le soupçon de sorcellerie jusqu'à ce que les sévices — spora-

1. Extrait de l'ouvrage : *Szokásmondások. Nyelvünk művelődéstörténeti emlékei* (Locutions proverbiales. Eléments historiques, folkloristiques et sociaux dans notre langue) par Manó Kertész. Budapest, 1922, Révai tv. kiad. 8°, 286 p.

diques au début — dégénèrent à la fin du XVe siècle en une persécution systématique en masse. Les recherches modernes ont mis hors de doute que l'œuvre des dominicains INSTITORIS et SPRENGER, intitulée *Malleolus Maleficarum* et parue en 1486 avait largement contribué à préparer et à provoquer ces persécutions. Cette œuvre décrit avec une précision étonnante le système de la croyance magique et appelle en lice toute la puissance de l'Etat et de l'Eglise contre ce fléau imaginaire de l'humanité. En même temps, le *Malleolus* fait ressortir la tendance misogyne de l'époque; partant du vieux dicton ecclésiastique : *mulier caput peccati* [1], il représente la femme comme l'incarnation de toute malice et l'instrument le plus fécond du diable. Il dirige toute la fureur des persécutions contre les femmes. Cette haine de la femme reste jusqu'au bout le trait caractéristique des persécutions des sorcières.

La croyance aux sorcières était fort répandue aussi parmi le peuple hongrois ; même aujourd'hui il n'en est pas entièrement affranchi. Déjà à l'époque de la dynastie des Árpád, les témoignages historiques affirment que certaines personnes furent accusées de sorcellerie et traduites devant le tribunal ; toutefois la persécution demeurait incontestablement au-dessous de celle qui sévissait dans les pays d'Occident ; à part quelques condamnations mentionnées dans les *Registres de Várad* (XIIIe siècle) on n'en trouve nulle trace dans les documents historiques. Mais comme à l'aube de l'âge moderne qui imprima une poussée si magnifique au progrès humain, la folie de la croyance magique s'est emparée même des esprits les plus éminents de l'Occident, ce « courant » de la civilisation de l'Europe occidentale arrive jusque chez nous. Les bûchers s'allument en Hongrie également et flamboient jusqu'à la fin du XVIIIe siècle pour détruire la vie de plusieurs centaines d'innocents.

Les historiens hongrois ont découvert tout récemment de riches matériaux relatifs aux procès en sorcellerie. Cette matière rend singulièrement facile et fertile l'étude des souvenirs de cette croyance qui se reflètent dans la langue : il est rare qu'on soit obligé de s'adresser à des sources étrangères. Mais on peut se référer sans scrupule à ces dernières, car l'opinion générale sur les sorcières et surtout la croyance en leur pouvoir nocif, reçu du diable, était, à part une tein-

1. Hansen, *Quellen zum Hexenwahn*, p. 416 et ss.

ture locale insignifiante, identique dans toute l'Europe[1].

Parmi les nombreuses manières d'exercer la malfaisance magique, c'est surtout le « nœud » — *kötés* — qui joue un grand rôle dans les procès de sorcellerie en Hongrie. La méchante personne, alliée du diable, fait un nœud de plumes, de crin, de chiffons, de fil, de cheveux de femme, le cache dans le coussin, sous le seuil, ou sous la poutre de celui à qui elle en veut. Parfois elle l'enfouit dans sa terre, voire même elle le lui fait manger. L'envoûté ne guérit que si la sorcière qui « l'a noué » (*megkötötte*) le veut « dénouer » (*megoldja*). Le « nœud » (*kötés*) n'est pas un trait spécial de la sorcellerie en Hongrie, la *ligatura* a un passé millénaire et se retrouve déjà dans les Védas et dans de vieilles incantations germaniques. Mais ce qui caractérise la grande vogue dont il a joui chez nous, c'est le fait que nulle part hors la Hongrie les sorcières n'ont été appelées *ligantes*[2]. En hongrois, surtout dans les documents de Debrecen, leur épithète constante est *oldó-kötő* « nouant-dénouant » : « Az incták mindhárman *ódó-kötő*, embereket megvesztő, ördöggel cimboráló boszorkányok (Komáromy, 133) » (toutes les trois accusées sont des sorcières néfastes aux hommes, alliées du diable, expertes à nouer et dénouer) ; *ódó-kötő* személy (*ibid.*, 265) « personne exerçant l'art de nouer-dénouer ».

L'homme qui a subi l'envoûtement par le nœud « a été noué » (*megkötöttek*) : « Aztán azt is hallottam, hogy izent volna Csizmadia Mihály neki : hogy *megkötötte*, gyógyitsa meg (*id.*, 76) » (et puis j'ai entendu que Cs. M. lui aurait fait dire qu'il le dénouât puisqu'il l'avait noué).

Il ressort des explications données par les vieux dictionnaires que la signification du mot *megkötés* « nœud » s'étend au XVIe siècle et s'emploie pour désigner toutes sortes d'actes de sorcellerie : *megkötés* : fascinum (Cal 409), *kötés*, *boszorkányolás*, *nyavalya* : nodus magicus, nodus veneris, *verhext werden* (PPB).

Le souvenir de ces envoûtements par nœud est gardé dans quelques-unes de nos locutions courantes :

1° *Meg van kötve a kezem* « j'ai les mains liées (= nouées) »

1. Mes sources sont les suivantes : 1. Documents relatifs à des procès de sorciers en Hongrie. Publication de l'Académie Hongroise (par A. Komáromy), Bpest, 1910. 2. S. Soldan, *Geschichte der Hexenprozesse*. T. II, Stuttgart, 1880. 3. Hansen, *Zauberwahn*. München-Berlin, 1900. 4. Hansen, *Quellen u. Untersuchungen zur Geschichte des Hexenwahns*. Bonn, 1901.

2. Soldan-Heppe, *Geschichte der Hexenprozesse*, 2, p. 134.

signifie que dans certaine chose je ne puis rien faire, je suis réduit à l'inactivité, à l'impuissance, je ne suis pas maître de ma volonté. L'origine magique de cette expression ressort d'un témoignage porté au cours d'un procès à Kolozsvár : « Erdély Gáspár dépose qu'Ágoston lui a dit ce qui suit : Erdély Gáspár, ta [belle] mère est une si grande sorcière qu'elle t'a lié (= noué) les mains afin que tu ne puisses jamais battre sa fille tant que tu vivras (... *Kezedet megkötötte hogy leányát meg ne verhesd...*) (Komáromy, 19). Il raconte aussi comment la femme a noué la main de son gendre : « elle s'est coupé une mèche de cheveux et l'a nouée avec les cheveux de sa fille pour que tu ne puisses la battre. »

2° *Majd megkötöm a nyelved* « je vais encore te nouer la langue » — dit-on dans presque toute la Hongrie au calomniateur, à la mauvaise langue, au lieu de : « je te ferai taire ! » Cette expression s'explique par la croyance que le nœud magique peut amener le mutisme. Nous lisons dans les dossiers des procès de sorcellerie à Szeged au sujet d'une accusée : *Ha az ördögök le nem kötötték volna a nyelvét....* kimondta volna (si les diables ne lui avaient pas noué la langue.... elle aurait fait des aveux ; Reizner, *Szeged története*, [Histoire de Szeged] 4 : 395). Dans un procès du comitat de Pest, Koldus Tóth Ilona, soumise à la question, trahit quelques-unes de ses camarades en sorcellerie : « Elle ne peut pas en nommer d'autres, quand même on la tuerait, car ses autres camarades lui ont noué la langue » (megkötötték a nyelvét).

Les sorcières possédaient encore un autre art, celui de *mettre en perce* ou de *traire le cep* de vigne, le buisson ou l'égouttoir en bois. Dans les procès de Szeged, on a souvent prononcé de semblables accusations.

« Sur la colline de Kecskemét, on a percé un cep de vigne, on y a mis un robinet (*egy szöllőtőkét megfurtak, csapot ütöttek belé...*) et 300 personnes en ont bu » (Reizner, *op. cit.*, 4 : 347). « La femme [de l'accusé] a ramassé toutes sortes d'os et les a attachés à l'églantier qu'elle s'est mise ensuite à traire » (*a tövishez kötötte s aztat meg is fejte*) (id. 387). On a percé et trait aussi l'égouttoir en bois (*az ágast is megfejték*) (id. 102).

Cette croyance superstitieuse était très répandue au XVIIe siècle comme l'atteste le recueil de sermons de Diószegi K. István (*Kioszlott talentum*, 1649) qui, en parlant des

acolytes du diable, mentionne les magiciens « qui attribuent aux paroles magiques une vertu surnaturelle, font sortir les dragons de leurs trous par des incantations magiques, font pondre ou traient l'égouttoir, enchantent les poules pour les faire pondre davantage ou les vaches pour que le lait soit plus crémeux ».

Le dossier d'un procès du comitat Ugocsa nous décrit d'une façon détaillée, comment on trayait l'égouttoir. A Szász Ilona, petite-fille de la dame Izsák, accusée de sorcellerie, ses camarades demandent ce qu'elle a mangé. « J'ai bu du lait — répond-elle — car ma grand'mère en a beaucoup, elle en trait assez de l'égouttoir ; alors les enfants demandent : comment ta grand'mère a-t-elle trait son lait ? là-dessus elle répond que sa grand'mère enfonce un clou dans l'égouttoir, le frappe d'une paire de ciseaux et en y plantant les ciseaux elle en tire le lait ».

Il est intéressant de constater que les souvenirs de cette superstition existent encore dans cette région : on dit en badinant dans le comitat de Szatmár : « trayons l'égouttoir » (*fejjük meg az ágast)* si nous n'avons pas de lait (MTSZ 57).

Dans la contrée du Bakony, quand on demande du lait à quelqu'un qui n'en a pas, celui-ci répond avec humeur : « dois-je traire le mât du puits ? » (A kutágost fejjem meg ? NyF 34 : 118.)



Sorcière trayant une colonne avec une hache (Geiler von Kaisersberg. Strasbourg, vers la fin du xvie siècle.)

Nous avons déjà mentionné que les sorcières voyageaient sur des tisonniers et des balais, mais elles avaient encore un moyen de transport bien plus parfait ; elles pouvaient transformer des hommes en chevaux et les seller (*lóvá tenni és megnyergelni*), en leur jetant la bride à la tête ou sur le cou. C'est au procès intenté à Vörös Ilona à Paks, 1741 que nous devons le renseignement intéressant qui suit : « Est-ce toi qui es allée trouver le cocher à l'écurie ? — Non pas moi, mais la dame Paczolai, c'est-à-dire Tamás Susa ; elle était aussi présente. — Dans quel but y est-elle allée, voulait-elle le faire périr ou le seller ? — Elle voulait le seller. — Où voulait-elle aller sur son dos ? — Sur le Mont-St-Gérard, dans quelque cave, pour chercher du vin. — Comment sais-tu qu'elle serait allée au Mont-St-Gérard si elle l'avait sellé ? — Je le sais parce que Tamás Susa en personne me l'a dit ! »

Nous lisons dans le catéchisme de Nagy Ferenc, paru en 1767 et intitulé *Hitnek Elei*, ce qui suit : « Qu'est-ce que la sorcellerie ? — Contrat ouvert ou secret avec le diable, par lequel sont accomplis des faits et des actions insolites. Par exemple partir subitement en pays lointain, donner des festins sans rien avoir à dépenser, transformer un homme en cheval (*embert lóvá tenni*), chevaucher sur un balai. »

Il ressort de tous ces renseignements que nos deux expressions *lóvá tesz*, mot à mot : « changer en cheval » et signifiant : « tromper, mettre dedans » et *megnyergel* « seller » au sens de « tourner la tête à qqn, soumettre à sa volonté, ébranler, séduire », proviennent de la croyance à la sorcellerie.

L'incontestable origine magique de ces expressions est encore prouvée par la circonstance que non seulement dans les vieux souvenirs de la langue, mais encore dans son usage actuel c'est surtout la femme qui métamorphose en cheval ou qui selle l'homme, d'une façon abstraite cette fois-ci.

Le diable est divisé en plusieurs personnes, chaque sorcière en obtient une. Lorsqu'une sorcière est immatriculée dans l'empire du Malin, on lui donne bientôt un diable spécial qui célèbre avec elle ses noces, où les autres diables s'amusent et mènent joyeuse vie. C'est son diable qui la conduit de çà de là qui lui rend de fréquentes visites, qui paillarde avec elle et qui lui ordonne de faire tel ou tel mal.

D'autre part il lui fait la ferme promesse non seulement de prendre soin d'elle, mais encore de la faire sortir de la prison si jamais elle était appréhendée à cause de son métier de sorcière [1]. — Le peuple de Göcsej, d'autre part, sait raconter des choses intéressantes sur la vertu protectrice du *diable terrestre* (*födi ördög*). Ce diable est un génie domestique qui prête son concours à toutes sortes de travaux domestiques. Il n'est pas plus grand qu'un pouce, il a un béret rouge, un manteau à passementerie et un pantalon rouge ; d'autres disent qu'il a la forme d'un scarabée. Ce sont surtout les cochers et les valets de ferme qui s'en emparent et le gardent dans un bocal ou une boîte. Le diable terrestre sait donner un aspect brillant au cheval confié à son patron, ou bien il fait en sorte que le cheval puisse facilement déplacer les fardeaux les plus lourds quand bien même il semble être en mauvais état. Le diable terrestre donne à manger et à boire aux chevaux et a soin de les panser. Le valet n'a pas besoin de garder le bétail, lequel va tout seul au pâturage et rentre à minuit de même.

On dit d'un homme possédant un diable terrestre de ce genre qu'il est *ördögös* « endiablé » ou qu'il « a un diable » : *ördöge van*. Ces deux expressions courantes de la langue hongroise ont donc encore leur sens concret dans la croyance populaire de Göcsej. Mais les citadins ne connaissent plus cette superstition et parlent néanmoins de *ördöngős szerszám* « mécanique ou instrument raffiné, compliqué, *diabolique* » et de *ördögös* ou *ördöngős gyermek* « enfant très remuant, diabolique ». Personne ne pense plus au petit lutin en pantalon rouge, en disant : *De eltaláltad.... talán ördögöd van* « comme tu l'as deviné juste .... tu as peut-être un diable ».

Manó Kertész.

(Budapest).

1. Lehmann, *Babona és varázslat*. Budapest, 1900, I, p. 148.

CHRONIQUES

LE CENTENAIRE DE MAURICE JÓKAI [1]

Tous les grands hommes de l'époque héroïque de la littérature hongroise, — époque qui a créé la poésie classique du pays, laquelle sert encore de modèle de nos jours, — sont nés dans les vingt-cinq premières années du XIXe siècle. C'est en 1800 que le défilé commence avec Mihály Vörösmarty, qui, avec ses épopées en hexamètres, avec ses drames en vers, dont le style rappelle à la fois celui de Shakespeare et celui des romantiques français, avec sa philosophie pessimiste et son lyrisme pathétique, ouvrit, pour ainsi dire, la fanfare du romantisme hongrois. En 1817 naquit János Arany, dont l'épopée de grande envergure a chanté les traditions populaires ; il a élevé la langue du peuple hongrois au plus haut niveau artistique et figuré dans ses personnages les variations les plus importantes du caractère hongrois à travers l'histoire. Le troisième est le poète lyrique Sándor Petőfi, qui exprime les sentiments simples et subtils de l'enfant du peuple, l'oscillation perpétuelle du sentiment hongrois entre les extrêmes de la gaieté et de la tristesse. Toute l'Europe l'applaudit. Le dernier venu fut le créateur du roman hongrois, celui qui raconta l'existence magyare, et décrivit d'innombrables types de la société hongroise : Maurice Jókai.

Voilà pourquoi les centenaires des poètes hongrois se suivent à court intervalle. Celui de Vörösmarty a été fêté par la Hongrie intégrale des heureuses années de paix, celui d'Arany par une nation morne et déprimée, au temps de la guerre. Lors de la fête

1. Maurice (Mór) Jókai, est né en 1825 à Komárom (Hongrie), mort en 1904 à Budapest.

de Petőfi, le peuple hongrois, déchiré par le Traité de Trianon en quatre États, cherchait dans son glorieux passé un soutien moral pour l'incertain avenir. Le centenaire de Jókai, en 1925, nous appelle à tourner nos regards douloureux vers la ville de Komárom, — lieu de naissance du poète — qui ne nous appartient plus aujourd'hui que par la langue et par l'histoire, et non plus politiquement. Et pourtant déjà s'ouvrent devant les participants à la solennité des perspectives encourageantes pour la régénération future de leur patrie.

Jókai est l'un des rares écrivains hongrois qui ont réussi à rompre les barrières de notre isolement linguistique, et à pénétrer dans la littérature mondiale. La plupart de ses œuvres sont traduites en de nombreuses langues, plusieurs ont paru en français et ont trouvé de nombreux lecteurs[1]. Cependant un étranger ne peut guère saisir l'importance et l'attrait tout spécial que l'œuvre de ce grand et charmant poète revêt pour nous. Je voudrais aider le lecteur européen à s'en rendre compte.

Jókai, je l'ai dit, est par excellence le créateur du roman hongrois. Bien avant lui, il est vrai, il y eut en Hongrie quelques écrivains qui firent des essais de ce genre, le principal d'entre eux est le baron Miklós Jósika qui, dans ses romans historiques, à la manière de Walter Scott, a fait renaître le passé hongrois. Cependant ce n'étaient que des tentatives qui n'avaient ni la perfection de la vie, ni la riche variété du style épique, ni l'originalité dans la peinture des caractères. Et c'étaient des imitations de formes étrangères ; ces fleurs de luxe transplantées ne parvenaient pas à s'acclimater dans notre terrain — d'une nature si particulière. Jókai, lui, créa une forme de roman spécifiquement hongroise ; il en fit la peinture exacte des sentiments et des types de son pays. L'âme hongroise ne disposait jusqu'alors d'aucun miroir pour se contempler. C'est Jókai qui lui tendit le miroir nécessaire et ainsi lui donna conscience de sa propre existence. Dans ses romans chaque lecteur reconnaissait, plein d'étonnement, son propre entourage, les personnes qui vivaient sous ses yeux, qu'il voyait au cours de son existence journalière. Il reconnaissait les paysages, les intérieurs, toutes les scènes de la vie de famille et de la vie sociale. Il reconnaissait les destinées des siens, les complications de leur vie morale, leurs attitudes. Il reconnaissait surtout les idées et les sentiments de ses compatriotes, nettement caractérisés, leur idéal patriotique et humain. Bref, il retrouvait dans les œuvres

1. Une bibliographie des romans et nouvelles de Jókai en langues étrangères est en cours parution par M. Zoltán Ferenczi, *Magyar Bibliofil Szemle*, 1925 [t. 1], pp. 177-187.

de Jókai l'image complète, et d'une richesse merveilleuse, du monde hongrois, considéré par un magnifique tempérament magyar.

Jókai représentait exactement le bourgeois hongrois du milieu du XIXe siècle. Sa culture, le tour de ses idées, ses goûts, ses façons de voir, son humeur, étaient les mêmes que ceux de son public. Son sentiment principal est cet optimisme qui animait les Hongrois de l'époque romantique, et avec lequel ils se mirent à leur grande tâche d'élever la Hongrie au niveau de l'Europe. Car la Hongrie, sous le poids des souffrances séculaires, était restée arriérée ; mais grâce à cet optimisme elle réussit, en deux générations, à rattraper le temps perdu. Le Hongrois aime à fredonner en travaillant ; après avoir achevé son ouvrage il aime à retrouver des amis et à écouter des récits ingénieux et inventifs. C'est là qu'est l'origine de nos chants et des contes populaires. Durant le grand travail du relèvement national, les Hongrois de même écoutèrent avec délices, les poèmes de Vörösmarty, d'Arany et de Petőfi, les romans de Jókai. Ce dernier leur plut d'autant mieux qu'il leur parlait d'eux-mêmes, de leur propre vie. Il s'était assis en quelque sorte au milieu d'un cercle d'auditeurs et ceux-ci lui ressemblaient, sauf qu'ils n'avaient pas ses facultés d'observation, sa force créatrice, sa fantaisie, et l'art avec lequel il savait conter.

Le nombre des œuvres de Jókai est extrêmement grand. Il rivalise par l'étendue des œuvres avec les grands poètes romantiques de la France. L'édition jubilaire de ses œuvres, parue lors des solennités données en son honneur en 1894, compte cent volumes, plus de deux mille feuilles imprimées ; et, durant les dix années qui s'écoulèrent jusqu'à sa mort, ce nombre augmenta encore de dix volumes. La partie principale de son œuvre consiste en romans dont la presque totalité trouvent leur sujet dans le passé et le présent de la nation hongroise. De tels chiffres suffisent à démontrer quelle richesse de types, quelle variété d'images magyares ont été créées par l'inépuisable imagination de Jókai. Cependant les critiques avaient raison lorsqu'ils lui reprochaient de travailler trop vite et trop facilement ; c'est pourquoi la valeur de ses œuvres est inégale, mais l'invention et l'adresse de l'écrivain ne manquent jamais de séduire le lecteur, même dans ses œuvres les moins réussies.

Dans sa jeunesse Jókai subit l'influence des écrivains romantiques de son âge, celle de Victor Hugo, de Dumas père et même d'Eugène Sue, mais il parvint vite à développer sa propre manière d'écrire, un style à son usage personnel et qui s'adapte au tempérament hongrois. Cependant les traits principaux de ses romans

sont identiques à ceux du roman romantique. L'action en est toujours frappante, abondante en péripéties inattendues, en épisodes colorés. Il ne répugne pas à l'extraordinaire, à tout ce qui surpasse les mesures normales, au fantasque, au surnaturel, mais aussi et surtout à la contemplation. Il met en scène des enthousiasmes flamboyants, des passions pathétiques, des souffrances exceptionnelles. Ses héros sont d'une grandeur surhumaine et tout leur réussit ; ils ne craignent rien, ils triomphent de tous les dangers et surmontent chaque obstacle.

C'est tantôt soit un savant quasi génial, tantôt un amoureux, qui séduit les femmes sans la moindre difficulté, tantôt un duelliste qui l'emporte sur tous ses adversaires, un athlète ne connaissant point de rivaux, un artiste extraordinaire : parfois toutes ces perfections sont réunies en une seule personne. La critique hongroise a constaté déjà du vivant de Jókai que ses personnages n'étaient que les créations de sa fantaisie. Cependant, la masse des lecteurs en fit ses délices, de jeunes âmes visionnaires trouvèrent là leur idéal. Des milliers de jeunes filles offrirent leur premier amour innocent aux héros splendides et invraisemblables de Jókai et des milliers de jeunes gens idéalistes les choisirent comme modèles.

Il convient d'ajouter que ces êtres exceptionnels ont une signification plus profonde. A des degrés divers, ils personnifient une certaine ambition nationale, un idéal du magyarisme. Ils sont les porteurs de nos enthousiasmes populaires. Ils sont en même temps les héros de cette grande lutte nationale que la Hongrie a entreprise afin de s'assurer une place parmi les peuples de l'Europe ; lutte d'une part contre les circonstances défavorables, d'autre part contre elle-même, contre ses propres tendances. Naguère notre peuple, héritier d'un long passé de batailles, ne concevait la grandeur que sous la forme militaire. C'est chez Jókai qu'apparaît pour la première fois, idéalisé à l'usage des masses, le héros de la civilisation moderne : l'homme d'État, l'écrivain, le savant, le technicien. La figure en est encore naïve et fantaisiste, mais elle frappe d'autant plus l'imagination des hommes simples. L'analyse psychologique des héros n'est ni plus réelle ni plus illusoire que celle qu'on trouve chez Victor Hugo et chez Dumas père. Les écrivains romantiques n'ambitionnaient point de créer des chefs-d'œuvre psychologiques. Leur public ne le leur demandait pas. Un peu de vraisemblance extérieure lui suffisait, le reste devait exciter sa sympathie ou son antipathie.

Cependant, l'essentiel des romans de Jókai ne se trouva nullement dans ses personnages, mais dans la peinture fidèle du milieu

qui les entoure. Auprès de ces héros si exagérément coloriés, fourmille une multitude d'hommes vrais ; ce ne sont que des figures épisodiques, mais elles sont sans exception des types humains, pleins de vie. Le poète en a créé des centaines, pour ainsi dire toute une nation ; on y trouve toutes les variétés des types les plus différents. De simples pâtres illettrés qui, sur la grande plaine hongroise — aujourd'hui cultivée, mais en friche au temps de Jókai — faisaient paître leurs moutons, leurs chevaux et qui se fondent dans la nature selon les préceptes d'une philosophie qui n'a jamais été exprimée sur le papier. Guidés par leurs instincts, ils ne sont jamais embarrassés que lorsqu'ils rencontrent les formes compliquées de la vie civilisée. Jókai aime à douer ces primitifs d'une certaine ruse naturelle et ils réussissent à duper les hommes des villes. Ensuite viennent les *betyárs* (bandits) de la pousta, dont le type, au temps de Jókai, n'était pas encore complètement supprimé. Ceux-là sont chevaleresques et cruels à la fois. Voici, à côté d'eux, innombrables, des paysans sages, rusés, taciturnes. Leur parole est lente, lorsqu'ils discutent entre eux ou avec les seigneurs, mais ils sont pleins de bonne humeur et leurs visages reflètent un esprit naturel. Jókai aime cette humanité-là, il comprend sa manière de parler, il est charmé de sa sagesse primitive, il s'amuse de sa gaîté. Il connaît jusque dans le détail sa vie, son travail, la disposition de sa maison, ses affaires de famille, sa vie morale et ses superstitions. Il aime aussi bien le vieux paysan lourdaud que son fils, le jeune gaillard audacieux et amoureux, qui, une fleur sur son chapeau et sifflant, fait claquer son fouet, lorsque son chemin le conduit devant la fenêtre de sa bien-aimée. L'amour qu'il décrit est toujours pur. Il n'accentue jamais les traits à la façon des écrivains naturalistes. Il y a encore beaucoup de rousseauisme dans sa conception des paysans. Jókai voit l'homme simple dans la lumière d'une moralité pure et non corrompue par la civilisation.

Après les paysans viennent les bourgeois de la ville, les artisans, les commerçants rusés, les avocats, les prêtres. De petits gentilhommes, vivants sur leurs terres dans des maisons délabrées, fiers de leur noblesse ; aux élections ils exercent leurs prérogatives politiques, ils boivent assidûment au bonheur de la patrie, ils soutiennent des procès infinis pour des héritages imaginaires, mais ce sont d'honnêtes gens, et leur philosophie de la vie est saine. Les chefs des comitats, les préfets, les sous-préfets, dirigent d'une manière patriarcale les affaires du peuple qui leur est soumis. Ils connaissent bien tous les détours à l'aide desquels les pauvres gens cherchent à échapper à la loi, et ils les contrecarrent en se

servant des mêmes détours. Il y a parmi eux de drôles de figures, des maniaques grotesques, des possédés d'une idée qui par leurs extravagances font l'éternel étonnement de leur entourage. Aventuriers, héros d'une brillante carrière et d'échecs retentissants, amoureux romantiques qui, pour une belle femme, entreprennent des choses inouïes, rêveurs à l'âme poétique, rudes bretteurs, admirables soldats. Voici des gentilshommes de fortune moyenne, qui s'évertuent à imiter les aristocrates et qui se ruinent ; voici des magnats aux fortunes énormes qui se jettent dans la politique, ou d'autres qui se jettent avec le même zèle dans la débauche et finissent par se ruiner. La vie hongroise du milieu du siècle dernier n'a pas de traits de caractère qu'on ne puisse retrouver dans les œuvres de Jókai, et personnifiés dans une figure quelconque.

Seules les femmes, en proportion, sont assez pauvrement représentées dans cette incomparable galerie. La matrone dure, énergique, sage, mais bonne et bienveillante, qui, à force de travail, conserve les biens et le prestige de la famille et élève ses enfants ; la jeune paysanne, coquette avec les hommes mais qui ne dépasse, cependant, jamais certaines limites ; la fille du fermier, fraîche, vierge et fidèle, la ménagère criarde et querelleuse, voilà à peu près ce que nous montre Jókai. Auprès d'elles nous rencontrons, il est vrai, des créatures pâles, passionnées, de vraies mangeuses d'hommes, mais nous les reconnaissons aussitôt : ce sont des figurantes de la parade romantique et non de vraies femmes. Si maître de son art, ici Jókai devient gauche et embarrassé. La vénération avec laquelle il considère la femme lui ôte sa clairvoyance habituelle. Les rapports des sexes n'ont pas grande importance pour lui, le plaisir des sens occupe très peu de place dans sa poésie, et s'il en parle çà et là, c'est avec la fantaisie naïve d'un adolescent.

Ajoutons que Jókai est l'un des plus grands paysagistes qui soient. Il connaît également bien toutes les contrées de la Hongrie : les montagnes boisées des Carpathes, celles de Transylvanie, le charme étrange de la grande plaine, les paisibles collines transdanubiennes, où pousse la vigne. Ses descriptions sont d'une couleur inimitable ; elles ne montrent pas la nature immobile mais en mouvement, dans un tour dramatique. Au-dessus d'elle flotte un halo pathétique, paysages héroïques, exagérés dans le coloris et dans les lignes, ressemblant aux peintures tumultueuses des paysagistes romantiques.

Quant à l'humour de Jókai il faudrait le comparer à celui de Dickens. Mais il est plus naïf, dépourvu d'amertume et de satire.

Cet humour se nourrit d'un sens très vif du comique ; il est bienveillant, et s'amuse sans méchanceté. L'ancienne vie hongroise a produit une multitude de gens singuliers et bizarres, qui se sont entortillés, en quelque sorte dans une manie quelconque, et sont ainsi restés en arrière, tandis que le monde, autour d'eux, avançait à pas de géant. Mais il y a aussi ceux qui ont devancé leur époque, et dont certaines façons se sont développées d'une manière hypertrophique, au détriment d'autrui. Jókai les a piqués à la pointe de sa plume, comme ferait un collectionneur d'insectes. Il les a tournés et retournés, il les a contemplés de tous les côtés, pour le divertissement de ses lecteurs. Jókai a beaucoup fait usage de figures et de destinées de ce genre, et c'est peut-être par là qu'il nous enchante le plus.

Comme homme et comme écrivain, Jókai présente un caractère presque enfantin. Il contemple toujours le monde, la nature et les hommes avec une espèce d'étonnement naïf. De même que l'enfant s'éloigne des grandes personnes, de même Jókai conserve toujours une certaine distance vis-à-vis des autres. Son optimisme n'est point le résultat d'une philosophie consciente, c'est un optimisme naïf et puéril, qui ne peut pas croire à la méchanceté des hommes. De là son extraordinaire spontanéité.

Sa vie a été calme et sans grands événements. Pendant sa jeunesse il s'est laissé entraîner dans les luttes pour la liberté, en 1848-49. Il est vrai qu'il n'a pas été soldat, comme Petőfi, mais à côté de ce compagnon génial, il a été l'un des chefs de la proclamation de la liberté le 15 mars 1848, et pendant la guerre de libération il a servi la cause hongroise comme publiciste. Après la débâcle, il se vit forcé de vivre caché, de fuir l'autorité impériale autrichienne. Il vécut ensuite paisiblement, travaillant comme romancier, entouré d'une vénération grandissante. Son prestige devint vite indiscutable. Député au Parlement il obtint des succès comme orateur, mais n'ambitionna jamais un rôle dans la politique active. Le centenaire de sa naissance est une grande fête nationale pour la Hongrie, et il est fêté avec enthousiasme jusque dans les plus petits villages.

Aladár Schöpflin.

(Budapest).

LINGUISTIQUE FINNO-OUGRIENNE II[1]

LANGUES FINNOISES DE LA BALTIQUE

Nécrologie

La linguistique finno-ougrienne a été frappée de pertes très graves au cours des dernières années. En 1919 moururent Heikki Paasonen, né en 1865, et K. F. Karjalainen, né en 1871 ; en 1923 la mort ravit M. Heikki Ojansuu (né en 1873) en pleine possession de ses forces. Ces grands représentants de la linguistique finno-ougrienne ont trouvé un digne nécrologiste en la personne de M. Yrjö Wichmann (FUF. Anz, XVI, 69-78). A l'Académie Finnoise des Sciences, un discours commémoratif fut tenu le 12 novembre 1921 par M. Artturi Kannisto sur la vie et l'œuvre de Heikki Paasonen (A. Kannisto, *Heikki Paasonen*. Muistopuhe Suomalaisen Tiedeakatemian kokouksessa marraskuun 12 päivänä 1921. Helsinki, 1922 ; pp. 11, in-8°, tirage à part). Le n° 1-3 de 1923 du *Virittäjä* est consacré entièrement à la mémoire de H. Ojansuu. Son œuvre scientifique y est exposée par M. E. A. T(unkelo) (Prof. Heikki Ojansuu, Vir. 1923, 27). M. Niilo Ikola publie des souvenirs de jeunesse dans lesquels il retrace la figure de H. Ojansuu (*Muutama muistelma Heikki Ojansuusta*. Vir. 1923, 15-18)[2].

Grammaires, textes

Dans la série des *Hülfsmittel für das studium der finnisch-ugrischen sprachen* de la Société Finno-Ougrienne vient de paraître

1. Notre chronique embrasse la littérature des années 1922-1923. — Nous reviendrons ailleurs sur les articles et ouvrages parus en Estonie. — Voir la première chronique sur le progrès de la linguistique finno-ougrienne : *Revue des études hongroises*, t. I [1923], pp. 158-165.

2. Dans notre chronique précédente (*RÉtHFou*, t. I, [1923], p. 159) nous avons mentionné parmi les pays s'intéressant à la linguistique finno-ougrienne l'ancienne Russie où la plupart des ouvrages de Castrén et de Wiedemann ont été publiés. Comme ce passage de notre chronique prêtait au malentendu nous devons rappeler le fait, d'ailleurs généralement connu, que Castrén était de nationalité finnoise et Wiedemann de nationalité estonienne, et tous deux enfants fidèles de leur patrie.

le livre de M. Joh. Kujola : *Karjalan kielen opas*. Kielennäytteitä ja sanasto. Uusittu laitos (Guide de la langue karélienne. Chrestomathie et lexique), Helsinki, 1922, VIII, 96, in-8°. Cet ouvrage utile a paru pour la première fois en 1917 dans la rédaction de Heikki Ojansuu. La nouvelle édition diffère sensiblement des éditions précédentes. On a laissé de côté les exemples tirés de la phonétique et dans le lexique tous les mots qui peuvent être facilement compris à l'aide du finnois. En revanche, l'auteur a ajouté la signification des mots en esthonien à côté du finnois. Les textes ont été renouvelés. D'ailleurs les textes ajoutés dans cette édition sont distingués par l'italique.

A l'histoire de la langue littéraire finnoise deux articles fournissent une contribution intéressante. Sous le titre *Kaksi Juteinin kirjettä* (Deux lettres de Juteini, Vir. 1922, 33-36), M. Gunnar Suolahti publie deux missives suédoises de Jaakko Juteini. Toutes les deux lettres ont cette particularité que leur auteur leur a joint deux poésies de langue finnoise. Dans la même revue on lit le discours d'un apôtre enthousiaste du finnois, prononcé en 1849 dans une assemblée des habitants de Pohjola (Eräs, *E. A. Ingmanin suomenkielinen puhe*. Un discours finnois d'E. A. Ingman. Vir. 1922, 33-38). — M R. énumère dans son article *Kansanomaisia ruokalajeja ja niiden nimityksia* (Plats populaires et leurs dénominations, Vir. 1922, pp. 111-114) les noms de certains plats dans les divers dialectes du finnois. M. Lauri Savolainen (*Suomen kielen viljelyä koskevat kysymykset Maamiehen Ystävässä*. Les questions concernant la culture de la langue finnoise dans le journal M. Y.) fournit aussi une contribution précieuse à l'histoire du finnois littéraire (Vir. 1922, 62-75).

Phonétique

Le livre de M. Jussi Lauronela : *Foneettinen tutkimus Etelä-Pohjanmaan murteesta* (Recherches phonétiques concernant le dialecte du Pohjanmaa du Sud. Suom. Kirj. Seura, Helsinki, 1922, pp. 234-VI, hors-texte, in-8°) étend sur le domaine de la phonétique expérimentale les études d'histoire phonétique de l'auteur publiées en 1913 et en 1914. Dans la première partie l'auteur esquisse une caractéristique générale de la physiologie, de l'accent dynamique et de la durée des sons de ce dialecte. La deuxième partie, le noyau du livre, contient des mesures de quantité. Les résultats des mesures phonétiques exécutées à l'aide du cymographion de Blix-Sandström sont présentés dans des tableaux statistiques. Enfin l'auteur résume ses conclusions qui s'accordent avec les recherches

de M. Aeimä sur le lapon inarique. — M. Lauri Hakulinen (*Pari suomen murteiden vokaalinkestoseikka*. Quelques observations relatives à la durée du vocalisme en finnois. Vir. 1922, pp. 49-59) s'efforce d'expliquer deux phénomènes de la phonétique : 1° sur le grand territoire des dialectes occidentaux du finnois on peut démontrer et justifier par des mesures une certaine relation phonétique selon laquelle la voyelle brève et ouverte de la première syllabe détermine dans les mots bi- et polysyllabiques la quantité de la voyelle de la deuxième syllabe originairement brève, car celle-ci s'allonge un peu ; ex. : *patà, kotò, hevònen, varàs, vetèmpirù ;* 2° on trouve les formes parallèles : *johtaa* ~ *juohtaa, jäähtyä* ~ *jähtyä*, etc. Dans les dialectes de l'Ouest on rencontre d'ordinaire une voyelle brève, dans ceux de l'Est une longue. L'auteur trouve l'explication de ces phénomènes dans la différence de la liaison des voyelles qui est dure dans les formes occidentales, lâche dans les formes orientales. Peut-être doit-on supposer ici une influence des langues germaniques ou slaves. Envisagées de ce point de vue les divergences phonétiques des deux familles de dialectes (*δ > δ, *r*, *l* occid. ~ δ > $\varnothing$ orient. ou *$l\gamma$ > *li* ~ $l\gamma$ > $\varnothing$) prennent un aspect nouveau.

M. V. A. Haila dans son article *Otto Tervasen suomenkielestä* (La langue de O. T. Vir. 1923, pp. 49-58) donne une analyse phonétique de la langue d'Otto Tandefelt-Tervanen qui a enrichi par la traduction de dix ouvrages la littérature finnoise encore assez pauvre de son temps. L'effort de Tervanen était d'imposer à son pays comme langue littéraire le dialecte de son pays d'origine : la Häme de Nord.

M. Martti Rapola (*Pääpainottomain tavujen a-, ä- loppuiset vokalyhtymät suomen murteissa*. — Les séries de voyelles *x* + *a*, *ä* dans les dialectes finnois. Annales Universitatis Fennicae Aboensis. Séries B, tome I, n° 4. Turku, 1922 ; pp. 70, in-8°) s'occupe dans dans le détail des voyelles : 1° *o-a, ö-ä ;* 2° *u-a, ü-ä ;* 3° *e-a, e-ä ;* 4° *i-a, i-ä*. Il examine notamment les formes correspondantes des divers dialectes et arrive, principalement, aux conclusions suivantes : 1° les groupes *oa-, öä-* et *ea-, eä-* montrent en bien des points une évolution parallèle, tandis que les correspondances des groupes *ua-, üä-* et *ia-, iä-* sont presque entièrement identiques. Dans ceux-là l'assimilation de *a-* et *ä-* à la première partie du groupe de voyelles est plus fréquente que dans ceux-ci ; 2° certains dialectes fournissent des preuves suffisamment claires pour énoncer que dans ces dialectes l'assimilation (*supistuma-aste*) a eu lieu dans les syllabes où la voyelle *a-* ou *ä-* était atone. L'accent secondaire entravait l'assimilation de *a-* et *ä-* à la voyelle précédente. Les

formes assimilées et non assimilées présentent dans certains dialectes une régularité paradigmatique. — Une autre étude de M. Rapola, *Pääpainottomiin tavuihin kehittyneiden pitkien vokaalien käsittely suomen itämurteissa* (Le traitement des voyelles longues développées dans les syllabes atones, étudié dans les dialectes de l'Ouest de la langue finnoise. Suomi, V, 2, pp. 282-309) se rapporte également à l'histoire du vocalisme proto-finnois $\bar{o}$, $\bar{\ddot{o}}$ et $\bar{e}$ se sont diphtongués dans tous les dialectes finnois ($\bar{o} > uo$; $\bar{\ddot{o}} > u\ddot{o}$; $\bar{e} > ie$). Ce changement phonétique appartient à une époque très ancienne, car il apparaît même dans le karélien. Si nous désirons en établir la date nous devons considérer les voyelles longues toniques provenant de l'amuissement d'une consonne intervocalique : p. ex. *kōssa* < *koγossa*, etc. Ces voyelles ont échappé à la diphtongaison, ce qui recule ce phénomène à une époque antérieure à l'amuissement de γ intervocalique. Cette explication paraît quelque peu s'opposer au fait qu'en Savo et dans le Sud-Ouest de la Finlande $\bar{o}$ et $\bar{e}$ provenant de la perte de γ et δ se sont diphtongués sur une vaste échelle.

Une autre catégorie de diphtongues : $\bar{a} > oà$ et $\bar{\ddot{a}} > \breve{e}\bar{a}$ ne s'est formée que sur le territoire du dialecte savo-karélien ; les critères chronologiques sont ici les mêmes que pour l'autre groupe.

D'autre part ces deux catégories sont probablement en dépendance l'une de l'autre non seulement au point de vue physiologique, mais encore par rapport à la date. En effet il s'agit ici d'une évolution provenant de dispositions très anciennes, proto-finnoises. En effet en proto-finnois on doit supposer des correspondances de ce genre : $^{*o}\bar{o} \sim \bar{o}$; $^{*e}\bar{e} \sim \bar{e}$; $^{*\varepsilon}\bar{\ddot{a}} \sim \bar{a}$ et l'alternance vocalique devait être le point de départ de la diphtongaison plus caractérisée.

En proto-finnois il n'y avait de voyelles longues que dans la première syllabe. Les autres voyelles longues doivent leur existence à une évolution ultérieure. Dans leur famille sans doute les plus anciennes sont celles qui se sont formées en syllabe atone de deux voyelles brèves analogues après l'amuissement de γ et δ intervocaliques. Sous ce rapport les dialectes de l'Est méritent une attention particulière, car dans ceux-ci les voyelles longues atones se sont diphtonguées de même qu'en position tonique. Il est probable que par un certain déplacement de l'articulation $\bar{a}$ et $\bar{\ddot{a}}$ atones ont passé dans le groupe de $^{*a}\bar{a}$ et $^{*\varepsilon}\bar{a}$ toniques. Le rapport de $\bar{e} > ie$ tonique et atone s'explique de la même manière. Quoique les données ne soient pas nombreuses, l'uniformité qui se présente dans le traitement de $\bar{a}$, $\bar{\ddot{a}}$, $\bar{e}$ toniques et atones nous autorise à supposer dans les syllabes atones une évolution parallèle à celle des syllabes toniques, pour $\bar{o} > uo$ et $\bar{\ddot{o}} > \ddot{u}\ddot{o}$. L'évolution

était sans doute celle-ci : 1° **antaγo-* > **antao-* > **antō-* > *antuo-* > *antū* ; 2° **pitäγo* > **pitäγö* > **pitää-* > **pitö-* > *pitüö-* > **pitü-*. Dans les dialectes de l'Est la diphtongaison des voyelles longues des syllabes toniques et atones présentent donc des concordances frappantes et dans la zone centrale des dialectes du Savo un parallélisme parfait. La diphtongaison n'atteint pas *ū*, *ü* long et *ī*.

L'article posthume de Heikki Ojansuu (*Pieni lisäys « Karjalan äänneoppiin »*. Vir. 1923, pp. 10-12) fournit une contribution à l'histoire phonétique du karélien. M. Kettunen avait posé la question de savoir si les diphtongues *uo*, *üö*, *ie* du karélien qui correspondent à finnois *oa*, *öä*, *ea*, *eä* ont bien passé par l'étape *ua*, *üä*, *ia*, *iä*, ce qui était l'explication de H. Ojansuu, ou bien si elles sont provenues de *ō*, *ō*, *ē*. Les formes telles que *vedua* ' vetoa ', *lugia* ' lukea ', etc., décident la question en faveur de la conception de H. Ojansuu. Cependant en aunusien, dans certains cas on trouve *ea*, *eä* ~ *ei*, *ie* ; *valgei* ' valkea ', *kibei* ' kīpeä ', gen. *valgien*, *kibien*. Les nominatifs *valgei*, *kibei* remontent aux formes *valgē*, *kibē* ; on doit donc supposer selon l'auteur l'évolution suivante : *ea*, *eä* > *ē* > *ei*. Les formes *valgei*, *kibei* sont régulières ; le génitif présentait d'abord sans doute les formes **korgein*, **kibein* ; ' le pluriel du nominatif pouvait être **korǵeid*, **kibeid*, mais ces formes durent subir plus tard un nivellement en faveur des formes avec *ie* ; de plus, dans certains dialectes *ie* a pénétré même dans le nominatif. (Cf. kar. nom. sing. *valkee*, gén. *valkeen*, nom. plur. *valkeet* ; ailleurs *valkiaa valkias*. En position atone on trouve *ea*. *eä* > *ē*, dans les syllabes portant l'accent secondaire *ía*, *iä*).

Sous le titre *Zur karelisch-olonetzischen lautgeschichte* (FUF XVI, pp. 163-176) M. Jalo Kalima analyse une correspondance singulière : 1° la présence de *-r-* à côté de *-rn-* en aunusien a de quoi nous étonner puisque dans toutes les langues finnoises baltiques proto-finn. *-rn-* s'est conservé sans modification. Or l'aunusien présente dans cinq cas certains *-r-* à côté de *-rn-* qu'il a également conservé. Dans tous les cinq cas on trouve devant *-r-* une voyelle longue ou une diphtongue ; par contre *-rn-* s'est conservé si la voyelle précédente est brève. Le phénomène est donc en rapport avec la longueur de la voyelle dans la syllabe précédente. On pourrait aussi songer à l'alternance de degré *-rn-* ~ *-r-*. Néanmoins l'auteur se prononce plutôt pour la première explication. 2° L'auteur s'occupe de kar.-aunus. *-ŕ-*. A finn. *kuuro*, ' pluie, d'une courte durée, averse, attaque d'une maladie, intervalle de temps ' correspond en karélien selon Genetz et les observations de l'auteur une forme avec *-ŕ-* : *kuuŕa*. Ce *r* mouillé peut être attribué à l'influence du lud ; en effet lud *kūŕau* < russe *kuŕeva*. Une

autre forme a *ŕ* esth. : *kuaŕa* ~ finn. *kaari*, gén. *kaaren* ' arc '. La forme correspondante du lud est sans mouillement. Une troisième forme mouillée assez répandue est *oŕhoi* ' ackerbeere '. Ici l'on pourrait songer à l'influence du langage enfantin qui en karélien, ainsi que le montre le nom de plusieurs animaux domestiques, est assez considérable. 3° Cas de ʌ > *u*. Ce changement se rencontre souvent en vepse. Le lud ne le connaît que sporadiquement ; ainsi on trouve *ū* > *u* dans *kuʌdoi* ' il dit ' (cf. lud *kūdoi*, aunusien *kūdam*, finn. *kuudan*, *kuutamo*. Selon l'observation de l'auteur en aunusien on ne trouve qu'un seul cas de ʌ > *u* : *tautta* ' gouge, hohlmeissel ' (cf. aunus. GEN. *talttu*, finn.-kar. *taltta*, id., veps. *taʌl* ' ciseau, foret '. 4° Cas de *-st-* > *-ht-* et *-sk-* à côté de *-hk-*. En lud et en karélien on trouve quelques mots : *-st-* à côté de *-ht-*, forme régulière. Cette transformation de *-ht-* > *-st-* se rencontre aussi dans le vepse du sud, en vote et en estonien. Ces cas ne s'expliquent point à l'aide de l'alternance de degré. 5° *Contribution à l'étude de radicaux* -in- (-ime) *en aunusien et en lud*. En karélien la terminaison à *-n* est générale. (Dans la région d'Olonetz et en Nekkula on rencontre aussi des formes à *-m-*). Pour le territoire lud la forme avec *-m* est caractéristique, tandis que dans le vepse du sud les formes à *-m* ont déjà supprimé les formes à *-n*. A ce point de vue donc le vepse s'accorde avec le lud. 6° Contribution à l'étude des radicaux *-eh-* en karélien-aunusien et en lud. M. Setälä a démontré que dans les langues finnoises-baltiques il y a une famille de mots qui déjà en proto-finnois comportait la terminaison *-(e)h-*. Or ce *h* ne peut être ramené à un *s* primitif. Ce son a été conservé dans sa forme originale par le karélien-aunusien, le vepse et en partie par l'estonien du sud. Quoique le groupe à *h* et le groupe à *s* soient séparés en karélien-aunusien, en lud et en vepse, néanmoins on peut constater des transitions d'un groupe à l'autre. En lud et en vepse ces transitions se rencontrent pour la plupart dans les mêmes mots. Cette concordance des deux langues ne saurait être fortuite, d'autant moins qu'en lud ainsi qu'en vepse la majorité des radicaux *-eh-* est restée dans sa catégorie originale.

Rappelons enfin quelques étymologies, intéressantes au point de vue phonétique et morphologique de M. Rapola : *Kirpu : Kiruun, välänoia ~ välävanoia, ioki : iõn* (Vir. 1923, 106-109).

Morphologie

Dans ce domaine on peut enregistrer deux publications vraiment épocales. L'une est le dernier grand travail de Heikki OJANSUU : *Itämerensuomalaisten kielten pronominioppia* (L'étude

des pronoms dans les langues finnoises baltiques. Annales Univ. Fennicae Aboensis. Sér. B, t. I, n° 3. Turku 1922. pp. 145, in-8°). L'auteur cherche à résoudre un problème des plus difficiles de la morphologie qui a vainement tenté des savants comme Anderson, Genetz, Budenz et Paasonen. Le travail se divise en deux parties : la première porte le titre *Radicaux pronominaux* (pp. 108) et contient deux chapitres, dont le premier s'occupe des radicaux suffixes, le deuxième des radicaux pronominaux proprement dits. Ce dernier chapitre, de beaucoup le plus grand, établit la déclinaison des pronoms (pp. 103-139). En proto-finnois il faut donc supposer les suffixes pronominaux suivants : 1° *ka*∼*ya* (*ko* ∼ *yo*) ; 2° *kka* ; 3° *ta* ∼ *ða* (*to* ∼ *ðo*) ; 4° *tta* (*tto*) ; 5° *ma* ∼ *va* ; 6° *mpi* ; 7° *na,n* ; 8° *nsi* < *nte* ; 9° *nta* ; 10° (*i*) *ŋka* ∼ (*i*) *a* ; 11° *le* (*li*) ; 12° *lle* (< *lte*?) ; 13° *ra,r* ; 14° *h* ; 15° *hta* ; 16° *i* ; 17° *-inen* ; 18° *us* (*ut*) ; 19° *nsa* ; 20° *hka*. Ojansuu montre les formes correspondantes dans les langues finnoises baltiques qui ont conservé ces radicaux en quelque manière, et souvent il les retrouve dans des adverbes et des conjonctions ; d'autre part il n'oublie pas les langues parentes, dont les données viennent appuyer sa théorie.

La partie essentielle du premier chapitre est l'étude des radicaux pronominaux. En voici les conclusions : 1° En proto-finnois les formes pronominales étaient : **mi̯n* (*ä*), **ti̯n* (*a*), **si̯n* (*a*) ∼ **min* (*ä*), *tin* (*ä*), **sin* (*ä*) ; à ces formes il faut ajouter les formes du radical : **mi̯nu-*, **ti̯nu-*, **si̯nu*. Comme *n* (*a*) final doit être considéré comme suffixe, le proto-finnois avait donc les radicaux pronominaux : **mi̯*, **ti̯*, **si̯*. Cependant la forme proto-finnoise de la troisième personne comportait sans doute une voyelle de la catégorie de *e*. 2° Les pronoms réfléchis sont *itse* qui a plusieurs variantes et finn. litt. *maa*. Cette dernière forme remonte selon Ojansuu à proto-finn. **maŋga*, **maŋa* et il va jusqu'à la rapprocher de hongr. *maga* « lui-même ». 3° Quant aux pronoms démonstratifs il y en avait en somme sept en proto-finnois : *e*, *o*, *io*, *tā* (*te*), *tā*, *tō*, *tše*. La troisième personne du pronom personnel est dérivée du pronom démonstratif, la signification et l'usage démonstratifs se sont développés dès le proto-finnois. Parmi les radicaux les trois premiers (*e*, *o*, *io*) étaient d'un emploi très rare dans le sens pronominal, mais on les trouve surtout dans nombre d'adverbes d'origine pronominale. 4° Radicaux de pronom interrogatif : *ke*, *ku* (*ko*) ; *mi*. 5° Pronoms réfléchis. En proto-finnois, tout ainsi que probablement en proto-finno-ougrien, les pronoms interrogatifs pouvaient servir en même temps de pronoms réfléchis. 6° Quant aux pronoms indéfinis l'auteur en montre l'existence d'un grand nombre en proto-finnois.

Ojansuu tire des conclusions générales de son étude spéciale : 1° La majeure partie des radicaux pronominaux du proto-finnois est d'origine finno-ougrienne. 2° A l'intérieur des langues baltiques on peut trouver aussi des formes endogènes ; le dialecte sud-occidental du finnois proprement dit se rapproche plutôt du live, de l'estonien et du vote que des dialectes orientaux : l'aunusien-karélien et le vepse. La division des langues finnoises de la Mer Baltique par M. Setälä (A. groupe sud-ouest : live, estonien, vote ; B. groupe nord-est : finnois, karélien-aunusien, vepse) doit ainsi soumise à une revision en ce sens que le premier groupe comprend le live, l'estonien, le vote et les dialectes occidentaux du finnois proprement dit, l'autre groupe comprend le vepse, le lud et les dialectes orientaux du finnois proprement dit[1].

L'autre grande étude morphologique se rapporte bien à l'ensemble des langues ouraliennes, mais la partie qui en a paru, ne s'occupe que des langues finnoises baltiques. En effet, le livre de M. Julius Mark, *Die Possessivsuffixe in den uralischen Sprachen. I. Hälfte : Einleitung, frühere Arbeiten, die Possessiosuffixe in den ostseefinnischen Sprachen* (Les suffixes possessifs dans les langues ouraliennes. 1re moitié : Introduction, travaux précédents, les suffixes possessifs dans les langues finnoises-baltiques. — Tirage à part des Mém. de la Soc. Finno-Ougr. Helsingfors, 1923 ; xv + 277, in-8°), comprend deux chapitres d'une étude de morphologie comparée, plus étendue, que l'auteur projette et dans laquelle l'auteur examinera le problème des suffixes possessifs aussi dans les langues finno-ougrienne et samoyède, afin d'établir les éléments ouraliens des suffixes possessifs. Le premier chapitre (53 pp.) passe en revue la littérature de la question. Tandis que pour les langues finno-ougriennes on dispose de toute une série de travaux précieux, de sorte que le problème peut être considéré ici comme résolu dans ses grandes lignes, le samoyède a été laissé de côté depuis Castrén qui s'en était occupé le premier. Le deuxième chapitre (pp. 54-277) examine les pronoms possessifs dans les langues finnoises de la Mer Baltique. La déclinaison possessive n'a laissé que de rares vestiges en live et en estonien ; par contre elle est en usage en vote et en vepse, surtout dans le dialecte du sud. Le karélien sert de transition au finnois où, enfin, l'on trouve une extrême richesse de formes et un usage très bien établi de la déclison possessive. Ici l'auteur ne se contente pas de puiser dans les sources imprimées, il a aussi compulsé des fonds de manuscrits,

1. Voir une notice de l'auteur dans notre *Revue des études hongroises*, 1923, [t. I], pp. 87-88.

M. TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KÖNYV-TÁRA

en même temps qu'il a recueilli des témoignages de bouche ; il attribue, en effet, la plus grande importance au finnois au point de vue de la morphologie comparée.

Les suffixes possessifs s'agrègent dans les langues finnoises toujours à la fin des mots ; en cas oblique ils suivent le suffixe déterminatif. A en croire le témoignage du samoyède cet ordre est d'origine ouralienne. Dans les langues baltiques il y a deux sortes de déclinaisons : une absolue, sans suffixe personnel et une déterminée, munie de suffixe possessif. Le singulier de la propriété et du propriétaire n'est pas désigné par un élément morphologique spécial et selon le témoignage des langues parentes cette désignation faisait réellement défaut dans la langue primitive. Par contre le pluriel était spécialement désigné par des éléments particuliers dans les suffixes possessifs. Cet état de choses primitif a subi depuis des transformations notables sous l'influence de l'analogie et pour des raisons phonétiques. Aujourd'hui en finnois les suffixes possessifs ne désignent que le pluriel du possesseur tandis que le nombre de la possession, — à la réserve du nominatif et de l'accusatif identique avec le nominatif, — est exprimé dans tous les autres cas par le radical du nom de possession ; donc en cas de possession singulière le radical du nom de possession est au singulier, en cas de possession plurielle le radical du nom de possession est au pluriel. Cependant les suffixes possessifs ne marquent pas avec un signe particulier la pluralité de la possession. Au nominatif les suffixes possessifs s'ajoutent immédiatement au radical nu et non au radical muni du suffixe pluriel *-t*. Dans certains dialectes le radical du nom de possession est, en cas de possession singulière, au degré fort ; en cas de possession plurielle, au degré faible (finn. Jitti *tupanne* « notre cabane », *tuvanne* « nos cabanes »). La cause du degré faible est le *n* se présentant devant le suffixe personnel, lequel *n* faisait partie, à en juger d'après les formes des langues parentes, du suffixe personnel et désignait la pluralité de la possession. A la base du nominatif et des formes comparées des autres langues on peut supposer qu'en cas de possession plurielle originairement les suffixes possessifs se joignaient dans les cas obliques aussi au radical singulier du nom de possession, dont l'élément *n* désignait d'ailleurs clairement la pluralité de la possession. L'emploi du radical pluriel doit être ramené à l'influence analogique de la déclinaison absolue. — Les formes proto-finnoises des pronoms possessifs pouvaient constituer, selon l'auteur, la série suivante : 1re pers. sing. : *-mi* et *-ni* < **-nni* ; 2e pers. sing. : **-si* < **ti* ~ **-ði*, **-ti*, **-nsi* < **-nti*. 1re pers. plur. : **-nnək* et **mmək* ; 2e pers. plur. ; **nnək* < **ndək* ~ **ntək* ; 3e pers.

A. **-hen* ∾ **-sen* < **-zen* ; B. **-hek* ∾ **-sek* < **-zek* ; C. **-nsen* et **-nsek*, **-nsan*, **-nsän*, **-nsak*, **-nsäk*.

M. Martti Rapola s'occupe de l'origine des verbes finnois en *-aise-*, *-äise-* (Suomenkielen *aise-*, *äise-* loppuisten verbien alkuperä. Vir. 1922, pp. 85-90). Selon Setälä ces verbes remontent (ysäh 138) à des formes plus anciennes en **aiδa-*, **äiδä-* sous l'influence analogue de l'imparfait en *aisi-*, *äisï-*. Cette explication est sans doute irréprochable au point de vue méthodique, néanmoins M. Rapola essaie d'en donner une autre en utilisant des faits linguistiques encore inexploités. Il consacre notamment une attention spéciale aux formes du dialecte de Tytärsaari où les verbes en *aise-*, *äise-* font totalement défaut ; les formes existantes sont des emprunts ultérieurs. Par contre on trouve des formes comme *potkaistan* « potkaisen », *hàllaistan*, etc., qui ne sont pas dues à l'influence esthonienne, car le diphtongue de ces formes appartient au proto-finnois. On trouve des formes pareilles en vote et en finnois ancien et moderne (Agr. *Rangaiʃtettu*. *Rangaiʃtaians*). Il faut considérer aussi les verbes en *aitse-*, *äitse-* qui en dehors du finnois se retrouvent en karélien-aunusien, en vepse, en esthonien et peut-être en vote. Pour expliquer le rapport des verbes en *aise-*, *aista-* et *aitse-*, il faut partir de la forme *aitse-*. Les verbes en *aista-* se sont formés de celle-ci de façon que le radical consonantique des verbes en *aitse-* a affecté le suffixe causatif *a(t)ta* : **raŋgaitsta-δak* > **raŋagista-δak* ; **armaitse-* ∾ *armaista-*, etc. Les verbes momentanés en *aise-* doivent être ramenés, selon le témoignage des monuments linguistiques, aussi à des formes plus anciennes en *aitse-*. L'évolution *aitse* > *aise* est due peut-être à l'analogie ; mais elle est attestée aussi phonétiquement, donc elle peut être considérée comme régulière. Certaines raisons nous portent à supposer que les verbes en *aitse* ∾ *aise* se divisaient en deux groupes dès le proto-finnois. Il est certain, d'autre part, que l'on trouve à peine les vestiges du type *aise-* dans les autres langues finnoises ; mais cela se comprend si l'on considère que les dérivés formés avec *aista-* ont remplacé en vote et en estonien le type *aitse-* ∾ *aise-*, tandis que le type *aiδa-* a tout simplement supprimé les autres formes en karélien-vepse et en partie en vote. Le finnois nous fait supposer qu'originairement les verbes en *aitse* ∾ *aise-* étaient des momentanés, tandis que le suffixe *aiδa-* était duratif. Plus tard ces fonctions se sont souvent confondues, la signification primitive s'étant obscurcie.

Parmi les études morphologiques de moindre étendue il faut relever : Knut Cannelin, *Suomenkielen sanavaraston karttuminen*. Eräitä huomioita johtoopin alalta. (La croissance du vocabulaire

finnois. Quelques observations morphologiques. Suomi V, 2 : 40-51). L'auteur publie un certain nombre de données intéressantes concernant la réforme linguistique en Finlande et l'évolution puissante de la langue finnoise depuis la publication du vocabulaire de Lönnrot. — O. K. ; *Passiivi ~ monikon 3 : s persoona* (Passif ~ 3e pers. du plur. Vir. 1923 : 74). Dans la plupart des dialectes le passif à été formé à l'aide de la 1re personne du pluriel. Or dans les dialectes savo du nord et karélien du nord c'est la 3e personne du pluriel sans désinence personnelle qui est réservée à cette fonction. — Martti Westerholm, *Asumuksennimien paikallisuussijojen käyttö Mikkelin pitäjässä* (Déclinaison des noms de lieu dans le diocèse de Mikkeli. Vir. 1922, 38-41). L'auteur s'efforce d'établir avec une méthode descriptive les règles de l'emploi des désinences locales extérieures et intérieures.

Etymologies [1]

E. N. Setälä, « Pelastaa » ja « pelas ». (Suomi V, 2 : 480-490). Les deux significations principales du verbe sont : « vapauttaa » (délivrer, affranchir) et « lunastaa » (racheter, délivrer). Ces significations nous renvoient à l'histoire religieuse et cette hypothèse est confirmée par les données historiques (cf. en effet, kar. Genetz *pelaš : pelgaha-* « pelastaja, puolustaja », est. *pelgo aiama'* « suojaan », « turvapaikkaan », ajaminen etc., est. *Pelg~* finn. *Pelko-*, *Pellko-*, noms de personnes mythologiques). Quant à la forme du mot, l'on peut établir à l'aide des dialectes karéliens de l'Est, que le verbe *pelastaa* est un dérivé du *pelas* (~ *pelkaan* < *pelkahan*) muni du suffixe *-ta-*. Ce mot n'est pas d'origine finno-ougrienne, comme Budenz l'a cru devoir affirmer, il est plutôt d'origine germanique. Les mots correspondants des langues germaniques remontent tous à un verbe archétype **felɣan* dans lequel le *ɣ* a alterné avec *γ* conformément à la loi de Verner. Les formes estonienne et finn. *Pelko-* se sont constituées en territoire estonien et doivent être considérées comme des formes dérivées. Kar. *pelaš* et finn. *pelastaa* peuvent être rangées également parmi les dérivés postérieurs, mais il n'est pas impossible que *pelas ~ pelkahan* correspondent exactement à protogerm. **felgaz*. Le mot finno-karélien montre qu'il a dû y avoir un mot protoscandinave **fjálgr*, germ. **felɣaz*. Ainsi finn. *pelastaa* et ses correspondants estonien

1. Parmi tant d'excellents travaux étymologiques, nous nous bornons à l'analyse d'un seul dont les résultats sont d'un intérêt général et particulièrement importants pour la linguistique germanique.

et karélien fournissent une contribution importante à l'histoire du protogermanique (Finn.-kar. *pelas* <* *pelγas* =* *felgaz*).

Toponymie

Tammikoski-Tammerkoski-Tampere (Vir. 1923 : 72 et 1924 : 135) ; Aulis V. A. Könönen, *Pälkjärven paikkanimet* Suomi IV, 19 ; V, 174). — Kaarle Krohn. *Ueber ortsnamen in den Gesängen des archangelschen Karelien* (FUF XVI, 1-45). Il renvoie à la valeur documentaire des noms de lieu au point de vue de la migration des Runes.

Onomastique

Kaarle Krohn, *Aegräs* < *Gregorius* (FUF XVI, 180-185), Jalmari Jaakkola, *Pieni lisä Rongoteus-kysymykseen*, (Contribution du problème de R. Suomi V, 2, 437-340), O. K., *Argillander* > *Alaklanter* > *Alakki*.

Stilistique, métrique

Aarni Penttilae, *Sanojen tunneaines* (L'élément affectif des mots. Vir. 1922, 81-85). Il éclaire quelques problèmes généraux de la linguistique concernant l'élément affectif des mots à l'aide d'exemples finnois et appelle l'attention des linguistes finnois sur ce genre de problèmes jusqu'à présent assez inconnus en Finlande.

Hetti Hannikainen, *Juhani Aho « Muistatko ? »* (T'en souvient-il ?) Il examine cette poésie par rapport à la rime visuelle et aux métaphores. (Vir. 1922, 96-104 et 1923, 19-28).

L'ancienne métrique finnoise est le sujet de deux études particulières : A. R. Niemi, *Vanhan suomalaisen runomitan synnystä* (Les origines de l'ancienne métrique finnoise. Suomi IV, 19, p. 47) et M. Airila : *Oikkuako vai järjellisyyttä vanhan suomalaisen runomitan kehityksessä ?* (Caprice ou système dans l'ancienne métrique finnoise ? Suomi V, 2 : 20-27).

Critique verbale

Heikki Ojansuu, *Piispa Henriken surmavirren historiaa* (L'histoire du runo récitant la mort de l'évêque Henri, Suomi IV, 19). A l'aide de la dialectologie finnoise, qui a fait tout récemment des progrès très sensibles, l'auteur essaie de répondre à la question de savoir où et quand ces monuments importants de la poésie populaire finnoise ont été recueillis et qui pouvait en être l'enregistreur. Ensuite il analyse les motifs du poème, en démontre

les éléments historiques et poétiques, en définit la date et le lieu de composition et explique les noms de personne et de lieu qu'on y rencontre.

Divers

Pour l'histoire de la linguistique finno-ougrienne l'article de M. Yrjö Wichmann, *Paavali Hunfalvyn suomalaista kirjeenvaihtoa* (La correspondance finnoise de Pál Hunfalvy. Suomi V, 2 : 380-429) présente un intérêt particulier. L'auteur rapporte le contenu des lettres que des savants finnois éminents (E. Lönnrot, D. E. D. Europaeus, A. Ahlqvist, C. A. Gottlund, Y. Koskinen, O. Donner) ont adressées à partir de 1853 à l'illustre ethnographe hongrois.

On ne saurait passer sous silence, même dans une chronique linguistique, des ouvrages importants qui touchent de très près le domaine de la linguistique finno-ougrienne, sans y appartenir directement. Il faut nommer d'abord *Suomalainen Kansanrunous*, Yleistajuisia tutkielmia koulutyön ja itseopiskelun avuksi. Toimittanut F. A. Haestesko (La poésie populaire finnoise. Etudes de vulgarisation pour favoriser le travail scolaire et la culture individuelle. Rédaction de F. A. H.) Helsinki, 1923, Otava, p. 191, in-8°. Ce petit recueil expose dans plusieurs études de valeur inégale, les problèmes actuels de la poésie populaire finnoise. Nous devons faire une mention particulière de l'article de M. Kaarle Krohn (Les chants héroïques du Kalevala) et de l'étude de M. E. A. Saarima sur la poésie lyrique populaire des temps plus récents. — Dans la collection *Toimituksia* de la Société Littéraire Finnoise ont paru les deux ouvrages suivants : Simon Pakarinen, *Suomalainen kirjallisuus 1911-1915*. Aakkosellinen ja aineenumulainen luettelo — *La littérature finnoise 1911-1915*. Catalogue alphabétique et systématique. Helsinki, 1922. Toim. 57. osa 8. lisävihko, pp. (8) 588, in-8°. Sous le même titre la suite : 1916-1920. Helsinki, 1924. Toim. 57 osa 9 lisävihko, pp. (8) 656. — La même collection a été augmentée de l'étude de M. Väinö Salminen, *Luettelo Suomalaisen Kirjallisuuden Seuran Kansanrunouskokoelmista II*, 1901-1907. — *Katalog der Folklore-Sammlungen der Finnischen Litteraturgesellschaft II*, 1901-1907. Helsinki, 1909-22, pp. x-102, in-8°.

VOGOULE ET OSTIAK.

Artturi Kannisto (*Ueber einige wogulisch-ostjakische vokalentsprechungsverhältnisse*. FUF. XIV, 3; 33-41) étudie les correspon-

dances vocaliques de proto-vog. *ä, *ɛ, *ē, *e, *i et de proto-ost. *ä, *ɛ, *i. La variété bigarrée des correspondances vocaliques pourrait trouver sa raison dans ce fait que les voyelles respectives étaient soumises dès l'ougrien à des alternances paradigmatiques. — Le même auteur s'occupant de l'harmonie vocalique en vogoule (*Die Vokalharmonie im Wogulischen.* FUF XIV, 3 : 41-81) établit que cette harmonie embrasse le territoire des dialectes de Tavda, du Bas-Lozva et du Moyen-Lozva et la totalité de Vagilsk. Le dualisme consonantique du dialecte de Konda remonte très certainement à une assimilation vocalique plus ancienne. Dans les dialectes de Pelim et dans le vogoule du nord on ne peut démontrer la présence de l'harmonie vocalique, mais on peut supposer qu'elle y était développée jadis. Il faut en effet croire que l'harmonie vocalique est un fait linguistique proto-vogoule qui remonte à l'antiquité ougrienne et même finno-ougrienne. — Dans son étude intitulée *Der wogulenfürst Asyka in chroniken und volkstradition* (FUF XIV, 18-30), M. Kannisto démontre que le patronymique *ōs̆χ*, qu'on rencontre dans les poésies populaires vogoules, correspond historiquement et phonétiquement à l'*Asyka* des chroniques russes. — Pour la préhistoire vogoule et en général pour la préhistoire finno-ougrienne une autre étude de M. Kannisto (*Vogulien aikaisemmista asuma-aloista paikannimitutkimuksen valossa* — Sur les habitats anciens des Vogoules dans la lumière de la toponymie. Suomi, V, 2 : 441-474 + carte) est encore plus importante. Comptant à peine 5.000 âmes, et approchant du dépérissement total le peuple vogoule demeure actuellement à l'est de la pente de l'Oural dans deux groupes isolés et distincts. Les habitats anciens des Vogoules s'étendaient originairement plus au sud et à l'ouest, au nord de la ligne de chemin de fer de Glazov-Perm-Iekaterinbourg-Tioumen jusqu'à la région des sources du Petchora et du Vytchegda.

M. Kannisto croit tirer son principal argument des villages situés au bord du territoire vogoule actuel qui officiellement sont classés encore aujourd'hui parmi les villages vogoules quoique la population se soit fondue depuis plus d'un siècle dans la population tartare ou russe voisine. L'autre preuve nous est fournie par les noms de lieu situés en dehors du territoire vogoule, dont l'étymologie ne s'explique qu'à l'aide du vogoule ou qui renvoient à la présence de ce peuple. Ce dernier groupe est de date plus récente que les noms de lieu d'origine vogoule. Un lexique toponymique contenant 262 noms de lieu complète cette étude précieuse et profonde.

LANGUES PERMIENNES.

M. Yrjö Wichmann (*Zur permischen grammatik*. FUF XVI. 146-163) fournit des données précieuses à la morphologie des langues permiennes. 1. *Comitatif*. Il y en a deux en zyriène : A. *-ked*, considéré comme postposition par Sjögren, Gabelentz, Castrén ; B. *-mid*, attesté uniquement par le dialecte lusien. Le votiak ignore ces deux suffixes. Chacun a pour élément commun *-d*, signe du prosécutif. La syllabe *mi-* signifiant originairement « le derrière, partie postérieure » a pour correspondants hongr. *mög-*, finn. *myö* (myös, myötä, etc.). Les syllabes *ke-*, *ki-*, *ke-* sont manifestement identiques à tcher. *-ke*, *-γe* signe du comitatif. 2. *Prosécutif*. Syr. *-d*. *-t*, vot. *-ti*, *-t'i* (>) *-ki*. En considérant que dans les nombres ordinaux zyr. *-d*, *-t*, vot. *-ti* remonte à fgr. **-nt*, l'auteur demande si l'on ne pourrait, suivant ces indices, rapporter le suffixe prosécutif permien au suffixe latif des langues balto-finnoises *-nne(k)*. Ce *nne(k)* est sans doute à décomposer en : *-nne* + *k* ; chacun des deux éléments désignant le latif. Si ce *-nne* remonte à plus ancien **-nt* (*-nne* < **-nt*) alors il faut supposer qu'il est identique au suffixe prosécutif permien. 3. *Transitif*. *-ti*. En zyriène ce suffixe ne se rencontre que dans les postpositions, tandis qu'en votiak il est vivant dans sa fonction transitive. Parmi ses significations « ubi ? » est le sens primaire, « quo ? » ne s'est développé que plus tard à côté des verbes exprimant le mouvement. Le suffixe *-ti* était donc originairement un suffixe locatif. Zyr. *-ti*, vot. *-ti*, etc. sont composés sans doute de deux éléments : *t* + *i*. Le suffixe locatif *-i* se rencontre encore dans quelques adverbes zyriènes, le *t* est identique à loc. *t* des langues ougriennes. 4. *Accusatif*. A. zyr. *-ɛ*, *-ę*, vot. *-ɛ* (dans la déclinaison absolue) ; B. zyr. *-es*, *-es*, vot. *-ez*, *es*. Le *-s* de zyr. *-es*, *-es* est à identifier au suffixe possessif, 3e personne sing. et adhérait primitivement dans une signification déterminative à l'appellatif. Plus tard cependant l'usage commun lui attribuait le sens de l'accusatif. Le suffixe accusatif finno-ougrien **m* s'était éteint dès le proto-permien. Zyr. *-ɛ*, *-ę*, vot. *ɛ* qui désigne encore aujourd'hui souvent l'accusatif, n'est originairement pas un suffixe, mais une voyelle faisant partie du radical. 5. *Allatif*. Zyr., vot. *-ļi* remonte sans doute à l'époque finno-permien, mais ce suffixe a perdu son élément latif **-k*, ou **-γ*. (Cf. tcher. *-lkə*, dans quelques adverbes et postpositions ; ingrien *-lek*). 6. *Terminatif*. Zyr. *-d'z'*, vot. *-d'z'-z'*. M. Wichmann montre à l'opposition de Budenz que le suffixe terminatif permien est à rapprocher de ost. nord *-ś*, suffixe latif qui se rencontre encore

dans quelques adverbes locatifs. Ost. nord. *ś* < * *t'ś*. 7. *Élatif*. Perm. *-ś* < protoperm. **śt*. Dans certains cas le *-t* se présente encore aujourd'hui après *ś*. Ce *t* a été rapporté par M. Szinnyei à fgr. **t* suffixe ablatif ; *ś* n'est pas suffisamment expliqué encore.

M. Zsigmond Szendrey dresse, avec la méthode descriptive, le tableau des adverbiaux syriènes en se fondant sur les textes de M. Dávid Fokos (*Zürjén határozók*. Nyelvtud. Közl. XLVI, 65-123).

TCHÉRÉMISSE.

La série des *Hülfsmittel für das studium der finnisch-ugrischen sprachen* s'est enrichie du volume de M. Yrjö Wichmann (fasc. V) : *Tscheremissische texte mit wörterverzeichnis und grammatikalischen abriss* (Helsingfors, 1923, VII, 134, in-8°). Les textes qu'on a donné ici représentent un dialecte de l'ouest et un de l'est et en même temps le folklore tchérémisse. Le lexique a été fait selon les mêmes principes de l'auteur que l'on a pu déjà observer dans sa *Wotjakische Chrestomathie ;* à côté des formes correspondantes finnoises on trouve les formes hongroises dont l'étymologie est aussi identique à celle des mots tchérémisses.

M. Martti Raesaenen, qui en 1920 a déjà publié *Die tschuvassische lehnwörter im tscheremissischen* (Mémoires de la Société Finno-Ougrienne, XLVIII), a démontré récemment les éléments tartares du tchérémisse (*Die tartarischen lehnwörter im tscheremissischen*. Mém. de la Soc. Finno-Ougr. L. Helsinki, 1923, 98, in-8°). Les langues turco-tartares sont loin d'avoir des rapports aussi intenses avec les autres langues finno-ougriennes qu'avec le tchérémisse. Cette influence se révèle dans la morphologie et dans la syntaxe, mais surtout dans le vocabulaire (on relève en effet 500 mots d'emprunt tchouvache et 650 mots tartares). Ces emprunts ont une importance première dans l'histoire phonétique du tchérémisse et d'autre part ils fournissent des données importantes à l'histoire phonétique du tartare et surtout du tchouvache. Le lexique montre que le rapport de ce peuple avec les peuples turcs a été profond et intense. Les mots d'emprunt appartiennent à diverses catégories : élève du bétail, agriculture, arbres, véhicules, minéraux et métaux, termes techniques, ustensiles domestiques, articles de vêtement, relations sociales (commerce, guerre, etc.)

La préface de l'ouvrage de M. Raesaenen nous apprend qu'en 1922 une grammaire tchérémisse a paru à Berlin : Ernst Lewy, *Tscheremissische Grammatik*, basée sur les notes de l'auteur qu'il a a prises en étudiant un prisonnier de guerre tchérémisse.

LAPON.

Nos connaissances sur la langue laponne ont été très considérablement augmentées par la grammaire que M. Élie Lagercrantz a publiée récemment où il a donné la description détaillée d'un dialecte lapon : *Sprachlehre des Südlappischen nach der Mundart von Wefsen* (Kristiania Etnografiske Museum Bulletin 1. Kristiania, 1923, XI, pp. 171, 4°). L'auteur a recueilli ses matériaux dans la paroisse de Wefsen, en été 1921. Le dialecte de Wefsen appartient au groupe septentrional du lapon du sud. Le travail de M. Lagercrantz se divise en trois parties : théorie des fonctions, morphologie et phonétique. Dans la première partie il s'occupe de la proposition simple, de l'appellatif (Dingwort), de l'adjectif, du pronom, de la particule, de la phrase composée, du verbe et enfin de l'ordre des mots. La morphologie comprend l'interjection, le substantif, l'adjectif, le nom de nombre, les pronoms, les particules et le verbe. Dans la phonétique il distingue les chapitres suivants : combinaison des sons (voyelles et consonnes), articulation des sons considérés séparément, structure de quantité, pression et accent musical.

C'est encore à Christiania que vient d'être publié l'ouvrage récent de M. J. Qvigstad, *Lappische Sprichwörter u. Rätsel* (Kristiania, Etn. Mus. Skrifter. Bind I, hefte 3. Kristiania, 1922, pp. 251, in-4°). Ce livre contient 760 proverbes et 132 énigmes avec une traduction allemande ; cette richesse fait de ce recueil une des plus intéressantes collections de ce genre. T. I. Itkonen dans son article : *D. E. D. Europaeuksen Kuolan-lappalainen sana ja satukeräelmä* (Le recueil de mots et de contes lapons du Kola de D. E. D. E. Suomi V, 2 : 128-138), étudie les voyages d'Europaeus en Laponie en 1845 et en 1855-56, ainsi que deux de ses manuscrits conservés aux archives de la Société Finno-ougrienne : *Lapska ord och sagor* et *Lapponika aufgezeichnet in Kandalaxi Juli 1856.*

La phonétique du lapon s'est enrichie en outre de l'ouvrage de M. Konrad Nielsen, *Palatogrammes de deux patois lapons* (Kristiania Etnogr. Mus. Skrifter II, 1 : 1-54. Kristiania, 1922), dans lequel l'auteur a donné le résultat de ses recherches stomatoscopiques sur un Lapon de Karasjok et un Lapon de Keino (Cf. *Magyar Nyelv*, 1923, p. 55).

La phonétique historique du lapon s'est enrichie de trois études : Y. Wichmann, *Ueber die vertretung des urspr. fiugr.* *-*ńt'ś* ~ *-*ńď'*-

im lappischen (FUF XIV, 3 ; 11-17) démontre que fgr. **-ńť'ś* ~ **-ńďz'-* a deux correspondants en lapon. L'explication de ce phénomène pourrait bien être le fait qu'une partie des formes représente le degré fort, l'autre le degré faible.

Frans Aeimae (*Eine gruppe von vokalwechselfällen im Inari-lappischen.* FUF XIV, 3 : 1-11) prouve à l'aide de parallélismes constatés dans l'alternance vocalique que le lapon énarien et le lapon de Kola formaient jadis une aire dialectale. Le même auteur (*Prof. Wiklundin viimeisten astevaihtelututkimusten johdosta.* — Observations sur l'étude récente du prof. W. concernant l'alternance de degré. Vir. 1922, 1-29) présente la critique des théories de M. Wiklund que celui-ci a formées dans ses *Stufenwechselstudien*, I-IX (*Le Monde Oriental* 1913-1919 et *Virittäjä* 1921.) et résume ainsi ses conclusions : 1° l'alternance « radicale » de *k, t, p,* et *ńś* est analogue pour son caractère à l'alternance « suffixale » (fgr. *k* : *γ*, *t* : *δ*, *p* : *β*, *ńś* : *ńj* < *ńz'*) ; 2° *γ*, *δ*, *β*, *s*, *j*, *m*, et *ńj* < *ńz'*) du proto-lapon ; *γ*, *δ* et *i* du proto-finnois étaient susceptibles d'alternance « subradicale » ; au degré faible on trouve une perte consonantique ; 3° les prédispositions de l'alternance « subradicale » de *γ*, *δ* et *j* (*i*) sont à rechercher probablement à l'époque de l'unité finno-laponne ; 4° en proto-lapon la consonne isolée entre la première et la deuxième syllabe s'est allongée outre mesure devant toute voyelle longue résultant de la contraction de deux voyelles appartenant originairement à deux syllabes distinctes.

SAMOYÈDE.

M. Kai Donner (*Ueber anlautendes t'- (t'ś) et d'-(ďz) im kamassischen u. in den ausgestorbenen Sajan-samojedischen mundarten.* FUF XVI, 89-101) fournit des données nouvelles à l'histoire phonétique des langues samoyèdes ; il puise dans Castrén et les sources anciennes, mais il utilise ses propres recherches et notices. — M. Jalo Kalima s'occupe du mot *parka* « manteau, vêtement » (FUF XVI, 229-230).

Irén Sebestyén-Németh.

(Budapest)

BIBLIOGRAPHIE.

Grammaire comparée. — Josef SZINNYEI, *Finnisch-ugrische Sprachwissenschaft.* Zweite, verbesserte Auflage. Berlin u. Leipzig, 1922 (Sammlung Göschen 463), pp. 133, in 8°.

M. KERTÉSZ, *Ueber die finnisch-ugrische wortfolge* (FUF XVI, 46-64).

Jalo KALIMA, *Zur etymologie von gr.* συβήνη *u. seiner sippe* (FUF XVI, 64-69, 228).

Heinrich WINKLER, *Tungusisch u. Finnisch-ugrisch*, II (Journal de la Soc. Fgr., XXXIX, 1-34).

Emil OEHMANN, *Zu den beziehungen zwischen den finnisch-ugrischen u. indogermanischen sprachen* (FUF XVI, 87-89).

Suomalais-ugrilaisten kansojen asuma-alat (L'habitat des peuples finno-ougriens). Helsinki, 115×95, carte (A peine utilisable au point de vue scientifique).

Préhistoire. — H. PAASONEN, *Beiträge zur Aufhellung der frage nach der urheimat der finnisch-ugrischen völker* (Annales Univ. Fennicae Aboensis. Ser. B. Tom. I, n° 5. Helsinki, 1923, pp. 19).

A. M. TALLGRÉN, *Itäbaltikumin esihistoriallisista kansallisuusoloista* (Sur l'ethnographie préhistorique du *Balticum* oriental. Suomi V, 2 : 330-347).

Hannes SKÖLD, *Wann wurde die finn.-ugr., sprachgemeinschaft aufgelöst?* (FUF. XVI, 177-180).

L'Université estonienne de Tartu (Dorpat) publie dès 1921 une série de travaux qu'elle nous a envoyée. Voici leur liste :

Eesti Vabariigi Tartu Uelikooli Toimetused. — *Acta et Commentationes Universitatis Dorpatenis.* — B Humaniora.

I. (Tartu 1921). Max Vasmer, *Studien z. albanes. Wortforschung I.* — Alex. v. Bulmerincq, *Einleitung in d. Buch des Propheten Maleachi.* 1. Name, Ueberschrift, Inhalt u. Abfassungszeit. — Max Vasmer, *Osteuropäische Ortsnamen.* — W. Anderson, *Der Schwank von Kaiser u. Abt bei den Minsker Juden.* — J. Bergman, *Questiunculae Horatianae.*

II. (Tartu 1922). J. Bergman, *Aurelius Prudentius Cl., der grösste christliche Dichter des Altertums.* I. — L. Kettunen, Lõunavepsa häälik-ajalugu. I. Konsonandid. (*Südwepsische Lautgeschichte.* I. Konsonantismus). — Wilh. Wiget, *Altgerm. Lautuntersuchungen.*

III. (Tartu 1922). Alex. v. Bulmerincq, *Einleitung in das Buch des Propheten Maleachi.* 2. *Der zeitgesch. Rahmen.* — M. A. Kurtschinsky, *Das soziale Gesetz, Zufall u. Freiheit* (en russe). — A. R. Cederberg, *Die Erstlinge der estl. Zeitungslit.* — L. Kettunen, Lõunavepsa häälik-ajalugu. II. Vokaalid. (*Südw. Lautgesch. II. Vokalismus*). — E. Kieckers, *Sprachwissensch. Miscellen.* — A. M. Tallgrén, *Zur Archeologie Eestis. I. Vom Anfang der Besiedelung bis etwa 500 n. Chr.*

IV. (Tartu 1923). E. Kieckers, *Sprachw. Miscellen.* II. — Alex. v. Bulmerincq, *Einl. in d. Buch des Propheten Maleachi. 3. Die Theologie.* — W. Anderson, *Nordasiat. Flutsagen.* — A. M. Tallgren, *L'ethnographie préhistorique de la Russie du nord et des Etats Baltiques du nord.* — R. Gutmann, *Eine unklare Stelle in der Oxforder Handschrift des Rolandsliedes.*

V. (Tartu 1924). H. Mutschmann, *Milton's eyesight and the chronology of his works.* — Alex. Pridik, *Mut-em-wija, die Mutter Amenhoteps III.* — Alex. Pridik, *Der Mitregent des Königs Ptolemaios II Philadelphos.* — Guilelmus Süss, *De Graecorum fabulis satyricis.* — Alex. Berendts u. Konrad Grass, *Flavius Josephus, Vom jüd. Kreige,* I-IV (traduction allemande). — H. Mutschmann, *Studies conc. the origin of « Paradise Lost ».*

LA PHILOLOGIE CLASSIQUE EN HONGRIE

(1914-1924)

L'étude des langues classiques en Hongrie a des racines profondes dans le sol de la culture nationale. Dans l'histoire de cette culture la connaissance des écrivains classiques et avant tout celle des auteurs romains a joué toujours un rôle prépondérant. Nous nous contentons de rappeler à ce propos l'humanisme de la cour du roi Mathias Corvin et des princes de Transylvanie, les œuvres des meilleurs écrivains et poètes hongrois (Zrinyi, Gyöngyösi, Berzsenyi, Arany, etc.), imbues de pensée antique ; d'autre part c'est un fait connu que parmi les États européens la Hongrie a conservé le plus longtemps dans la vie publique l'usage du latin.

La fondation de la *Société Philologique de Budapest* il y a cinquante ans a donné une impulsion vitale aux recherches de philologie classique en Hongrie ; dès lors les travaux furent exécutés avec les méthodes scientifiques de l'Occident. Les cinquante volumes de la *Egyetemes Philologiai Közlöny*[1], organe de la société, présentent un tableau fidèle du progrès de la philologie classique en Hongrie. Les éditions critiques et bilingues de l'Académie Hongroise des Sciences sont venues renforcer ce travail qui a rencontré cependant dans ces derniers temps des difficultés matérielles très considérables par suite de la hausse des frais d'édition. Néanmoins le camp des philologues soutient héroïquement la lutte pour assurer la continuité avec son passé et la liaison avec le travail international du monde savant. Nous allons essayer de résumer en ce qui suit, les résultats de ce travail.

Dictionnaires. — En 1923 fut publié sous la rédaction de Gyula Fodor et de Gyula Szigeti le tome Ier du *Dictionnaire Grec-Hongrois* (Görög-magyar szótár) qui comprend les vocables α -

1. Revue générale de philologie (abréviation : EPhK.), Budapest. En 1925 paraît le tome 49.

εἶτα. La publication de l'ouvrage projeté sur le modèle et dans les dimensions du *Dictionnaire* de Bailly, a dû être interrompue par suite de difficultés matérielles.

Éditions de texte, commentaires. — Le chef de l'équipe des philologues classiques hongrois : M. Geyza Némethy, professeur à l'Université de Budapest, a continué son travail d'éditeur et de commentateur. Ses commentaires publiés en latin sont suffisamment connus dans le monde savant international. Nous n'avons qu'à rappeler son commentaire de Perse et ses éditions critiques commentées de Lygdame, de Tibulle et de Properce. Ces travaux ont été suivis des éditions critiques des *Amours* et des *Tristes* d'Ovide. Pendant la période qui nous occupe il a publié, en 1915, un *Commentarius exegeticus ad Ovidii Epistulas ex Ponto* (Comm. exeg. ad script. Graecos et Romanos. Budapestini, 1915) et en 1921, *P. Ovidii Nasonis Remedia Amoris. Adnotationibus exegeticis instruxit G. N.* (Études ling. et crit. de l'Académie Hongroise, XXIV, 2). Quelques conjectures d'un tour spirituel, un commentaire abondant et donnant une interprétation verbale du poète à l'aide de ses autres poésies et des lieux parallèles constituent le mérite des éditions de M. Geyza Némethy. Un supplément publié en 1922 *Supplementum commentariorum ad Ovidii Amores Tristia et Epistulas ex Ponto* (Etud. ling. et crit., XXIV, 3) donne les matériaux que l'auteur a accumulés depuis la publication de ses ouvrages. M. Némethy présente ici de nombreuses conjectures intéressantes et quantité de preuves nouvelles dont il étaye son ancienne hypothèse concernant la *relégation* d'Ovide et qui a été adoptée, entre autres, par le plus compétent connaisseur d'Ovide, M. H. Magnus (Berl. Phil. Wochenschrift, 1920, p. 160), comme la solution définitive du problème. Cette hypothèse affirmait sur la base de certains passages de Ep. ex Ponto (IV, 6, 9 et ss.) que l'affaire d'Ovide était dans un rapport très étroit avec la relégation d'Agrippe Postume. Or tout récemment M. Némethy est arrivé à cette découverte surprenante que les initiales des vers 7, 8, 16, 21, 29, 40, 47 et 48 de la même épître forment un acrostiche avec les lettres du nom de *Postumus*. De cette manière Ovide aurait voulu porter à la connaissance de son ami Brutus la cause de son exil et de la mort de Fabius. — A des travaux plus anciens se rattachent ses *Coniecturae ad emendandum Firmicum Maternum astrologum* (Etudes ling. et crit. XXIII, 8) où l'auteur résume les conclusions de ses études sur Firmicus et ajoute une cinquantaine de conjectures à celles qui ont déjà été utilisées par les éditeurs de cet écrivain (Kroll-Skutsch-Ziegler, Teubner 1897, 1917). Sa

méthode d'émendation basée sur l'usage de la langue de l'écrivain a conduit souvent à des leçons qui ont été confirmées ultérieurement par la découverte de nouveaux manuscrits. Ajoutons enfin qu'un supplément à son commentaire de Perse vient de quitter la presse.

M. József Révay a fait connaître dans deux articles les principes critiques de son édition de Pétrone en présentant à la fois quelques conjectures (EPhK 1916, 1-7, 163-168), néanmoins l'édition elle-même n'a pu être publiée faute de ressources matérielles. — M. Aurél Förster, l'éditeur distingué du *De anima* d'Aristote, défend la leçon traditionnelle de Solon (4,1.22) : φίλοις contre la conjecture de Bergk qui le corrige en φίλαις (EPhK 1920, 87-89). Ailleurs (EPhK 1921, 55-57) il reconnaît dans le mot de l'Iliade IV, 112 ἀγκλίνας la signification « appuyant contre » (une des pierres jonchant le champ). Dans un troisième article (EPhK 1923, 127-130) il corrige le vers d'Eschyle (*Agamemnon* 12) : εὖτ' ἂν ὀὲ νυκτίπλαγκτον en le remplaçant par la leçon intelligible et paléographiquement admissible : οἶτον (= sort), etc. Dans un mémoire lu en séance académique (*Thales és Apollodoros*, Akadémiai Értesitő 1919, 252-261) il s'occupe du passage d'Apollodore établissant la chronologie de Thalès (Diog. La. I, 37) et ayant reconstruit la pensée d'Apollodore concernant la date de naissance de Thalès il démontre que la leçon AF doit être remplacée par AE, ce qui revient à dire que la date de naissance de Thalès tombe dans la 36e olympiade.

Linguistique et métrique. — M. Gyula Benigny dans une série d'articles intitulée : *A jelentésváltozás egy faja a görögben* (Une catégorie de changement sémantique en grec. EPhK 1915-1918) a groupé suivant une division pratique une riche collection de tournures elliptiques. Le même auteur apporte des arguments nouveaux à l'appui de la théorie de Wackernagel qui ramène l'origine de l'aoriste - θη à la 2e personne de l'aoriste médial (EPhK 1915, 708-712). — Il faut saluer une tentative intéressante et sérieuse dans la dissertation de M. Vilmos Seraphin : *Euripides trimeteralkotása* (L'emploi du trimètre chez Euripide, Kolozsvár, 1914) où l'auteur essaie d'établir la chronologie des drames d'Euripide à l'aide d'une statistique métrique. M. József Boros (*Pindaros epinikionjainak metrikai szerkezete* = L'organisation métrique des « épinikion » de Pindare. EPhK 1914) a essayé d'établir les « kolon » de Pindare par la reconstruction des mouvements de danse et rapporte les groupes de « kolon » aux figures de danse. Il illustre l'emploi de sa méthode sur le mètre dactylo-épitritique.

Histoire de la littérature. — Les travaux d'histoire littéraire s'occupent tous de la littérature latine, à l'exception d'un seul, celui de M. József Balogh : *Voces paginarum* (Budapest 1921) qui démontre à l'aide de nouvelles preuves et d'arguments d'ordre psychologique le fait d'ailleurs généralement reconnu que l'homme de l'antiquité lisait toujours à haute voix. — Térence et son influence sur la littérature mondiale ont été traités par M. József Huszti, professeur à l'Université de Szeged, dans toute une série de travaux : *Diderot és Terentius* (Budapesti Szemle 1913), *Terentius a világirodalomban* (T. dans la littérature mondiale, ibid., 1914), *Terentiuskritika az ókorban* (La critique de T. dans l'antiquité, EPhK 1915), *Terentius és az olasz renaissance-dráma* (T. et le drame italien de la Renaissance, Akad. Értesitő 1915). Voici la conclusion de ces études : bien qu'inférieur en talent à Plaute, Térence répondait mieux au goût des temps modernes où son influence fut de beaucoup plus importante que celle de Plaute. Ce succès est dû avant tout à sa finesse d'analyse et à cette domination illimitée qu'il accorde aux théories d'Aristote dans ses comédies. Son influence a été surtout importante dans le drame de Diderot qui crée le « genre sérieux » à son imitation. En effet sur le point le plus essentiel, Diderot attache sa réforme dramaturgique à l'*Hécyre* de Térence en qui il révérait un modèle de pureté de langue et l'artiste mettant son œuvre au service de la morale, cette raison d'être de tous les beaux-arts. Le même auteur a retracé le milieu historique de l'ode d'Horace Carm. III, 2 (EPhK 1915) et cherche dans l'expression « fidele silentium » une allusion à Cornelius Gallus, gouverneur d'Egypte tombé en disgrâce juste au moment de la composition de cette ode, précisément à cause de son bavardage. Récemment l'activité de M. Huszti s'est tournée entièrement du côté de l'humanisme hongrois ; il s'est mis à étudier surtout l'époque de Mathias Corvin. Ses recherches dans ce domaine ont déjà considérablement agrandi et complété les résultats des recherches des savants hongrois de la génération précédente, celle de Jenő Ábel et d'István Hegedüs. — Deux disciples de M. Némethy : M. Imre Schröder (*Propertius hatása Ovidiusra* = L'influence de Properce sur Ovide 1916) et M. Béla Letics (*Tibullus hatása Ovidiusra* = L'influence de Tibulle sur O. Budapest 1916) ont démontré à l'instar de leur professeur la mesure de la dépendance d'Ovide par rapport aux deux maîtres de l'élégie romaine ; on trouve chez lui des motifs communs et surtout une phraséologie identique. La dissertation de Kálmán Endrei (*Quantopere Persius ab Lucilio pendere videatur*, Kaposvár 1918) applique la même méthode aux rapports de Perse et de Lucile. —

M. József Révay (EPhK 1917) passe en revue l'histoire du genre symposiaque dans la littérature romaine et établit que la *Cène* de Pétrone doit être rapportée par l'identité de la technique, de la tendance et du sujet au *Banquet* de Nasidienus, satire d'Horace. Le même sujet a été traité dans l'étude de M. István Székely (*Trimalchio et Zoilus* EPhK 1917) écrite en latin, dont l'auteur démontre que l'épigramme III, 82 de Martial est un écho de la *Cène* de Trimalchion et que son héros, Zoïle, est identique à Trimalchion.

Histoire. — M. Gyula Hornyánszky, professeur à l'Université de Budapest, qui a enrichi par un livre essentiel l'histoire de la civilisation de l'antiquité (*A görög felvilágosodás tudománya. Hippokrates.* = La science de l'*Aufklärung* grecque. Hippocrate. Budapest, 1910) a publié un grand nombre d'études sur l'histoire de Grèce, appartenant aux recherches de psychologie sociale. Leur série a été ouverte par *A szó hatalma* (Le pouvoir de la parole. EPhK 1914) qui en prenant pour point de départ l'importance de la parole dans la vie sociale de l'hellénisme primitif, essaie de résoudre un problème, — fondamental selon l'auteur, — de la rhétorique grecque : il établit comment est né l'artiste, le ῥήτωρ dirigé par l'ordre et les lois de la langue, du προφήτης primitif. Un type intéressant de ce προφήτης est Epiménide. Les particularités stylistiques de ses chants purificateurs ne peuvent être comprises que si l'on considère que le premier grand-maître de la rhétorique grecque transmettait de vive voix la volonté du dieu inspirateur. Le père du langage naturel est Homère, chez lui pour la première fois on peut observer l'ascendant de la parole dans le monde hellénique. Le deuxième travail de l'auteur est donc consacré à Homère : *A homerosi beszédek tömeglélektani vonatkozásukban.* Rhetorica Homerica. (Les discours dans Homère sous le rapport de la psychologie de la foule. Etudes hist. de l'Académie hongroise. XXIII, 10, 1915). La première partie de l'étude éclaire l'importance juridique de l'*agora* homérique que l'auteur croit très grande ; en effet c'est de l'attitude de l'*agora* que dépendait selon M. Hornyánszky, la légalité de la volonté du prince. Ainsi l'on peut comprendre cette grande estime qu'Homère accorde aux bons orateurs. Ensuite l'auteur examine les procédés des orateurs d'Homère à la lumière de la psychologie de la foule ; ainsi naît la rhétorique de la parole vivante dans laquelle la logique se trouve reléguée au second plan derrière la toute-puissance de l'emphase, étant donnée la suggestibilité illimitée de la foule. L'application des points de vue de la psychologie de la foule a amené l'auteur à

de nouveaux résultats surtout par rapport à l'emploi du langage rhétorique dans Homère. La troisième de ses études de ce genre porte le titre : *Die Idee der öffentlichen Meinung der Griechen.* (Acta litt. ac scient. reg. universitatis Hung. Franc. Joseph. Sectio philos. tom. I, fasc. I. Szeged, 1922). L'auteur qui est un fin connaisseur de la démocratie antique et moderne, examine les difficultés auxquelles se heurte la formation de la notion de l'opinion publique chez les Grecs ; comme il arrive à ce résultat que la pensée grecque n'est jamais arrivée à former un terme technique pour exprimer l'idée de l'opinion publique, ce qui revient à dire que cette notion n'est jamais devenue consciente en elle, il essaie de donner l'explication de ce phénomène étonnant. M. Hornyánszky développe cette idée que l'opinion publique se forme habituellement dans les pays à régime parlementaire comme une espèce de contrôle du parti régnant, destiné à équilibrer celui-ci ; or dans la démocratie grecque la bourgeoisie prit part en personne au travail législatif, de sorte qu'il n'y avait pas lieu de former un contrôle de l'opinion publique. — Dans un autre article M. Hornyánszky essaie de résoudre un problème souvent discuté de l'histoire du droit public athénien, celui des « démotionides » *(Demotionidai. Az atheni phratriák történetéből* = Un chapitre de l'histoire des phratries d'Athènes. EPhK 1915). Il s'agit de l'interprétation des nouveaux statuts de la phratrie démotionide (Dittenberger Syll. Inscr. Graec. 439 [2]) : « Et si quelqu'un de ceux qui ont été refusés au vote, veut en appeler aux Démotionides, qu'il en ait le droit ». Selon la modification de Nicodème, affirme M. Hornyánszky, l'Athénien demandant son admission est passible désormais non du vote de la maison Dekeleia, mais du vote préalable de trois thiasotes appartenant à la phratrie démotionide ; en cas de refus il pourra en appeler à l'assemblée plénière. En même temps l'auteur démontre que les thiases étaient des corporations privées et non de droit public et que l'enfant athénien fut introduit par son père dans la phratrie à l'âge de sept ans. Dans une autre étude : *A polis fogalma* (L'idée de « polis ». EPhK 1920-1921) M. Hornyánszky s'oppose à la conception qui résume les diverses formes d'Etat grecques nées entre la période de l'ancienne « basileia » et celle de l'empire hellénique sous la dénomination uniformisante de « polis ». Selon l'auteur Athènes, s'élevant de l'organisation de tribu jusqu'à l'État territorial et concentrant les diverses tribus par sa civilisation citadine unifiante, peut être considérée comme l'archétype de la « polis », tandis que Sparte, ayant formé dès l'origine un Etat territorial, se sépare nettement des tribus étrangères qu'elle a conquises sans jamais arriver à former une muni-

cipalité ayant le caractère de la « polis » d'Athènes. Sparte est le modèle de l'Etat conquérant. — M. István Heinlein, professeur à l'Université de Budapest, s'occupe du procès de *Miltiade* (Történeti Szemle 1915) et arrive à cette conclusion que l'issue malencontreuse de la campagne contre la persophile Paros a suscité une panique dans le peuple athénien qui alors, de crainte que les Perses ne vinssent tirer vengeance de l'offensive dirigée contre leur allié, eurent vite fait de sacrifier Miltiade afin de représenter le fait d'armes de celui-ci comme une œuvre de vengeance personnelle. Le peu de sévérité du jugement révèle aussi certains égards aux mérites du grand patriote. Dans une autre étude (*Az archoni állások betöltésére vonatkozó 487-6-iki törvény.* = La loi de 487-486 concernant les offices d'archonte. Fejérpataky-emlékkönyv. Budapest, 1917) l'auteur prouve que le but de la loi en question ordonnant le tirage au sort par rapport aux offices d'archonte fut d'empêcher les démagogues de remplir l'aréopage de leurs candidats. Cette loi fit passer le pouvoir pour un temps entre les mains de la ploutocratie. — Le même savant a essayé de démontrer (*Sparta és Athén a 480-iki hadjárat után.* Athènes et Sparte après la campagne perse de 480. Tört. Szemle 1918) que jusqu'à 462 Sparte n'avait pas voulu entraver le développement, comme on le croit généralement ; après 442 seulement l'opinion prévalut à Sparte que la ville d'Athènes constituait un danger pour l'indépendance des Etats du Péloponnèse. Citons enfin, pour être complet, le travail de M. Heinlein paru dans l'*Ungarische Rundschau* (1914) : *Der wirtschaftliche Niedergang Joniens und der ionische Aufstand.* — La dissertation de M. János Jakab : *A hadifoglyokkal való bánásmód a görögöknél* (= Le traitement des prisonniers de guerre chez les Grecs. Budapest 1917) cherche à établir la conception juridique des Grecs concernant les prisonniers de guerre et arrive à cette conclusion que les prisonniers étaient toujours considérés comme un butin de guerre qui n'est rendu qu'en échange d'autres services. (Le droit moderne considère l'état de prisonnier de guerre comme un internement). Rappelons enfin une étude de M. József Révay : *Ókeresztény symbolumok* (= Symboles de l'ancienne chrétienté. Tört. Szemle 1914) et un volume du même auteur : *Nero fáklyái* (= Les flambeaux de Néron. Budapest 1915) où les chapitres concernant l'histoire et la symbolique de l'ancienne chrétienté ainsi que les rapports de la symbolique chrétienne avec la symbolique antique païenne résument des recherches en partie originales.

Ethnologie. Religion. — M. Károly Marót a continué pendant l'intervalle qui nous occupe son étude intitulée *Homerus comparatus* où il applique les résultats de l'ethnologie et de l'histoire comparée des religions à l'exégèse des poèmes homériques. Il tente par exemple, à l'aide d'une puissante collection d'analogies ethnographiques, une nouvelle explication de la scène de l'*Iliade* (X,79 ss.) où Hékabé essaie de retenir son fils Hector en arrachant sa robe de son sein et en lui montrant sa poitrine dévoilée (EPhK 1915). Selon M. Marót nous avons affaire ici au cas de la « nuditas sacra » ; Hékabé s'humiliant entend honnir son fils obstiné. Le geste n'est donc pas un acte *apotropaïque*. Dans un autre chapitre il nous explique les vers V, 85 ss. de l'*Odyssée* (EPhK 1916) où Hermès ne répond à Calypso, posant des questions, qu'après avoir goûté les plats qu'on lui offre, et éclaire ce passage à l'aide d'un grand nombre d'analogies tirées de l'ethnologie comparée. Dans une étude intitulée *A homerosi eposzok vallástörténelmi jelentőségéről* (L'importance des poèmes homériques au point de vue de l'histoire des religions. Ethnographia 1917), M. Marót montre que si les éléments d'une religion primitive jouent dans ces poèmes un rôle moins important qu'on ne croirait, c'est que le genre épique n'accorde pas un rôle dominant à ces traits primitifs. M. István Lajti met en doute que le drame satyrique et la tragédie soient dans un rapport génétique et démontre que le drame satyrique est sorti du culte satyrique du Péloponnèse (*A szatirdráma eredete.* = Les origines du drame satyrique, EPhK 1915). Le but de ce culte était d'assurer la récolte par la capture du démon initié aux mystères de la nature et la forme de la capture était la représentation de cette capture au cours d'une action homéopathique. Le rudiment de cet acte religieux populaire est cet élément du drame satyrique qui représente le chœur des satyres toujours en captivité. Le même auteur s'est occupé dans une autre étude intitulée *A hesperisek almái* (Les pommes des Hespérides, EPhK 1922-1923) de la signification symbolique des pommes dans les coutumes amoureuses et nuptiales des Grecs ; les pommes sont destinées à annihiler l'influence néfaste des démons. Quant aux Hespérides celles-ci ne sont en réalité que les démons attaquant les jeunes mariés pendant la nuit de noces. Plus tard ayant perdu leur caractère sinistre elles se transforment en d'innocentes nymphes nuptiales. M. Gyula Hornyánszky démontre dans un article sur la *Lampadedromia* (EPhK 1916) que c'était là un exercice guerrier pratiqué au service du culte.

Philosophie. — Sur la limite de l'histoire des religions et de la philosophie se meuvent deux travaux : l'auteur de l'un d'eux M. Soma Braun (*Fit deorum ab hominibus dolenda secessio.* EPhK, 1915) s'oppose à l'opinion de Bernays qui a rapporté cette prophétie du Ps. Apuleius Asclep. XXV, 14 aux persécutions des Chrétiens et la considère comme une interpolation ultérieure. M. Braun croit que la philosophie hermétique donne la clef de ce passage où l'on peut reconnaître la lutte de la γνῶσις et de l'ἀγνωσία. Dans une autre étude M. Károly Kerényi cherche la tradition philosophique et les éléments d'histoire religieuse dans le 6e chant de l'Énéide (*Ascensio Aeneae. A görög apokalyptika történetéhez* = Etude sur l'histoire de l'apocalyptique grecque. EPhK 1923). Il conteste la valeur historique de Posidonius généralement considéré sous ce rapport comme étant d'une importance capitale et établit que dans le cas de Virgile nous avons affaire non pas à une κατάβασις homérique, mais à une ascension vers la sphère lunaire ; or cette ascension correspond parfaitement à l'imagination apocalyptique qui sert de base à la composition du poème. — M. József Huszti s'occupe dans deux études de l'enseignement d'Épicure. Dans *Lucretius a nyelv eredetéről* (Lucrèce sur l'origine de la langue, EPhK 1917) il insiste sur le caractère polémique de la théorie de Lucrèce sur la langue et sur le rapport de celle-ci avec la collection hippocratique ; d'ailleurs si Lucrèce ne fait qu'esquisser sur ce point la doctrine d'Épicure, c'est que sa curiosité est plus empirique que celle de son maître et que les points de vue de la poésie ne pouvaient guère s'accorder avec une trop longue dissertation. Dans son étude sur l'éthique d'Épicure (*Epikuros ethikája.* Athenaeum 1921) il trace la limite entre le vrai épicuréisme et le pseudo-épicuréisme développé d'une fausse attribution d'Athenaeus (XII, 546) ; en réalité les paroles que celui-ci met dans la bouche d'Épicure proviennent de Métrodore. — M. Dénes Kövendi essaie de démontrer vis-à-vis de l'opinion de Zeller que les contrastes d'Héraclite se trouvent dans sa pensée sans aucune idée de base et de porteur ; cette pensée implique en effet l'idée de la substance pure. — M. Ákos Pauler, professeur à l'Université de Budapest, étudiant la méthode de la métaphysique d'Aristote (*Aristoteles metaphysikájának módszeréről.* EPhK 1920-1921) arrive par la reconstruction logique de la spéculation d'Aristote à cette conclusion que dans toute méditation métaphysique d'Aristote l'on trouve trois étapes méthodiques : l'*induction socratique*, la *réduction* (terme technique de Sigwart) et enfin la *déduction* qui applique les résultats de procédés précédents. Pour point de départ M. Pauler choisit la spéculation fondamentale appelée

par lui ἀνάγκη στῆναι (Arist. Met. A minor, chap. II) et à l'aide de laquelle Aristote démontre que le nombre des causes et effets est nécessairement limité. Même dans l'ordre des présuppositions logiques on ne saurait remonter jusqu'à l'infini ; c'est pourquoi Aristote emploie avec tant de confiance la méthode réductive ; il sait que de cette manière il doit arriver à une prémisse qui n'a plus besoin d'explication, étant donné qu'elle est la base de toute explication. L'idée de l'impossibilité de la régression infinie et la nécessité de trouver une thèse fondamentale et absolue, indémontrable et s'imposant à tout le monde, est aussi l'idée centrale du petit volume de M. Ákos Pauler sur Aristote (*Aristoteles*. Budapest, 1923), qui, à la lumière de la pensée originale du philosophe hongrois, reçoit un aspect saisissant et nouveau. Le chapitre qui indique l'importance d'Aristote au point de vue de l'histoire des idées est surtout précieux. — Enfin nous devons rappeler le manuel de M. József Horváth dont l'auteur fait preuve d'une étude consciencieuse et approfondie des sources de l'histoire de la philosophie antique (*Bölcsészettörténet. I. Az ókori filozófia története*. Pápa, 1914).

István Lajti.

(Budapest)

NOTES ET DOCUMENTS

LA COMMISSION POUR ASSURER LE TRAVAIL SCIENTIFIQUE DES UNIVERSITÉS HONGROISES

*Rapport sur l'activité pendant trois ans de la Commission fondée par l'*Association pour l'Enseignement supérieur *en vue d'assurer le travail scientifique dans les écoles supérieures hongroises (juillet 1922 — juin 1925)* par le Dr. Emile Grósz, professeur à l'Université de Budapest, vice-président de la Commission.

Au printemps 1922 l'*Association pour l'Enseignement supérieur* qui réunit dans son sein les professeurs de huit écoles supérieures [1], est arrivée à la conviction que l'ébranlement de la situation économique de la Hongrie avait compromis aussi les conditions d'existence du travail scientifique hongrois et que dès lors la culture hongroise était en danger, cette même culture qui serait désormais la seule arme, la seule force nationale, l'unique garantie de l'avenir de la nation. L'État déployait bien les plus grands efforts pour entretenir ses écoles supérieures, mais la guerre, les révolutions, l'occupation étrangère et la paix désastreuse avaient tellement affaibli ses ressources matérielles qu'il ne pouvait plus assurer aux bibliothèques la subvention dont elles avaient besoin

1. Université Royale Hongroise Pierre Pázmány de Budapest (1635) ; Université Royale Hongroise François Joseph de Szeged (1872) ; Université Royale Hongroise Elisabeth de Pécs (1912) ; Université Royale Hongroise István Tisza de Debrecen (1912) ; Université Joseph des Sciences Techniques de Budapest (1846) ; École Supérieure Vétérinaire de Budapest (1851) ; École supérieure des mines et des forêts de Sopron (1763) ; Faculté des Sciences économiques à Budapest (1920).

pour acheter des revues et des livres scientifiques parus à l'étranger, ni aux laboratoires les sommes nécessaires pour le renouvellement de l'outillage et l'achat de matériel d'expérience ; enfin les travaux scientifiques ne pouvaient plus paraître et l'on devait craindre que le travail scientifique ne périt entièrement, les travailleurs intellectuels ayant été surmenés dans la lutte pour l'existence. Alors le Conseil de direction de l'*Association pour l'Enseignement Supérieur* appela en consultation toute la société hongroise au chevet du travail scientifique hongrois ; ce sont là les termes propres de M. le Prof. Vilmos Tauffer, président de l'Association.

Les délibérations eurent lieu en effet le 18 juin 1922 dans la grande salle de l'Académie Hongroise des Sciences et au cours de cette séance les orateurs exposèrent la situation critique des recherches scientifiques, M. Géza Magyary, professeur d'université au nom des sciences historiques, M. Emile Grósz, professeur d'université au nom des sciences naturelles et médicales et M. Kálmán Szily, professeur à l'École Polytechnique au nom des sciences techniques.

L'assemblée constitua alors une commission pour assurer le travail scientifique et pria le Comte Albert Apponyi d'en accepter la présidence ; celui-ci, ayant pris la parole, déclara que le dépérissement de la vie scientifique hongroise était un des plus grands dangers que la nation eût à courir après sa défaite. Il lança ensuite un appel éloquent à la société hongroise, la priant de venir en aide à la science hongroise non pas pour contribuer à son développement, mais du moins pour la sauver de l'anéantissement.

La commission une fois élue, se mit aussitôt au travail.

Elle entra en rapports avec les autres associations analogues de la Hongrie, les légations hongroises à l'étranger, et les légations étrangères à Budapest, ainsi qu'avec les écoles supérieures de l'étranger. Elle rédigea en français et en anglais des rapports destinés à informer les pays étrangers de la situation de nos écoles supérieures.

Bien que constituée expressément en vue d'organiser les secours de la société en faveur du travail scientifique, elle s'adressa aussi au gouvernement pour lui demander son assistance matérielle ; néanmoins l'activité de la Commission fut surtout absorbée par la tâche principale : des sous-commissions formées à cet effet eurent soin d'éveiller pour l'œuvre de la Commission l'intérêt des grands établissements économiques parmi lesquels il convient de citer : l'Association Nationale Hongroise pour l'Agriculture, l'Association des Fabricants Hongrois, l'Association Nationale

des Commerçants, la Société des Banques et Caisses d'Epargne, la Chambre de Commerce et d'Industrie de Budapest, etc.

Pendant les trois années de son activité la Commission a recueilli près de 350 millions de couronnes papier ; il va sans dire que la valeur des collectes réunies sous cette somme a varié pendant les trois années avec celle de la couronne : et dès lors il faut évaluer cette somme au cours d'aujourd'hui à 600 millions de couronnes papier, soit 40.000 francs suisses.

Voici les données concernant l'emploi de cette somme :

EMPLOI DE LA SUBVENTION	Valeur en millions de couronnes papier
Appareils scientifiques et outillage de laboratoire . .	61
Instituts universitaires.	80
Sociétés scientifiques et revues scientifiques	18
Bibliothèques des écoles supérieures, achat de livres et de revues.	67
Secours et bourses de voyage pour jeunes savants . .	87
Complément au prix de concours universitaires. . .	26
Imprimés et frais de poste	10
TOTAL.	349

Nous osons croire que notre Commission a réussi à éveiller l'intérêt du public pour son œuvre. Cependant pour aviver cet esprit de sacrifice il faut avant tout une vie économique vigoureuse. Le travail scientifique a besoin de grand air, de lumière, de bâtiments considérables, d'outillage parfait ; toutes ces conditions ne se retrouvent que dans une société qui vit dans le bien-être produit par le travail pacifique. C'est là l'atmosphère où les énergies latentes peuvent se développer et où l'on peut s'attendre à de grands résultats.

Notre commission a achevé sa tâche et dès lors elle se déclare dissoute. Non que le travail scientifique n'ait plus besoin de l'assistance de la société ; mais l'exécution du programme de notre commission vient d'être confiée pour l'avenir à des institutions plus anciennes et à celles qui ont été récemment établies grâce à l'organisation prudente, agile et puissante du Comte Cuno KLEBELSBERG, ministre des Cultes et de l'Instruction Publique.

Ainsi l'*Office Central de Bibliographie* a soin d'acquérir les revues et les livres étrangers et il exécute sa tâche avec un réel succès.

D'autre part, la disposition ministérielle qui oblige les revues subventionnées par l'Etat à publier des résumés de langue

étrangère, a donné une forte impulsion à l'échange des livres avec l'étranger.

L'Association des Instituts et Etablissements Scientifiques récemment créée est appelée à assurer la publication des revues scientifiques ; dans ce but, d'ailleurs, le Ministre des cultes et de l'instruction publique a pu offrir une assistance très importante, après avoir résolu le problème technique par l'acquisition du papier à bon marché et par la fondation d'une imprimerie travaillant pour le monde savant.

La Commission Nationale Hongroise de Coopération Intellectuelle (président M. Albert Berzeviczy ; secrétaire général M. Jenő Balogh), sert d'intermédiaire entre le monde intellectuel hongrois et le monde savant de l'Occident. Sur la proposition du Comte Albert Apponyi le Conseil de la Société des Nations a prié la Commission Internationale de Coopération Intellectuelle d'adresser un appel général au monde savant de l'étranger en faveur de la culture hongroise. Cet appel a paru, de fait, avec la signature de M. Bergson. On ne peut guère escompter un succès prompt et efficace de cet appel, néanmoins on commence déjà à en remarquer les effets ; certes, il ne manquera pas de contribuer à diriger l'intérêt du public étranger vers la Hongrie avec plus d'attention que par le passé.

La sous-commission scientifique et artistique de la Société des Affaires Etrangères s'est chargée, sur la proposition de la Commission Hongroise de Coopération Intellectuelle et avec le consentement du Président du Conseil Hongrois, de l'organisation d'un bureau interuniversitaire qui serait appelé à servir d'intermédiaires entre les écoles supérieures hongroises et celles de l'étranger, de tenir registre des données statistiques de la vie universitaire et de fournir des renseignements à l'étranger.

La *Rockefeller-Foundation* assiste le travail scientifique hongrois au moyen de bourses de voyage et de l'envoi de 70 revues de langue anglaise.

La *Notgemeinschaft der Deutschen Wissenschaft* envoie par la voie de l'Office central de Bibliographie 261 revues scientifiques aux écoles supérieures hongroises.

La *Science Extension*, formée aux Etats-Unis, a mis à son programme l'encouragement des rapports scientifiques entre la Hongrie et les Etats-Unis en créant un échange de savants des deux pays.

Le Comte Cuno Klebelsberg d'ailleurs, avec un grand intérêt et une rare prévoyance, a soin de faire voyager à l'étranger les jeunes gradués de l'université. Il favorise d'autre part les voyages d'études des étudiants de l'université et l'échange des étudiants.

Quant aux universités, elles ont formé des commissions spéciales appelées à collaborer à l'échange des professeurs avec l'étranger.

Enfin les instituts hongrois fondés aux universités de l'étranger rendent des services signalés renforçant et intensifiant les rapports scientifiques avec l'étranger.

Voilà assez de témoignages qui montrent que la vie scientifique hongroise n'a plus besoin d'être sauvée, mais bien d'être soignée avec beaucoup de circonspection et surtout de manière constante.

Etant donné la consolidation du budget, l'État doit sans doute utiliser désormais plus de ressources en vue des besoins des écoles supérieures. Cependant l'on peut s'attendre à bon droit à ce que les municipalités et la société en général, qui ont défendu avec tant de chaleur et d'unanimité le maintien de nos universités, consentent aussi à supporter des sacrifices personnels en leur faveur. Toutes les écoles supérieures ont bien mérité de cette générosité, les anciennes comme les nouvelles ! Mais d'autre part il est aussi nécessaire que des instituts scientifiques nouveaux soient fondés pour favoriser à la recherche scientifique. En France l'*Institut Pasteur*, en Allemagne la *Physikalische Reichsanstalt*, les *Kaiser Wilhelm Institute*, en Angleterre la *Royal Institution*, en Amérique les *Instituts Carnegie et Rockefeller* peuvent nous servir d'exemples. Les laboratoires de ces instituts, consacrés entièrement aux recherches scientifiques, ont fourni quelquefois des réponses heureuses aux problèmes de la vie pratique. Pour la fondation d'institutions nouvelles l'Allemagne a donné un magnifique exemple en créant le *Deutsches Museum* à Munich au milieu des plus grandes difficultés politiques et matérielles du pays.

Enfin l'Etat et la société hongroise auront pour tâche de délivrer la jeunesse des écoles de l'activité qu'elle est obligée d'exercer dans la vie économique pour assurer son existence, ce qui la détourne des études et des recherches scientifiques.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

DE LA HONGRIE

1923

KONT (I.). — La littérature hongroise contemporaine. *Revue de Hongrie.* (XVIe année. T. XXIX.) juin-juillet, août-septembre, octobre, décembre. pp. 29-37, 85-93, 149-157, 229-248.

KOVACS (Aloyse) — La population de la Hongrie après la paix de Trianon. *Revue de la Société Hongroise de Statistique*, 1re année, n° 1. Janvier-mars, pp. 39-43.

KOVACS (Aloyse). — Principaux résultats du recensement hongrois de l'an 1920. *Revue de la Société Hongroise de Statistique.* 1re année. n° 3. Juillet-septembre. pp. 97-102.

KOVATS (Albert de). — La philologie française en Hongrie. Le « Remy Belleau » de M. Eckhardt. *Les idées françaises* (Paris), juillet, n° 3 pp. 66-67.

KRAUSZ (Simon de). — Erreurs et dangers du régime des Réparations. *Kelet Népe* (15e année), n° 1-2. Janvier-février, p. 16-23.

LAKY (Désiré). — En mémoire de Martin Schwartner. *Revue de la Société Hongroise de Statistique.* Budapest. 1re année, n° 3. Juillet-Septembre, pp. 103-115.

Schwartner, né en 1759, était un statisticien hongrois.

LEGEL (A.). — La réforme agraire en Tchécoslovaquie. *Vie des peuples*, août.

LEVY (Roger). — La reconstruction financière de la Hongrie. *Europe nouvelle*, 27 octobre.

LOISEAU (Charles). — Crise yougoslave et « Petite Entente ». *Revue politique et parlementaire*, 10 septembre, pp. 377-396.

LOISEAU (Charles). — Les Yougoslaves d'Autriche-Hongrie pendant la guerre. *La Vie des Peuples*, octobre. (4e année, n° 42.) pp. 193-226.

LUDWIG (Ernest). — Le sort des minorités en Hongrie et en Tchéco-Slovaquie. *Revue de Hongrie* (4e année, T. XXVIII). 15 avril, pp. 174-177.

LUDWIG (Ernest). — La Tchécoslovaquie, la Grande Roumanie, la

Yougoslavie, que seraient-elles sans la signature des traités de minorités. *Revue de Hongrie*, janvier, pp. 15-23.

LUKACS (George de). — La Roumanie et les optants hongrois. *Revue de Hongrie* (16e année), août-septembre. pp. 53-58.

[**MAGYARY (Zoltan)**]. — La situation du travail intellectuel en Hongrie. Réponse à la Commission de Coopération intellectuelle de la S. D. N. *Revue de Hongrie*, 15 octobre ; pp. 107-141.

Extrait : Budapest, impr. de la Société an. *Athenaeum*. 1923, 35 p.

MARGUTTI (Général baron Albert de). — La tragédie des Habsbourg. Mémoires d'un aide de camp. Paris, *Crès*, [1923], 8°, 209 p.

Voir c.-r. : *Revue des études hongroises*, 1924 [t. 2.], p. 232.

MARIAY (Edmond). — La Légende du Petit Escarpin Verni. Nouvelle. Traduction de Mme G. de Bornemissza. *L'Echo du Danube*, 5 avril.

MASSONI (Pierre-Anselme). — Les relations franco-hongroises. *Kelet Népe*, novembre (n° 11), pp. 7-10,

Généralités.

MATLEKOVITS (Sandor). — Protection douanière de l'industrie nationale. *Kelet Népe*. (15e année), nos 7-8, juillet-août. pp. 45-48.

MERCIER (Maurice). — La formation de l'Etat tchéco-slovaque. Chartres. *Impr. Félix Lainé* 1923, 195 p.

MESNARD (P.). — Les Eglises roumaines. *Les Lettres*, 1er juillet.

MONTFORT (Paul de). — La politique de M. Benes. *Les Pays du Danube*. 3e année, n° 7, juillet. pp. 158-160.

MORAND (Hubert). — Les livres français en Hongrie. *Les Nouvelles littéraires*, 17 novembre, (n° 57).

MORICZ (Sigismond). — L'écharpe de soie. Nouvelle. Traduction de L. J. Fóthy et Georges Depaquys. *L'Echo du Danube*, juillet.

MOUSSET (Albert). — La petite Entente. Ses origines, son histoire, ses connexions, son avenir. Paris, *Bossard*, in-16, 196 p.

Thèse de la Petite-Entente.

MURET (Maurice). — Hors de France. Lettres étrangères. Littérature hongroise. Le Roman d'un désintégré. *Journal des Débats*, 9 août.

Sur le roman de Michel Babits, *Calife et cigogne*. Et *édition hebdomadaire*, 10 août, pp. 235-7.

NAGY (Ladislas de Gesztely). — La faillite économique de l'Europe orientale. *Les Pays du Danube*. 3e année. n° 6. juin. pp. 109-111.

NAUDET (P.). — La chère Sainte Elisabeth de Hongrie. *Cahiers catholiques*, 10 et 25 janvier.

NIEDERLE (Lubor). — Manuel de l'antiquité slave. T. I. : L'histoire, Paris, *Champion*, 8°, VIII-246 p. — Collection de manuels publiée par l'Institut d'études slaves. — I.

Sur la Hongrie et les Hongrois *passim*, surtout pp. 42-74, 111-114, 156-161, 176-184, 217-219. Voir c.-r. de J. Melich, *Revue des études hongroises*, I. pp. 207-18.

OPOCENSKY (Jean). — Révolutionnaire malgré lui. Les mémoires de Michel Károlyi. *Zahranicni Politika*, n° 8, pp. 530-37.

ORCZY (Baronne). — Un fils du peuple. *Journal des Débats*, édition hebdomadaire, nov.-déc. 1923 et 1924.

Traduction d'un roman anglais à sujet hongrois.

ORMESSON (Wladimir d'). — Dans la nuit européenne. 8°. 300 p. Paris, *Ed. Champion*.

PAIZS (Désiré). — Influence française en Hongrie d'il y a sept siècles. *Les Pays du Danube*, 3e année. Avril, mai, juin, pp. 33-35, 74-76, 107-108.

PAP (D.). — La législation du travail en Hongrie. *Revue internationale du travail* (Genève), novembre. (vol. VIII, n° 5), pp. 695-722.

PASCU (Giorge). — Bibliographie roumaine 1921. *Archivum Romanicum*, vol. VII, pp. 547-572.

Quelques données relatives aux rapports linguistiques entre les Roumains et les Hongrois.

PEKAR (Gyula de). — Les rubis sanglants. Traduction de Mme G. de Bornemissza. *L'Echo du Danube* 21 juillet.

PEKAR (Gyula de). — L'éventail. Nouvelle. Traduction de Mme G. de Bornemissza. *L'Echo du Danube*, 23 septembre.

PEKAR (Gyula de). — Lettre d'un abbé en 1794. Nouvelle. Traduction de Mme G. de Bornemissza. *L'Echo du Danube*, 28 octobre.

PETŒ (Alexandre). — Les directions de la politique extérieure de la Hongrie. *Les Pays du Danube*. (3e année, n° 4.) avril-mai. pp. 40-44, 90-92.

PONTIVY (Georges de). — La Hongrie en quête d'assistance. *Les Pays du Danube*. (3e année, n° 6), juin. 97-99.

PRIBRAM (Alfred-Francis). — Les traités politiques secrets de l'Autriche-Hongrie. (1879-1914). Trad. par Camille Jordan. T. I. Paris, *Costes*, 8°, XV-437 p.

RAKOVSZKY (Iván de). — La réforme administrative en Hongrie. Etude parue dans l'*Echo du Danube*. Ed. de l'*Echo du Danube*. Budapest-Paris, in-12°, 15 p.

REYNALD (Georges). — La Hongrie actuelle. *Correspondance Universelle*, 5 décembre.

RÉGNIER (P.). — En Hongrie après le traité de Trianon : la situation agricole. *L'Economiste français*, 14 avril.

RÉGNIER (P.). — La situation économique de la Hongrie. *L'Economiste français*, 4 juin. 51 : 709-711.

RÉGNIER (Paul). — L'industrie en Hongrie. *Economiste française*, 22 décembre (vol. 51. pp. 772-773).

REVELIÈRE (Marquis de la). — Europe centrale ; étude d'incendie. Paris. *Vernet et Warin éd.*, in-8°, 86 p.

Une partie de cette étude a paru sous le titre : « En Europe centrale ; menaces d'incendie », dans *La Revue Contemporaine*, 1er juillet (71e année), pp. 266-275.

RÉVÉSZ (Béla). — L'appel du village. Nouvelle. Traduction de J.-L. Fóti et Georges Depaquys. *L'Echo du Danube*, 25 juillet.

ROZVANYI (Guillaume). — Le Plongeur. Nouvelle. Traduction de Mme G. de Bornemissza. *L'Echo du Danube*, 8 février.

ROZVANYI (Guillaume). — La mesure. Nouvelle. Traduction de Mme G. de Bornemissza. *L'Echo du Danube*, 8 mars.

SAILE (Théodore). — Influence de la guerre mondiale sur le mouvement de la population des pays européens. *Revue de la Société hongroise de statistique*, octobre-novembre, pp. 174-187

SAN MARTINO (Comte de). — La situation actuelle de la Hongrie. *La Revue de Paris*, 15 mai (30e année, n° 10), p. 304-321.

SASVARI (Armand). — Une lacune de l'exposé de M. Reynald. *Kelet Népe*, novembre (n° 11), pp. 15-18.

Sur les conditions économiques de la Hongrie dans ses rapports avec la France.

SAVAÈTE (A.). — Légende d'un peuple : le crépuscule d'une dynastie : le complot d'Orsova. *Revue du Monde Catholique*, octobre-novembre, décembre.

SIKLOSSY (Paul). — Sarah Bernhardt en Hongrie. Trad. par A. Kováts. *Idées françaises*, septembre.

SIPŒCZ (le Docteur Eugène, Bourgmestre). — Le Cinquantenaire de la Ville de Budapest. *Les Pays du Danube* (Troisième année, n° 5), mai, p. 65-69.

SPECTATOR. — Le Centenaire de Jules Andrássy. *Revue de Hongrie*, 15 mars (t. XXVIII), pp. 129-134.

M. VAN YPERSELE DE STRIHOU. — Notes économiques sur la Hongrie. *Revue de Hongrie* (16e année, t. XXIX), juin-juillet, p. 44-48.

SZABO (Désiré). — Deux orphelins. *Les Pays du Danube*, (3e année, n° 6), juin. p. 117-120. (Traduit par Géza Bárczy).

SZABOKY (Aloyse). — Le commerce extérieur de la Hongrie. *Revue de la Société Hongroise de Statistique.* Budapest, 1re année, n° 2, pp. 49-66 (avril-juin).

SZABOKY (Dr Aloyse). — Le bilan du commerce extérieur hongrois en 1921, 13 p. Budapest [1923].

SZABOKY (Dr Aloyse). — Comment se constituera notre bilan de commerce extérieur dans l'année 1922. 9 p. Budapest [1923].

SZÉCHEN (Cte Nicolas). — M. Hanotaux et la Paix de Trianon. *Revue de Hongrie*, 15 mai, pp. 193-196.

SZÉKELY (François). — Finances, réparations, situation politique. *Revue de Hongrie* (16e année, t. XXVIII), 15 avril, p. 145-148.

SZINI (Jules). — La sentinelle. Nouvelle. Traduction de J.-L. Fóti et Georges Depaquis. *L'Echo du Danube*, 7 octobre.

SZINI (Jules). — Nature morte. Nouvelle. Traduction de Mme G. de Bornemissza. *L'Echo du Danube*, 17 février.

SZINI (Jules). — Trilibi. Nouvelle. Traduction de Mme G. de Bornemissza. *L'Echo du Danube*, 23-24 février.

SZINI (Jules). — Strophes. Nouvelle. Traduction de Mme G. de Bornemissza. *L'Echo du Danube*, 11 mars.

SZTERÉNYI (Baron Joseph). — Une opinion hongroise : La grande pitié de la Hongrie. *La Revue contemporaine*, 1er septembre (79e année, n° 8), pp. 413-5.

TÉGLAS (Béla, le Dr). — Chronique littéraire. Pour la Bibliothèque Universitaire de Budapest. *Revue de Hongrie* (16e année, t. XXVIII), pp. 187-188, 15 avril.

TETMAJER (Wladimir). — L'idée politique polono-hongroise. *Kelet Népe* (15e année, nos 7-8), juillet-août, pp. 49-53.

THIRRING (Gustave). — La statistique de la propriété de maison Budapest. *Revue de la Société Hongroise de Statistique*. 1re année, n° 2, janvier-mars, pp. 18-38.

TISSEYRE (Charles, député). — Une erreur diplomatique. La Hongrie mutilée. Préface de M. de Monzie, sénateur, ancien sous-secrétaire d'Etat. Paris, « *Mercure* », 2e édition, 1923, XIV-111 p.

TISZA (Cte Etienne). — Un tour d'Europe au XVIIe siècle. *Revue de Hongrie*, 15 mai, pp. 204-223.

Sur le journal de voyage du Cte Nicolas Bethlen.

TORMAY (Cécile de). — Scènes de la Révolution communiste en Hongrie. (Traduit par Marcelle Tinayre et Paul-Eugène Régnier). *La Revue universelle*, 15 septembre (t. XIV), pp. 657-676 ; 1er octobre (t. XV), pp. 16-49 ; 15 octobre (t. XVI), pp. 177-205. — En partie réimprimées dans la *Nouvelle Revue Romande*, novembre (n° 12), pp. 2-4. (Lausanne).

TRAZ (Robert de). — Le Personnage invisible. *La Revue de Paris*, 1er février, pp. 549-587.

Cette nouvelle se passe à Budapest, ses personnages sont pour la plupart des Hongrois ; quelques éléments de la couleur locale sont également du pays.

TRAZ (Robert de). — Dépaysements. Les Cahiers Verts, publiés sous la direction de Daniel Halévy. Paris, *Bernard Grasset*, in-8, 196 p.

Pp. 35-87. *En Hongrie.*

TRONCHON (Henri). — Mezőkövesd à Paris. *L'Écho du Danube*, 11 janvier.

TRONCHON (Henri). — Compte-rendu de Z. Baranyai, *A fr. nyelv és müveltség Magyarországon* (Bpest, 1920). *Revue de littérature comparée*, janv.-mars (3e a.), pp. 169-171.

TRONCHON (Henri). — Compte-rendu des ouvrages de L. Buday, *La Hongrie après le traité de Trianon* et de Ch. Tisseyre, *La Hongrie mutilée*. *Revue critique*, 15 mars.

VAJKAI (Julie-Eve). — Les Ouvroirs d'enfants. Genève, *Ed. de l'Union Internationale de Secours aux Enfants* [Genève]. 16°, 80 p. avec 8 illustrations.

Sur les ouvroirs de Budapest, œuvre du Comité britannique de l'U. I. S. E. — C.-r. *Revue Internationale de la Croix-Rouge*, août (5e année), p. 833.

VALKANYI (R.). — La Faculté de Médecine de l'Université de Budapest. *La Presse Médicale*, 8 décembre (n° 98).

VALOUS (Guy de). — A travers la presse étrangère. Autriche et Hongrie. *Le Correspondant*, 25 janvier, 25 juillet.

WINDISCHGRAETZ (Prince Louis). — Mémoires. Traduits par le Cap. Chomel de Jarnieu. Paris, *Payot*. Collection de mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la guerre mondiale, 368 p.

WLASSICS (Jules, le baron). — Culture nationale et droits minoritaires. — Réponse au Président de la Commission de Coopération Intellectuelle de la Société des Nations. *Revue de Hongrie* (16e année, t. XXIX), juin-juillet, p. 10-15.

WLASSICS (Dr Jules). — De la justice internationale obligatoire. Traité entre l'Autriche et la Hongrie. *Kelet Népe*, avril, pp. 1-5.

ZEILLER (Jacques). — Paganisme oriental et hérésie chrétienne en pays danubien. *Le Correspondant*, 25 septembre.

— Les accidents du travail. *Informations Sociales*, vol. VII, n° 8. Bureau International du Travail. Hongrie, pp. 38-40.

— Accord relatif à l'arbitrage entre l'Autriche et la Hongrie, signé à Budapest le 10 avril 1923. Société des Nations. — *Recueil des Traités*, vol. XVIII, p. 98-101.

— Actes et documents relatifs aux arrêts et aux avis consultatifs de la Cour, n° 4. 4e session (extraordinaire). Documents relatifs à l'avis consultatif n° 8 (Jaworzina). — Publications de la *Cour Permanente de Justice Internationale*. Série C. Leyde, Sijthoff, 438 p. — Recueil des avis consultatifs. Affaire de Jaworzina. Série B, n° 8. — Publication, etc., Leyde, Sijthoff, 57 p.

L'objet du litige est le village et le territoire de Javorina, ayant appartenu à la Hongrie.

— L'agriculture. *Informations sociales*. Vol. VI. Bureau International du Travail. Hongrie : Salaire des ouvriers agricoles. N° 1, pp. 47-48. N° 6, pp. 44-45. Subsides du Gouvernement en faveur de maisons pour ouvriers agricoles. N° 11, pp. 38-39.

— Annuaire International du Travail. Genève, 8°, 1120 p.

Hongrie : pp. 93-95, 306-311, 660-665, 912-918, 990, 1044-1047.

— *E.* : Le Cte Bethlen. *Europe Nouvelle*, 12 mai, p. 580.

— Bulletin périodique de la presse hongroise. Ministère des Affaires Étrangères [de la France]. nos 69 à 77.

— Le catholicisme en Tchécoslovaquie. L'Eglise après quatre ans de lutte. *Documentation catholique*, 31 mars.

— Quelques chiffres concernant la situation économique dans la Hongrie. *Revue de la Société Hongroise de Statistique*. 1re année, n° 1, janvier-mars, p. 48 ; n° 2, p. 96 ; n° 3, p. 144 ; n° 4, p. 190.

— Société des Nations. — Commission de Coopération Intellectuelle. Procès-verbaux de la Deuxième Session. Genève, 26 juillet-2 août. C. 570. M. 224. 1923.

Hongrie, p. 54.

— Hongrie. La rémunération du travail. Commissions paritaires de fixation de salaires. *Informations sociales*. (Bureau International du Travail.) Vol. VIII, nos 6-13, 9 novembre-28 décembre, pp. 138-139.

— Compte-rendu de l'Office National d'Emission du Royaume de Hongrie à M. le Ministre R. Hongrois des Finances sur l'exercice 1921-1922. 49 p.

— Hongrie. Vers une Confédération danubienne. *Revue contemporaine*, 1er avril.

— Les conditions du travail. *Informations Sociales*. Vol. VI, n° 9. Bureau International du Travail. Hongrie : Conditions de travail dans la boulangerie, pp. 22-23.

— Société des Nations. — Conférence Financière de Bruxelles 1920. Les recommandations et leur application. Examen après deux ans. C. 10. M. 7. 1923. II. Vol. I. Edition nouvelle et augmentée. Genève. 1922, 8°. Hongrie, pp. 83-106.

— Le Conflit entre la Tchécoslovaquie et la Hongrie. *Service d'information tchécoslovaque*, n° 1. Prague, 8°, 34 p.
Sur l'incident du 10 avril 1923, dit l'incident du douanier Sedlaček. « Manuscrit imprimé. »

— Convention entre la France et la Hongrie au sujet du règlement des dettes hongroises envers les ressortissants français visées par l'article 231 du Traité de Trianon, signée à Paris, le 31 janvier 1921. Société des Nations. — *Recueil des Traités*. Vol. XV, pp. 221-232.

— Convention commerciale entre le Royaume de Hongrie et la République d'Autriche, signée à Budapest le 8 février 1922. Société des Nations. — *Recueil des Traités*. Vol. XVI, pp. 74-130.

— Le développement du catholicisme. Hongrie. *Nouvelles religieuses*, 1er avril.

— La coopération. Informations sociales. Bureau International du Travail. Hongrie : Projet de loi concernant les sociétés coopératives de production des terrassiers. Vol. V, n° 5, pp. 41-42. La Hangya. Vol. V, n° 13, pp. 39-41 ; vol. VI, n° 5, pp. 32-34.

— Délimitation de la frontière entre la Hongrie et la Tchéco-Slovaquie dans la région de Salgó-Tarján. *Journal Officiel de la Société des Nations.* 4e année, n° 3, mars, pp. 282-293 ; n° 6, juin, pp. 632-634.

— *Mercure de France :* 15 février. Compte-rendu du livre de M. *Varga* sur *La Dictature du prolétariat* qui se réfère à la révolution soviétique de Hongrie.

— Echange de notes entre les Gouvernements hongrois et suédois comportant un arrangement relatif à l'échange de notifications concernant les aliénés. Vienne, le 26 mai 1921 ; Budapest, le 26 février 1923. Société des Nations. — *Recueil des Traités.* Vol. XVII, pp. 36-42.

— Echange de notes entre les Gouvernements de Hongrie et du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes au sujet de la prolongation du délai d'émigration prévu au troisième alinéa de l'article 63 du Traité de Trianon. Belgrade, les 17 et 20 mars 1923. Société des Nations. — *Recueil des Traités.* Vol. XVI, pp. 448-450.

— Emigration et retour des émigrés des pays de la Sainte Couronne Hongroise de 1882 à 1913. XLI+106 *+120 pp. Budapest. (Edition française). [1923]. (Publications statistiques hongroises. Nouvelle série. Vol. 67).

— L'Emprunt hongrois. L'aide financière à la Hongrie et l'opinion publique tchécoslovaque. Prague. « *Imprimé comme manuscrit. Confidentiel* ». 39 p. [Même présentation typographique que les publications de l'*Orbis*, Prague, maison d'édition du Gouvernement].

1. Point de vue de principe. 2. Similitude des conditions économiques dans les Etats de l'Europe Centrale. 3. Les forces économiques de la Hongrie. 4. Causes du bouleversement économique de la Hongrie. 5. Conclusion. Conditions du succès de l'assainissement en Hongrie.

□ : L'Affaire de l'emprunt hongrois. *Kelet Népe.* (15e année.) Octobre, pp. 1-8.

— Engagements internationaux pris par la Hongrie en ce qui concerne la dynastie des Habsbourg. Budapest, les 31 octobre, 4, 5, 6 et 12 novembre 1921. Société des Nations. — *Recueil des Traités.* Vol. XIV, 1922-1923, pp. 384-394.

— *Société des Nations.* Enquête statistique sur les armements nationaux. Première Partie. Forces militaires, navales et aériennes en temps de paix (1923). Genève. 4°. A. 20. 1923. IX.

Hongrie : pp. 33-34.

— Enquête sur la production. Rapport général. Bureau International du Travail. Genève. Tome Ier. Gr. 8°, 444 p. Tome II (en deux volumes). Gr. 8°, x-1356 p.

Hongrie *passim.*

— Études et informations commerciales de la Banque nationale française du Commerce extérieur. Bulletin hebdomadaire. N^os^ s'occupant de la Hongrie : 69, 88, 93, 95, 98, 102.

— Expropriation par la Roumanie des biens immobiliers des optants hongrois. *Journal Officiel de la Société des Nations*. 4e année, n° 6, juin, pp. 703-704. Requête adressée le 15 mars 1923 par le Gouvernement hongrois au Conseil de la Société des Nations, aux termes de l'article 11 du Pacte. N° 7, juillet, pp. 729-735. N° 8, août, pp. 886-902, p. 904, pp. 1009-1014.

— Expropriation par le Gouvernement roumain des biens immobiliers des optants hongrois. Rapport à la quatrième Assemblée de la Société des Nations sur l'œuvre du Conseil, sur le travail du Secrétariat et sur les mesures prises pour exécuter les décisions de l'Assemblée. Genève. A. 10, pp. 31-34.

— Extrait du mémorandum adressé par le parti hongrois de Yougoslavie à M. Pasitch, Président du Conseil serbe. *Pays du Danube*, avril, pp. 57-64.

— *Fax :* La question slovaque. *Le Flambeau*, 31 octobre (6e année, n° 10). Bruxelles, pp. 365-374.

P. 373. Paroles de M. Karl *Stúr*, chef du parti slovaque *gouvernemental* de la ville de Nitra : « Messieurs, dit M. Stúr, — et ces paroles sont mémorables, — il faut savoir qu'aucun de nous, jamais, n'avait rêvé le partage de la Hongrie. Nous espérions la défaite des puissances centrales, et l'autonomie slovaque, peut-être, comme présent de la Hongrie vaincue... Mais le démembrement de la Hongrie millénaire, jamais !... En août 1918, je vous le dis en vérité, Messieurs, nous étions à mille lieues de la Slovaquie indépendante, et à cent mille lieues de la Tchéco-Slovaquie. Mais je vais vous raconter notre révolution, ma révolution, dit le notaire Stúr en se rengorgeant... » Ainsi parla un Slovaque tchécophile.

— *G. O. :* Chronique de Hongrie. *Revue Contemporaine*, janvier.

*** : La Hongrie reste l'Alliée de l'Allemagne. *Revue bleue*, 17 novembre, pp. 765-6.

Propagande de la Petite Entente.

*** : La Hongrie se prépare pour la Revanche. *Revue bleue*, 5 mai, pp. 293-295.

Propagande de la Petite Entente.

— Hors de France. Le clergé hongrois pendant le communisme. *Nouvelles religieuses*, 1er octobre.

— Hongrie. Le synode de Veszprém. *Nouvelles religieuses*, 15 octobre.

— L'Inspection du Travail. Le développement et le régime actuel de l'organisation dans différents pays. *Bureau International du Travail*. Genève, 4°, 338 p.

Hongrie, pp. 162-167.

— *X. :* L'Italie, la Hongrie et l'Europe Orientale. *Revue de Hongrie* (16e année, t. XXIX), juin-juillet, p. 24-28.

— Législation nationale du travail. *Informations sociales.* Bureau International du Travail. Vol. V.

Hongrie : Projet de loi sur le maintien de l'ordre public. N° 3, pp. 7-8.
Projet relatif à la protection des enfants, des jeunes gens et des femmes. N° 9, pp. 7-9.

— J. H. — Lettre de Hongrie. *La Revue Contemporaine*, 15 décembre, pp. 381-2.

— *M. P. de M. :* Emeric Madách. *Les Pays du Danube* (3e année, n° 6), juin, p. 126-127.

— Mémoire du Gouvernement hongrois à la Commission des Réparations relatif à l'exécution de l'article 181 du Traité de Trianon. *Les Pays du Danube* (3e année, n° 5), mai, p. 84-85.

— Mémorandum au sujet de la réannexion de territoires hongrois à la Hongrie. *Pays du Danube*, 3 : 26-30 (janvier-mars).

— Migrations. Revue d'ensemble. *Revue Internationale du Travail.* Vol. VIII, n° 3, septembre. Hongrie, pp. 457-458.

— Minorités juives en Hongrie. *Journal Officiel.* Société des Nations. 4e année, n° 2, février, pp. 161-169.

— Le nom des villes roumaines de Transylvanie et des autres provinces nouvelles. *Géographie*, février.

— *Ks., Dr. :* Notes économiques. — La question de notre indépendance économique dans ses rapports avec les Etats successeurs. — Les fluctuations du change de la couronne et ses répercussions sur la vie économique. *Revue de Hongrie* (16e année, t. XXVIII), 15 avril, pp. 189-192.

— Le parti uni des Hongrois de Transylvanie. *Les Pays du Danube* (3e année, n° 4), avril, pp. 55-56.

— *J. F. S. :* Relations germano-hongroises. Après le traité secret conclu en 1848 entre la Prusse et la Hongrie. *La Croix*, 27 septembre.

— Rapport sur la détermination de principes généraux pour l'inspection du travail. Conférence internationale du Travail. Cinquième session. Genève, octobre. *Bureau International du Travail*, 8°, 228 p.

Hongrie : pp. 17, 39-40, 82-83, 142-145.

— Le recensement de la population de 1920. Partie I. Principales dates démographiques de la population suivant les communes et les fermes et établissements plus peuplés. VI+40*+303 pp. Budapest. (Edition française à part.) (*Publications statistiques hongroises.* Nouvelle série. Vol. 69.) [1923].

— Reconstruction de la Hongrie. Rapport du Comité Financier. *Société des Nations.* C. 726, 1923, II, 30 novembre, 11 p.

— Reconstruction de la Hongrie. Observations de la Délégation Hongroise sur le Rapport du Comité Financier au Conseil. *Société des Nations.* C. 731, 1923, II, 4 décembre, 2 p.

— Reconstruction financière de la Hongrie. Protocole n° I. Déclaration. *Société des Nations*. C. 773. (1), 1923, II. 3 janvier 1924, 2 p. (bilingue).

— Reconstruction financière de la Hongrie. Protocole n° II. *Société des Nations*. C. 774. (1), 1923, II. 3 janvier 1924, 6 p.

*** : La répartition des dettes autrichiennes et hongroises entre les Etats successeurs. *Revue de Sciences et de Légist. financ.*, janvier-mars, pp. 81-85.

— La situation des minorités en Slovaquie et en Russie-Subcarpathique. Mémoire à la Société des Nations. (Par les Présidents : du parti chrétien-social en Slovaquie ; du parti des agriculteurs et petits industriels hongrois ; de l'Union des partis oppositionnels en Slovaquie et en Russie subcarpathique ; du parti allemand du Zips ; des partis hongrois de la Russie subcarpathique ; de la section slovaque du parti chrétien-social ; parti hongrois du droit). Losonc (Tchéco-Slovaquie), avril, 8°, 67 p.

— *J. G.* : Le théâtre en Hongrie. *Revue Contemporaine*, 15 octobre, pp. 139-141.

— La vie sociale. *Informations sociales*. Bureau International du Travail.

Hongrie : Vol. VI, n° 3, pp. 12-13. La liberté syndicale. Vol. VI, n°8, pp. 27-32. Le droit de réunion et d'association. Vol. VII, n° 1, pp. 8-11.

PETŐFIANA [1]

1923

BONNEFON (Jean de). — La Hongrie et son poète national. Conférence faite le 17 mars 1923 au Cercle Militaire de Nice. *L'Echo du Danube*, 23 mars.

1. Le centenaire du poète hongrois célébré dans le Grand Amphithéâtre de la Sorbonne, le 26 janvier 1923, a donné naissance à un grand nombre d'articles de journaux et de revues que nous avons cru intéressant de grouper ensemble.

M. H. Jelinek, l'habile propagandiste des lettres tchèques, écrit, p. 256 du n° du 1er janvier 1923 du *Mercure de France*, en parlant du poète slovaque Hviezdoslav, ce qui suit : « traducteur... du slovaque Petrovich qui a donné, sous le nom de Petőfi les plus beaux vers à la poésie magyare ». Tout le monde sait que le nom de famille du poète hongrois était *Petrovich*. Mais la tournure de M. Jelinek est à retenir. On devrait donc dire selon lui :... « le général génois-corse Buonaparte qui sous le nom de Napoléon Ier est devenu Empereur des Français », ou : « le hongrois Paul Országh qui a donné, sous le nom de Hviezdoslav, de beaux vers à la poésie slovaque »... Et comment parler de ceux-là qui n'ont même pas pris la peine de changer leur nom à consonnance étran-

BONNEFON (Jean de). — Discours de —. *La Liberté*, 28 janvier.

BONNEFON (Jean de). — Discours de —. *Le Petit Niçois*, 11 février.

BONNEFON (Jean de) et **RÉGNIER (P.)**. — Poëmes choisis de Petoefi Sandor traduits en français par — avec une notice de Jean de Bonnefon. Paris, *Édition du Centenaire*, 1823-1923. In-16°, 126 p. Imprimerie Eimann et Saytour. Nice.

(C.-r. de H. Tronchon, *Revue critique d'histoire et de littérature*, 1er juillet 1923, pp 254-256).

COUDEKERQUE-LAMBRECHT (André de). — L'œuvre de Petöfi Sándor. *La Croix*, 21-22 janvier.

DELARUE-MARDRUS (Mme Lucie). — A Petöfi Sándor. Poème inédit. *L'Echo du Danube*, 29 mars.

DONTCHEFF. — Le centenaire de Sandor Petöfi. *Echo de Bulgarie* (Sofia), 26-29 mai.

DONTCHEFF. — Le recueil littéraire en l'honneur de Petöfi. *Echo de Bulgarie*, 12-13 juin.

ESPIAU (Marcel). — Le poète Petöfi. *L'Eclair*, 27 janvier.

FERENCZI (Zoltan). — Petöfi. A propos du Centenaire. *Écho du Danube*, 31 décembre 1922.

FOTI (Louis-Joseph). — Petoefi Sándor. Le poète national magyar. Un héros de légende. *Le Figaro*. Supplément littéraire du 28 janvier.

Adapté par Georges Delaquis. Avec la traduction de trois poésies : *Une pensée me tourmente... ; Comment faut-il ? Automnale*, par les mêmes.

GESZTESI (Jules). — Alexandre Petöfi, poète de l'amour et de la liberté. *Magasin Pittoresque*, 1er février.

KOVATS (Albert). — Petöfi et la France. *Idées françaises*, juin.

MASSON (G.-A.). — Le centenaire de Petöfi. *L'Horizon*, 13 janvier.

MASSON (Georges-Armand). — Le centenaire d'Alexandre Petöfi. *Floréal* (revue littéraire). Reproduit par l'*Écho du Danube*, 3 mars.

MONTMARSON (Raoul). — Petöfi Sándor ou la Jeunesse magnifique. *L'Est Républicain* (Nancy, 7 février, reproduit dans l'*Écho du Danube*, 3 mars.)

MORAND (Hubert). — Au jour le jour : *Alexandre Petoefi*. (Souvenirs de l'inauguration de la Maison de Petoefi à Budapest en 1909 et quelques mots sur le sujet français de l'épopée fantastique *Jean le Héros*, à propos de la fête littéraire du centenaire de Petoefi.) *Journal des Débats*, 26 janvier.

gère ? Faudrait-il traiter d'Allemands les illustres savants et écrivains tchèques : F.-L. Rieger ou Jos. Jungman, ou les éminents hommes d'Etat et diplomates tchèques comme MM. G. Habrmann, Winter, Flieder, Fierlinger, Pergler et *tutti quanti* ?

NYS (Robert de). — Etude sur Petöfi. *Les Nouvelles Littéraires* (reproduite par l'*Écho du Danube*, 4 janvier.)

PEKAR (Gyula de). — Discours prononcé à la Sorbonne. *L'Écho du Danube*, 30 janvier.

PETOEFI (Alex.) — Une pensée me tourmente... Trad. de Philippe Gaulois. *L'Écho du Danube*, 7 juillet.

POHER-BEXHEFT (Mme). — Le centenaire de Petöfi Sandor. *La Renaissance*, 26 janvier.

RADO (Antoine). — Henri-Frédéric Amiel et Petöfi. *Revue de Hongrie* (XVIe année. Tome XXVIII), 15 avril, pp. 178-181.

Le morceau *Grillon de Mai* d'Amiel (*Anthologie du XIXe siècle*, Paris, 1880, Lemerre, pp. 382-4) n'est qu'une adaptation d'une poésie de Petöfi intitulée *Szülöföldemen* (Dans mon pays natal). Voir *Revue des études hongroises*, 1923 [t. 1], pp. 113-116.

RÉGNIER (P.-E.-G.). — Alexandre Petoefi. *La Vie des Peuples*. 10 janvier (n° 83), pp. 165-182.

RÉGNIER (Paul). — Le centenaire de Petöfi. *L'Echo de Paris*, 25 janvier.

RÉGNIER (Paul). — Le centenaire de Petöfi Sándor. *Le Petit Journal*, 26 janvier.

RÉGNIER (P. E. G.) — Un centenaire : Alexandre Petoefi. *Revue Bleue*, 17 février, p. 112, n° 4, pp. 114-115 ; *Le Figaro*, 26 janvier, avec portrait.

SAINT-RÉAL. — Le centenaire de Petöfi. *Le Gaulois*, 27 janvier.

VIKAR (B.). — Hommage à Petöfi. Thalès Bernard, François Coppée, Sir John Browning, Aleardo Aleardi, Pier Emilo Bossi, Udo Brachvogel, Hermann Rollet, Günther Walling, Dr. J. Goldschmidt poètes, Vikár Béla, Abrányi Emil, Radó Antal, Jókai Mór, Lampérth Géza traducteurs. *Société La Fontaine*. Budapest, 12°, 39 p.

Recueil de poésies adressées en hommage à la mémoire de Petőfi. Parmi les poésies françaises on donne : *Au poète hongrois Alexandre Petőfi* de Thalès Bernard (avec la traduction hongroise de M. Vikár) ; *A Petőfi* de François Coppée (Strophes dites par l'auteur parlant au nom des hôtes français de la Hongrie, le 12 août 1885, devant la statue de Petőfi, à Budapest ; avec la traduction hongroise d'Emile Abrányi.)

WAGNER (Grete). — Un grand poète révolutionnaire hongrois, Sándor Petoefi. Accompagné de la traduction de *Pendez les Rois ! L'Humanité*, 28 janvier.

L'auteur, qui dit avoir traduit cette poésie du hongrois, semble ignorercette langue.

ZBOROWSKY (François). — Le poète hongrois Alexandre Petöfi (1823-1849) à propos du centenaire de sa naissance. *Etudes* (Revue catholique d'intérêt général), 5 novembre, (t. 177, n° 21), pp. 344-352.

— Un centenaire. *Le Cri de Paris*, 19 janvier.

— Le centenaire de Petöfi Sándor. *Le Figaro*, 26 janvier.

— Le centenaire de Petöfi. *République Française*, 27 janvier.

— Le centenaire de Petöfi Sándor à la Sorbonne, communiqué. *La Croix*, 28 janvier.

— Un centenaire en Sorbonne, communiqué. *La Liberté*, 12 février.

— Le centenaire de Petöfi à Sofia. Discours du Prof. M. Arnaoudoff, prononcé à l'occasion de la fête de P. à Sofia. Discours prononcé par le Prof. Eugène Kasztner. *Écho du Danube*, 23-24 juin.

— *Comœdia*. 21 janvier. Solpray (N. de). — *Alexandre Petoefi*. Commémoration à propos du centenaire du poète. — *Pages Choisies de Petoefi Sándor*. Compte-rendu de la traduction de Jean de Bonnefon et P. Régnier. — *Cinq poèmes de Petoefi*. Traduction en vers par J.-L. Fóti et G. Delaquys.

— *Comœdia*. 27 janvier. *Le Centenaire de Petoefi Sándor*. Sur la fête à la Sorbonne. — *Ode à Petoefi* par Maurice Rostand.

— *Hommages à Petöfi*. — Déclarations de MM. F. Strowsky, H. Lichtenberger, P. Hazard, H. Tronchon, Ch. Clerc et de Mme Lilly Poher-Bexheft. *L'Echo du Danube*, 27 février.

— (J. G.). — Lettre de Hongrie. Le centenaire de Petöfi Sándor. *La Croix*, 12 janvier.

— On a fêté le poète hongrois Petöfi Sandor qui aima bien la France. *L'Œuvre*, 27 janvier.

— Poèmes à Petöfi : Maurice Rostand : Ode à Petöfi Sándor. Jean Sarment : Au poète magyar Petöfi Sándor, mort sur un champ de bataille à 26 ans. *L'Écho du Danube*, 31 janvier.

1924[1].

ALLIX (Juliette). — La population de la Hongrie. *Annales de Géographie*. 15 janv. pp. 84-85.

APPONYI (Albert Cte). — L'emprunt extérieur. *Kelet Népe*, 18 janv. (XVIe a. n° 2), pp. 1-3.

APPONYI (Comte Albert). — Lettre à M. Henri Bergson. *Kelet Népe* (XVIe a. Nos 15-18.) oct.-nov. pp. 19-22.

APPONYI (Comte Albert). — Lettre à M. Henri Bergson sur les conditions du travail intellectuel en Hongrie. *Revue de Hongrie* (XVIIe a. Tome XXX.) 15 nov. pp. 133-136.

BARTOKY (Joseph de). — Il n'y aura pas de déluge. Nouvelle. Traduction de Mme G. de Bornemisza. *L'Écho du Danube*, 1er janv.

1. Les articles de la deuxième année [1924] de la *Revue des études hongroises et finno-ougriennes* ne sont pas compris dans cette bibliographie.

BERZEVICZY (Albert de). — La Hongrie et les Hongrois des pays avoisinants. *Revue de Hongrie.* (XVIIe a. T. XXX.) 15 avril. pp. 147-152.

BOROVICZÉNY (Aladar). — Le roman des Habsbourg. Les grands plans de Charles avant le second « putsch ». Mémoires. *Le Matin,* à partir du 18 février.

CAHEN (Gaston). — Les Mongols dans les Balkans, *Revue historique,* mai-juin. (t. 146), pp. 55-59.

D'après le livre de P. Nikov, *Les rapports des Tartares et des Bulgares.* Sofia, 1921 (en bulgare).

COMBE (Ed.). — Musique populaire hongroise. *La Semaine Littéraire* (Genève), 30 août n° 1600, pp. 417-19.

A propos du recueil de BARTÓK et KODÁLY, *Chansons populaires.* Budapest, 1923. Voir notre *Revue des études hongroises,* 1924 [t. 2], p. 215.

CONCHA (Victor). — Le nouveau droit international. *Revue de Hongrie.* (XVIIe a. T. XXX.) 15 novembre, pp. 137-149

CZEKE (Mlle Marianne de). — Revue des revues hongroises. *Revue de Hongrie.* (XVIIe a. t. XXX.) 15 avril, pp. 187-194 ; 15 mai-15 juin, pp. 245-250 ; 15 juillet-15 août, pp. 46-52 ; 15 oct., pp. 129-132 ; 15 déc. pp. 208-212.

DALMAY DE LA GARENNIE (Cap.). — La Ruthénie tschécoslovaque (*sic* !) Russie subcarpathique. *Annales de Géographie,* 15 septembre. (N° 185). pp. 443-456.

Certaines de ses affirmations (surtout chap. III, « Les populations », chap. IV, « L'Etat politique ») sont sujettes à caution.

DAMI (Aldo). — Examen de conscience. La presse romande. Genève, gr. in-8°, 197 p.

Hongrie : *passim.* — Propagande de la Petite-Entente : *passim.*

DANILOFF (Georges). — La campagne de l'armée russe sur la Vistule au mois d'octobre 1914. *Revue d'histoire de la guerre mondiale.* N° 4. pp. 216-232.

DANIÉLOU (Charles). — Le Traité de Trianon, Paris, Figuière.

Bref c.-r. *Mercure de France,* 15 octobre, p. 563.

DÉRY (Tibor). — « La Grande Vache ». Poème traduit du hongrois, *Revue Européenne,* 1er novembre.

Reproduit par le *Mercure de France,* 15 décembre, pp. 739-740.

DOROGHY (Samuel, général). — La bataille de Limanova. *Kelet Népe,* 18 janvier. (XVIe a., n° 2), pp. 19-25.

DOUMERGUE (Emile). — Choses de Hongrie. *Foi et Vie.* 16 avril.

A propos du livre de Draghicesco : *La Transylvanie,* 1918.

DUNAN (Renée). — Le Brigand Hongre. Aux Editions de *Tentatives.* Chambéry, 1924. 63 p.

Sujet hongrois, genre Victor Tissot.

ECKHARDT (Alexandre). — Le double aspect de l'âme hongroise. *Revue de Genève*, février, pp. 212-228.

[**EGYED (Etienne)**]. — Principes fondamentaux de la Constitution de Hongrie. Budapest, éd. *Oriens*, 16 p.

EISENMANN (Louis). — Un pays de liaison entre l'Orient et l'Occident européens : la Russie subcarpathique. *L'Europe Nouvelle*. 15 nov. pp. 1525-1528.

Thèse gouvernementale tchécoslovaque. Article de propagande.

FABRE-LUCE (Alfred). — La Victoire. « Les Documents bleus ». N° 11. Paris, *Nouvelle Revue Française*, 8°, 428 p.

Hongrie, et *Autriche-Hongrie*, passim.

FELLNER (Frédéric). — La situation financière de l'Etat hongrois. *Revue économique internationale* (Bruxelles). juillet.

FESZTY (Mme Arpad). — La religion de Jókai. Extrait des mémoires. Traduction de Mme de Bornemisza. *Écho du Danube*, 9 mars.

GOELLNER (Aladar). — Quelques aspects de l'Emprunt hongrois. *Bulletin de l'Association des Elèves et anciens Elèves de l'Institut des Hautes Études Internationales de Paris*. Paris, Rousseau, pp. 28-40.

G. de H. — La réforme de l'enseignement secondaire en Hongrie. *Revue de Hongrie*. (XVIIe a. T. XXX). 15 avril. pp. 161-167.

HEVESI (Alexandre). — Shakespeare sur la scène hongroise. *Revue de Hongrie*. 15 janvier. (XVIIe a. T. XXX), pp. 23-33.

HEVESY (André de). — La Bibliothèque du Roi Matthias Corvin. Pour les membres de la Société française des reproductions de manuscrits à peintures. Paris, 1923 [? 1924], 103 p. et LII planches.

HORN (Emile). — A travers la presse étrangère. Revues de Hongrie. *Le Correspondant*, 25 mai. (a. 96e, n° 1480), pp. 732-742.

Analyses des articles de MM. Berzeviczy, Nagy-Gesztelyi, Zelovich, Balanyi, Kováts, parus dans le *Budapesti Szemle*, *Katholikus Szemle*, *Pester Lloyd*.

HORVATH (Eugène). — La politique extérieure de la Roumanie (1856-1920). (II), *Revue de Hongrie* (XVIIe a. T. XXX.) 15 oct. pp. 100-109. (III). 15 nov. pp. 150-157.

IORGA (N.). — La pénétration des idées de l'Occident dans le Sud-Est de l'Europe aux XVIIe et XVIIIe siècles. *Revue historique du Sud-Est européen*. 1re a. pp. 1-36. (Bucarest-Paris).

IVRAY (Jehan d'). — Jean de Bonnefon intime. *La Revue Mondiale*, 15 septembre pp. 159-167.

Touche aussi son activité pour la Hongrie.

JESZENSZKY (Alexandre). — La faculté de médecine de « l'Université R. H. Etienne Tisza » de Debrecen. *Revue de Hongrie* (XVIIe a. T. XXX.) 15 nov. pp. 158-163.

JOHANNET (René). — L'hégémonie française en Europe centrale et ses limites. *La Revue Universelle*, 1er févr., pp. 370-375.

JOHANNET (René). — Le Principe des Nationalités. Paris.

JOKAI (Maurice). — Pater Péter ou les trésors engloutis. Roman. *L'Homme Libre* (Quotidien de Paris). A partir du 1er janvier 1925 (Introduction dans le numéro du 31 décembre 1924.)

KARINTHY (Frédéric). — Le lacet. Traduction de Mme G. de Bornemisza. *Écho du Danube*, 9 mars.

KNOB (Alexandre, le Dr). — Notes économiques. — L'emprunt extérieur et l'attitude de la Petite Entente. — Le nouveau tarif douanier. — Les efforts en vue de stabiliser la couronne hongroise. *Revue de Hongrie*. (XVIIe a. T. XXX). 15 févr. pp. 94-96.

KOVACS (Aloyse). — Principaux résultats du recensement hongrois de l'an 1920. *Revue de la Société hongroise de Statistique*. Juillet-Septembre. pp. 97-102.

KROFTA (Camille). — Michel Károlyi et les Slovaques. *Gazette de Prague*, 30 avril.

A propos du livre de M. M. Károlyi.

LAMBELIN (Roger). — Le péril juif. L'impérialisme d'Israël. Paris, *Bernard Grasset*, [1924], 8°, VIII, 320 p.

Les Juifs de Hongrie, pp. 137-147 ; d'après A. de Hevesy, J.-J. Tharaud et C. de Tormay.

LECHNER (Jenoe). — Les monuments artistiques de la Ville de Budapest. Budapest Müemlékei [1924]. g. 8°, 255 p. Edition de la Ville de Budapest et de la Commission Nationale des Monuments.

Ouvrage hongrois. L'explication des illustrations est donnée en français (et en allemand, italien et anglais). En outre, en français : Lechner : *Les monuments artistiques de la Ville de Budapest* (pp. 9-11).

LEURQUIN (Robert). — La Restauration des Habsbourgs, *Le Flambeau*, 31 août. (7e a nº 8). pp. 429-444.

LUKACS (Ladislas de). — De mes souvenirs. — Histoire d'une lettre. *Revue de Hongrie*. (XVIIe a. T. XXX.) 15 mai-15 juin. pp. 195-201.

MAGYARY (Géza de). — Les rapports internationaux du droit hongrois privé. *Journal du droit international*. (51e a.), pp. 591-603.

MANTEAU (Armand). — La Hongrie intellectuelle après la guerre. *La Revue Contemporaine*. 1er mai. pp. 531-540.

MASSONI (Pierre-Anselme). — La France et la littérature hongroise. *La Revue Mondiale*, 1er oct. (XXVe a.) pp. 286-295.

Cf. *Revue de Hongrie*. 15 février 1925. pp. 77-79.

MEILLET (A.). — Les langues dans l'Europe nouvelle. Les idées et les faits. Paris, *Payot*, 1918, 340 p. *La langue hongroise :* pp. 56, 58, 235 et suiv.

Écho du Danube : De nos lecteurs : M. Meillet et l'érudition hongroise. 3 janvier 1924.

MIKSZATH (Coloman). — Prakovsky, le forgeron sourd, roman, traduit du hongrois par Mlle Marguerite Collineau. *Revue de Hongrie.* (XVIIe a. t. XXX.) 15 avril, pp. 171-182 ; 15 mai-15 juin, pp. 227-236 ; 15 juillet-15 août, pp 22-29 ; 15 sept., pp. 80-87 ; 15 nov., pp. 164-169.

MURET (Maurice). — Michel Károlyi. *Le Flambeau.* (Bruxelles), 31 décembre, pp. 477-481.

A propos du livre de M. Oscar Jászi.

OLIVIER (Dr Jean). — Le Pacha de Bude. *Revue historique vaudoise.* Lausanne. Mai. pp. 157-160.

A propos de l'article de Z. Baranyai, *Le Pacha de Bude.* Bibliothèque Universelle (Lausanne), 1922.

ORBOK (Attila). — Le poète. Scène de la vie hongroise en 1 acte. A la mémoire de Petöfi, Trad. par Marie Krafft-Füredy. Budapest, éd. *Académie La Fontaine.* 8°, 30 p.

OTTLIK (Georges de). — Hongrie. La Reconstruction. *Revue de Genève,* novembre (n° 53), pp. 588-597.

PAGET (Jacques). — Dans les Carpathes. A la recherche d'une civilisation. *Etudes* (revue catholique d'intérêt général), 5 avril (61 a., t. 179e), pp. 79-91.

Sur les Ruthènes des Carpathes et sur leur pays. Quelques passages : « ... Ils ne savent quel mauvais sort les a privés de leurs maîtres habitués. Les voilà perdus, sans guide, sans direction. Ils ont bien d'autres maîtres, les Tchèques, dont ils essayent d'apprendre aujourd'hui les idées, l'histoire et même le nom. Mais il y a cinq ans, ils ignoraient tout cela. Ils trouvent le changement un peu brusque... N'allez pas chercher dans ses annales ou sa littérature le récit d'une guerre nationale, ou les dits d'un héros populaire ; de héros, ils ne connaissent que le magyar Jean Hunyade... Ce peuple pouvait espérer un avenir meilleur : désireux, en somme, de rester fidèle à son Dieu, austère de vie, simple et sain, il aurait pu s'élever tranquillement à la vie des nations... Mais attaqué de partout, sur le terrain politique, où les traités lui ont fait une situation vraiment ingrate... ce peuple roussine, dans sa marche vers la liberté, est fortement secoué, tiraillé, meurtri. — ... Mais ils ne veulent pas s'unir, ni s'allier à leurs frères Slovaques. Que sont-ils, que peuvent-ils devant la foule de leurs adversaires ?... En tous cas, si les Tchèques, chargés officiellement d'une tutelle qu'on dit provisoire, ne changent pas de tactique, s'ils ne donnent pas satisfaction aux besoins religieux du peuple roussine, s'ils continuent à s'imposer armés d'une férule, ce peuple ne pourra supporter tant de revers. N'ayant pas assez de force pour résister, il partira, il émigrera en masse en Amérique ou au pays désiré qui voudra bien faire travailler ses fils et leur donner du pain, de la place pour ses temples... »

ABBEVILLE (FRANCE). — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA REVUE DES ETUDES HONGROISES ET FINNO-OUGRIENNES

La Revue des Études hongroises et finno-ougriennes, *qui paraît sous les auspices de l'Académie hongroise des Sciences, a pour but de faire connaître, sous une forme accessible même à ceux qui ne sont pas spécialistes des questions hongroises et finno-ougriennes, les principaux résultats qu'ont atteints la grammaire comparée des langues finno-ougriennes et les recherches historiques et philologiques relatives à la Hongrie, au peuple magyar et aux peuples apparentés et de verser, au moyen d'un organe central de langue française, l'apport de ces études au patrimoine commun de la science. En conséquence, la* Revue des Études hongroises et finno-ougriennes *ne publiera que des résultats bien acquis et pour ainsi dire* filtrés *par l'opinion érudite.*

Nous voudrions offrir un point de ralliement à tous les spécialistes et à tous les amis de ces études. Nous comptons déjà parmi nos collaborateurs un bon nombre de savants hongrois, ainsi que les trop rares Européens d'Occident qui s'occupent des choses hongroises et finno-ougriennes.

Nous vouerons un soin tout particulier à l'étude des relations politiques et littéraires entre la France et la Hongrie, relations parfois étroites, intimes, et qui intéressent à un égal degré l'histoire diplomatique, l'histoire de la littérature et l'expansion à l'étranger de la politique, des lettres et de la pensée françaises.

Les « chroniques » embrassent les disciplines suivantes : grammaire comparée des langues finno-ougriennes ; histoire de la littérature hongroise ; histoire, archéologie, ethnographie, folklore, bibliographie de la Hongrie ; histoire de la vie intellectuelle et spirituelle en Hongrie ; histoire de la musique et des beaux-arts ; anthropologie des peuples finno-ougriens ; rapports préhistoriques, historiques et autres des peuples finno-ougriens (en premier lieu du peuple hongrois) avec leurs voisins ; lettres françaises en Hongrie ; revue de la littérature hongroise contemporaine.

*Chaque numéro contient une « Bibliographie française de la Hongrie », faisant suite à l'excellent ouvrage d'*Ignace Kont *(Paris, 1913).*

PALIA D'ORASTIE (1581-1582). I. **Préface et livre de la Genèse**, publiés avec le texte hongrois de HELTAI et une introduction par MARIO ROQUES, 1925, in-8° raisin, 214 p. **60 fr.** »

BÉDIER (Joseph), **Les Fabliaux, Études de littérature populaire et d'histoire littéraire du moyen âge.** Quatrième édition revue et corrigée. . . . . **40 fr.** »

CLÉDAT (Léon), **Manuel de phonétique et de morphologie romanes.** In-8° écu 144 p. . . . . **12 fr.** »

TESNIÈRE (Lucien), **Les Formes du Duel en Slovène**, accompagné d'un **Atlas Linguistique** de 70 cartes, 2 vol. in-8° de 474 p. et in-4° de 461 p. . . . . **200 fr.** »

HUGUET (Edmond), Professeur de Philologie Française à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, **Dictionnaire de la langue française du seizième siècle.** Il n'existe pas de dictionnaire de la langue du XVIe siècle. C'est à combler cette lacune que M. Huguet travaille depuis près de trente ans. Il a minutieusement dépouillé tous les principaux écrivains du XVIe siècle et plus de cent écrivains secondaires. Le *Dictionnaire de la langue française du XVIe siècle* formera au moins deux forts volumes grand in-8°, ou 20 fascicules.

Le *Dictionnaire* paraîtra par fascicules de 5 feuilles, soit 80 pages. Le prix de SOUSCRIPTION à l'ouvrage complet est de **18** fr. le fasc. Parus : fasc. 1 et 2.

Revue des bibliothèques. Directeurs : Émile CHATELAIN et L. BARRAU-DIHIGO, Rédacteur en chef : Henri LEMAÎTRE.
Abonnement : Paris **45** fr. — Départements : **50** fr. — Union postale : $ 2 fr. 50.

Publications de l'Institut de recherches de culture comparée [à Oslo] *Série A.* I. Quatre conférences notamment. A. SOMMERFELT, **L'enquête sur les langues caucasiques, projetée par l'Institut.**
II. A. MEILLET. **La méthode comparative en linguistique historique**, 1925. **12 fr. 50**
Série B. I. MOLTKE-MOE. **Samlede Skrifter.** In-8°, 300 p., **32** francs.
II. P.-O. BODDINS. **Santal Folk Tales.** In-8°, 370 p., **80** francs.

Mélanges linguistiques offerts à J. Vendryes par ses amis et ses élèves, 1925, in-8° raisin, 400 pages. . . . . **40 fr.** »

Mélanges de Philologie romane offerts à M. Johann Vising. Beau volume in-4. 410 pages. . . . . **75 fr.** »

Mélanges publiés en l'honneur de Paul Boyer (35 mémoires des principaux slavisants), 1924, in-8° raisin, 374 pages. . . . . **50 fr.** »

Bulletin du Cange. Archivum Latinitatis Medii Ævi. Consociatarum Academiarum auspiciis conditum digesserunt. J. H. BAXTER, H. GOELZER, L. Nicolau d'OLWER, P. THOMAS, V. USSANI. Tome II, 1925. Abonnement. . . . . **25 fr.** »

L'AUTRICHE ET LA HONGRIE PENDANT LA GUERRE

depuis le début des hostilités jusqu'à la chute de la monarchie

(7 Août 1914-Novembre 1918)

par Bertrand AUERBACH, *Correspondant de l'Institut, Doyen de la Faculté des Lettres de Nancy.*
1 vol. in-8° de la *Bibliothèque d'Histoire Contemporaine.* — 40 fr.

(LIBRAIRIE FELIX ALCAN).

ABBEVILLE (FRANCE). — IMPRIMERIE F. PAILLART.

Troisième Année. REVUE Nos 3-4. 1925.

DES

ÉTUDES HONGROISES ET FINNO-OUGRIENNES

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

DIRIGÉE PAR

ZOLTÁN BARANYAI
DOCTEUR ÈS LETTRES

ALEXANDRE ECKHARDT
PROFESSEUR DE LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES A L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST

SOMMAIRE

Pages

BÁLINT HÓMAN. — *La première période de l'historiographie hongroise.* 12

HENRI TRONCHON. — *Les débuts de la littérature hongroise en France* 165

JÁNOS MELICH. — *L'influence du vieux-hongrois sur la langue slovaque.* I. 222

ALEXANDRE ECKHARDT. — *Les Français en Hongrie pendant la Révolution* 231

DÁVID FOKOS. — *La renaissance nationale des Zyriènes* . . 243

LAJOS RÁCZ. — *L'inspiration française dans le protestantisme hongrois.* II. 255

Chronique : Le passé et l'avenir des études italiennes en Hongrie (JENŐ KASTNER) 269

Notes et documents : La *Manekine*, fille de Salomon, roi de Hongrie (Alexandre ECKHARDT). — En marge des traductions françaises de Jókai (Béla TÓTH). — Lettre d'Edouard Sayous à Antal Csengery (Imre LUKINICS). — L'énigme du plus ancien historien hongrois (Al. ECKHARDT) 280

Comptes rendus critiques : Jean VIC : La littérature de guerre (Z. BARANYAI) 299

Bibliographie française de la Hongrie (1924) 310

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

1925

Tous droits réservés

ABONNEMENTS

La *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, historiques, linguistiques et littéraires, est une publication trimestrielle.

La *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes* est publiée sous les auspices de l'Académie hongroise des Sciences.

Le prix d'abonnement est actuellement fixé à **35** francs par an.

Le prix du volume annuel pour l'année écoulée sera porté à **40** francs.

En suivant l'exemple de la *Revue de Littérature comparée*, le titre d'*Amis de la Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes* sera donné à tous les souscripteurs (personnes ou collectivités) d'une somme de 500 francs et au-dessus, versée en une fois. On fait appel à tous ceux qui voudraient favoriser les études historiques, linguistiques et littéraires relatives aux peuples finno-ougriens, en premier lieu aux Hongrois, et soutenir un organe qui manquait jusqu'à présent.

La *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes* est dirigée par M. Zoltán Baranyai, docteur ès lettres (4, chemin de Miremont, Genève) et M. Alexandre Eckhardt, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Budapest (Ráday-utca 32. III. 4. Budapest IX.). Toute correspondance, envoi de livres concernant la rédaction, devra être adressé à l'un des directeurs.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (Abonnements, commandes de numéros, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la Librairie ancienne Honoré Champion, 5, Quai Malaquais, Paris (VIe).

LA PREMIÈRE PÉRIODE DE L'HISTORIOGRAPHIE HONGROISE

I. Les genres de l'historiographie au Moyen-Age.

Contrairement à l'historiographie nationale de l'antiquité, qui s'attache plutôt à ce qui touche la vie pratique et politique, l'histoire au Moyen-Age a pour caractéristique la contemplation abstraite et transcendante, et sa curiosité, sans se borner au passé national, s'étend à l'histoire universelle.

L'histoire universelle est une notion inconnue dans l'antiquité. Les historiens de cette époque classique ne s'intéressent qu'au passé de leur propre pays. Ils ne s'occupent qu'accessoirement de l'histoire des peuples étrangers, des barbares ; ils en parlent seulement en fonction de l'histoire nationale, et si celle-ci est conditionnée par des rapports politiques ou militaires avec ces peuples.

Par contre, les auteurs du Moyen-Age chrétien ne se contentent guère des limites de l'histoire nationale. Leur esprit, indifférent aux points de vue terrestres et matériels, ne s'inquiète jamais des problèmes surtout politiques de l'historiographie ancienne et moderne. Ils ne cherchent pas à comprendre les connexions réelles de l'histoire ; ils ne comprennent nullement les relations politiques, économiques et intellectuelles entre individus ou entre races. Ce n'est pas dans leur causalité qu'ils envisagent les événements historiques ; mais ils reconnaissent en eux autant d'actions de la Providence, et de preuves de la mission divine de l'humanité. Les yeux levés vers le royaume céleste qui se

réalisera après le second séjour terrestre du Rédempteur, ils ont en main les saints livres de l'histoire du peuple d'Israël, adorateur d'un seul Dieu, et ils tâchent de reconstruire le passé de l'humanité entière réunie par le Rédempteur et de trouver dans les événements historiques les preuves des luttes terrestres que se livrent la « civitas Dei » et la « civitas diaboli » définies par SAINT AUGUSTIN.

La seule relation qu'ils connaissent entre les objets de l'histoire est l'union de l'espèce humaine avec Dieu et avec son fils unique, Jésus-Christ. Aussi trouvent-ils trop étroits les cadres de l'histoire nationale des anciens peuples civilisés, c'est-à-dire des païens. Même dans l'histoire nationale, ils se placent à un point de vue général, examinant les documents de la pensée chrétienne et englobant dans leur examen l'histoire des peuples barbares. En un mot, ils écrivent une histoire universelle.

Cet aspect transcendant de l'histoire au Moyen-Age, et l'élargissement considérable du cercle des études historiques était un apport naturel de la doctrine chrétienne qui démontre l'unité de l'humanité et l'égalité de tout être devant Dieu. Au Moyen-Age, l'histoire nationale de l'antiquité fait place à l'histoire universelle révélant le passé de l'humanité entière.

La forme littéraire de l'histoire universelle du Moyen-Age est la **chronique** ; ce qui constitue, au point de vue formel, une décadence complète par rapport aux conceptions classiques de l'historiographie ancienne.

La **chronique universelle**, bien qu'elle ait en apparence son origine dans les annales de l'antiquité, est néanmoins un genre nouveau et spécial, qui a ses racines dans la conception médiévale de l'histoire. L'historien médiéval, étant indifférent aux connexions causales et réelles de l'histoire, ne pouvait, pour organiser ses matériaux, se fonder que sur la chronologie et le groupement des événements concomitants. C'est dans l'enchaînement chronologique des événements qu'il croyait avoir trouvé les preuves de la conquête réalisée par la pensée chrétienne et du pouvoir toujours croissant de la « civitas Dei ». Le système chronologique et le synchronisme lui parut l'unique méthode

applicable à l'histoire universelle. Ce n'est donc pas fortuitement, mais par suite d'une nécessité due à la conception médiévale de l'histoire que la chronique est devenue la forme préférée de l'historiographie du Moyen-Age. C'est la forme la plus caractéristique de l'époque, et, depuis St Jérôme (331-420) et Rufin (345-410), la forme exclusive de l'histoire universelle et de l'histoire ecclésiastique [1].

La classification de la chronique universelle est donc chronologique. Prenant pour base la doctrine biblique des quatre empires mondiaux (le songe de Nabuchodonosor) et se tenant strictement à la classification transcendante des époques établie par St Augustin (354-430), la chronique ne tient compte que du synchronisme pour raconter les événements de l'histoire des divers peuples, et ne se préoccupe pas de considérations locales, individuelles, ni des rapports de cause à effet entre les événements.

En même temps que les chroniques universelles apparaissent les collections de biographies ayant trait à l'histoire ecclésiastique ou à l'histoire de la science (St Jérôme, Gennadius), et ce qu'on appelle les **Vitae**, c'est-à-dire les biographies des martyrs et des saints. A côté de ces biographies, nous rencontrons fréquemment dès les VIIIe et IXe siècles les **Translationes**, écrites en vue de compléter les biographies des saints, à l'occasion de la consécration ou du transfert des reliques.

Les *Vitæ* et les *Translationes*, que l'on pourrait désigner par l'appellation commune de légendes, ne sont pas des œuvres historiques proprement dites, bien que plusieurs d'entre elles puissent être considérées comme d'importantes sources historiques grâce aux données précieuses qu'elles contiennent (par ex. Eugippius, *Vita Severini* ; Paulinus, *Vita Ambrosii*). D'autre part, il y a parmi elles quelques

1. Leur prédécesseur est la chronique mondiale grecque d'Eusèbe (264-340), qu'on appelle le *Calendrier de l'Empire romain* (vers 350). Les auteurs postérieurs à St Jérôme, Sulpice Sévère, Orose, Prosper, Marcellinus comes, Cassiodore, Isidore, Beda, Ado, Regino, Herimannus, Marianus Scotus, Sigebertus Gemblacensis, Ekkehardus uraugiensis, Hugo a Sancto Victore, Otto de Freisingen, Robertus Autissiodorensis, Albéric de Troisfontaines († vers 1241) et autres sont tous des chroniqueurs.

ouvrages appartenant à la littérature ecclésiastique, qui ne sont que de la rhétorique moralisatrice.

Outre ces biographies et chroniques strictement chrétiennes, nous rencontrons au milieu du VIe siècle, pour la première fois, des genres historiques rappelant les récits classiques ; ce sont les histoires nationales intitulées **Historia** ou **Gesta**. En tête de ces dernières figure l'ouvrage perdu de CASSIODORE (477-570) que nous connaissons par le bref extrait qu'en tira JORDANES (*De Getarum sive Gothorum Rebus Gestis*, 552). Cet ouvrage fut suivi des histoires nationales des Goths, des Celtes, des Francs, des Anglo-Saxons, des Longobards ; ces barbares, se naturalisant sur le territoire romain et embrassant la foi chrétienne, imitent fidèlement dans leurs œuvres les modèles romains ; ainsi procèdent Gildas (516-570 : *De excidio Britonum*), Grégoire de Tours (540-594 : *Historia Francorum* et sa suite, *Gesta Regum Francorum*, vers 725), Beda (672-735 : *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*) et Paul Diacre (720-790 : *Historia Langobardorum*).

Contrairement à la méthode chronologique et à la division du récit en plusieurs époques que font les chroniqueurs, ces œuvres racontent l'histoire de leur peuple d'une seule traite. Outre les simples rapports chronologiques, elles ne négligent point les relations de causalité, personnelles, et même généalogiques et géographiques. Les partis pris nationaux, ou pour mieux dire, dynastiques, écartent les vues d'ensemble et les idées ecclésiastiques qui dominent dans les chroniques. Bien que leur conception de l'histoire provienne d'un idéal commun avec celui des chroniques, et que la religiosité profonde exprimée dans les *Gesta* ne le cède pas au pieux recueillement des chroniqueurs, c'est la dynastie, c'est-à-dire le peuple barbare et païen devenu chrétien — et, il faut ajouter, devenu romain aussi — qui constitue le pivot de ces œuvres.

De Théodoric le Grand (CASSIODORE) à Charlemagne (PAUL DIACRE), le genre de **l'histoire nationale** était représenté par les *Gesta* ou *Historia*, en face des chroniques ecclésiastiques qui traitent l'histoire universelle. Nous ne rencontrons que très rarement des histoires nationales

sous forme de chronique (Isidore, Frédégaire). La rigoureuse délimitation des genres — *gesta* ou *historia* d'une part, *chronique* de l'autre — apparaît clairement dans les titres. On retrouve toujours le même titre employé par les auteurs qui travaillent parallèlement, soit dans le domaine de l'histoire universelle, soit dans celui de l'histoire nationale (par ex. Cassiodore, Jordanes, Isidore, Beda).

Le règne de Charlemagne marque un changement jusque dans l'histoire des genres historiographiques. A côté des chroniques, des légendes et des *gesta* ou *historia*), de nouveaux genres apparaissent : la **biographie laïque** et les **annales**. Par leur forme extérieure, ces genres sont apparentés à la légende et à la chronique, mais leur contenu les rapproche plutôt des *gesta* (historia), car leur objet est toujours l'histoire nationale ou locale. Ces genres diffèrent de toutes les autres formes connues jusqu'alors par leur caractère d'œuvre contemporaine. Les héros de ces biographies sont des monarques morts peu avant la date de la publication ou encore vivants (Einhard, *Vita Caroli* ; Asser, *Vita Aelfredi* ; Liudprand, *Gesta Ottonis* ; Otto, *Gesta Friderici*), quelquefois des chefs d'églises (Thangmar, *Vita Bernwardi*). Les annales proviennent de l'application de la forme des chroniques à l'histoire contemporaine.

Les annales officielles des Carolingiens (*Annales Laurissenses*, *Bertiniani*, *Fuldenses*) ont transplanté la forme de la chronique sur le terrain de l'histoire nationale. C'est cette forme qui domine depuis Charlemagne dans la littérature historique latine de l'Occident. Parallèlement aux chroniqueurs de l'histoire universelle fidèles aux anciennes traditions, ceux qui cultivent l'histoire nationale, provinciale, diocésaine et locale acceptent tous la forme des chroniques et des annales. Du IXe au XIIIe siècle les produits de l'historiographie des pays occidentaux, et particulièrement de l'Allemagne, ont tous le caractère de chroniques.

La conception de la *chronique* et celle des *annales* sont à peu près identiques à cette époque. D'ailleurs la différence entre les deux genres fut minime au début (à l'époque carolingienne). Le chroniqueur écrit l'histoire chronologique de l'humanité, de la nation ou de la dynastie, de l'évêché ou

de l'abbaye en utilisant toutes les anciennes sources qui s'y rapportent. L'annaliste note les événements de son époque, année par année, sans s'interrompre. La chronique est la compilation faite par un auteur sur la base de documents anciens. Les annales sont un recueil laconique de faits énumérés dans l'ordre chronologique. La chronique est plus unie ; les annales ont plutôt une certaine indépendance et un caractère personnel. Cependant cette différence s'effaça plus tard. Nous connaissons des *chroniques* qui se continuent par intervalles, et l'on trouve des *annales* compilées à l'aide de sources anciennes, par un seul auteur. Peu à peu, « chronique » devient synonyme de « annales », bien que les annales aient gardé le caractère spécifique de chronique mondiale. Semblables aux annales sont encore ce qu'on peut appeler registres archontologiques (répertoires de rois, d'évêques ou d'abbés), contenant quelquefois une documentation abondante, et les *nécrologes* qui récitent les événements, selon une chronologie spéciale commencée par le premier jour du gouvernement d'un souverain ou prélat, au lieu des années courantes du calendrier ; tantôt ils fournissent les dates exactes, tantôt ils n'indiquent l'époque qu'approximativement.

Sans aborder la question — peu importante pour notre sujet et d'ailleurs contestée jusqu'à nos jours — de savoir si les annales carolingiennes sont d'origine monastique ou proviennent de la cour, nous pouvons établir que le foyer de la littérature des chroniques et des annales au cours des IXe-XIIIe siècles est le couvent. C'est la communauté monastique travaillant sans cesse à la réalisation du règne terrestre du Christ, et subjuguant l'individualité par la discipline ecclésiastique et l'ordre, qui cultive cette littérature. C'est ce milieu qui explique les erreurs et les qualités historiographiques propres aux chroniqueurs et annalistes.

En dehors des traits communs à tout le Moyen-Age — manque de sens historique, indifférence pour les réalités et les connexions véritables, ignorance de la loi d'évolution [1] — ce qui caractérise plus particulièrement les chroni-

1. La notion de l'évolution est inconnue au Moyen-Age. Elle ne se répand qu'au XIIIe siècle, grâce aux études qu'on fait alors de la philosophie d'Aristote.

queurs et les annalistes, c'est l'absence de personnalité, d'esprit critique — aussi bien pour l'objet même que dans la forme — et d'autre part l'esprit d'objectivité.

Le moine du Moyen-Age ne s'intéresse qu'aux abstractions, aux choses qui se rapportent à Dieu et n'ont de valeur que dans l'absolu et pour les intérêts du ciel. Dans les événements, qu'il ne conçoit que comme l'œuvre de la Providence, il ne voit jamais le résultat d'un concours de causes réelles et terrestres, ni des phénomènes d'évolution. Tous les événements — ceux de l'histoire politique ou morale, guerres, fondation d'églises, aussi bien que les calamités, inondation, ravages de sauterelles et même les plus petits incidents locaux — sont les preuves de la puissance de Dieu [1]. Sous ce rapport seulement, les faits concrets de l'histoire attirent son attention. Il note consciencieusement, en utilisant ses propres expériences et le récit d'auteurs anciens, tout ce qu'il considère comme faits véridiques. Il néglige de faire un tri et de déterminer leur importance respective et leurs relations, car tous ces faits révèlent la puissance et la gloire de la Providence divine et les voies de Dieu impénétrables aux humains.

Les questions essentielles restent en dehors de sa sphère. Son admiration disciplinée des autorités ne lui permet pas de critiquer ses sources écrites. Il aurait commis un sacrilège en critiquant le récit des auteurs anciens et en diminuant leur autorité par une argumentation personnelle ; car il ne considère jamais l'œuvre individuelle de ces auteurs, mais — jugeant d'après lui — il y voit la description fidèle d'événements véridiques et autant de preuves de la gloire de Dieu. Comptant pour rien sa propre personnalité, il copie littéralement le texte de ses sources. L'absence d'indépendance et d'esprit critique des écrivains du Moyen-Age, leurs méthodes inanimées de compilation, jugées si sévèrement par les historiens modernes, procèdent tout naturellement

1. Ce qui caractérise cette manière de voir des chroniqueurs, c'est la croyance que les peuples païens (Huns, Hongrois, Sarrazins) attaquant le christianisme représentent les instruments qu'emploie le courroux de Dieu pour la punition des hommes.

de leur vie monacale, entièrement consacrée à la contemplation transcendante.

D'ailleurs, grâce à cette idée qu'il se fait de son rôle, l'objectivité de l'historien médiéval demeure entière ; car son récit de faits connus par les sources ou par sa propre expérience est dépourvu de toute conclusion personnelle. Sèchement, et sans leur donner de couleur particulière, il enregistre les faits concrets comme autant de preuves de la puissance divine. Il augmente ainsi la valeur de son œuvre, lorsqu'il raconte les événements de son époque ou reproduit des récits provenant de documents plus anciens.

On n'aurait pu trouver un genre plus conforme aux vues de l'historiographie monastique que la chronique et les annales, qui ne classent les matériaux que dans l'ordre chronologique. Dans la période du IXe au XIIe siècles, lorsque les monastères sont devenus les centres de l'historiographie nationale et locale, le genre de la chronique a prévalu sur celui de l'histoire tout court.

Malgré le développement de la littérature des chroniques et des annales, la forme de l'**historia**, cultivée depuis CASSIODORE, JORDANES et GRÉGOIRE DE TOURS, n'a pas complètement disparu. A côté des biographies (*Vita Caroli*, *Gesta Ottonis*, *Gesta Friderici*) apparentées à beaucoup d'égards aux « gesta » et à l' « historia », il y a quelques « gesta » qui sont écrits d'une façon personnelle, ou qui font suite à des œuvres d'auteurs anciens, par exemple le Breton NENNIUS (*Historia Britonum*, 822), le Franc ERCHANBERT (*Breviarium*, 826) et NITHARD (*Historiæ*, 850), les Lombards ANDRÉ DE BERGAMO (*Historia*, vers 890) et ERCHEMPERT (*Historia Langobardorum*, vers 890), le roi d'Angleterre ALFRED LE GRAND (traduction de Béda et d'Orose, vers 960), le Lombard italien LIUDPRAND (*Antapodosis*, 849-901), le Saxon WIDUKIND (*Res gestæ Saxonicæ*, 967), le Français RICHER (*Historiæ*, vers 1000), l'Anglais GUILLAUME MALMESBURY (*Gesta rerum Anglorum*, vers 1125) et les ouvrages du fondateur de l'historiographie tchèque, COSMAS de Prague (*Chronica Bœmorum*, 1125).

Le genre de l' « historia » a sa patrie d'origine dans l'Europe occidentale et méridionale ; les Germains mêlés aux Latins s'y étaient établis sur le territoire romain — comme

du reste les Goths, les Francs, les Anglo-Saxons et les Lombards — et ils pouvaient y puiser directement dans le trésor spirituel de la Rome antique. En pays allemand, cette tendance n'a de représentant remarquable que dans le moine saxon WIDUKIND qui avait des relations avec la famille de l'empereur Othon le Grand. Il s'inspira à coup sûr de l'exemple des prêtres italiens de la cour impériale — parmi lesquels LIUDPRAND — qui possédaient une instruction classique. Cette forme de l'historiographie, inspirée des modèles classiques, ne s'est pas implantée en Allemagne, et la forme par excellence de l'historiographie latine y restait celle de la chronique.

Cependant le genre de l' « historia » a trouvé accès dans le domaine de l'histoire ecclésiastique. A côté des brefs registres épiscopaux et abbatiaux, apparentés aux annales (par ex. Paul Diacre, *Gesta Episcoporum Mettensium*) et écrits sur le modèle du Registre papal de Rome, apparaissent à partir du milieu du IXe siècle en Italie et en France des œuvres d'histoire ecclésiastique locale écrites en forme d' « historia », sur le modèle des histoires nationales. Les premières sont les œuvres d'AGNELLUS († en 846, *Liber pontificalis ecclesiæ Ravennatis*), le *Constructio Farfensis* (vers 860), les *Gesta abbatum Fontanellensium* et *Gesta episcoporum Autissiodorensium* (vers 850). A la fin du Xe siècle, les représentants de cette tendance sont HERIGER de Liège (*Gesta episcorum Leodiensium*), FOLCUIN de Lobbes (*Gesta abbatum Laubensium*) et FLODOARD de Reims (*Historia Rhemensis ecclesiæ*). Au XIe siècle, le *Gesta episcoporum Cameracensium* est surtout remarquable.

Depuis CASSIODORE, les compositeurs de « gesta » (ou « historia ») gardent la même méthode de travail et la même conception. Dans l'histoire nationale, ils commencent par faire connaître la patrie primitive, ou la géographie du pays, puis ils traitent la question des origines et l'époque païenne. Les historiographes ecclésiastiques prennent pour point de départ l'histoire de la fondation. Dans l'introduction, faute de sources écrites, ils se fondent sur des traditions familiales ou locales ; dans la question des origines, ils utilisent même des traditions bibliques. Ils enregistrent

complaisamment les légendes, à l'époque chrétienne les miracles et les histoires légendaires. A la manière des chroniqueurs, leur utilisation des sources écrites consiste souvent en une reproduction calquée mot pour mot. Cependant leur ambition littéraire les empêchait de les copier servilement. Tout en compilant eux aussi, ils sont obligés de transformer le texte des chroniques dont ils s'inspirent. Les événements, que ces dernières présentent dans l'ordre chronologique, seront regroupés d'après leurs rapports essentiels et complétés. Pour compléter les sources écrites, ils utilisent les traditions vivantes, non sans les modifier, tant dans le contenu que dans l'expression.

Ils n'hésitent pas à critiquer leurs sources, voire même à modifier en partie les directives de celles-ci. Mais ils sont paralysés par le manque de sens historique qui fait défaut à toute leur époque ; d'autre part ils ignorent le principe de l'évolution ; si bien que leur critique les amène à des erreurs et à des anachronismes. Sans le vouloir, ils projettent dans le passé le reflet des conditions de leur propre époque. Contrairement à l'aride système chronologique des chroniques, ils classent leurs matériaux dans l'ordre rationnel des faits. Ils s'efforcent de montrer la cohésion des événements, d'éclaircir leurs causes réelles, familiales ou politiques. Malheureusement, ils ont, eux aussi, le grand défaut de l'homme du Moyen-Age : ils sont indifférents aux réalités ; et en cherchant les liens de causalité entre les faits, ils font la part trop belle aux facteurs surnaturels ; cette exagération n'apparaît que faiblement chez les chroniqueurs, qui se contentent d'un sec exposé des faits.

Au centre du récit, il y a toujours le souverain ou le chef de l'Eglise, et certaines parties de l'œuvre prennent un caractère quasi biographique. Bien loin de l'objectivité impersonnelle et sèche des chroniqueurs et des annalistes, ils partent résolument de considérations subjectives. Dans la critique des événements et des personnages qui y sont mêlés, on trouve exprimés leur manière de voir personnelle, leurs sentiments et leur parti pris. Et plus ils approchent de leur propre époque, plus s'accentue leur personnalité d'écrivains et leur conception subjective.

Dans les chroniques et dans les annales se reflète la mentalité et la vie contemplative des religieux ascétiques du Moyen-Age. Les « historiæ » donnent l'image de la culture des cours médiévales, la conception des hommes de lettres laïcs, la vie dans toutes ses pulsations ; bref, c'est le véritable esprit de l'époque qui s'y révèle. Le lieu d'origine des « gesta » ou « historia » est la cour brillante des princes — surtout des grands souverains comme Théodoric, Charles, Alfred, Othon — et des chefs de l'Eglise. Les écrivains sont des chapelains de la cour qui ont voyagé et sont au courant de la vie politique, des chanceliers, des évêques ou des moines appartenant à l'entourage immédiat du roi ou du chef de l'Eglise. Leurs lecteurs, gens de cour pour la plupart, n'étaient pas satisfaits des énumérations d'événements sèchement faites par ces chroniqueurs qui travaillaient pour la gloire de Dieu.

Pour l'objectivité et la sûreté de documentation, les « gesta » ou « historia » viennent après les chroniques et les annales, et cela en proportion des qualités personnelles de l'écrivain ; elles donnent pourtant une image vraie et vivante de la vie et de l'esprit du Moyen-Age. Au point de vue artistique, elles sont les gardiennes des traditions historiographiques de l'antiquité, bien qu'elles ne puissent rivaliser avec les chefs-d'œuvre des historiens classiques, ni pour la valeur critique ou littéraire, ni pour les progrès qu'elles font faire à la conception historique.

La littérature des gestes romanesques, qui a conquis l'Europe des XIIe-XIIIe siècles, est un rejeton isolé de la littérature des « historia », constamment cultivée depuis le VIe siècle par les peuples latins. Son berceau est la France du XIe siècle, sa mère nourricière la société de la chevalerie.

Ce qui caractérise surtout la tendance littéraire du temps de la chevalerie, c'est l'intérêt passionné pour les histoires épiques, ainsi qu'une complète indifférence pour l'idée de la causalité historique et de l'évolution. Dans cette littérature, le goût de l'épopée et la conception anachronistique du Moyen-Age atteignent presque leur apogée. D'ordinaire, le poète-chevalier puise son thème dans l'histoire, le plus souvent dans les époques les plus reculées de l'histoire de son

peuple. Son idéal n'est plus le héros des vieilles légendes et des chroniques monastiques, le personnage accompli dans toutes les vertus chrétiennes — l'abnégation, la résignation, la sainteté — mais le chevalier sans peur et sans reproche, le combattant martial, le soldat plein de vertus chevaleresques. Ses héros sont des souverains, des chefs d'armée, et des chevaliers célèbres dont il connaît les hauts faits par des œuvres historiques authentiques. Cependant, il sépare ses héros de leur ambiance historique, pour les faire figurer dans des cadres qui ne sont pas les leurs ; en compagnie de personnages historiques et de héros légendaires, appartenant à des époques différentes. Outre les anachronismes commis au sujet des conditions politiques, sociales, ethnographiques et économiques des époques lointaines, il ne se fait pas scrupule de reporter dans les temps reculés des événements et des personnages plus récents. Il représente comme contemporains des personnages historiques et des héros légendaires d'époques différentes. Il fusionne les événements des différentes périodes en une série chronologique cohérente. Cette absence complète du sens de la chronologie et de la vraisemblance est commune à toute la littérature de la chevalerie des XIe, XIIe, XIIIe siècles, et en est la caractéristique. Cette littérature exprime le goût littéraire des laïcs instruits de l'époque, en face des légendes et des chroniques, d'inspiration ecclésiastique, qui reflètent la conception historique transcendante du Moyen-Age à ses débuts et de la renaissance chrétienne des Xe, XIe siècles. Elle appartient au mouvement littéraire qui, rayonnant de Paris aux XIIe, XIIIe siècles, gagna toutes les cours des princes chrétiens, jusqu'à Byzance.

Ce goût littéraire ne manque pas d'influer sur la littérature historique, sans que pourtant la majorité des historiographes — formée de la multitude toujours croissante des moines chroniqueurs — cessât de marcher, même aux XIIe, XIIIe siècles, dans les voies tracées, de copier les sources anciennes et de noter les événements plus ou moins importants de leur époque. Avec le chevalier-poète, apparaît un nouveau type d'historien. Pour la forme extérieure, ses œuvres écrites en forme de geste dérivent directement des

« gesta » ou « historia » connus depuis CASSIODORE. Mais pour la méthode elles se rapprochent plus de la poésie de cette même époque que des gestes du début du Moyen-Age et des anciennes chroniques. Les chevaliers-poètes écrivirent des récits héroïques ; les historiographes de la chevalerie composèrent des épopées. Les poètes utilisent comme sources des œuvres historiques sérieuses, et ils cherchent une apparence d'authenticité historique. Les historiens sont animés d'une ambition poétique et littéraire. Le poète construit son récit à l'aide des anciennes chansons et des légendes naïves, courtes de souffle, dans lesquelles il intercale des événements historiques. L'historien remplit ses descriptions historiques d'éléments légendaires et romanesques que lui fournissent ses sources, et leur donne une vie et une couleur poétiques.

Dans les poèmes se révèle la connaissance historique de l'époque, et dans les récits, la personnalité de l'auteur. Les uns comme les autres sont caractérisés par le bouleversement de la chronologie et l'amalgame des faits réels et des éléments légendaires. La parenté est si proche que la délimitation précise des genres — épopée et récit épique — n'est guère possible. En tout cas, ce n'est pas la forme extérieure, mais plutôt le contenu et la proportion des éléments poétiques ou historiques qui définit le genre. Si l'élément historique est prépondérant, si l'auteur s'en tient strictement à l'histoire réelle et à ses sources, nous l'appelons historien. Si au contraire, c'est l'élément poétique et légendaire qui prédomine, nous avons affaire à un poète. La *Kaiserchronik* et les œuvres de GOTFRIED DE VITERBO sont des ouvrages historiques malgré leur structure poétique et leur couleur romanesque. En revanche les histoires de Troie, composées à l'imitation de DARÈS PHRYGIUS, comme l'ouvrage de GUIDO DE COLUMNA, les nombreux *Gesta Alexandri Magni* ou bien ce qu'on appelle la *Chronique polono-hongroise*, toutes œuvres historiques qu'elles soient par leur forme, sont néanmoins des épopées par leur contenu [1].

1. Pour cette esquisse, j'ai utilisé spécialement les ouvrages suivants : Ebert, *Geschichte der Literatur des MA im Abendlande*. I. III. Leipzig, 1874-1887. Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen*. I. — II. 6e édition. Berlin, 1893-1897.

II. — Les débuts de l'historiographie hongroise et le *Gesta Ungarorum* de l'époque de Saint Ladislas.

Des premiers siècles de l'histoire hongroise, rien n'est parvenu jusqu'à nous, en fait de documents nationaux, excepté quelques légendes et les laconiques *Annales Posonienses* (Presbourg) écrites à la fin du XIIe siècle. Les œuvres les plus importantes qui racontent les événements compris entre le IXe et le XIIe siècles sont l'ouvrage du Notaire Anonyme, le *Gesta Hungarorum* de Kézai, la *Chronique de Buda*, la *Chronique illustrée de Vienne*, et les chroniques présentant des variantes de celles-ci ; or toutes sans exception sont l'œuvre d'écrivains vivant entre le XIIe et le XVe siècle. Si l'on veut les utiliser comme sources et apprécier leur valeur documentaire, il faut déterminer, par la critique des sources, l'origine des traditions qu'elles nous ont conservées, et faire l'examen méthodique de leurs données contradictoires, ou qui semblent telles. Quiconque fait des recherches dans l'histoire du Moyen-Age hongrois se heurte nécessairement au problème de la valeur documentaire des ouvrages historiques écrits entre le XIIe et le XVe siècle ; sans le résoudre au préalable, on n'aboutira à rien. Depuis le premier et timide essai de Sámuel Timon, et la courte, mais substantielle étude de Mathias Bél (1745) sur le Notaire Anonyme, une longue suite de savants, pendant deux siècles, se sont consacrés à cet auteur et ont appliqué aux chroniques la méthode de critique des sources. Mais jusqu'à notre époque, les résultats ne pouvaient satisfaire l'historien. C'est seulement de nos jours que la vérité historique commence à se

Molinier, *Les sources de l'histoire de France*. I.-V. Paris. 1901-1905, Balzani, *Le cronache Italiane nel medioevo*. Milano, 1901. Cependant, partant de mes études sur les sources, et du classement des genres historiographiques, j'ai dû compléter les résultats fournis par ces auteurs ; car aucun d'eux — même pas Ebert — ne s'est suffisamment préoccupé de mettre en relief l'importance du genre de la *geste* (ou *historia*), et de récapituler ses mérites et ses résultats dans le domaine de l'historiographie nationale. Il sont plus ou moins disposés a observer, le cas échéant, les symptômes purement subjectifs dans les *gesta*, inspirés des formes classiques. L'ouvrage qui caractérise le mieux l'historiographie de la chevalerie est Molinier, *ouvr. cit.* t. V. pp. CII-CXX.

dégager du chaos des suppositions et des hypothèses souvent contradictoires, variables, passant d'un extrême à l'autre, de la croyance naïve au doute exagéré.

Les Hongrois Flórián Mátyás, Gyula Pauler, Henrik Marczali, Sándor Domanovszky, Émile Jakubovich, les Allemands Zeissberg et Heinemann — dont les recherches fondamentales ont été heureusement complétées par les observations judicieuses de Huber, Sebestyén, Kaindl, Rühl, Fóti, et autres — ont tiré au clair les problèmes concernant les sources occidentales des chroniques hongroises, le rapport qui unit les diverses traditions parvenues jusqu'à nous, et leur date ; ils ont prouvé l'existence d'un archétype national, perdu depuis. Il était connu et fut largement mis à contribution par le Notaire Anonyme du roi Béla, et l'auteur de l'ouvrage du XIIIe siècle que suivaient les chroniques postérieures à Kézai. Sur la date, le contenu et l'étendue de cet archétype, les opinions diffèrent. Mais tous les chercheurs s'accordent à dire que l'archétype même, ou les notes qui servirent à sa rédaction, ont leur origine au XIe siècle [1].

Dans une étude plus considérable parue récemment, j'ai essayé de reconstituer le contenu de l'original du XIe siècle, et de déterminer par la critique des sources les œuvres du XIIe et du XIIIe siècle qui en dérivent.

En partant de la *Chronique de Somogyvár* (la plus ancienne version parvenue jusqu'à nous), reconstruite partiellement sur les données fournies par la chronique universelle du moine Albericus de Troisfontaines (1233), j'ai examiné

1. Marczali (*A m. történet kútfői az Arpádok korában* [Les sources de l'histoire hongroise à l'époque des Arpád] p. 61) mentionne, à côté de la « Chronique nationale » du XIIe siècle, des notes du XIe siècle. Pauler (*A m. nemzet története*. [L'histoire de la nation hg.]. 2e édit. — II. pp. 606-609), qui place la première rédaction de la chronique complète au plus tard à la fin du XIIe siècle, cite la source du XIe s. sous le nom de « II a Krónika ». Sebestyén (*A magyar honfoglalás mondái* [Les légendes de la conquête de la patrie hongroise], I, 201-211), Kállai (*Turul*, 1915. pp. 21-25) parlent, l'un d'une chronique de l'époque de Salomon, l'autre d'une chronique du règne de Saint Ladislas. Kaindl (*Studien z. Quellen Ungarn.* VIII) croit reconnaître des « Gesta vetera Hungarorum » qui vont jusqu'à 1095 et des « Libri antiqui de Gestis Hungarorum » écrits vers 1100. Domanovszky (*A Budai Krónika* [La chronique de Buda] 1902. 47. pp. 60-62) admet une chronique du temps d'André Ier, et un « Gesta » des exploits de Saint Ladislas.

toutes les sources nationales du XIIe au XIVe siècle, et les histoires étrangères qui utilisent cet archétype.

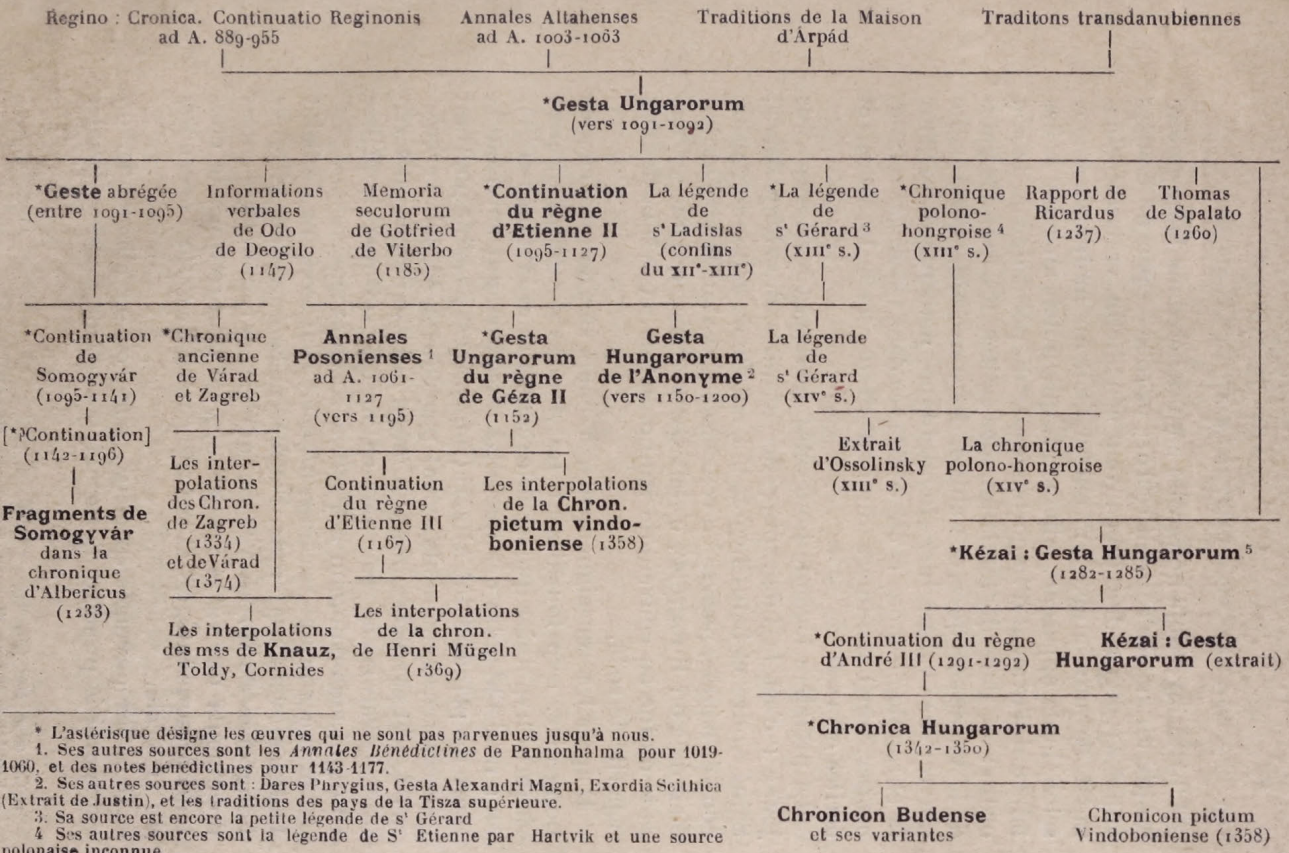
Je suis parvenu à établir que l'archétype, datant de l'époque de Saint Ladislas (László), va jusqu'à 1091 et s'intitule **Gesta Ungarorum.** Son auteur a utilisé pour les années 889-955 la chronique de REGINO, pour les années 1003-1063 les Annales d'Altaich, et en outre les traditions familiales de la maison d'Árpád, et les traditions du sud du pays transdanubien [1] qui ont trait aux familles VÉR-BULCSU et JAK. L'histoire pittoresque de Béla Ier (1061-1063) et de ses fils que nous racontent les chroniques des XIVe-XVe siècles, l'auteur de l'archétype la connaissait directement, puisque c'était un moine de cour vivant dans l'entourage de saint Ladislas et un contemporain des événements. Son œuvre a été continuée d'abord au XIIe siècle, sous Coloman et Etienne II, jusqu'à 1127 ; puis, à la cour de Géza II, on a poursuivi jusqu'en 1152 le *Gesta* du règne d'Etienne II, en lui donnant une tendance hostile à Coloman ; enfin sous Etienne III, on l'a menée jusqu'à 1167.

J'ai établi en outre que ce *Gesta Ungarorum* du XIe siècle avait été l'original des fragments de Somogyvár, des *Annales Posonienses*, de la Geste de l'Anonyme et de toutes les chroniques du XIVe et du XVe siècle ; ces dernières, avec l'abrégé de Kézai, parvenu jusqu'à nous, dérivent de l'œuvre complète, aujourd'hui perdue, de Simon KÉZAI, intitulée *Gesta Hungarorum.* Cette même geste, ou pour mieux dire ses suites du XIIe siècle, ont été les sources de ODO DE DEOGILO de GOTFRIED DE VITERBO des biographes de saint Ladislas et de saint Gérard, de l'auteur de la Chronique polono-hongroise, de RICARDUS dans son rapport sur le voyage du frère Julien, et de THOMAS DE SPALATO. La *Chronique illustrée de Vienne* et HENRI MÜGELN ont aussi interpolé à l'aide de cette geste le récit de Kézai [2].

Le résultat de mes recherches sur la parenté des documents nationaux est consigné dans le tableau généalogique ci-joint.

1. On désigne sous le nom de « Dunántul » (pays transdanubien) les contrées de la rive droite du Danube (région des montagnes de Bakony et du lac Balaton, délimitée par le Danube et la Drave).

2. Cf. les preuves complètes de l'authenticité des sources dans : Bálint Hóman, *A Szt-László-kori Gesta Ungarorum* [Le Gesta Ungarorum du règne de Saint Ladislas] (Edit. de l'Académie des sciences hongroise.)



* L'astérisque désigne les œuvres qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous.

1. Ses autres sources sont les *Annales Bénédictines* de Pannonhalma pour 1019-1060, et des notes bénédictines pour 1143-1177.

2. Ses autres sources sont : Dares Phrygius, Gesta Alexandri Magni, Exordia Scithica (Extrait de Justin), et les traditions des pays de la Tisza supérieure.

3. Sa source est encore la petite légende de s^t Gérard

4 Ses autres sources sont la légende de St Etienne par Hartvik et une source polonaise inconnue.

5 Ses autres sources sont : Isidore, Josèphe, Jordanes, Gotfried de Viterbe, la Grande Légende de s^t Etienne, La légende de s^t Aimeri, le répertoire annoté (perdu) des rois de 1095 à 1272.

L'historiographie hongroise commence dans la première moitié du XIe siècle — entre 1019 et 1060 — par de courtes annales rédigées dans un couvent bénédictin, vraisemblablement Pannonhalma. Son auteur était un moine étranger, selon toute apparence allemand, qui notait au hasard des faits qui n'avaient d'importance que du point de vue de son ordre : la date de fondation des églises, les grandes dates de la vie des évêques, des abbés, des souverains. Cette petite œuvre, sans valeur historiographique, mais précieuse pour la chronologie, nous a été conservée dans les *Annales Posonienses*, ainsi nommées du lieu où on les a trouvées, et écrites en 1195 [1].

La première légende hongroise n'est pas beaucoup plus jeune ; c'est la biographie des ermites du Mont Zobor, Saint André et Saint Benoît [2]. L'auteur de cette biographie courte, banale, pauvre en renseignements sur la civilisation était déjà un Hongrois ; c'était Saint Maur, qui fut novice, puis moine au couvent de Pannonhalma, et évêque de Pécs à partir de 1036.

D'après les renseignements, à coup sûr de provenance hongroise, que fournissent les *Annales d'Altaich*, on peut risquer l'hypothèse que, sous le règne d'André Ier (1047-1061), on a noté l'histoire des querelles intestines qui suivirent la mort du prince Saint-Aimeri (Imre). Il est possible pourtant que ces renseignements soient parvenus à Altaich verbalement, soit par Salomon et sa mère, qui s'exilèrent en territoire bavarois, ou par leur entourage, soit par le prince Otto qui aida Salomon à reconquérir son trône.

Après ces premiers essais, fut écrit sous le règne de Saint Ladislas, vers 1091-1092, l'archétype commun des histoires hongroises du Moyen-Age : à l'aide de ces essais et des autres documents des XIIe et XIIIe siècles, on peut restituer le contenu presque intégral et le texte partiel du *Gesta Ungarorum* du XIe siècle.

Dans les ouvrages spéciaux, hongrois ou allemands, on est porté à prendre l'original des chroniques nationales

1. Cf. *ouvr. cité*, Ch. X.
2. Endlicher, *Rerum Hungar. Monumenta*, pp. 134-138.

hongroises au sens strict du mot «chronique », c'est-à-dire qu'on y voit une maigre et fade histoire, ne contenant que des notes chronologiques ; et on l'examine, avec ses descendants, du point de vue des chroniques du Moyen-Age. Aussi les nomme-t-on, elles et leurs descendantes, « chroniques », et on rencontre souvent les termes de « chroniques de moines », « chroniques de religieux », quoique M. Marczali ait depuis longtemps démontré qu'elles provenaient de la cour. Il est étrange que ceux mêmes qui ont reconnu sans réserves la différence entre nos soi-disant chroniques et les chroniques monacales d'Allemagne, ne les aient pas rapprochées des gestes françaises et italiennes du Moyen-Age. Les historiens hongrois ont laissé de côté, dans l'étude de nos chroniques du Moyen-Age, cette forme de la littérature historique. Ils ne s'en sont souciés qu'en ce qui concerne l'Anonyme. MM. Marczali et Sebestyén, par exemple, ont montré les rapports entre l'Anonyme et la littérature romanesque des gestes du XIIe et XIIIe siècle ; mais ils ont vu une production purement hongroise dans l'archétype nommé *Chronique nationale*, autrement dit *Gesta Ungarorum*, parce qu'ils l'ont examiné à travers la littérature des chroniques allemandes. M. Marczali écrit : « L'histoire du Moyen-Age chez les autres nations, et particulièrement chez nos voisins occidentaux, est constituée sans exception par des textes provenant des couvents. Quoique les meilleurs des chroniqueurs eussent été consciencieux et exacts, et qu'on puisse se fier à leurs renseignements, jusque dans les moindres détails, ils n'étaient pourtant pas capables d'une conception plus haute, embrassant l'ensemble de l'œuvre. Le plus grand d'entre eux, Otto de Freisingen, s'attache dans son histoire universelle à montrer l'action divine s'exerçant sur le monde ; mais, une fois arrivé à son époque, il s'en tient à l'ordre chronologique, comme n'importe quel moine[1] ». C'est la caractéristique la plus nette de l'historiographie monacale *allemande* du Moyen-Age et de toute la littérature des chroniques. Mais ces considérations ne s'appliquent pas aux

1. *A magyar történet kútfői az Arpádok korában* [Les sources de l'histoire hongroise à l'époque des Arpád], pp. 77-78.

œuvres de Jordanes, Paul Diacre, Grégoire de Tours, Beda, Liudprand, Richer, et des autres écrivains qui suivent la tradition des genres classiques ; ces œuvres font partie de la littérature des gestes françaises, italiennes, anglaises — dont malheureusement on ne tient pas assez compte, même à l'étranger — auxquelles se rattachent, comme l'indique leur titre, nos « gesta », avec tous leurs descendants.

Le titre de « Chronica » donné à la chronique illustrée de Vienne, aux chroniques de Buda, de Dubnic, de Presbourg (Pozsony), de Várad, et aux chroniques apparentées, est dû à un des adaptateurs tardifs des *Gesta Ungarorum*, particulièrement à l'auteur de l'adaptation datant du règne d'André III, ou bien à son continuateur, contemporain de Louis le Grand (1342-1382). Cette *Chronique* du règne de Louis le Grand a été la source commune de toutes les adaptations aujourd'hui connues des XIVe et XVe siècles, intitulées *Chronica Hungarorum*. C'est pourquoi les écrivains antérieurs à Louis le Grand et les adaptateurs jusqu'à Kézai intitulent toujours leurs œuvres *Gesta Hungarorum*. Les écrivains du XIIIe et XIVe siècles aussi désignent sous le nom de *Gesta Ungarorum* l'archétype, et ses descendants du XIIe siècle, qu'ils utilisaient directement[1].

Connaissant donc la définition précise qu'implique le titre de « Gesta » et celui de « Chronica », et l'emploi rigoureusement défini qu'en font les historiens de l'Europe méridionale et occidentale du VIe au XIIIe siècle [2], on ne peut pas examiner le *Gesta Ungarorum* et ses descendants du XIIe au XIVe siècle, en les faisant rentrer de force dans le lit de Procuste de la littérature des chroniques du Moyen-Age. Mais il faut les placer dans leur propre milieu littéraire, c'est-à-

1. Ricardus (*Magy. Honf. kútfői* [Les sources de l'histoire de la conquête] p. 466) dit : « inventum fuit in « Gestis Ungarorum ». Kézai dans sa chronique complète : « in antiquis libris de « Gestis Hungarorum ». Cf. la chronique de Buda (édit. Podhraczky, p. 93) et la chron. illustrée de Vienne (édit. Florianus. II. p. 155). La Chron. illustrée donne « Cronica de Gestis Hungarorum » et « Gesta » (*ibid.* p. 100 et 200).

2. Exception faite à cet égard, de la chronique tchèque de Cosmas. On peut pourtant discerner dans celle-ci l'hésitation entre les deux genres, « chronica » et « gesta » — ; d'ailleurs le second finit par l'emporter.

dire dans le cadre des gestes. Avant tout, il s'agit de savoir si le contenu de l'œuvre répond à son titre. L'œuvre de l'écrivain du règne de Ladislas fut-elle vraiment une geste au sens que le mot avait au Moyen-Age ?

Dans des textes des XIIe et XIIIe siècles, indépendants les uns des autres, des passages se correspondent mot pour mot, ils dérivent donc de l'archétype commun, et éclairent la méthode de l'auteur du *Gesta Ungarorum*, la structure et le contenu de son œuvre.

Nous pouvons constater par ces passages que l'auteur de la geste du règne de Saint Ladislas suit le récit des documents étrangers, la *Chronique de Regino*, les *Annales d'Altaich*. Le plus souvent il serre le texte de près, non sans le compléter parfois ou le transformer. Négligeant l'ordre strictement chronologique, il groupe les événements d'après leurs rapports objectifs. Le récit des aventures du Xe siècle est caractéristique à cet égard. Tout en suivant mot à mot sa source unique, REGINO, il groupe en sept grandes séries de campagnes les petites expéditions dispersées d'année en année, entre 889 et 955, dans le récit de Regino [1]. Pour éviter toute difficulté chronologique, il désigne chacune de ces séries par la date de la dernière expédition de chacune d'elles. Il omet les dates, sauf 889, l'année du début ; mais suit exactement la chronologie, ainsi arrangée, de sa source. Après la campagne de 901 par exemple, il indique un intervalle de dix ans (X annis repausantes) ; puis il raconte d'un seul trait les campagnes des années 907-912. Après une interruption de cinq ans, il décrit les combats de 913-917 ; nouvelle campagne de 16 ans, et il reprend le récit des années 932-934 [2]. Il s'est servi de même des *Annales d'Altaich*, mais avec plus de liberté, car il disposait de renseignements oraux recueillis directement. Ayant reconnu leur esprit hostile à la Hongrie, ou plutôt à la branche régnante de Béla, il en fait une judicieuse critique. Tout en suivant fidèlement leurs données, il en transforme complètement l'esprit en leur donnant une tendance hostile à l'Allemagne,

1. Cf. le jugement de Gombos sur la méthode analogue de Liudprand (*Középkori Krónikások* [Les chroniqueurs du M. A.] p. 60).
2. Cf., pour plus de détails, mon ouvrage déjà cité, ch. XI.

et les complète par les traditions de la branche régnante de la maison royale, et par les témoignages des Hongrois encore vivants qui avaient combattu dans les années 1047-1074 [1]. Sa méthode est caractéristique des auteurs de gestes. En pareil cas, le chroniqueur reproduit mot à mot le texte de sa source, puis donne les renseignements empruntés à d'autres sources, voire même son opinion personnelle, avec un air de réfutation. Il se garde de modifier le texte de sa source et son esprit, retenu qu'il est par son respect des autorités et sa conscience d'historien scrupuleux. L'auteur d'une geste suit consciencieusement ses sources, et les copie même mot à mot en maints endroits, là où le permettent le genre littéraire qu'il a choisi et sa propre interprétation des faits. Mais il ne se fait pas faute de modifier la forme et le contenu de ses modèles, si son point de vue d'écrivain et sa conviction personnelle l'exigent. Le chroniqueur copie fidèlement ses sources ; il compile, comme on dit aujourd'hui. L'auteur de gestes, selon les règles de ce genre, les critique avant de s'en servir.

L'utilisation des traditions vivantes mêlées aux légendes est très caractéristique à cet égard, et particulièrement l'utilisation des traditions de la famille régnante. Les légendes de la maison des Árpád, qui sont passées des *Gesta* dans les œuvres des historiens postérieurs, sont toutes dans la manière caractéristique des auteurs de gestes : ainsi la légende de l'origine des Hongrois rapportée à l'épisode de l'enlèvement des femmes, la légende du *Turul*, oiseau spécifique des Hongrois, et le meurtre d'Álmos, la lutte d'Árpád et de Marót, champion du peuple morave, la légende du cheval blanc, et de même, le cycle des légendes de Bulcsu, Lél et Botond, emprunté aux traditions populaires et nationales du sud du pays transdanubien, le rôle légendaire prêté à Vecelin et à son descendant Opos le Hardi, le personnage du souverain régnant, Saint Ladislas (László), magnifié en un héros de légende.

Plusieurs signes dénotent que l'auteur de gestes vivait dans l'atmosphère de la cour ; la conscience nationale, et

1. Cf. *ouvr. cit.* ch. XI.

la fierté de race et de nationalité, étrangère aux chroniqueurs d'inspiration ecclésiastique, qui se montre à chaque page ; le parti pris politique et les vues personnelles qui en résultent, l'éloge de la dynastie et surtout de la branche du monarque régnant ; la recherche — encore timide — des causes personnelles et politiques des événements.

La structure et la composition de l'œuvre sont aussi caractéristiques. Rien ne diffère plus complètement du rigide système chronologique et du mode d'exposition des chroniqueurs que cet exposé ferme et cohérent et ce groupement rationnel des sujets, bien supérieur au classement chronologique : la patrie primitive, les origines, les peuples autochtones de la nouvelle patrie, la conquête de la patrie, l'époque païenne, la christianisation, l'élargissement progressif du récit de l'époque chrétienne au fur et à mesure qu'on approche des temps contemporains.

En partant des documents des XIIe, XIIIe, XIVe siècles, on peut reconstituer — partiellement il est vrai, mais très suffisamment — le *Gesta Ungarorum* dont la méthode, les idées directrices, la composition et le contenu répondent exactement au titre de « Gesta ». Son auteur fut un de ces écrivains qui, au Moyen-Age, suivirent les traditions classiques, et il donna consciemment à son ouvrage le titre de « Gesta ». Il révèle ses intentions, lorsqu'il qualifie sa source principale, l'œuvre de Regino, d' « annales chronologiques », ou de « chroniques » ; il la différencie ainsi de son propre ouvrage, intitulé « Gesta », et écrit suivant les règles les plus anciennes de l'histoire [1].

L'auteur du *Gesta Ungarorum*, de même que ses continuateurs — l'Anonyme, Kézai, et les auteurs de ce qu'on est convenu d'appeler les chroniques du XIVe siècle —, est le type de l'écrivain de *gestes*. Il exprime les idées de la noblesse et des gens cultivés du règne de Saint Ladislas, et même de toute la société de son temps.

1. « Anno Dominicæ Incarnacionis DCCCLXXXVIIII, sicut in annalibus continetur cronicis. » La citation se trouve dans l'Anonyme (cap. VIII), mais il la cite de seconde main, car il ne connaît pas directement Regino qui est cité dans ce passage mot-à-mot. La date est d'ailleurs altérée par l'Anonyme qui donne 884, alors que la date exacte (889) est fournie par les Chroniques de Zagreb et Várad.

Au cours de mon analyse critique, j'ai relevé les passages qui révèlent clairement l'époque de Saint Ladislas [1]. L'historien du Moyen-Age n'apparaît pas seulement dans les anachronismes relatifs à l'ethnographie, au droit constitutionnel, aux événements politiques, mais aussi dans sa conception de l'histoire et dans sa philosophie.

Comme tout écrivain de gestes du Moyen-Age, il écrit des histoires héroïques d'un intérêt dynastique. Le centre du récit — exception faite d'une courte période, celle des campagnes du temps de Zsolt et Taksony (907-972) — est toujours la personne du roi régnant. La louange du monarque, Saint Ladislas, et de son père Béla, l'expression de leur personnalité, l'énumération chaleureuse des bienfaits de leurs règnes, sont les traits caractéristiques qu'on retrouve dans toutes les gestes du Moyen-Age. Ce qui le caractérise, lui en particulier, ce n'est pas ce panégyrique du souverain, mais cette notion qu'il a d'un souverain idéal qui s'incarne dans la personne des souverains morts ou vivants. Dans le portrait que les auteurs de gestes dessinent de leur propre monarque, ils n'expriment pas seulement la personnalité de ce roi vénéré, mais l'esprit de leur époque. On y trouve le plus souvent les traits héroïques, au sens le plus étroit du mot, c'est-à-dire les exploits militaires, mais on rencontre aussi l'éloge de la piété et des talents politiques du souverain.

L'auteur de notre « Gesta » a raconté avec une vénération enthousiaste les hauts faits qui prouvent la vigueur de la nation. Il s'enorgueillit des combats victorieux livrés par Árpád, le conquérant de la patrie, par Bulcsu, Lél et Botond, qui, dans leurs expéditions, parcoururent la moitié du monde, par les rois du XIe siècle et surtout par les deux frères Géza et Saint Ladislas, qui, de leur vivant même, firent figure de héros légendaires. Dans les lignes qu'il consacre à Béla Ier, perce son sens politique, nécessaire pour apprécier les qualités d'un homme d'Etat. Son idéal n'est pourtant pas le général ou le chef d'Etat. Car son héros n'est ni le vaillant guerrier de la conquête ou des expéditions, ni Etienne, fondateur et organisateur de l'Etat, ni Béla le sage

1. Cf. *ouvr. cit.* Ch. VIII.

roi, non plus que Ladislas, le roi héros, « qui dépassait tous les autres d'une tête » et qui se rapproche le plus du héros idéal que nous imaginons. Son idéal est le roi pieux, incarnant l'esprit du Christ et la foi chrétienne, qui pardonne à son ennemi, et répand les idées de paix et de réconciliation.

Après de longues recherches, il n'en a pas trouvé de modèle plus illustre que Ladislas (László) qui, le premier, pratiqua la vertu chrétienne du pardon en se réconciliant avec son royal parent vaincu. Le fondateur de la Hongrie chrétienne avait écrasé sans pitié son parent païen, Vazul qui s'était rebellé contre son œuvre d'organisation politique et ecclésiastique de l'Eglise. Pierre fit décapiter le vieux Sámuel Aba, beau-frère de sa mère. André fit arracher les yeux de Pierre, et menaça la vie de son propre frère. Lui-même et son cadet Béla, ces deux fils de Vazul, pleins de talent, mais aussi de ruse et de cruauté, n'échappèrent aux coups sanglants de leurs parents que par la rapidité de leur fuite et la soudaineté de leur mort. Géza et Ladislas aussi ne purent qu'à grand'-peine éviter les pièges de leur jeune cousin Salamon. Même le successeur de Ladislas, Coloman (Kálmán) le Libraire, fit, sans répugnance aucune, arracher les yeux de son frère et de son neveu innocent, quand il crut menacé le trône de son propre fils. Telle est cette dynastie, riche en vertus royales, mais dure, même dans son christianisme, et recourant aux procédés barbares. Et voici que d'elle sort un homme qui serre dans ses bras son parent vaincu, malgré tous les torts de celui-ci. Plus encore que nous, les contemporains s'étonnèrent de cette conduite du pieux roi Ladislas, prévenant et indulgent pour Salamon, brave guerrier et digne d'un meilleur sort. Cette compassion, ce vrai christianisme mirent Ladislas très haut dans l'esprit de sa génération pénétrée d'idées chrétiennes. Ces vertus lui valent la réputation de sainteté qu'il eut de son vivant, et donnent à croire à ses contemporains qu'il bénéficie, aux moments critiques, d'un concours des puissances surnaturelles et célestes. Aux yeux des contemporains, admirateurs de son esprit hors du naturel, il rencontra sur le chemin de sa vie des merveilles et des apparitions célestes. Ces sentiments, l'auteur du *Gesta*

Ungarorum les exprima avec éloquence. On ne trouverait dans notre histoire aucune personnalité qui se prêtât mieux que celle de Saint-Ladislas à la formation d'un cycle de légendes. Sans doute dans ces légendes variées et diversement nuancées, certaines viennent de l'étranger, ou n'ont été rattachées à la personne de Saint-Ladislas que bien des siècles après. Mais l'ensemble du cycle tire son origine de la vie du saint roi, et son fonds est constitué par le cercle de légendes qui entourait sa personne, de son vivant même. L'auteur du *Gesta* a recueilli, et nous a transmis quelques perles de cette première couche de légendes, entre autres celle du cerf merveilleux qui apparut lors de la fondation de l'église de Vác, ou celle de l'archange à l'épée qui se montra dans la bataille contre Salamon.

Ardent admirateur de la piété de Ladislas, il veut trouver son idéal du souverain réalisé, non seulement dans la personne de Ladislas, mais encore dans celle de ses prédécesseurs. C'est ainsi qu'il innocente Etienne du supplice infligé à Vazul et de l'expulsion des fils de celui-ci, pour en rejeter toute la responsabilité sur sa femme, l'Allemande Gisèle. Ce premier monarque de la Hongrie chrétienne, ferme dans sa foi, mais dur aussi, il le représente sous les traits d'un apôtre prêchant du haut de la chaire la parole de vie, puis, dans ses derniers temps, sous la figure d'un vieillard débile, pleurant, favorisant en secret la fuite de ses jeunes parents, soustraits à la vengeance de son implacable épouse. Aussi fait-il du roi Pierre, le plus proche parent par le sang de Saint-Etienne, le frère cadet de Gisèle. Sa conception toute faite du roi chrétien ne lui a pas permis de voir dans Saint-Etienne, dont la canonisation était récente, le bourreau du grand-père, encore païen, du roi Ladislas. Il loue en Béla Ier et en Géza Ier les vertus pacifiques et l'esprit de conciliation ; il accorde même quelque gloire à Salamon, en rejetant la responsabilité de toutes les fautes sur Vid, le perfide conseiller allemand. Il impute l'échec de Sámuel Aba, de Pierre, d'André et de Salamon à ce qu'ils n'ont pas pu, et même n'ont pas voulu atteindre cet idéal du souverain.

Dans ses idées, son idéal, son système historique, s'exprime fidèlement l'esprit de la première croisade et de la renais-

sance chrétienne du XIe siècle. Le règne de Saint Ladislas marque le début de la première grande période de ferveur religieuse en Hongrie. L'union, réalisée depuis un siècle, du peuple païen hongrois et de son jeune prince avec l'Eglise, donne alors ses premiers résultats. C'est sous Saint-Ladislas que la Hongrie devint vraiment chrétienne ; c'est sous son règne que s'éteignirent les derniers feux du paganisme, secrètement entretenus dans la profondeur des forêts et l'immensité des pusztas [1]. Dans ces cent ans, la Hongrie subit une profonde transformation ; elle s'est donnée de toute son âme à la foi qui, sous Saint-Etienne, n'avait touché que superficiellement la masse du peuple. La dernière insurrection païenne avait été réduite dans les pays au-delà de la Tisza par le père de Saint-Ladislas ; et vingt ans après, le peuple hongrois entier s'unissait au petit-fils du païen Vazul, le pieux roi Ladislas, réputé saint, devant les tombeaux ouverts des premiers saints hongrois. La pensée chrétienne renaissante a commencé sa marche victorieuse au Xe siècle et s'est, dans toute l'Europe, approchée de sa victoire définitive au dernier quart du XIe siècle ; sous Saint-Ladislas elle franchit d'une poussée irrésistible la frontière occidentale de la Hongrie. Le roi Ladislas a personnifié la pensée directrice des milliers de pèlerins, se rendant aux Lieux Saints en troupes paisibles, et l'esprit des croisades de la délivrance ; il a représenté la pensée chrétienne travaillant à l'établissement du règne terrestre de Jésus-Christ ; il a incarné la foi du Christ qui fait sortir de leurs tombeaux le roi apôtre, le prince confesseur, le premier martyr du christianisme hongrois : Saint Etienne, Saint Aimeri et Saint Gérard. Ce sont ces idées que son historiographe s'efforce de propager.

Cet écrivain, quel homme fut-il ? Divers éléments peuvent servir à son identification : son idée directrice, son vigoureux sentiment national, sa haine des Allemands. La façon dont il caractérise les actes du souverain et dépeint la personne de Béla Ier et de ses deux fils trahit un observateur

1. Cf. la loi de Saint Ladislas contre la célébration occulte du culte païen. I, art. 22.

direct. Il connaît les traditions de la famille Ják, qui tire son origine de Vecelin de Wasserburg (1001), un Allemand vainqueur de Koppány, chef de la première insurrection païenne, mais est devenue hongroise par la suite [1]. D'autre part son tour d'esprit ecclésiastique et sa culture théologique apparaissent maintes fois. Donc, c'est un prêtre hongrois, faisant partie de la cour de Saint Ladislas, et qui eut quelque lien avec la famille Ják. Il est bien possible qu'il soit l'évêque Koppány, de la famille Ják († 1099), qui aurait été auparavant chapelain de la cour de Saint Ladislas (1091), comme le suppose M. Ubul KÁLLAY [2]. Nous pouvons aussi établir d'après son œuvre que sa culture est d'origine française ou italienne. Ce genre historique particulier est, comme je l'ai déjà montré, inconnu en Allemagne. La seule œuvre historique allemande dont on puisse tenir compte ici, le *Gesta* de Widukind, il ne l'a pas connue. S'il la connaissait, il ne se ferait pas faute d'utiliser les passages qui parlent abondamment des combats décisifs des champs de la Lech et de la Riade ; il ne donnerait pas, au détriment des combats de la Lech et de la Riade, tant d'importance à la défaite de l'Inn (913), en présentant comme les héros de cette bataille Bulcsu et Lél qui finirent malheureusement aux combats des champs de la Lech. Paul DIACRE, GRÉGOIRE DE TOURS, JORDANES ou quelque autre que nous ne pouvons pas encore déterminer a été son modèle [3]. On peut assurer que c'est un écrivain français ou italien. On doit envisager tout d'abord une influence française, car les premiers signes, dignes de remarque, de relations intellectuelles entre France et Hongrie apparaissent précisément à cette époque de Saint Ladislas et de Coloman. Et même, l'un des documents utilisés directement par l'auteur des *Gesta Ungarorum* a été rédigé par un Français, REGINO. A cette époque aussi les relations intellectuelles franco-hongroises sont devenues

1. L'auteur du « Gesta » lui-même vante comme un modèle de vaillance hongroise Opos le Hardi, de la famille Ják.

2. Cf *ouvr. cit.* Ch. XI.

3. Par de minutieuses comparaisons de styles, on pourrait obtenir quelques résultats. Mais on ne peut l'entreprendre avant l'établissement critique du texte fragmentaire du *Gesta*.

plus suivies. Sous le règne d'André Ier et de Béla Ier, un Français de Liège, Leodvin, occupe le siège épiscopal de Bihar. On peut suivre aussi jusqu'à cette époque les traces de la première colonisation française (wallonne), partie elle aussi du pays de Liège. Le roi Ladislas fait venir du couvent de Saint-Gilles des bénédictins français qu'il établit à Somogyvár (1091)[1] ; l'un des témoins de cette fondation était justement l'évêque Koppány. Le neveu et successeur de Saint-Ladislas, le roi Coloman le Libraire, ainsi nommé par un continuateur du XIIe siècle de notre geste, peut-être parce qu'il a été le centre de la vie littéraire qui avait débuté à la cour de Saint Ladislas, épousa une Française, fille de Roger, souverain franco-normand de Sicile. A cette époque, l'usage officiel des chancelleries fut d'employer désormais l'appellation française de *Hungari*, au lieu du nom allemand de *Ungri* ou *Ungari*. Les preuves, ont le voit, sont en nombre restreint, mais elles sont d'importance, car elles révèlent l'existence de relations directes entre la culture française et la culture hongroise.

Contentons-nous provisoirement des quelques faits établis : l'auteur du *Gesta Ungarorum* était un des écrivains qui suivirent les traditions classiques du Moyen-Age. Son œuvre n'est pas une *chronique*, mais une *geste* qui procède d'une conception originale et se signale par un art du style bien personnel. De plus cette geste a été l'une des meilleures œuvres d'histoire nationale que le Moyen-Age ait produites dans ce genre. En ce qui concerne l'objectivité et la confiance qu'on peut lui accorder, cet ouvrage le cède aux chroniques de moines, qui s'attachent fidèlement au texte de leurs sources, aux événements et aux faits concrets. Mais pour le style, la vivacité et à bien des égards, il les dépasse de beaucoup. Nous devons tenir pour une bonne fortune que son auteur ne soit pas un chroniqueur, mais un historiographe. Nous autres Hongrois, nous lui savons gré de nous avoir conservé les morceaux pittoresques de notre ancestral trésor de légendes, et les précieux matériaux historiques que

1. Cf. Dezső Pais, *Les rapports franco-hongrois sous le règne des Árpád*. Revue des études hongroises, 1923 [t. 1], pp. 15-26, 137-144.

contiennent les traditions vivantes des xe et xie siècles concernant le peuple hongrois et la maison d'Árpád. Nous lui devons l'esquisse fidèle, et d'une beauté émouvante, qu'il trace des idées et de l'esprit de l'époque, le portrait du « Roi pieux », la description de notre royaume patrimonial qui va vers l'apogée de sa puissance sous le règne de Saint-Ladislas. C'est grand dommage pour l'histoire de la Hongrie que cette œuvre ne soit pas parvenue entière jusqu'à nous, et nous devons nous contenter des fragments, d'ailleurs en nombre suffisant, qu'on peut retrouver dans les adaptations postérieures.

III. L'Historiographie hongroise du xiie siècle et le *notaire anonyme* du roi Béla.

Le *Gesta Ungarorum* du règne de Saint-Ladislas, dans sa forme originale, mène son récit jusqu'à l'année 1091. Les derniers événements qu'il raconte sont les campagnes et conquêtes conduites par Saint-Ladislas en Croatie et contre le chef cuman Kutesk. Jusqu'à cette date, on trouve des concordances indubitables dans le texte de tous les manuscrits dont on peut ramener l'origine à la Geste primitive.

De cet archétype, qui raconte les événements jusqu'à 1091, on a fait des extraits, du vivant même de Saint-Ladislas, pour une courte histoire destinée aux églises ; ces fragments nous ont été conservés dans l'histoire universelle du Français Albericus de Troisfontaines, qui s'est servi de la *Chronique de Somogyvár*, et dans les interpolations des *Chroniques de Zagreb*, *de Várad*, et des *Chroniques abrégées de Zagreb*, découvertes par Knauz. A ces textes s'ajoutent les passages des chroniques locales qui au xiie siècle les continuent et consistent en analyses ou en listes de rois [1]. Il se pourrait que cette geste abrégée eût une continuation dans un fragment de chronique laconique que contient la Geste de Kézai, racontant les événements compris entre 1091 et 1272, et vraisemblablement rédigée à l'église de Székesfehérvár ou

1. Cf. *ouvr. cit.* Ch. IV.

à la cour royale. On retrouve ce passage conservé le plus fidèlement dans le groupe des documents apparentés au *Chronicon Budense* (Buda, 1473 ; Imprimeur Andreas Hess) [1]. A la même époque où l'on composait ces continuations du XIIe siècle faites de listes de rois ou de chroniques (annales), on a écrit en Hongrie quelques autres œuvres de même genre. Entre autres, les notes bénédictines écrites sur le tableau des Pâques du manuscrit de Pray [2], les notes de Pilis du XIIIe siècle connues par Albericus [3], les notes vraisemblablement de Pannonhalma qui contiennent les mêmes données que les *Annales Posonienses* pour les années 1043-1077 [4].

Mais ces notes, en forme de listes ou d'annales, écrites dans les couvents ou dans les églises, n'embrassent que de courtes époques ; rares et éparses, leur production n'est qu'un fait local et isolé. Le « Gesta » est resté dans tout le Moyen-Age la forme prédominante de l'historiographie hongroise. Sa source principale, on pourrait même dire son canon, fut le *Gesta Ungarorum* du règne de Saint-Ladislas.

Ce travail fut continué, peut-être du vivant même de Saint Ladislas, entre 1091 et 1095, certainement en tout cas sous Coloman et Etienne II. Cette première suite contemporaine ne nous est pas parvenue ; elle s'est arrêtée à l'année 1127, comme en font foi les passages concordants des *Annales Posonienses*, de l'*Anonyme*, et de la *Chronique illustrée*.

Sous Géza II (1142-1162), elle fut conduite jusqu'à la date de 1152 par un homme de l'entourage du roi ; ce qui explique son hostilité contre Coloman et Etienne II, dont il a complètement altéré l'histoire. Il choisit pour héros Álmos, le prince aveuglé par Coloman et ses descendants ; leur histoire devient le centre de l'histoire de la Hongrie au XIIe siècle ; il rejette au second plan et même défigure le personnage d'un des plus grands rois hongrois, Coloman le Libraire, et son fils. C'est l'œuvre de ce continuateur du règne de Géza II que l'on retrouve dans le passage concernant les années 1095-1152 que la chronique illustrée de

1. Cf. *ouvr. cit.* Ch. VIII.
2. Florianus. III. p. 212-13.
3. Cf. *ouvr. cit.* Ch. II.
4. *Ibid*, Ch. X.

Vienne a emprunté à une laconique chronique de la fin du XIIIe siècle, conservée dans la famille de la chronique de Buda. Un écrivain du règne d'Etienne III la poursuivit jusqu'à l'année 1167, et quelques fragments en restent dans la chronique allemande d'Henri Mügeln [1].

Ces continuations, reprises de temps à autre, ont été, comme la Geste du règne de Saint-Ladislas, l'œuvre d'écrivains courtisans, appartenant à la suite royale. De plus, le continuateur, ou plutôt l'adaptateur du règne de Géza II, fut un véritable homme de parti ; et quand il s'agit de Coloman ou de son fils, qu'il déteste également, il n'a pas de scrupules à fausser le récit. Pour l'objectivité, il est bien loin au-dessous de l'écrivain du règne de Saint-Ladislas, qui s'était montré indulgent pour le malheureux Salomon. Il est vrai qu'on ne peut s'attendre à autre chose de la part d'un courtisan de Béla et d'Álmos l'aveuglé, alors que l'historien de Saint-Ladislas s'est montré impitoyable pour Gisèle, coupable d'avoir fait aveugler le grand-père de son roi.

Au temps des premières continuations des « Gesta », aux confins du XIe et du XIIe siècle, apparaissent des biographies des premiers saints hongrois, Etienne et Aimeri (Imre). L'auteur de la plus importante légende de Saint Etienne, outre les traditions verbales et les textes de lois, a pu connaître le *Gesta Ungarorum* et leur source les *Annales d'Altaich*, comme on peut le conjecturer d'après certaines traces ; mais il n'en a pas fait plus ample usage, et même il le contredit sur certains points particuliers [2]. L'utilisation du *Gesta Ungarorum* et de ses continuations du XIIe siècle apparaît au contraire plus nettement dans les documents postérieurs du XIIe et du XIIIe siècle. Sans parler d'une indication fournie par Odo de Deogilo, prouvant qu'il connaissait les « Gesta », ni de quelques données de Gotfried de Viterbo, plusieurs écrivains lui empruntent leurs données sur l'histoire hongroise : ainsi l'auteur de ce qu'on appelle la *Chronique polono-hongroise*, ou Thomas de Spalato, ou les auteurs du

1. Sur les continuations du XIIe siècle cf. mon ouvrage (ch. IX et X) et Domanovszky, *A Budai Krónika* [La Chronique de Bude], p. 47-48, 55-56 ; Domanovszky, *Mügeln krónikája* [La chronique de Mügeln], p. 29-30.

2. Cf. *ouvr. cit.* Ch. XI.

XIIIe siècle des *Légendes de Saint Ladislas* et *de Saint Gérard*[1].

Ceux qui composèrent les suites datant du XIIe siècle n'ont fait que copier servilement l'œuvre du règne de Saint Ladislas en la complétant par le récit assez objectif de leur propre époque. Dans les fragments parvenus jusqu'à nous, nous ne trouvons pas trace d'une conception originale de l'histoire et de la critique. Dans les changements qu'il apporte au récit du règne de Coloman et d'Etienne II, l'écrivain du temps de Géza II n'est pas guidé par un souci de critique objective, mais par un parti pris politique.

Dans la seconde moitié du XIIe siècle apparaît un auteur qui, se servant de nouveaux matériaux, et suivant une directive originale, élabore l'histoire hongroise, avec un art tout personnel.

Il est difficile de trouver dans la littérature historique du Moyen-Age une œuvre à propos de laquelle les spécialistes se soient plus partagés et contredits que le *Gesta Hungarorum* composé par le NOTAIRE ANONYME du roi BÉLA. Sans parler de la discussion séculaire sur le personnage et l'époque où il vécut, la valeur documentaire de son œuvre a été diversement appréciée. Il fut un temps où les historiens hongrois juraient sur lui comme sur la Bible et le tenaient pour le « Père de l'historiographie hongroise ». Dans la seconde moitié du dernier siècle, cette vénération s'est changée en un scepticisme extrême. Les savants hongrois et étrangers d'un commun accord rabaissent les mérites du brave notaire ; ils regardent son ouvrage comme un pauvre livre pédant, une fantasmagorie poétique, et une fable qui mérite à peine une étude sérieuse. Ils regardent l'auteur comme un dupeur conscient, un falsificateur de l'histoire, un faiseur de fables et d'étymologies naïves. Personne n'a de longtemps osé ouvrir la bouche contre cette critique excessive et partiale ; elle a même empêché qui que ce soit d'entreprendre l'analyse détaillée et la recherche des sources de son œuvre ; personne n'a osé faire un examen d'ensemble de sa méthode et de ses qualités d'historien.

1. Cf. *ouvr. cit.* Ch. V.

M. Marczali et plusieurs autres à sa suite ont montré l'influence exercée sur l'Anonyme par la littérature romanesque des gestes du XIIe et du XIIIe siècles ; mais on n'a pas essayé sérieusement de déterminer ses qualités personnelles d'écrivain, faute d'avoir cherché, dans les cadres de l'histoire universelle, les rapports qui l'unissent à la littérature étrangère contemporaine. Mais nous ne pouvons nous faire une idée juste de l'œuvre du notaire royal, sans tenir compte de l'époque où il vécut et des tendances littéraires ou des courants intellectuels de son temps.

L'instruction qu'on exigeait alors des dignitaires ecclésiastiques, même des clercs en général, et plus particulièrement des prêtres employés dans les chancelleries royales, c'est à l'Université de Paris, capitale intellectuelle de l'Europe du XIIe siècle, que l'Anonyme l'a reçue [1]. Là il apprit l'art de la calligraphie, de la rédaction des diplômes et de la stylisation des caractères. Outre ces connaissances pratiques, il acquit des notions d'ordre général, concernant la grammaire, la rhétorique, l'histoire et les autres sciences [2]. Sortant des écoles, il entra comme notaire royal à la cour de Béla [3]. Le milieu scolaire dont il sortait, la cour où il vécut, et sa profession, le mirent au rang des gens du grand monde et des hommes cultivés de son époque. Il ne fut certainement pas le « moine chroniqueur » enfermé dans un couvent, que l'on représente dans la littérature hongroise. En face des impassibles compilateurs du Moyen-Age, des chroniqueurs et des annalistes satisfaits d'une rigide énumération de faits, l'Anonyme, comme les autres auteurs de gestes, travailla sur des documents historiques,

1. Cf. Sebestyén, *Ki volt Anonymus ?* [Qui fut l'Anonyme ?]. Budapest, 1898, pp. 86-93.

2. Cf. Hajnal, *Irástörténet* [Histoire de l'écriture]. Budapest, 1921, pp. 84-101.

3. Depuis les recherches récentes la discussion concernant le temps de l'activité du Notaire Anonyme n'embrasse plus qu'une période de 50 ans. A l'aide de preuves historiques, stylistiques et linguistiques on peut établir qu'il ne saurait être question que du règne de Béla II (1131-1141) ou de Béla III (1172-1196). La majorité des preuves parlent pour Béla III, mais les récentes recherches de M. Jakubovich (voir l'article *l'Enigme du plus ancien historien hongrois*, pp. 295-298 de cette livraison) n'hésitent pas à placer le Notaire Anonyme au temps du roi Béla.

mais il donna une unité à cette matière brute et en polit soigneusement la forme littéraire. L'Anonyme est un des meilleurs représentants de ce type d'historien, peu fréquent au début du Moyen-Age, et même plus tard rare en Allemagne.

A regarder les choses superficiellement, on pourrait voir dans son travail, mi-scientifique, mi-littéraire, une manifestation des débuts précoces de la Renaissance. L'influence classique est incontestable, surtout celle de Tite-Live, enclin à une rhétorique colorée ; mais elle ne s'exerce que superficiellement et indirectement. Les modèles littéraires de l'Anonyme étaient en effet les histoires de couleur romanesque, telles que l'histoire de Troie de Dares Phrygius qu'on lisait beaucoup à l'Université de Paris. Dares et les narrateurs français étaient connus d'Otto de Freisingen, et de son abréviateur, le rimeur Gotfried de Viterbo, et des autres écrivains allemands ; mais sous leur plume allemande, sérieuse et lourde, cette influence est à peine reconnaissable. Mais ils ont plus profondément marqué sur le style et le goût de l'Anonyme : il avait vécu dans le Paris du XIIe siècle qui, dès cette époque, préférait les œuvres romanesques et aisées.

La source principale de l'Anonyme fut la continuation faite sous le règne d'Etienne II de la Geste du règne de Ladislas. Pour la description de la Scythie, il a tiré parti de l'abrégé de Justin, alors fréquemment lu à l'Université de Paris, et en général dans les écoles. Pour la conquête de la patrie, il a utilisé les traditions verbales des familles habitant les contrées de la Tisza, ou un ouvrage antérieur qui se fondait sur elles. Il a pris le récit laconique de la geste comme cadre, dans lequel il enferme le récit détaillé de la conquête de la patrie, tel que le rapportent les traditions locales de la Tisza.

Il suit fidèlement ses sources, mais sait en user avec discernement. Sa méthode sceptique à l'égard des légendes est tout à fait surprenante. Il a eu la précaution de faire la critique des passages légendaires que lui fournissaient ses sources, en savant qui méprise et même condamne « les chansons bavardes des chanteurs populaires ou les fables

mensongères des paysans ». Cette critique lui a permis de laisser de côté certaines fables ou de rétablir des légendes dans leur réalité. Suivant ses sources étrangères au lieu de la belle légende de l'enlèvement des femmes, il n'accorde qu'une sèche mention à la généalogie biblique de Magog. Il écarte la légende de l'olifant de Lél, et l'histoire des sept rescapés du combat de l'Inn. Il rabaisse l'aventure du « cerf merveilleux » à un simple incident de chasse, où le cerf ne disparaît pas, mais tombe sous les flèches de Bors qui le poursuit. Dans la légende du cheval blanc, le cadeau du cheval légendaire est remplacé par des offrandes princières consistant en douze chevaux, douze chameaux, douze garçons cumans, douze filles ruthènes, des fourrures de grande valeur, et autres objets précieux.

Aux yeux des savants modernes qui veulent voir dans les légendes les seuls témoignages que nous possédions de la vie intellectuelle du peuple magyar, cette méthode apparaît comme une ignorance barbare ; et on ne manque pas de reprocher cette faute à l'Anonyme. Et pourtant ce rationalisme savant, expression d'un tour d'esprit original, est rafraîchissant dans une époque où l'historien, dépourvu d'esprit critique, traite comme vérités des histoires fabuleuses, et où l'homme se laisse aller à la crédulité.

Dans l'histoire de la conquête de la patrie, son récit, soigneusement élaboré, aussi bien au point de vue stratégique que géographique, prouve la pénétration de sa critique, sa réflexion méthodique, et la profondeur de ses connaissances. L'originalité de sa critique l'a même conduit à des erreurs, qu'on retrouve chez les autres historiens du Moyen-Age, et en particulier l'a fait verser dans des anachronismes sur l'histoire ethnographique.

Influencé par certaines circonstances de son époque, il range parmi les Cumans le peuple d'Ed et d'Edömén, qui a fait sa jonction avec les Magyars en Ruthénie, et il place en Transylvanie les Vlachs (« Vlachi, qui et pastores Romanorum ») transdanubiens dont parlent les « Gesta » du XIe siècle ; il leur attribue même un rôle dans les pays transdanubiens sous l'appellation de « pastores Romanorum » ; et pourtant, à l'époque de la conquête (896-), les Cumans se trou-

vaient encore dans les régions de l'Oural et du Volga, et les Roumains habitaient les Balkans !

Dans sa conception de l'histoire aussi, il s'est rendu indépendant de ses sources. Son œuvre est restée inachevée ; aussi ne connaissons-nous pas son opinion sur l'époque des rois chrétiens. Mais nous pouvons établir d'après cette œuvre incomplète que l'Anonyme s'enthousiasme pour un autre idéal que celui de l'auteur du règne de Saint Ladislas. Il mentionne fièrement les hauts faits des conquérants païens, du prince Árpád et de ses rudes guerriers, et donne une vraie couleur d'épopée au pâle récit de sa source. Il ne peut étouffer ses cris de joie vaniteuse quand, dans le récit de ces prouesses, son imagination voit s'accomplir ces exploits belliqueux des illustres aïeux. Son héros n'est pas le « roi pieux », mais le guerrier sans peur et sans reproche chanté dans les chefs-d'œuvre littéraires de l'époque de la chevalerie. Il a célébré le guerrier hongrois, conquérant de la patrie, vainqueur de tous les peuples, courant la moitié du monde à la recherche des aventures ; il a chanté la « farouche descendance » des Scythes, vainqueurs du monde entier. Et malgré tout, il n'a pas négligé d'exprimer les idées de son temps et de faire ce qu'avait fait pour sa propre époque son prédécesseur du règne de Saint-Ladislas.

Son ambition littéraire n'est pas moindre que ses aspirations de savant. Il s'est efforcé de composer et de polir son œuvre, de lui donner un cachet artistique. Il y était engagé par ses études à Paris et ses lectures. Pour réaliser son dessein, il a donné aux faits empruntés à ses sources des caractéristiques particulières, composant des descriptions de batailles, des discours éloquents, tantôt suivant le texte littéral, tantôt le sens général des récits qu'il trouvait dans les autres ouvrages, tels que l'histoire de Troie de Dares, le *Gesta Alexandri Magni*, et quelques passages du XIe et XIIe siècles du *Gesta Ungarorum*.

Sa méthode trahit l'influence de la littérature chevaleresque. Elle rappelle les procédés des poètes chevaliers et des auteurs des gestes romanesques de l'époque de la chevalerie qui mélangent sans scrupule des événements histori-

ques éloignés l'un de l'autre. Mais une grande différence sépare l'Anonyme des gestes romanesques. L'Anonyme en effet s'est bien gardé de reporter consciemment dans une époque antérieure des personnages et des événements d'une époque postérieure. Il s'est attaché fidèlement au plan que lui fournissaient les traditions de la contrée de la Tisza, les « Gesta », et ses sources verbales ou écrites. Il s'est simplement permis de broder ; il n'a fait que parer la matière brute des événements historiques ; il a fouillé son style, en quête des mille détails qui colorent les événements et font vivre les personnages réels, connus par les traditions et les documents écrits. Ce serait une grande erreur que d'attribuer trop d'importance à cette recherche littéraire et de ne voir dans l'ouvrage de l'Anonyme qu'une sorte de poésie ou d'œuvre romanesque.

Quand le Notaire du roi Béla a commencé de donner ce tour nouveau à l'historiographie hongroise, il avait en mains toutes les ressources de la science et de la littérature de son temps. Il a eu l'ambition sincère de faire œuvre de savant ; il expose lui-même son dessein dans la préface de son ouvrage : c'est à l'instigation de son ami et collègue d'université, et « sur le modèle de l'*Histoire de Troie* » et des autres œuvres qu'il écrit « la généalogie des rois et des nobles de Hongrie, et qu'il raconte comment les Sept Hongrois quittèrent la Scythie et entreprirent leurs conquêtes. » Il essaiera de résoudre ces questions en laissant de côté « les chansons bavardes des chanteurs populaires et les fables mensongères des paysans », et en s'attachant « à l'explication de l'histoire et à l'analyse exacte des documents ». Il s'est loyalement acquitté de cette tâche. Son œuvre, malgré ses défauts, est une œuvre de savant qui domine son époque. Comme œuvre littéraire, son histoire, toute fragmentaire qu'elle est aujourd'hui, est une des créations les plus harmonieuses de l'historiographie latine du Moyen-Age. L'Anonyme était un homme de science, et un écrivain doué de sens artistique et muni d'une bonne plume, au sens que ces mots avaient au XIIe siècle. Ces qualités, qu'on regardait de son temps comme des mérites supérieurs, sont devenues dans ces cinquante dernières années des défauts

qu'on lui a reprochés maintes et maintes fois et avec une excessive sévérité.

La première période de l'historiographie hongroise ouverte par le *Gesta Ungarorum* du prêtre de la cour de Saint-Ladislas, est fermée par le Notaire Anonyme, élève de l'Université de Paris. Nous retrouvons dans la cour de tous les rois de Hongrie, depuis Saint-Ladislas jusqu'au roi Béla, l'historien courtisan qui ne manque jamais à côté des grands souverains du Moyen-Age. Et ces historiens, surtout les deux prêtres courtisans de Saint-Ladislas et du roi Béla, sont de dignes confrères des meilleurs historiens du Moyen-Age. Pour l'objectivité et la valeur documentaire, ils le cèdent peut-être aux chroniqueurs et aux annalistes ennuyeux qui notent sèchement les événements ; mais ce sont de fortes personnalités d'écrivains, et ils expriment fidèlement les idées de leurs époques respectives, le goût littéraire de la cour royale hongroise du XIIe siècle, influencée par la culture française.

Il convient de rapprocher les travaux de ces historiens de ce fait, insuffisamment souligné jusqu'ici, que dans les couvents de Hongrie l'habitude d'écrire, à la façon de l'Allemagne, des chroniques et des annales à sujet restreint, n'a jamais pu s'implanter ; et l'on verra alors que ces œuvres historiques constituent une nette réfutation de l'opinion souvent admise qui fait de la civilisation hongroise une simple annexe de la civilisation allemande. Sans doute, au début du XIe siècle de fortes influences allemandes (bavaroises) ont agi en Hongrie, de même que dans des périodes postérieures de l'histoire de Hongrie la force irradiante de l'esprit allemand a fécondé plusieurs fois le sol hongrois. Mais l'histoire de la Hongrie connaît de longues époques où, à côté de cette influence, amoindrie et rejetée au second plan, ce pays était en contact direct avec la civilisation française et italienne. Cette influence intellectuelle composée d'éléments allemands, français et italiens a transformé l'ancienne civilisation païenne hongroise et a permis à l'esprit hongrois de développer sa propre civilisation. Celle-ci se rattache sur plusieurs points aux civilisations occidentales, mais elle a pourtant gardé son individualité.

Les premiers produits qu'ait donnés cette civilisation hongroise chrétienne assimilant des éléments de la culture occidentale ont été les ouvrages des historiens courtisans de Saint-Ladislas et du roi Béla.

Bálint Hóman.

(Université de Budapest).

LES DÉBUTS DE LA LITTÉRATURE HONGROISE EN FRANCE

I

Dans notre France longtemps un peu indifférente à l'âme des littératures et des nations étrangères, le peuple magyar a porté assez tard la peine de son individualité politique confondue. Les Français, disait non sans malice un ami d'Henri Heine, connaissent rarement une langue étrangère, « à moins qu'elle ne soit morte [1] ». La langue hongroise vivait ; mais jusqu'à 1840, ou peu s'en faut, il semble que nous n'en ayons trop rien su. La masse de l'Empire, intacte encore, absorbait ou masquait la Hongrie. Montesquieu déjà reprochait à l'Autriche d'en avoir obstinément poursuivi l'oppression, ignorant de quel prix la Hongrie lui serait un jour [2].

Il y avait eu échange de politesses entre VOLTAIRE et FEKETE, ROUSSEAU et TELEKI [3]. Voltaire n'ignorait point que la nature a placé en Hongrie « des mines d'or, et les vrais trésors des blés et des vins », qu'elle y forme « des hommes robustes, bien faits, spirituels ». Mais il disait le peuple « encore réellement l'esclave des seigneurs », et les nobles de Hongrie, presque autant qu'à l'époque de Mohács, « de petits tyrans qui ne voulaient point être tyrannisés » [4]. Et la France des *philosophes* avait beaucoup oublié combien les

1. Alex. Weill, *Souvenirs intimes de Henri Heine*, p. 44.

2. Montesquieu, cité par Sacy, *Histoire générale de la Hongrie* (1778), t. I, p. XLIII.

3. Henri Tronchon, *Un Voltairien de Hongrie...* : Nouvelles Archives des Missions Scientifiques, XXII,4 (1924). — Baranyai Zoltán, *Une visite hongroise chez Rousseau à Montmorency*, Revue des Etudes hongroises, 1923 [t. I], pp. 188-194 ; id., *Francia nyelv és műveltség*. Bpest, 1920, pp. 118-120.

4. Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, Œuvres, éd. Moland, t. XII. p. 235-236.

anciens gardiens des marches de l'Est méritèrent de la chrétienté, après s'être aidés à « gaster le pays », en Gaule aussi bien qu'ailleurs, comme disait le vieux poète Garin le Loherain des

. . . . . Hongres que Diex puist maléir. [1]

Sauf peut-être les lecteurs de l'attachante *Histoire générale de la Hongrie* publiée par Sacy dix ans avant 1789, qui se souvenait que les premiers hussards à cadenettes de Louis XIII et Louis XIV avaient été des Hongrois, que Rákóczi avant ses malheurs avait travaillé d'accord avec la France ? Depuis qu'en 1699 l'Empereur avait incorporé la Transylvanie à la couronne, qui pensait à la « pauvre province » de la fable, Aliboron entre ses voleurs :

. . . . . Tel et tel prince
Comme le Transylvain, le Turc et le Hongrois [2] ?

La Révolution fit des prosélytes à travers la Hongrie bien plus qu'elle ne la connut ou ne prit garde à quelques Hongrois témoins de ses débuts [3]. L'émigration sema ses proscrits à travers l'Europe et jusqu'à ses confins, à Constantinople, Odessa ; mais ceux d'entre eux qui passèrent en Hongrie, qu'étaient-ils ? Un voyageur qui voit juste et que le temps presse, comme Salaberry dont M. Baldensperger a recueilli un jugement assez fin [4]. Ou peut-être quelques « maîtres de langues » qui se fixent là-bas. Mais, à ce qu'il semble, aucun de ces exilés notoires, souvent indifférents ou blasés, curieux parfois aussi et, à la rencontre, informateurs utiles pour plus tard. Napoléon ne songea qu'un temps à s'aider des Magyars contre l'Autriche. Ni de ses randonnées épiques, ni des successifs reflux des Coalitions, les mémoires françaises ne semblent avoir conservé d'abord, légendaire ou précis, le moindre souvenir des choses ou gens de Hongrie. Sauf Edgar Quinet, qui se rappellera plus

1. *Li Romans de Garin le Loherain* (pp. P. Paris, 1833) t. I, p. 51, XVIIe couplet.
2. La Fontaine, *Fables*, I, XIII, Les Voleurs et l'Ane.
3. Eckhardt Sándor, *A' francia forradalom eszméi Magyarországon* (Budapest, 1924), chap. 3, n°s III et IV. — Id., *Un témoin ignoré de la Révolution française : le Baron de Trenck*. Revue des Etudes hongroises, 1924, p. 49.
4. Baldensperger, *Les Idées de l'Emigration française* (1925), t. I, p. 94.

tard quatre Hongrois campés dans la maison de ses parents, à Bourg en Bresse, avec qui il essayait son latin, et un grand diable de hussard « croate » qui pourrait bien être magyar, et qui en septembre 1815, de bon matin, alors qu'au lit encore le jeune Quinet arpège sur son violon, entre dans la chambre, saisit l'instrument et, à grandes enjambées, en tire quelque mélodie si pathétique et sonore que l'enfant en demeure saisi et que la mère, la servante, accourent au bruit comme à un miracle, ouvrent la porte à peine vêtues, pour s'enfuir aussitôt [1]. Stendhal, attaché aux armées impériales, a une pointe de curiosité pour « cette célèbre Hongrie » ; quand il se trouve, en 1809, Viennois pour un an ou deux, il ne songe pas sans regret à « tout ce que verront ceux qui iront en Bohême et en Hongrie, et peut-être en Turquie ». Mais il ne franchit la frontière autrichienne que pour quelques heures ; « chargé d'une mission », sans doute pour le service de la remonte ou des fourrages, il quitte Vienne par la route de Laxenburg, et ne va pas plus loin qu'Eisenstadt et le lac de Neusiedel. Il y trouve, il est vrai, « le costume croate dans toute sa pureté : c'est absolument celui de nos housards... » Mais le nom d'une comtesse hongroise que son *Journal* donnera plus tard à l'une des victimes parisiennes de sa timidité machiavélique, ne sera qu'un pseudonyme décent, écho de quelque cérémonie ou fête viennoise [2].

Les origines, la nature, l'esprit du peuple magyar, qui cependant a su rester si bien lui-même, demeuraient confus ou insoupçonnés en France pour le très grand nombre, et ne tentaient guère la curiosité littéraire.

II

Le tour du monde littéraire de la France ; la Hongrie « terra incognita »

Et cependant, où cette curiosité n'alla-t-elle pas découvrir du nouveau ?

1. Quinet, *Histoire de mes Idées*, p. 91, 135 ; cf. R. Heath, *E. Quinet, his early life and writings* (1881), p. 18.

2. Stendhal, *Correspondance*, t. I, p. 343, 344 et note ; cf. J. Mélia, *La vie amoureuse de Stendhal*, p. 294, 296 et suiv.

Bien des âmes françaises, avant de s'abandonner aux décevants enthousiasmes ossianiques, avaient été gagnées au Nord et doucement embrumées par le Genevois Mallet. Peu après, l'Inde lointaine et merveilleuse captiva les imaginations, les *Mille et une Nuits* et le *Gulistan* les hantèrent, l'Extrême-Orient les tenta ; pour des yeux qu'avaient fascinés longtemps les soleils classiques, nos premiers orientalistes évoquèrent la splendeur un peu confuse encore de mirages nouveaux et enchantés. De tout l'Orient ainsi exploré avec fièvre, à peine si la seule poésie sacrée des Hébreux demeure close encore aux investigations indiscrètes de la vogue et des fabricants littéraires ; on traduira Lowth, il est vrai, mais l'ouvrage autrement suggestif de Herder sur l'Esprit de la Poésie hébraïque demeurera longtemps à peu près inconnu[1] ; la Bible ne s'ouvrira que tard le chemin des âmes, Chateaubriand et Mme de Staël aidant. Mais voici que l'Amérique à son tour et les îles lointaines sollicitent les esprits curieux. Le chef-d'œuvre qui les entraînera n'est pas né encore que de grands événements, à défaut, leur montrent la voie nouvelle. A peine a-t-on pleuré la mort de Virginie, que Madagascar chante par la voix fluette des Madécasses de Parny. Bientôt il y aura dans les journaux toute une littérature coloniale, indienne, africaine, américaine, anti-esclavagiste, sauvage[2]. D'autres, moins aventureux, se sont avisés de chercher moins loin. On s'est mis en France à étudier quelque peu l'Allemagne, après l'Angleterre. L'on rapprend l'Italie et l'on pense connaître l'Espagne. Même on essaie, de-ci de-là, de retrouver la puissance des créations poétiques spontanées dans les vestiges, anciens ou récents, authentiques ou non, des chants populaires ou primitifs. Les patois de France donnent eux aussi leur contribution, d'assez bonne heure, en attendant Raynouard ou la *Gaule poétique* de Marchangy. Enfin, après Ossian et Walter Scott, après le succès fait au Romancero et les échos du débat sur Homère, après toutes les ballades du Nord et les chansons du Midi, les

1. Henri Tronchon, *La fortune intellectuelle de Herder en France* (1920), p. 375, 403, etc.

2. Voir par exemple : *Almanach des Muses*, 1776 ; *Esprit des Journaux*, ans VI et VII, *passim* ; *Journal général de la Littérature de France*, 1801, etc...

poésies des pays lointains ou proches, de la brume et de la lumière, de l'Ancien et du Nouveau Monde, l'œuvre amoureuse et savante de Fauriel semble fermer le cycle de ces découvertes hâtives. Et comme par miracle, pour que les plus obstinés classiques sentent leur conviction fléchir, la Grèce évoquée ainsi, mère vénérable de beauté, offre l'exemple saisissant d'un peuple qui se réveille en pleine clarté de gloire et tout prêt, semble-t-il, à renouer sans effort le présent au passé le plus éclatant et le plus lointain.

Presque seule, pourrait-on dire, la Hongrie échappait aux prises de ces curiosités d'abord amusées, puis ferventes.

Sur la fin de son voyage littéraire autour du monde, la France était entrée en relations, pourtant, avec les voisins directs des Magyars. L'illyrisme ingénieux de la *Gazla* faisait illusion. Le *Catholique* d'Eckstein, et le *Globe* aussi, avaient acquis aux Serbes ou Serviens une sorte de popularité, en commentant, annonçant le recueil de chants de Vuk Stefanovič [1]. Vers 1830 le *Globe* et l'*Universel*, la *Revue Britannique*, Jean-Jacques Ampère à son tour s'occupent de « littérature bohémienne ». Un bon demi-siècle plus tôt, dans les Anecdotes du Nord que publiait l'*Année Littéraire*, Pologne et Russie avaient leur part ; aux approches de 1800 l'on avait traduit une Mythologie Slavonne, et diverses revues louaient fort un choix des meilleurs auteurs russes [2] ; peu après, H. de Coiffier imitait en français des Romans du Nord ; la langue russe était la matière de plusieurs aperçus historiques dans l'*Universel* de 1829 ; l'*Europe littéraire* en 1833, l'*Epoque* après le *Globe*, consolaient d'un peu de gloire la Pologne vainement insurgée.....

Quant à la Hongrie, à peine si de loin en loin il est ques-

1. En 1834, Elise Voïart publiant ses *Chants populaires serviens* sur la traduction allemande de « Talvj » aura quelques mots isolés sur l'histoire de Hongrie, au cours de son *Abrégé* initial, (t. I. p. 13) sur l'histoire du royaume de Servie.

2. *Le Catholique*, t. I et II ; *Le Globe*, I. 121 ; V. 332, 345 etc. ; VI, 479 ; *Revue Britannique*, avril 1828, p. 225 ; *L'Universel*, I, 481. — J.-J. Ampère, *Littérature et Voyages* (1832). — *Année Littéraire*, 1769, t. VII ; 1771, t. VII ; an IX, t. III, 73 ; *Magasin Encyclopédique*, 1796, t. IV, 498 ; *Bibliothèque Germanique et Bibliographie Universelle*, an IX, 48, *Journal général de la Littérature de France*, 1800, p. 377, etc...

tion d'elle, en passant. *Terra incognita* pourra être encore, même hors de France, le titre des *Notizen über Ungarn* que publie J. Orosz en 1835.

Jadis un *Essai sur les Langues*, de 1777, mentionnait la langue hongroise parmi celles de l'Europe, mais pour l'adjoindre aux langues « cosaque, albanoise, finlandoise, irlandoise, galoise, biscayenne » ; d'où le groupe des « sept petites langues », groupe hétérogène s'il en fut, auquel on ne s'attardait guère. L'*Encyclopédie*, aidant pour sa part à la vogue des littératures lointaines, s'occupa des choses d'Orient, arabes ou turques, hébraïques ou chinoises ; mais en Europe même la Hongrie lui fut ignorée ; la langue hongroise n'était pour elle qu'un « dialecte de l'esclavonne », apparenté aux langues de Bohême, de Pologne et de Russie [1]. — Vers la fin de la Révolution, l'anti-révolutionnaire Bonald se fait *régionaliste* par réaction : il faut laisser, dit-il, à chaque province sa langue particulière, comme une barrière que la sagesse naturelle met au progrès des innovations ; et la langue hongroise de lui fournir un argument : Joseph II, qu'il n'aime guère, cela va de soi, voulait imposer partout l'allemand dans son empire ; il eût mieux fait d'encourager le développement du hongrois. Et cet idiome *provincial* semble être pour Bonald une sorte de patois d'Autriche, comme en France le patois de son Rouergue natal [2]. Une vingtaine d'années plus tard, le *Magasin Encyclopédique*, annonçant le Recueil des Traditions populaires de Büsching, y signalera d'un mot, sans plus, « quelques extraits des chroniques de Bohême et de Hongrie » [3]. Et le seul essai qu'on tente alors pour mettre la France en communication directe avec les lettres hongroises, est un essai qui avorte.

En 1813, le *Mercure Etranger* consacre plusieurs articles signés Charles de Bérony à des Notions sur la langue et la littérature des Hongrois : mine inconnue mais très riche à exploiter, dit l'annonce du collaborateur nouveau, « connu par ses traductions de plusieurs ouvrages importans, qui

1. Sablier, *Essai...*, p. 43. — *Encyclopédie*, t. VIII, p. 285 : cf. Rocafort, *Les doctrines littéraires de l'Encyclopédie*, p. 85.
2. Bonald, *Théorie du Pouvoir politique et religieux* (1796), t. III, p. 44.
3. *Magasin Encyclopédique*, 1813, t. V, p. 180.

sait et parle presque toutes les langues de l'Europe ». Il s'agit, on l'a su, du Hongrois Bacsányi János, venu à Paris avec l'armée napoléonienne à son départ de Vienne, où déjà il avait passé, de Hongrie, à la suite de difficultés politiques. L'histoire de sa vie, de ses épreuves assez imméritées, a occupé de bons critiques [1]. Ecrivain lui-même, ami de Kazinczy, fondateur d'une revue dans son pays de Kassa, il était qualifié pour nous parler des lettres hongroises, de leur renouveau, et tenter de les faire connaître en France.

Traçant d'abord une esquisse sur l'origine et la langue du peuple hongrois, Bérony proteste contre les erreurs qu'ont répandues les écrivains autrichiens, et contre l'indifférence de l'Europe à l'égard de ses anciens « libérateurs ». La tentative ne manquait pas d'intérêt, et paraissait, ainsi, bien amorcée. Mais elle se poursuivit sans beaucoup d'adresse. Prêchant des lecteurs fort novices, Bérony devait sans doute, une fois traitée la question de la langue et de la race, aller droit aux choses caractéristiques de la jeune Hongrie et de sa littérature récemment rénovée. Mais, désireux avant tout d'affirmer l'ancienneté de la culture hongroise en Europe, il s'arrête longuement aux premiers débuts littéraires de sa nation, puis parle avec complaisance de traducteurs comme Rájnis et Baróti Szabó, son ami du cercle littéraire de Kassa, ou donne toute une biographie détaillée du vieux Gyöngyösi. Quand il vient à des poètes tels que le philologue Révai ou Virág, ou lui-même Bacsányi en personne, qu'il loue sans modestie, c'est pour insister plus qu'il ne faudrait sur la *forme* de leur lyrisme.

Sa collaboration semblait prendre ses aises dans un recueil heureux de l'accueillir. Elle fut brève : dès le début du second tome, la Hongrie n'obtint plus au *Mercure Etranger* que de grêles échos de « Gazette Littéraire ». Au quatrième tome fut arrêté l'effort d'Amaury-Duval, Ginguené, Michel Berr, Vanderbourg, Sevelinges et autres amis

1. *Mercure Etranger*, t. I (1813), p. 104, 174 et suiv., 218, 355... ; tome II. p. 32 et suiv., puis *passim* (63, 120, 252, 380). — Sur Bacsányi-Bérony, v. Szinnyei Ferenc, *Bacsányi János* (1904), Horánszky Lajos, *Bacsányi és kora* (1907), et I. Kont, article des Mélanges Emile Picot, 1913, tome I. p. 471-489 : *La première étude française sur la langue et la littérature hongroises.*

des lettres étrangères. Les lecteurs du *Mercure* avaient eu quelques fragments ou poèmes traduits du hongrois avec assez d'agrément ; par des vers cités dans le texte, ils avaient pu juger de « l'harmonie qui règne dans les poésies des Hongrois ». Mais l'art aussi bien que le temps avaient manqué au critique pour gagner à la littérature hongroise de véritables amis.

Il ne semble pas que, de vingt années au moins, personne l'ait tenté après lui.

Peut-on faire état, pour la littérature, du peu que fournirent sur les choses de Hongrie la *Renommée* (1819-1820), ou d'autres feuilles plus qu'elle encore éphémères ? Le *Journal des Savans* paraît oublier la langue hongroise parmi toutes celles dont il s'occupe et la littérature hongroise parmi toutes les littératures orientales. Raynouard y consacre en 1823 neuf articles aux Chefs-d'Œuvre des Théâtres étrangers ; Suède, Russie, Pologne, Chine ont leur place dans ces études, comme dans la Collection qui se publie : la jeune Hongrie non. De loin en loin, la consciencieuse *Revue Encyclopédique* lui accorde quelque annonce bibliographique : échos de journaux, de sociétés littéraires à Kolozsvár ou Pest, traductions hongroises d'ouvrages étrangers, titres de recueils poétiques, de pièces parfois, et notamment de Charles Kisfaludy. Ici et là, on indique bien que « l'art dramatique fait depuis quelque temps des progrès rapides en Hongrie », ou que « depuis trois ans » les Hongrois sont en progrès considérable, que leur littérature commence à prendre l'essor, que chez eux le domaine des traductions, surtout, s'étend, que parmi le grand nombre d'œuvres allemandes mises en hongrois par Döbrentei et d'autres, et jouées à Pest ou à Stuhlweissenburg, quelques drames nationaux se glissent, que des poètes hongrois s'affirment, les deux Kisfaludy, Kölcsey, Kazinczy. Mais l'Alsacien Golbéry qui rédige ces notices brèves les extrait, à n'en pas douter, de gazettes germaniques : telle, par exemple, celle qui annonce « aux bibliophiles d'Allemagne » des traductions allemandes d'œuvres magyares [1]. Si récent qu'apparût le renouveau

1. *Revue Encyclopédique* (1819-1823), tomes III, p. 579 ; VII, 195, 612 ; VI, 616 ; VIII, 122 ; XX, 430.

littéraire en Hongrie, était-ce là en rendre compte ou en donner l'idée ? Et de quel effet pouvaient être en France ces « Nouvelles Littéraires et scientifiques », isolées, clairsemées à travers quarante tomes compacts, et où nul effort de synthèse n'apparaît ?

En 1822, un article de quelque étendue traite là de la Hongrie, et analyse le voyage qu'y a fait Beudant : récit intéressant, auquel nous reviendrons, mais récit d'un Voyage minéralogique et géologique [1]. La même année, les *Mélanges* du pasteur Samuel Vincent, de Nîmes, considèrent l'Etat actuel des Protestants en Hongrie, mais d'après une notice récemment publiée à Leipzig [2]. La *Nouvelle Revue Germanique* nommera plus d'une fois ou citera par fragments l'*Histoire des Hongrois* de Majlath. Mais Edwards étudiant les *Caractères physiologiques des Races humaines considérées dans leurs rapports avec l'Histoire* associe encore, sans plus de façons, les nations « slaves et hongroises » [3]. Et la nonchalance fière de Chateaubriand, visitant à Prague en 1833 son roi déchu, notera simplement, au pays de ce « dialecte bohême » que les Polonais jugent efféminé, comme les Doriens de jadis le dialecte ionien, comme les Bas-Bretons de Vannes le bas-breton de Tréguier : « le slave ainsi que le magyar se prêtent à toutes les traductions : ma pauvre *Atala* a été accoutrée d'une robe de *point de Hongrie* ; elle porte aussi un doliman arménien et un voile arabe... » [4]

Lorsqu'enfin l'Orient et le folklore des deux mondes auront droit de bourgeoisie dans la littérature française, l'*Universel* parlera des « compositions orientales que le zèle des savants se plaît à rendre accessibles pour tous ceux qui ont le malheur de ne pas entendre l'arabe, le turc, le persan, l'indien ou le japonais » : mais qui pense à cette langue orientale vivante qu'est, en Europe, la langue hongroise ? Le

1. Ibid., tome XX, p. 33-53.

2. S. Vincent, *Mélanges*, t. VI, p. 170 ; la notice allemande est du Hongrois Berzeviczy.

3. *Nouvelle Revue Germanique* (1829 et suiv.) ; 3 premiers tomes, *passim* ; t. X (1832), p. 66, sur la diète hongroise de 1830 ; t. XI, p. 15, 125, notice signée J. B. G. — Edwards (1829), p. 79 et suiv.

4. Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. VI, p. 116 (Prague, 28 et 29 mai 1833).

Figaro annoncera les *Poésies Européennes* de Léon Halévy, « empruntées à tous les pays d'Europe : poésies allemandes, anglaises, hollandaises, suisses, italiennes, espagnoles, portugaises, russes, polonaises, suédoises, danoises, slaves, illyriennes, grecques modernes » ; et le *Globe*, un recueil de chants populaires « suédois, danois, islandais, écossais, russes, arabes, chinois, espagnols, allemands, etc..., avec les textes originaux et des notices, la traduction française, et accompagnement de harpe ou de piano [1] ». Tout s'y trouve. Mais nulle trace de *csárdás*, de ces « héroïques et passionnées ou mélancoliques csárdás », évocatrices aujourd'hui pour nous de tant de rêves : « ...Les héros, sabre en main, étincelants de pierreries, de fourrures et de soie, dans la fumée et la tempête des batailles... Et parmi ces folies du sabre, ces frénésies vers la mort, tout à coup une mélodie tendre comme un souvenir de femmes, des notes voluptueuses et caressantes, comme par les nuits de juin, sous la lune, un chant de rossignol extasié... » [2]

III

Informations allemandes : folklore et lyrisme.

L'Allemagne, la curieuse Allemagne, comme diront Irányi et Chassin [3], avait commencé pourtant son œuvre d'intermédiaire savant, sinon bienveillant toujours, par qui la nature littéraire des Hongrois tente enfin de se révéler à nous.

La *Revue Encyclopédique*, la *Nouvelle Revue Germanique*, on l'a vu, lui ont demandé quelques rares éléments d'information magyare. Et déjà les *Archives* de 1818 extrayaient de la Gazette littéraire d'Iéna une notice sur

1. *L'Universel*, t. I (1829), p. 131 ; le *Figaro*, 21 septembre 1827 ; le *Globe*, t. VII (1829), p. 320.

2. Jean Lahor, *La Gloire du Néant* (1896), p. 48.

3. D. Irányi et L. Chassin, *Histoire politique de la Révolution de Hongrie* (1859), p. 56.

Körner et sa tragédie de *Zriny* [1], en attendant qu'un traducteur, dont nous reparlerons, fût tenté par l'historicité d'un roman allemand, la *Délivrance de Bude*.

Le *Catholique* du baron d'Eckstein, cette citerne où puisèrent plus de gens avisés qu'on n'a cru, recommande volontiers à l'attention les pays qui ont encore des chants populaires, où même ils abondent : Irlande, Ecosse, Galles, Allemagne et Scandinavie ; les pays slaves en ont une multitude « et l'on vient d'en recueillir de fort intéressants parmi les Hongrois ». A tort ou à raison, d'Eckstein apercevait dans l' « ombre de féodalité » qui se voit en Hongrie, simplement un « produit de l'imitation des mœurs de l'Allemagne ». Sa brochure de 1827 sur les *Jésuites* montre encore quelle lumière nouvelle se répand sur les siècles passés depuis qu'on explore « en France, en Angleterre, spécialement en Allemagne, les trésors littéraires des peuples Germains, depuis l'époque la plus reculée du Moyen Age jusqu'au siècle brillant de la chevalerie. Normands, Provençaux, Castillans, Scandinaves, Germains, Bretons, Irlandais, Slaves, Hongrois, sont riches d'une poésie longtemps enfouie sous la poudre des siècles » [2].

Leçon tardive, hésitante et lente, mais qu'on ne saurait négliger. Longtemps, pourtant, les textes magyars seront pour les Français cultivés pis que de l'hébreu. On ne voit pas que même l'admirable linguiste qu'était Fauriel ait tiré parti de l'ouvrage hongrois reçu en 1834 de ses fournisseurs en librairie allemande, Heideloff et Campe [3]. Ni que vingt ans plus tard la *Complete practical Grammar of the hungarian language* de « Csink », *...to which is added a historical Sketch of hungarian Literature*, annoncée au Journal général de l'Instruction Publique, ait gagné plus de magyarisants français que les trois grammaires hongroises publiées en notre langue au cours du XIXe siècle —

1. *Archives philosophiques, politiques et littéraires*, tome IV (1818), p. 126.

2. *Le Catholique*, t. II, p. 311 (cf. tomes I, chants lituaniens, X Bohêmes, XIV Scandinaves, XV, Russes, XVI Gaëls, etc...) — *Ibid.* t. IV, p. 368. — Eckstein, *Les Jésuites*, p. 43.

3. Bibliothèque de l'Institut, Paris, *Papiers Fauriel*, Inventaire de Mme Mohl, carton 364 (papiers personnels, notes de libraires).

les deux premières à l'étranger — et rendu accessible même aux savants de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres l'*Évkönyv* que leur adressait de Kolozsvár en 1862 la Société de l'Erdélyi Múzeum [1].

Timidement, sans un mot de commentaire, le *Mercure de France au XIXe siècle* donnait en 1830 trois brèves « Poésies hongroises (magyar) » traduites en prose : la *Maîtresse infidèle*, de FALUDI, *l'Eau, le Vent et la Réputation*, de RADAY, *A ma bien-aimée*, de VERSEGHY [2]. Cet essai d'adaptation, sans doute d'après une première version allemande, n'eut pas de lendemain. En tout cas c'est de l'*Ausland* que la *Revue du Nord*, en 1835, extrait quelques renseignements sur le comté de Bihar et son marché aux femmes : pays de pâtres à demi-sauvages ; « à la première vue, on les prendrait pour des Lapons ou des Samoyèdes ; ils ont même quelques points de ressemblance avec les Chinois » [3]. Ou encore sur les revenus fabuleux du comte Esterházy. Ou enfin sur l'état de la presse périodique en Hongrie : on n'y lit guère que les gazettes allemandes : bien que les Slaves forment la majorité de la population hongroise, « il n'y a pour ainsi dire pas de littérature périodique slavonne, car de tous les habitants les Slaves sont les moins instruits ». Aussi, des trois pauvres journaux slavons — c'est-à-dire en langue magyare — que possède toute la Hongrie, le plus répandu n'a-t-il jamais eu plus de sept cents abonnés [4]. En attendant que l'Autriche se chargeât à grands frais, nous assure-t-on, de « populariser la Hongrie à rebours dans toute l'Europe » [5], c'était présenter les Hongrois à la France sous un jour peu engageant.

La *Revue Britannique*, la même année, était plus pitoyable à la Hongrie « soumise au joug autrichien, forcée de comprimer les élans de son âme et de ne penser, pour ainsi

1. *Journal général de l'Instruction Publique*, tome XXII, 31 août 1853 ; tome XXXI, 25 juin 1862. Sur quelques lecteurs que semble avoir en France la vieille Grammaire hongroise (en latin) de Molnár, voir KONT, étude citée des *Mélanges Picot* (1913), t. I, p. 471.

2. *Mercure du XIXe siècle*, tome XXXI, p. 294-297 (trad. par A).

3. Encore y a-t-il ici confusion avec la population roumaine de ce comitat. (N. d. l. Réd.)

4. *Revue du Nord*, tome I, p. 389, 368 ; II, p. 263.

5. Zrinyi János, Mercure de France 1900, t. IX, p. 634 et suiv.

dire, qu'à huis clos ». Autant que le « voile mystique » sous lequel elle exprime « ses souffrances, ses passions, ses désirs, ses joies ou ses besoins », son dialecte « totalement inconnu au reste de l'Europe » a fait que la Hongrie n'a pu communiquer avec elle qu'à travers « mille barrières ». Et ce ne sont, pour commencer, que des notices fort courtes, et un peu sèches, sur les principaux représentants de cette littérature bien ignorée, de Berzsenyi à Szemere, Virag et Vitkovics, ce « Servien... livré sans réserve à l'étude de la langue magyare », aux frères Alexandre et Charles Kisfaludy et à Vörösmarty. Encore le plus grand éloge qu'on sache faire de la langue hongroise et du poète Vörösmarty est-il celui-ci : « on dirait que de toutes les langues vivantes le magyar est la seule qui puisse faire revivre la prosodie classique ».

Deux ans plus tard, la même *Revue Britannique* retracera brièvement, mais non sans précision, le Mouvement littéraire en Hongrie, depuis le IXe siècle de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours. Ce sera un essai pour restituer ses titres littéraires à ce peuple, distingué entre tous ceux de l'Europe occidentale « par la finesse et la vivacité de son esprit », et pourtant l'un de ceux « où les arts et les sciences se sont développés avec le plus de lenteur et le plus de difficulté ». Dans ce pays longtemps ravagé par des guerres sanglantes, on suit le progrès pénible, heurté, mais sûr, de la culture nationale, de la langue et des lettres, depuis le glorieux Mathias Corvin jusqu'au règne éclairé de Marie-Thérèse et de Joseph II, des premières chansons guerrières chantées en langue hongroise à la cour, des débuts maladroits encore du drame national ou des chroniques historiques en vers, jusqu'au drame de Zrinyi, à l'école « moderne », et enfin aux écrivains de l'âge nouveau, dont on redit les noms déjà glorieux : Czuczor, Vörösmarty, Kisfaludy, Kazinczy, que l'on baptise, à la polonaise, « Kazinski », Horvat, d'autres encore. Et voici une conclusion qui promet, et qui pouvait séduire, en plein romantisme français : « Aujourd'hui, c'est la poésie qui domine la Hongrie ; tout se subordonne à son empire » ; et l'on annonce que les chefs-d'œuvre abondent, que « l'efflorescence de talens éclate de toutes parts ; on

dirait que l'on assiste à ce déploiement de la sève terrestre qui jaillit des entrailles de la terre en certains climats, lorsqu'une rosée abondante l'a pénétrée et saturée »[1].

La *Revue du Nord* elle-même s'était laissée aller à plus de bienveillance ou de justice. Une étude signée là « Sébastien Albin », semble avoir inspiré la précédente, ou puisé plutôt aux mêmes sources germaniques. Le futur traducteur des *Chants populaires de l'Allemagne*, à l'aide des mêmes faits essentiels, mais avec plus de clarté méthodique, retraçait le tardif développement de l'intelligence humaine en Hongrie[2] : « à peine les lettres y sont-elles entrées dans une ère de nationalité ». Malgré une organisation qui n'est pas inférieure, « il s'en faut », à celle des autres peuples européens, malgré leur esprit « vif et pénétrant », malgré la double nature de leur pays qui les fait participer « des qualités ordinaires chez les gens du Nord et à la fois de celles des Méridionaux », les Hongrois ont vu, durant des siècles, leur culture littéraire contrariée par des obstacles extérieurs. Ce fut comme une suite d'étapes, séparées par de longs repos.

Des princes de la maison d'Anjou à Mathias Corvin, puis à Marie-Thérèse et à son fils, on voit se développer l'âme littéraire hongroise, depuis le temps d'Attila, où déjà la poésie était cultivée et honorée, jusqu'au grand poète Zrinyi, « gloire du XVIIe siècle en Hongrie », jusqu'aux efforts heureux de la littérature récente, affranchie des écoles étrangères, jusqu'au triomphe des « néologistes » sur les « stationnaires ». Là aussi, les principales œuvres poétiques sont énumérées. L'épopée, le lyrisme fleurissent en Hongrie. La littérature dramatique, la prose surtout, sont négligées encore dans ce pays où tous les grands écrivains « étaient et sont poètes » — où d'ailleurs les Jésuites puissants à la Cour ont lutté longtemps, par le latin, l'allemand, voire le français, contre les progrès de la langue nationale, et cloîtré l'art dramatique entre les murs de leurs maisons d'éducation, — où enfin l'organisation politique actuelle fait tort aux « études profondes ». Mais ce bref récit des efforts tenaces d'une nation vers l'indépendance littéraire s'achève sur la

1. *Revue Britannique*, septembre 1835, p. 177-188 ; juin 1837, p. 361-368.
2. Février 1837, p. 171-180.

vision du bel avenir « réservé à cette Hongrie favorisée de tous les dons de la nature. A peine délivrée des entraves les plus funestes, elle a vu, en un demi-siècle, sa littérature s'élever rapidement ; elle peut concevoir les plus légitimes espérances.

Sébastien Albin (Mme Cornu) promettait de faire connaître quelques chefs-d'œuvre de la jeune littérature hongroise. Quatre ans plus tard, elle publiait des ballades — allemandes. Ce qu'elle semblait prête à faire pour la Hongrie, personne avant longtemps ne le fera. Dix années encore, la critique française s'en tiendra à ces articles de revues, assez sommaires, et inspirés par l'étranger.

Quinet lui-même, un des esprits du temps les plus ouverts aux notions neuves, impatient d'idées neuves plutôt que d'idées claires, Quinet l'ancien disciple de Creuzer à Heidelberg, se borne à ranger, dans la préface de son *Napoléon*, « les Slaves avec tous leurs alliés, Russes, Serbes, Hongrois, Albanais, Grecs modernes » aux côtés des populations orientales, turques, circassiennes, arabes, parmi ceux des peuples modernes chez qui l'on ne trouve pas encore d' « initiative sociale », mais chez qui apparaît « en ce qui regarde l'art,... cette simplicité primitive qui devance les littératures formées », chez qui l'art est encore un chant, et l'épopée se rencontre sous sa forme la plus simple et la plus élémentaire [1].

Du moins quelque souvenir de ces tentatives critiques dispersées paraît subsister au travers de la poésie romantique. Vision bien indécise, mais sympathique plutôt.

C'est peu, sans doute, que le jeune Hippolyte de la Morvonnais ait des *Rêves* comme hantés par des Hongrois, lancés dans les plaines de Flandre ou « du Rhin couvrant l'autre rivage », et dont la cohorte muette de « nos preux » arrête à la baïonnette le « trop brusque transport » ou fait « bondir la tête », quand elle ne les terrasse pas, « rugissants ». D'autant que tel de ces Hongrois est un Germain parfois. Mais bientôt les Œuvres d'Emile Deschamps donneront entre autres poèmes traduits *la Vie*, poésie hongroise, et *le Chant du Maggiar*.

1. Edgar Quinet, *Napoléon* (1836), préface, p. xvii.

C'est peu qu'Amédée Pommier songe à traduire la reconnaissance de l'Europe envers ceux qui, naguère ou jadis, philhellènes ou magyars, ont combattu le Turc :

> Levez-vous, don Juan, Scanderbeg, Huniade,
> Vieux ennemis des Turcs, de la sainte croisade
> Contemplez les héros !
> L'Europe entonne en chœur son hymne triomphale... [1]

Mais comment oublier que Musset place en 1834 dans son *Lorenzaccio* le personnage de Giomo le Hongrois ? et que l'année suivante l'action de la charmante *Barberine* naît et prend fin dans une Hongrie toute de fantaisie, mais qui semblera faire un peu concurrence à la non moins fantaisiste Bohême des *Sept Châteaux* de Nodier ?

> ... Versez-moi du Tokay,
> Versez aux morts, comtesse : ils ont place au banquet,

chantera Brizeux évoquant, il est vrai, l'époque de Louis XV.
Quand le Victor Hugo des *Châtiments* rappellera

> Et l'on buvait à la Hongrie... [2],

le souvenir qui surgit sera tout autre, nous le verrons bientôt. Avant que l'histoire internationale mît la Hongrie en scène comme héroïne tragique, une simple initiative d'ordre économique avait attiré sur elle enfin l'attention de plus d'un esprit français distingué.

IV

Le Danube navigable. — Voyageurs anglais et français.

Dès 1835 et d'après la *Quarterly Review*, la *Revue Britannique* annonçait « le succès d'une entreprise depuis long-

1. H. de la Morvonnais, *Rêves* (1826) ; 2e Rêve, la Bataille de Jemmapes ; 3e Rêve, Le passage du Rhin ; cf. p. 57-58. — Em. Deschamps, *Œuvres*, II, 48, 139. — Am. Pommier, *Poésies* (1832), p. 262 : Une bataille navale.
2. Brizeux, *Œuvres Poétiques*, t. II, p. 94 (la seconde vue). — V. Hugo, *Châtiments*, VII, XIV (Chanson) et *passim*.

temps méditée » et donnait en extraits le journal d'un Voyage sur le Danube et en Hongrie. L'année suivante le voyage complet paraissait à Paris, traduit de l'anglais de Michel J. Quin : *Voyage sur le Danube, de Pesth à Roustchouk, par navire à vapeur*, et Notices de la Hongrie, de la Valaquie, de la Turquie et de la Grèce [1].

Ce n'est qu'une relation de plus entre bien d'autres, qu'on a citées, pour la seule période hongroise de la « Réformation » : celles de Walsh et de Frankland en 1828 et 1829, de Hall en 1836, entre deux relations anonymes de 1836 et 1837 ; celles de Claridge, F. Trollope, Elliott, Hering, en 1837 et 1838, de Gleig et de Paget en 1839, de miss Pardoe et de Trombell en 1840, de Simpson en 1847 : la plupart ne traitant de Hongrie qu'à titre accessoire, et à l'occasion d'un voyage à Constantinople, en Autriche ou en Allemagne [2]. Il y faudrait joindre, pour être juste, les curieux Voyages en Hongrie de deux autres Anglais ; l'un antérieur de peu à cette période ; l'autre, plus ancien et qui fut traduit en français par le Citoyen Cantwel dès 1799 [3].

Beau pays, encore presque inconnu, disait le traducteur ; aucun voyageur, « de ceux qu'on nomme habiles », n'y a pénétré depuis longtemps. Manque de patience, ou de courage, peut-être « raisons de politique ou de circonspection », les gens illustres qui y ont séjourné « par état » ont gardé le silence. On n'en connaît guère que le sous-sol, depuis l'exploration minéralogique du baron allemand de Born [4], traduite par Monnet (qui dédiait sa version « aux amateurs de l'histoire naturelle »). Pour le voyageur anglais lui-même, Townson, on l'informait à Vienne que les Hongrois n'aiment ni les Autrichiens, ni leur gouvernement ; et il le constate en effet par ce qu'il apprend et rapporte de la constitution

1. Traduit par J. B. Eyries (2 vol. in-8°, chez Arthur Bertrand, 1836) ; tome I, p. 1-200 environ. Cf. *Revue Britannique*, septembre 1835, p. 252-287.

2. Fest Sándor, *Angolok Magyarországon a Reformkorszakban 1825-1848*, Budapest 1920, p. 39 et suiv.

3. R. Townson, *Voyage en Hongrie, précédé d'une description de la ville de Vienne et des jardins impériaux de Schœnbrunn*, publié à Londres en 1797 ; 3 vol. in-8°, Paris an VIII (réédité en 1803 ; Wieland l'a traduit en allemand).

4. De Born, *Voyage minéralogique en Hongrie et en Transilvanie, trad.* (Paris, 1780), p. IX.

politique et sociale du pays. On lui représentait aussi les Hongrois comme « encore presque sauvages », Mais, accoutumé à « rabattre toujours au moins moitié des rapports populaires », il est allé voir, par Sopron, Eger, Győr, Komárom, Esztergom, Visegrád et Bude, où l'on entrait alors « comme dans un village », jusqu'au delà de la Tisza, dans la partie du royaume « la moins civilisée », par Gyöngyös et la Mátra, Erlau (Eger), un peu de la *puszta*, la « lugubre Debrecen », le plus vaste village de l'Europe, assurément la dernière ville qu'il choisirait pour sa résidence, Tokaj, Schemnitz, Nyitra et Presbourg. Au départ de sa « chère Hongrie », il ne la quittera pas sans regrets : « Les Hongrois sont une race d'hommes qui pensent et agissent noblement. De toutes les nations que j'ai visitées, c'est celle pour qui j'ai conçu la plus haute estime. Je lui dois ce faible tribut de louange, et je m'en acquitte avec plaisir ». On l'a recommandé à quelques personnages, comtes Széchenyi, Festetics, Esterházy, baron Joseph Orczy ; mais dans les Carpathes il est un moment suspecté de propagande jacobine pour la France. Il a consulté des traités de géographie et de statistique. Il s'intéresse à toutes choses, à la route qu'il fait à pied comme au *kocsi* quand il n'use pas du privilège du *forspont* ; à la foire de Pest comme aux institutions scientifiques, aux costumes et aux usages, aux danses et aux vins, qu'il déguste et compare, sans superstition à l'endroit du Tokaj ; aux Hongroises aussi, à qui parfois il s'attarde en des passages que ses compatriotes lui ont reprochés avec aigreur et que le traducteur ampute, n'osant les rendre. Savant disert, esprit curieux, vif et primesautier, son récit garde encore de l'agrément et de l'intérêt ; la traduction eut du succès, puisqu'on la réédita.

La littérature n'y trouve guère son compte. Ce qui manquait là fut du moins indiqué, plus tard, dans une relation de voyage luxueusement éditée par Richard Bright à Edimbourg [1]. En mars 1815 il est allé par Nyitra, Schem-

1. Richard Bright, *Travels from Vienna through Lower Hungary*, with some Remarks on the state of Vienna during the Congress in the year 1814. Edinburgh 1818, gr. in-4° (avec belles gravures et vignettes) ; voir notamment p. 211, 214 et suiv.

nitz lui aussi, Vác et Debrecen jusqu'à Pest, d'où il rentre par Komárom et Győr ; en avril, ne pouvant regagner l'Angleterre par l'Italie et Paris, il repart à Sopron, Szombathely, le Balaton, Pécs, Mohács, Szekszárd, Székesfehérvár, Veszprém et Gratz. Lui aussi visite les propriétés des Esterházy et des Festetics, voit la foire à Pest, s'initie au système du *forspont*, s'intéresse à la fois aux cultures et aux danses ou à la musique hongroise, à la constitution du pays, à son histoire, à ses fondations savantes, comme aux Tziganes qu'il compare longuement aux *Gitanos* espagnols. Lui aussi laisse à regret ce pays qui n'est point sur le trajet habituel des voyageurs anglais ; il l'a étudié « avec le plus grand intérêt », il y a été bien accueilli, il a foi en son avenir, et dans l'esprit de progrès qui anime l'élite : elle devrait seulement connaître mieux les vrais besoins de la nation.

La nouveauté de l'ouvrage, et qui aurait pu le recommander à quelque traducteur français, était dans le peu qu'il rapporte des lettres et des arts en Hongrie. Les beaux-arts lui semblent y être encore dans l'enfance. S'il juge naturelles les plaintes des Hongrois sur la négligence où l'on a tenu leur langue, il voit encore en elle une langue « locale », peu harmonieuse à ce qu'il lui a semblé, d'emploi plus restreint que celle de tout autre pays ; un tiers à peine des habitants la parlent, et le latin demeure le moyen de communication usuel. Mais sentant bien qu' « on ne saurait juger l'esprit véritable et la condition d'un peuple sans avoir étudié quelque peu le progrès de sa culture intellectuelle », il avait projeté une esquisse de la littérature hongroise. Le temps lui a fait défaut, comme aussi les ressources à Vienne, où les textes sont introuvables : matériaux incomplets, dont la mise en œuvre eût débordé pourtant un simple chapitre de son ouvrage. Mais il a vu à Pest le théâtre hongrois, bien humble encore et pauvre ; il sait quels efforts on fait là-bas pour libérer la scène, surtout depuis la mort de Joseph II et l'abandon de sa lutte contre la langue magyare ; on lui a parlé des premières sociétés dramatiques, le *Magyar Játékszín* ou l'*Erdélyi Játékos Gyüjtemény*, vieilles d'un quart de siècle à peine ; et des poètes aussi, Bessenyei mort il y a quelque quarante ans déjà, Csokonai, Kazinczy et d'autres,

et Kisfaludy surtout, qu'il croit « de premier ordre » et qu'à Vienne nul ne connaît.

Comment la France ne serait-elle pas excusable de les avoir tous ignorés longtemps encore ? Quelque intérêt qu'ait le voyage du savant Beudant même pour qui n'est pas homme de science, si heureux observateur qu'il soit souvent des mœurs et des usages, des Tziganes ou des colons français du temps de Marie-Thérèse, des faits sociaux ou des choses de l'intelligence, ce géologue éminent qui à dater de mars 1818 fit huit cents lieues en Hongrie, par Schemnitz toujours, la Tátra, Tokaj, et de là (renonçant à cause des pluies au voyage de Transylvanie), par la triste Debrecen, Budapest, le Balaton, Pécs et Sopron, les faits littéraires n'étaient point son objet [1].

A lui aussi les sciences et les arts ont semblé peu avancés en Hongrie, et l'instruction publique très négligée ; à peine si l'Université de Pest et les divers établissements dont elle est comme le centre lui paraissent trancher sur le reste. Il donne une courte page à la langue magyare, si à part des autres avec ses « affixes », d'ailleurs assez douce grâce à l'abondance des voyelles, et plus facile à prononcer pour les Français que pour les Allemands, qu'il y dit rebelles. Bien des « aperçus » d'histoire politique, religieuse ou sociale, dont il enrichit ses deux premiers volumes de Relation historique, sont le fruit des vastes lectures par lesquelles il a eu la sagesse de préparer son voyage. Ce qui est bien à lui, ce qui eût mérité d'être repris à part de ces quatre gros volumes techniques, c'est la vivacité des impressions et la sincérité de la sympathie. Lui aussi a été prévenu, à Vienne, sur les désagréments d'un voyage en cette « vraie Sibérie » ; même le préposé au visa autrichien des passeports se frappait la tête, comme abasourdi : « Von Paris ! nach Ungarn ! » Sur ce pays « que ses voisins calomnient journellement »,

1. F. S. Beudant, *Voyage minéralogique et géologique en Hongrie pendant l'année 1818*. Paris, 1822, 4 vol. in-4°. (I-II. Relation Historique, dont les observations du savant font une bonne part. — III. Résultats scientifiques. — IV. Cartes). Voir notamment : I, 290, 77, 208, 121, 100, 86, 211, 218, 3-4, 61, 212, 1-2, 68, 5 ; II ,332, 368, 345, 515, etc.

l'un de ceux d'Europe que nous connaissons le moins, reculé, « hors de toutes les routes fréquentées », dévasté longtemps par les guerres extérieures ou intestines, demeuré depuis en suspicion morale, mais qu'il juge heureux enfin après tant de désastres, il a eu plus d'une surprise agréable. Non que les bergers de la *puszta* lui aient fait bonne impression, avec leur figure basanée, moustachue et sauvage, leurs cheveux pendants et gras, leur odeur de crasse et leur « hache » à la main. Mais quelques privations qu'il ait dû subir parfois, l'insalubrité du pays n'est pour lui qu'un conte absurde. La nature a prodigué à la Hongrie « toutes ses faveurs ». Ses peuples, où l'élément magyar, sans dominer, constitue un élément considérable, ont déployé à travers huit siècles une incroyable énergie et, dans leurs erreurs même, conservé toujours la noblesse et la générosité de leur caractère. De la rudesse, une vivacité franche qui va jusqu'à l'emportement, mais une serviabilité accueillante, une hospitalité « patriarcale », un vif enjouement, inconstant parfois, étourdi, qui donne au caractère « la plus grande analogie avec le caractère français ». Les paysans hongrois sont de fort bonnes gens, et les « pauvres gentilshommes-paysans » ont un caractère particulier, et rare, « de franchise, de noblesse, d'exactitude à remplir leurs engagements ». Chaque Hongrois qu'on a connu, dit Beudant lui aussi, est un ami dont on a peine à se séparer.

Le premier Français lettré qui eut, après Stendhal, l'occasion ou la tentation de s'intéresser à la Hongrie, n'alla pas plus loin sur cette voie que la traduction d'un médiocre roman allemand à base d'histoire hongroise, et une assez curieuse déclaration de sympathie pour la race elle-même. Edouard de La Grange, qui devait mettre en français les *Pensées* de Jean Paul, officier puis diplomate, venu en 1824 de Madrid à Vienne comme secrétaire d'ambassade, puis, après les conférences de Milan, comme chargé d'affaires, s'avise de traduire la *Délivrance de Bude*[1], longuement con-

1. *La Délivrance de Bude*, roman historique tiré des guerres des Allemands et des Hongrois contre les Turcs ;... traduit de l'allemand par le traducteur des *Suédois à Prague* de Caroline Pichler, et des *Pensées* de Jean-Paul. Paris, 1829, 4 pet. in-12.

tée par l'intarissable Caroline Pichler, dont il avait traduit déjà les *Suédois à Prague*. Mme Swetchine, qui lui écrivait ne pas vouloir lui faire grâce de son voyage en Hongrie, l'accusera de lui avoir « dissimulé ce dernier exploit » [1]. En était-il si peu fier ? De fait, le récit ne semble avoir rien qui le mette beaucoup plus haut que telle récente *Nièce de Tekeli*, roman historique trouvé dans un couvent de Hongrie « le lendemain de la bataille de Raab », dont l'auteur, soi-disant l'abbé Prévost en personne, en réalité un certain Janninet, semble-t-il, évoque à plaisir Thököly, Rákóczi, Abaffy, et fait conter par l'abbé Brenner son héros « les bizarres événements dont il fut si longtemps le jouet et la victime » [2].

Non content de mettre en valeur la « haute importance historique » des faits sur lesquels Mme Pichler a bâti et l'exactitude dont elle s'est piquée [3], le traducteur en sa préface dit avoir admiré dans la société de Vienne les femmes et filles des Esterházy, Pálffy, Batthyány, Szápáry dont les noms peuplent ces pages, et visité lui-même des villages hongrois habités par des réfugiés protestants venus de France et parlant encore la langue de la patrie. Trop confiant peut-être en ce qu'on lui a dit à Vienne, il loue l'aisance heureuse du paysan magyar, l'humanité du magnat auprès duquel les gens vivent libres sans avoir les ennuis de la propriété. Il invite les « dépréciateurs trop absolus des temps anciens » à méditer sur ces rapports du noble et du manant « chez une nation douce de mœurs et généreuse dans ses sentiments ». Il admire la Hongrie d'être restée à peu près telle qu'elle fut au début du XIVe siècle sous les Anjou, soit par une sorte d'aversion bien orientale pour le changement, soit par crainte de perdre quelques parties de ses vieilles libertés. Immobile au milieu des révolutions qui ont renouvelé la face de l'Europe, isolée du monde par des

1. Mme Swetchine, *Nouvelles Lettres*, p. 51, 140 (1829).

2. *La Nièce de Tekeli*, etc... 1823, 4 vol. in-12 ; cf. Harrisse, *L'Abbé Prévost*, (1896), p. 424.

3. En réalité, le roman de Mme Caroline Pichler (*Die Wiedereroberung von Ofen*, 1829), bien qu'elle semble persuadée que l'histoire des deux jeunes Suisses est vraie, est une pure fiction et ses sources sont une nouvelle de Zschokke et un récit pseudo-historique du Comte Mailáth. Cf. Zoltán Baranyai, *Le Bacha de Bude*, Bibliothèque universelle et Revue suisse, juillet 1922.

barrières et de l'Autriche par une double ceinture de douanes, fidèle à son antique constitution, « la féodalité y est encore vivante, armée de tous ses privilèges et environnée de tout son éclat ». Véritable *Fortunatos nimium* entonné à la veille d'une nouvelle révolution, qui devait mettre fin à la carrière diplomatique de l'auteur. Le chant a son couplet à l'adresse des romantiques français, parmi lesquels La Grange comptait plus d'un ami : « O vous qui fouillez avec tant d'ardeur dans les chroniques des temps passés pour vous pénétrer de l'esprit de leurs institutions, secouez la poussière des chartes et des diplômes, allez étudier la Hongrie, vous y verrez le moyen-âge encore debout, palpable, en chair et en os ». Il ne semble pas que les historiens aient prêté l'oreille : lisent-ils les romans, même historiques, et les préfaces ? Tel des poètes qui parfois rêvèrent un moment de la Hongrie, le dut-il à cette suggestion éloquente ?

Après les gens de lettres, les politiques en congé sont attirés par la Hongrie.

Ancien député, ancien préfet, ancien ministre, que la Chambre des Pairs a condamné par contumace à la prison perpétuelle, le baron d'Haussez fera, peu après la Révolution de 1830, une « excursion dont jusqu'alors peu de gens se sont avisés » en des pays à « civilisation arriérée », loin des routes fréquentées, et où l'on ne va guère sans se plier à des sacrifices dont il convient, il est vrai, de ne pas exagérer l'importance. Retour d'Angleterre, puis de Sicile et de Naples, il va promener en Styrie, Hongrie et Transylvanie son « inquiétude » de proscrit et son humeur chagrine. S'il y constate, en plus d'une région, l' « ubiquité de la langue française », c'est pour aboutir à cette conclusion imprévue, que l'étude des langues étrangères mène au cosmopolitisme d'esprit, qu'il la faut donc limiter à l'élite. Sa visite à d'anciennes colonies françaises ne lui vaut que déception morose : le français de ces gens est bien dégénéré, un « patois mêlé d'allemand et de slave » ; c'est à peine s'ils se souviennent de leur origine, « dont la tradition ne s'accompagne d'aucune sympathie » ; enfin il constate non sans aigreur, lui qu'ailleurs le rappel de ses anciens titres comblera d'aise quoi qu'il

en dise : « mes compatriotes n'ont pas semblé me tenir compte de la peine que j'avais prise pour venir les visiter ». Au bout d'un siècle, des colonies allemandes établies elles aussi par Marie Thérèse n'ont pas introduit en Hongrie un seul de leurs usages, pas même la consommation de la pomme de terre : « que l'on vienne me parler de l'influence de l'exemple sur l'éducation des peuples ! » N'attendons pas en cet homme déchu un ami du progrès ni des idées nouvelles. On veut lancer, à grands frais, un pont permanent de Bude à Pest ? mieux vaudrait réparer les routes, et en établir ; « avant de faire du luxe, on doit s'occuper du nécessaire ; créer une grande ville, c'est fort bien, mais il lui faut des communications étendues et faciles ». A quoi bon faire sonner sans cesse aux oreilles hongroises le « mot électrique » de liberté ? Sous bien des rapports, la Hongrie est demeurée telle qu'elle était « il y a vingt siècles ». Par sa prétention à se régir elle-même, son affectation d'indépendance, son « âcreté » à distinguer ses intérêts et ceux des autres Etats de l'Empire, elle ne fait que priver le souverain « des moyens de travailler efficacement à son bonheur ». Regrets d'un régime périmé qui pourtant n'apportait pas avec lui le bonheur ni l'indépendance, fierté qui se blesse de toutes modifications à ce régime et dédaigne les « avantages incontestables » dont s'accompagnent les restrictions de ses libertés : « le gouvernement autrichien est presque dans l'impossibilité de rien faire ». Et pourtant « il y aurait à faire », sans que notre voyageur sache trop quoi. Il a noté partout une « recrudescence d'esprit national » : la Hongrie ne veut pas être confondue avec l'Allemagne ; elle veut être une nation ; la première gazette hongroise a paru ; le hongrois est à peu près seul parlé à la Diète, « les poètes se sont remis à l'employer pour rendre leurs inspirations », et de toutes parts le costume national reparaît. Sauf quelques lignes, plus tard, sur l'Université de Pest et ses « professeurs distingués », la riche Bibliothèque, le Musée d'Histoire naturelle, c'est tout ce qu'on trouvera ici qui intéresse les choses de l'esprit. Mais entre Bude et le Balaton, puis Presbourg et Sopron, puis « dans tous les sens », ou du moins entre Pécs et Temesvár, Debrecen et Pest, nombre d'observations directes, parmi une informa-

tion livresque abondante : sur les habitations et auberges, les routes, la poste et le « forch-pan », les costumes, les danses d'hommes ou de femmes, les mœurs des diverses classes sociales, toutes accueillantes, depuis le paysan, ce « lazarone du désert » à la politesse parfois excessive, jusqu'à une aristocratie raffinée où les relations acquièrent très vite « un caractère d'affection ». Quelques détails locaux exacts, bien saisis à travers ce « vaste Capharnaüm où sont confondus tant de peuples » : de l'ancien harem de l'île turque en face d'Orsova, tel qu'on pouvait le voir encore il y a moins de vingt ans, « entouré de hautes palissades en planches soigneusement jointes », au bivouac nocturne dans l'Alföld et même, si l'on veut, à Bude la déserte, avec ses églises aux tours carrées où l'on s'attendrait, « chaque fois que l'heure sonne, à voir un iman apparaître » [1].

De même, et dès le lendemain de 1830, Marmont, maréchal duc de Raguse, fit de Vienne où l'on avait accueilli à son brusque départ de France, un premier voyage à Pest, par Sopron, Szombathely, la rive sud du Balaton, Székesfehérvár, Bude, Esztergom, Schemnitz et Presbourg. Il revit la Hongrie en avril 1834, entre Vienne et Pest, par Győr et Komárom, et repartit de la capitale par Kecskemét, la Tisza et la route d'Arad, de Transylvanie et de Bukovine, comme début d'un vaste voyage scientifique en Russie méridionale et en Orient, jusqu'en Egypte [2]. Il avait préféré cette route à la route de Galicie, les pays à traverser lui paraissant « pleins d'avenir ». Ce militaire s'arrête au champ de bataille de Raab (Győr), à la citadelle de Komárom, mais n'en admire pas moins le coup d'œil imposant de Bude, jadis l'*échelon offensif* des Turcs, qui « impose au voyageur » et rappelle le moyen-âge.

Plus encore qu'à la prospérité croissante du pays, qui

1. Baron d'Haussez, *Alpes et Danube* ou Voyage en Suisse, Styrie, Hongrie et Transylvanie, pour faire suite au *Voyage d'un Exilé* ;, 2e édition, Paris, 1837, 2 vol. in-8° (tout le tome Ier est consacré à la Suisse). Voir tome II, pp. 183, 280, 211, 354, 361-362, 8, 13, 196-198, 14, 11-12, 357, 18, 22, 358, 345, 268.

2. *Voyage* du Maréchal duc de Raguse *en Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie méridionale, en Crimée et sur les bords de la mer d'Azoff, à Constantinople, dans quelques parties de l'Asie-Mineure, en Syrie, en Palestine et en Egypte.* Tome I. Paris, 1837, p. 1-75 environ.

peut devenir « un des plus beaux et des plus riches de la terre », plus qu'à l'agriculture, aux jardins de magnats, aux mines, il prête son attention à l'état politique et social, et cet homme qui avait suivi Napoléon presque jusqu'à la fin, suivi Louis XVIII à Gand, puis Charles X en Angleterre, se trouve, hors de France, quasi libéral. Il note dans tous les esprits, en Hongrie, un sentiment très vif des besoins du pays et des réformes nécessaires ; mais les innovations les plus heureuses sont combattues, « les idées confuses se croisent, on veut et l'on ne veut pas » ; les gentilshommes, d'autant plus fiers de leurs privilèges qu'ils sont pauvres, sont un embarras social très grand pour la Hongrie, dont la constitution, l'organisation économique, portent encore « le cachet du Moyen Age » ; les velléités libérales fougueuses mais indistinctes des jeunes magnats, leur « aberration », comme il dit, gênent elles aussi l'amélioration de l'ordre général ; mais « tant que les préjugés, qui tiennent à l'ignorance et à l'absence des plus simples notions du bon sens, ne seront pas déracinés, le pays restera stationnaire et privé des immenses améliorations dont il est susceptible ».

Observateur sagace qu'on excuserait presque d'avoir négligé l'aspect littéraire et intellectuel de la question magyare, puisqu'il a le mérite d'en juger par ailleurs avec une remarquable liberté d'esprit, Marmont est l'un des derniers voyageurs notoires qui aient suivi les routes de Hongrie et recouru à la « poste des paysans ». A l'époque de son second voyage, une voie nouvelle, aisée, s'ouvrait.

On parla davantage de la Hongrie, le nombre de ceux qui la connurent se multiplia, mais la notion que chacun en prit n'y gagna que fort peu.

La nouvelle du passage du Cap, a-t-on dit, ne produisit pas plus d'impression en Europe que, parmi les Hongrois, celle de l'arrivée du comte Széchenyi au delà des cataractes du Danube, dans sa barque légère construite en plein quai de Pest [1]. L'Europe aussi en sut bien quelque chose. Dans le fracas de la question d'Orient, l'œuvre du

1. E. Thouvenel, *La Hongrie et la Valachie* (1840), p. 33.

Danube navigable jusqu'à la mer fit son bruit. Le *Voyage* de Michel J. Quin eut un vrai succès en France ; Barbey d'Aurevilly encore le lira [1].

Une compagnie allemande s'était constituée vers 1830. Peu après on avait fort opportunément découvert un gisement houiller aux bords même du fleuve. Le voyageur anglais se préparait à faire par voie de terre lui aussi le trajet Paris-Vienne-Belgrade-Constantinople. Apprenant à Paris, dans l'été de 1834, la mise en service des premiers *steamboats* de Vienne à la mer Noire, il ne put résister « au désir de faire connaissance avec une route si neuve et si attrayante » [2].

Son exemple fut suivi. En 1836 un homme de lettres français, Saint-Marc Girardin, traverse lui aussi l'ancienne Hongrie, par eau, de bout en bout, et envoie sa relation au *Journal des Débats*. Et pour qui put admirer ces paysages, « des plus beaux qui soient au monde », dit fort justement Saint-Marc Girardin, c'est une bonne fortune que de rencontrer dans l'œuvre du critique, aimable et un peu oubliée, les confidences alertes et primesautières d'un jeune député en voyage d'études, et qui au long du trajet admire à grands yeux un pays dont il lui semble parfois découvrir la solitaire beauté [3].

Par le Danube aussi, en 1837, dès Vienne pour les uns, et pour les autres à partir de Pest, s'en va l'expédition scientifique d'Anatole de Demidoff « dans la Russie méridionale et la Crimée, par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie » ; Raffet est du voyage, et l'illustrera [4]. Cette route « nouvellement conquise par la vapeur » à travers des pays « peu fréquentés d'ordinaire », ajoute à « l'intérêt piquant de la nouveauté ». Le Danube a gagné sa place parmi les fleuves voyageurs et commerçants de l'Europe ; il est « pour ainsi dire d'invention moderne ». Tout en déclarant qu'il laissera de côté les

1. Barbey d'Aurevilly, Premier *Memorandum* (1856), p. 85, 97, 99.

2. Revue Britannique, septembre 1835, p. 258.

3. Saint-Marc Girardin, *Journal des Débats* du 3 octobre au 2 décembre 1836 ; repris en volume dans *Souvenirs de Voyages et d'Etudes* (1852), tome I, p. 158-232, 309-318.

4. A. de Demidoff, *Voyage*..... (exécuté en 1837 sous la direction de M.....) ; 4 vol. in-8°, tome I, Paris, 1840, p. 40-106, de Vienne à Bukharest, voir notamment p. 41-48, 80-82, 44.

« généralisations brillantes » que le Danube a fournies à plus d'un récent publiciste, et notamment au spirituel chroniqueur des *Débats*, le rédacteur du *Voyage* ne cache pas que ces *Lettres* étaient bien faites pour le porter, lui aussi, entre ces deux rives. Un mot de l'inégalité fiscale sur le « noble sol » de la Hongrie ; un aperçu de ses « chemins délabrés », de la poste paysanne, inférieure aux éloges récents « d'un illustre personnage français » ; un arrêt à Presbourg, où la chambre de la Diète est comme une vaste salle de collège ; une vue de la « noble résidence » qu'est Bude, avec ses bains orientaux, ses clochers en métal presque semblables à des minarets ; et puis, entre les « éternelles et pâles prairies du Danube », un jour de navigation jusqu'à Mohács, et de là vers l'Orient : après les avoir séparés si longtemps, le Danube opère peu à peu une « fusion de deux mondes ».

Sans doute mis en goût par eux, trois ans plus tard Edouard Thouvenel utilise à son tour le « service régulier de pyroscaphes » établi entre les deux capitales, Vienne et Constantinople. Il consacre au voyage de Hongrie quelques-unes des meilleures pages de son livre *La Hongrie et la Valachie* ; en 1843, le *Le Journal de l'Instruction publique* étudiera ce qu'il y disait concernant l'état de la littérature et de la culture intellectuelle en ces contrées [1],

Montalembert lui aussi fut tenté ; Mme de Montalembert surtout. Le parti catholique, dont Lamennais et le groupe de l'*Avenir* avaient rallié les énergies renaissantes, venait d'être intéressé à la Hongrie par le beau récit que Montalembert consacre en 1836 à la Vie de sainte Elisabeth. A vrai dire on n'y pouvait apprendre que peu de chose sur le pays d'origine d'Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe. Livre singulier et charmant, sera-t-il dit plus tard, et qui n'est qu'une « ravissante légende », à laquelle l'Introduction donne seule une valeur historique [2]. L'auteur s'était renseigné à Marbourg, aux bibliothèques ou musées d'Allemagne, de Flandre et d'Italie, aux chroniques germaniques et

1. *Journal de l'Instruction Publique*, 4 février 1843 (tome XII. p. 58) ; compte-rendu par Dubief.

2. A. de Pontmartin, *Nouvelles Causeries Littéraires*, p. 159, 165 (à propos de la 6e édit. de l'ouvrage, 1855).

médiévales. L'œuvre lue, la Hongrie demeurait « cette terre à moitié inconnue, à moitié orientale, frontière de la chrétienté, qui se présentait sous un aspect mystérieux aux imaginations du Moyen-Age. » Elisabeth avait quitté sa Hongrie à quatre ans, dans un berceau d'argent massif, déjà fiancée au duc de Thuringe ; elle n'y revint que onze années après, mariée, et pour fort peu de temps ; puis cette veuve de vingt ans eut l'héroïsme de n'être plus qu'une chrétienne, et dans son cœur exalté mortifia les chers souvenirs de son enfance tout aussi bien que les joies de sa vie de princesse et que ses plus intimes affections de femme et de mère [1]. Mais ce livre de foi ardente et de piété délicate émut les consciences catholiques, enchanta bien des âmes croyantes, apaisa bien des peines, avant même d'être pris pour modèle d'un genre par lui renouvelé, sinon donné à la littérature chrétienne [2]. Du moins les fervents pouvaient être attirés vers cette « lointaine Hongrie », mystérieuse encore et comme parée de son mystère, dont la maison royale, avec ses trois princes canonisés, Etienne, Emeric, Ladislas, semblait « destinée à servir en quelque sorte de pépinière pour le ciel », et que la sainte femme avait abandonnée pour l'édification de l'Occident [3].

Montalembert, en tout cas, fut gagné lui-même à la Hongrie par sainte Elisabeth. Il n'avait pu d'abord qu'essayer vainement de voir son tombeau, à Presbourg. Il refit le voyage peu après, il le refit plus long, et visita la contrée qu'il avait à peine entrevue. Il n'y était plus amené par la seule mémoire de la sainte ; il partait chargé par Thiers d'une mission diplomatique en Orient. Mais Elisabeth de Hongrie, déjà chère à son âme de chrétien et d'artiste, chère à son cœur de frère par le souvenir d'une Elisabeth perdue et tendrement aimée, lui était devenue plus chère encore par la découverte récente que Mme de Montalembert, née de Mérode, était de sa postérité. Elle qui, au dire de son mari « ne rêve qu'aventures et romans », préféra de beau-

1. Montalembert, *Sainte Elisabeth de Hongrie* (éd. de 1876), t. I, p. 9, 6, 126, 203, 319, 209.
2. Le P. Lecanuet, *Montalembert*, t. I, p. 466-471.
3. Montalembert, *Sainte Elisabeth de Hongrie*, t. I, p. 6, 126 ; II, 294, 308.

coup la nouvelle voie fluviale, malgré les incommodités dont il lui faisait peur, même les dangers qu'il redoute pour elle au passage des Portes de Fer. Et ce long voyage à deux à travers la Hongrie, commencé par un pélerinage au « délicieux Mariazell », fut lui-même un pélerinage rétrospectif vers un pays aimé avant d'être connu. Quand Montalembert y retournera vingt ans plus tard, l'accueil déférent et enthousiaste qu'il reçut des Hongrois allait non pas seulement au Français et au politique éminent, mais à la fois au membre de l'Académie Hongroise, à l'ami éprouvé du patriote Eötvös et de la Hongrie, à l'un des premiers artisans de sa popularité dans la France catholique [1].

Les Français qui traversent ainsi la Hongrie par bateau à vapeur sont des voyageurs un peu sacrifiés aux ballots, et que surprennent des horaires très imprécis, des haltes forcées de trois jours à telle escale, mais des voyageurs enthousiasmés. Les uns et les autres s'embarquent à Vienne, au bout du Prater. L'Anglais, lui, dédaignait déjà le parcours Vienne-Pest et prenait le bateau là seulement, satisfait de s'engraver fort bien entre Pest et Semlin, malgré les « roues de la mécanique », et le capitaine britannique, et le mécanicien natif de Birmingham [2] ; il va d'ailleurs de surprise en surprise ; son flegme humoristique s'attarde complaisamment aux incidents imprévus de la route, mais il note les beautés principales. Un ami de Montalembert l'envie de contempler cet « admirable pays », et l'on regrette, en vérité, de n'avoir sur le passage du voyageur que des impressions bien rapides. Thouvenel, plus attentif pourtant aux constatations d'ordre économique et international, se laisse aller volontiers à son admiration, dès Bude, « l'ancienne ville turque, aussi fièrement assise sur sa montagne qu'un pacha sur son divan ». Saint-Marc Girardin, lui, s'enthousiasme à ce voyage du Danube, surtout en frontière

1. Le P. Lecanuet, *Montalembert*, t. II, p. 115, 123 ; III, 272. — Montalembert, *Correspondance avec L. Cornudet*, t. II, p. 198, 229, 231. — I. Kont, *Montalembert et Eötvös*, Revue Bleue, 1907, t. I, p. 273 et 532. — Concha Győző, *Eötvös és Montalembert barátsága*. 2e éd. Budapest, 1922.

2. Revue Britannique, septembre 1835, p. 262, 265. — M. J. Quin, *Voyage...*, t. I, p. 7.

de l'ancienne Hongrie, plus encore que devant les plus majestueux sites dauphinois ou valaisans. En attendant que la Grèce, comme à Quinet, comme à d'autres contemporains, lui fasse chérir moins la chère Allemagne de sa jeunesse, qu'il retrouve dans l'Attique diaphane « sa patrie et ses foyers littéraires », et voie s'y ranimer sa « foi languissante » et sa « ferveur littéraire..., perdue peu à peu dans les distractions de la politique », sa traversée de la Suisse danubienne le ravit. Et le « cours d'histoire fort instructif » qu'est pour ce parlementaire la descente lente du Danube magyar, se poétise pour ce lettré de tout un éveil de souvenirs : de l'esprit, du cœur ou des yeux, anciens ou récents, riants ou grandioses [1].

Ainsi la constitution d'une société de navigation intérieure à vapeur pouvait jouer un rôle important dans l'initiation de la France à la Hongrie. Après être restée si lointaine, si cachée aux regards, la Hongrie s'ouvrait tout à coup. Les premiers visiteurs français étaient des esprits distingués ou curieux. De Montalembert comme de Saint-Marc Girardin, à d'autres titres, Thouvenel eût pu dire que son nom était « cher à toute la jeunesse [2] »..... La Hongrie frémissait alors du sentiment de sa dignité nationale méconnue et de sa valeur ethnique étouffée. Après une période de décadence et d'atonie, elle avait depuis cinquante ans pris beaucoup à la France pour le renouveau de sa littérature. Son jeune patriotisme et son romantisme s'éveillaient l'un et l'autre, l'un par l'autre, vigoureux et ardents, au chant d'une poésie essentiellement nationale, « une des plus belles qu'aient produites les littératures européennes [3] ». Pourquoi faut-il que l'un nous ait été connu après la fin de notre romantisme, et que les premiers élans de l'autre soient demeurés longtemps inaperçus ou incompris ?

Si elle ne s'ennuyait pas encore, ainsi que le croira Lamartine en 1846, la France était distraite, ou préoccupée. Dès

1. Revue Britannique, *ibid*, p. 269. — Thouvenel, *La Hongrie et la Valachie*, p. 15. — Saint-Marc Girardin, *Souvenirs*, t. I, p. 203-209, 192.

2. Thouvenel. I, p. 299.

3. J. Kont, *Etude sur l'influence française en Hongrie* (1902), p. 159, cf. 50, 67, 218.

1834, le même Lamartine s'écriait à la Chambre : « Je ne veux pas que la Turquie périsse, qu'un vaste empire soit refoulé dans le néant ou dans les déserts de l'Asie [1] ». Question du siècle et question du monde, comme il disait, la question d'Orient dès lors passionnait la France. Elle fut son roman favori, assure Saint-Marc-Girardin, qui s'en déclare lui-même « ensorcelé [2] ». Or, en littérature comme en politique, la Hongrie était partie intégrante de l'*Allemagne*, et quand la *Revue des deux Mondes* parlera des lettres hongroises, beaucoup plus tard, ce sera d'abord au titre : *Revue littéraire de l'Allemagne*. On gardait les yeux fixés plus loin que la Hongrie. Lamartine avait pris la voie de terre pour revenir d'Orient, mais la relation de son voyage s'arrête à Semlin, aux portes du pays magyar. Une image, unique, semble-t-il, mais belle, se lèvera plus tard dans sa mémoire : est-ce une image vue, personnelle, que celle de la « statue de bronze » que dresse « dans les steppes du Danube, le noble pasteur équestre hongrois [3] » ? L'Anglais M. J. Quin, Thouvenel, Saint-Marc Girardin lui-même, n'ont fait en somme que donner un regard à la Hongrie, en passant. Les uns et les autres y ont été sensibles surtout aux contrastes extérieurs.

Les uns et les autres louent fort, comme une « belle idée », comme la solution d'une « question capitale » pour la Hongrie, l'initiative hongroise de faire du grand fleuve, grâce à la vapeur, une route continentale de l'Occident à l'Orient. Bon pour les gens grincheux, comme naguère le baron d'Haussez, de se demander quelle utilité aura pour la Hongrie la réalisation de cette « idée fixe » de Széchenyi. Immense service rendu à l'Europe, reconnaissait-il, mais en Hongrie l'industrie est nulle, le commerce et les professions mécaniques sont méprisés : « les voyageurs, qui monteront ou descendront le Danube ne laisseront pas sur ses bords une seule idée que la civilisation puisse faire tourner à son

1. Lamartine, *Vues, discours et articles sur la question d'Orient*, p. 25, et préface.
2. Saint-Marc Girardin, *Souvenirs*, t. I, p. VII, IX.
3. Lamartine, *Cours familier de Littérature*, tome XIII, (1862), p. 187 (à propos du *Phidias* de L. de Ronchaud).

profit... »[1]. L'Anglais accomplit une partie du voyage avec le comte Széchenyi, et sait parler comme il convient de cette haute figure historique, une des plus nobles de la patrie magyare. Thouvenel égale aux grandes créations de Rome — le modèle était si proche ! — l'admirable route qui porte le nom de Széchenyi, « toujours attaché aux projets vraiment utiles et patriotes » ; et déjà Saint-Marc Girardin célébrait en elle « un des plus beaux travaux de notre temps[2] ». Mais la double entreprise ne les intéresse guère que du point de vue économique et européen. De la nation hongroise ils aperçoivent bien peu de chose.

Quant à la langue, ils n'en prennent de notion d'aucune sorte. A peine s'ils en remarquent le réveil et la vie ranimée. Tant bien que mal, l'Anglais se forge avec quelques bribes de latin « une méthode de converser agréablement », regrettant toutefois de ne pouvoir ainsi s'entretenir avec les dames du bord ; il note comme une « innovation prodigieuse » le fait qu'une gazette se publie à Pest en langue hongroise. Thouvenel, le dernier en date des trois voyageurs, loue les efforts tentés par Széchenyi et la Diète pour développer l'usage de la langue hongroise en Hongrie ; mais l'emploi assez général du latin aux lieu et place de l'idiome national lui fait l'effet simplement « d'une chose bizarre ». Saint-Marc Girardin s'égaye des journaux latins de Presbourg et de leur *exactum conspectum novissimae crisis ministerialis*, mais paraît fort heureux de pouvoir, à son retour par les montagnes, s'entretenir en latin de la Table de Trajan, de Napoléon, d'autres sujets encore, avec l' « absolutus philosophus » qu'est son charretier du Banat, loquace et polyglotte[3].

Pas plus que Thouvenel après lui, il n'a pénétré jusqu'à l'âme de ce peuple, pourtant si neuve. Il a visité Presbourg, la capitale officielle d'alors, et avant toute autre chose les salles où siégeaient les deux « Tables », ces sœurs aînées de

1. D'Haussez, *ouvr. cité*, t. II, p. 293-295 et 30-32.

2. Saint-Marc Girardin, p. 218, 233, 206 ; p. 253 ; *Voyage*, I, p. 167 ss ; Thouvenel, p. 142, 40.

3. *Revue Britannique*, p. 263 ; *Voyage*, I, p. 29, 167 ; Thouvenel, p. 40 ; Saint-Marc-Girardin, p. 171, 309.

nos deux Chambres. Non sans esprit il en loue la simplicité, « qui couvre tout ici » : n'a-t-il pas trouvé des salles en carré long et non en hémicycle ? et, dans l'une, deux énormes contrebasses laissées là par l'orchestre d'un dernier concert auquel la salle a servi ? « Que dirions-nous, ajoute-t-il, nous tous simples députés, que dirait notre illustre président, si dans l'intervalle des sessions on s'avisait de donner un concert dans la salle de nos délibérations ? » Thouvenel qui lui emprunte ces traits entre quelques autres, étudie assez au long la constitution hongroise ; mais c'est avant tout pour indiquer « de quelle manière cette machine vieillie fonctionne encore au milieu d'une société moderne ». Il a vu, sur le quai de Pest, des paysans magyars dans leur costume national. Peu flatté vraiment, le portrait physique qu'il en trace est commenté ainsi : « A les voir couchés sur la paille, au milieu de leurs petits chevaux et de leurs légères charrettes, on peut se croire tombé dans une horde de sauvages. Dix siècles ont passé sur ce peuple sans effacer son caractère. Le Magyar d'aujourd'hui est le digne fils du Magyar d'autrefois... La présence de cette race à part au milieu d'une ville civilisée, ce souvenir du IVe siècle encore vivant au XIXe, forment un spectacle auquel les yeux et l'esprit s'habituent difficilement [1] ».

Moins prompt aux jugements définitifs, Saint-Marc Girardin a voulu, pour s'initier à la connaissance de la « vieille Hongrie », visiter un des châteaux de la famille Esterházy, « descendante d'Attila ». Ailleurs, il étudie l'état des paysans en Hongrie, et les rapports que la loi établit entre eux et leurs seigneurs. A ses yeux pourtant l' « aspect de nouveauté » qui partout l'a frappé, est une caractéristique suffisante de la Hongrie en général, et de la Hongrie qu'il observe. Malgré l'antiquité de son histoire, malgré sa Diète quasi millénaire où l'aristocratie seule a droit de siéger, ce pays est un pays neuf. « Bude a des souvenirs, chose rare en Hongrie. » Voyez Pest et Bude : la Chaussée d'Antin et le Marais — le Paris d'aujourd'hui et le vieux Paris. Impression exacte sans doute, mais impression

1. Saint-Marc Girardin, I, p. 166, 186 ; Thouvenel, p. 3, 71 ss., 39.

de surface. Saint-Marc Girardin n'est guère allé plus avant.

Il a cru distinguer dans la Hongrie deux mouvements d'opinions. L'un, « qui éclate partout aujourd'hui et surtout dans les conversations et les espérances des Hongrois », lui paraît sérieux et efficace, comme étant tourné vers l'avenir. C'est le mouvement politique ; et Saint-Marc Girardin loue bien haut les récentes mesures de la Diète, lois d'amélioration sociale, purement libérales, et toutes faites dans une vue d'intérêt public. L'autre, mouvement national, ou plutôt simple « ferveur de nationalité », lui a semblé superficiel ou factice, comme tout ce qui se rapporte au passé. « Au premier coup d'œil », on peut s'imaginer que c'est l'esprit national plutôt que l'esprit politique, qui travaille la Hongrie renaissante et ranimée. Erreur : « la nationalité ne se réveille que par occasion ». Que Ferdinand Ier de Vienne soit à Presbourg et à Pest Ferdinand V, que la Diète encourage « comme preuve de fierté et de vigueur nationales », un mouvement, « fort bon » en soi, de restauration de la langue hongroise : soit. Dans la monarchie autrichienne, deux peuples se sont ainsi « épris de goût pour leur ancienne langue » : la Bohême et la Hongrie. « Mais cela ne peut guère aller plus loin que la littérature, sous peine de faire tort à la civilisation européenne. La civilisation européenne vit en faisceau... » Belle solution, aisée autant qu'égoïste, à l'angoissant problème des races. Si les patriotes hongrois du XVIIe siècle, Rákóczi et Thököly, avaient pu réussir, que fût devenue la Hongrie ? « un pachalik ou un hospodorat ». Souhaitons donc, pour le faisceau de la civilisation européenne, et pour la Hongrie, que Thöhöly et Rákóczi soient bien morts. Au reste, « le temps, qui use tout, a fini par user ce sentiment d'indépendance et ces goûts de séparation ». Aussi l'Autriche ne craint-elle guère le mouvement national de la Hongrie ; « elle le tracasse, si j'ose ainsi parler, plutôt qu'elle ne le contrarie [1] ».

Sans doute les révolutions ne se prévoient pas douze ans à l'avance, et rien n'est plus indistinct parfois qu'un grand

1. Saint-Marc Girardin, I, p. 158 174, ss., 190, 164, 190, 169, 183, 171, 173, 182.

mouvement littéraire qui naît. Mais, pour être double, la méprise de Saint-Marc Girardin n'en fut que plus complète. A l'heure où il parle de la langue hongroise comme d'un « patois » désuet, le romantisme éclôt en triomphe dans la Hongrie ; déjà Vörösmarty chante, et les Kisfaludy ont donné à leur pays un théâtre national ; quelques années encore, Petőfi Sándor apparaîtra ; quelques autres, et l'optimisme historique de Saint-Marc Girardin, et ce « respectueux attachement » des *Débats* « pour la vieille puissance de l'Autriche », que Boldényi raillera sans rancune [1], auront l'un et l'autre reçu des faits un premier démenti.

V

La leçon des faits.

On n'en était pas resté là de tout point. Dix ans plus tard, un autre voyageur, moins novice, avait vu plus clair dans un état de choses que le temps écoulé accentuait vite ou aggravait.

Xavier Marmier date de septembre 1846 la préface de son itinéraire *Du Rhin au Nil :* après avoir vécu dans les pays du Nord, il a voulu voir l'Orient, sans objet préconçu, philologique ou autre ; par « libre désir de vérité » il a cru pouvoir, sans changer de principes, se faire « conservateur aristocrate en Suisse, progressiste en Autriche, réformateur en Hongrie » et révolutionnaire ailleurs. Il lui a paru impossible de ne pas visiter telles qu'elles sont l'Autriche, inerte et affaissée « par l'excès de son système stationnaire », la Hongrie « agitée par un ardent besoin de réformes, exaltée par ses souvenirs de nationalité », la Turquie agonisante, tel un lac qui se dessèche. Par eau lui aussi, il va de Vienne à Presbourg, Esztergom, Pest et Bude, puis Semlin. Il voit lui aussi les salles de la Diète dans la capitale officielle dont les Hongrois ne veulent plus, trop proche de Vienne et peuplée en grande partie de Slovaques et d'Allemands. Il

1. Boldényi, *La Hongrie*, journal hebdomadaire, 29 juillet 1848.

MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KÖNYVTÁRA

entrevoit au moins les « plaines silencieuses et tristes, ... ces steppes désolés, ... ces déserts hongrois », dont on lui fait dans le pays, assure-t-il, « la plus sombre peinture ». Il passera dans un village hongrois, y restera plus qu'il ne désirait, évoquera les villages russes, mieux construits, les Lapons du Finmark, à l'air plus civilisé [1]. Il plaindra l' « excellente terre de Hongrie », gaspillée, outragée par les gentilshommes prodigues et les Juifs, et méditera dans la « plaine fatale » de Mohács — pendant un arrêt du bateau. Il voit encore en place les 82 pontons entre Pest et Bude, et, lui aussi, la foire dans la capitale, et des attelages de paysans en plein quai. Sensible, comme ses devanciers, à l'essor commercial de Pest, il notera la disproportion qu'il y a entre l'immense étendue de cette simple *province* autrichienne et le chiffre de sa population, trop faible pour tant de terres, assez fort pour constituer un peuple indépendant ; l'antinomie radicale entre ce tiers de l'empire, avec ses institutions parlementaires, et les deux autres tiers, complètement asservis, entre l'élan de cette race ardente et les vieilles institutions qui la régissent encore, paralysent l'industrie, écrasent le peuple, arrêtent le développement social. Il s'est renseigné sur les détails de la constitution et des usages, le *nemes ember* et le *paraszt ember*, et la noblesse magyare, inquiète du mieux et qui ne sait pas renoncer d'abord à ses privilèges. « Que de réformes à faire dans ce beau royaume de Hongrie, que d'abus à déraciner ! » L'Autriche aurait une tâche magnifique à remplir, sans prendre hache ni hoyau ; il suffirait qu'elle prévînt « le futur effet d'une irrésistible nécessité », qu'elle fît sa part à « l'esprit de libéralisme et de nationalité », calmé, dirigé, pour qu'elle pût « accomplir peu à peu de grandes choses et mériter à jamais la reconnaissance de la noble nation soumise à son pouvoir ». Mais il la voit engagée là dans un défilé périlleux : « Il s'agit de renouer, ou de rompre, les derniers liens qui attachent le royaume des Árpáds à la maison de Habsbourg..... Que l'Autriche donc y prenne garde ! » C'était juger assez clairement.

1. X. Marmier, *Du Rhin au Nil*, Paris, 1847, 2 vol. in-12, t. I, p. 187, 287, 197, puis 191-194.

Le mouvement intellectuel aussi a retenu son attention. La presse n'est pas libre en Hongrie, les quatre journaux allemands qui s'y publient sont bien ternes souvent, et il n'y a (là comme ailleurs, assure-t-il) que trop de jeunes gens « demi-savants, demi-lettrés » pour nourrir les feuilles périodiques de leurs « rapides chefs-d'œuvre ». Mais les librairies de Pest sont fort bien achalandées, le nouveau Musée National promet. Si l'unique université hongroise, ancienne déjà, richement dotée, fréquentée par seize cents étudiants, lui semble fort loin des universités allemandes, sans un homme célèbre, ni examens assez difficiles, « l'une des plus pauvres universités de l'Europe », s'il lui paraît, comme à d'autres déjà, que d'une façon générale « les arts et les lettres n'ont pas suivi... le mouvement progressif de l'industrie », si le Hongrois, dont l'œil noir étincelle d'ardeur méridionale, lui semble moins studieux que l'Allemand du Nord, et amolli déjà par le « souffle voluptueux de l'Orient », trop mêlé à l' « atmosphère impure » des cafés et maisons de jeu, Pest n'en a pas moins tout ce qui annonce et constitue la vie scientifique et littéraire. L'Académie Hongroise restera l'une des plus belles fondations de ce grand bienfaiteur du pays qu'a été Széchenyi. Si humble à ses débuts, le théâtre hongrois a presque supplanté, en quelques années, le théâtre allemand naguère fort en vogue. Pièces à sujets hongrois, jouées en hongrois par des acteurs hongrois, et que les auteurs s'abstiennent de faire imprimer, pour qu'on les aille voir à la scène ; salle nouvelle, élevée par souscription, remplie d'une foule enthousiaste ; le tout, réalisé sans appui officiel, même de la Diète, et malgré la résistance tentée par le gouvernement de Vienne. Longtemps négligée, la langue hongroise connaît « chaque jour » et partout de nouveaux progrès. Marmier se garde d'omettre le fait que le magyar n'a rien de commun avec l'allemand, que les Hongrois (dit-il) « apprennent plus aisément le français que l'allemand ». Est-ce vraiment à son temps de Scandinavie qu'il le doit, ou peut-être à quelque publication d'Allemagne ? il n'ignore pas la théorie des origines finno-ougriennes de cette langue et de cette race qu'on disait de provenance hunnique et avare. En

Suède on lui a donné souvent Finlandais et Hongrois comme de la même souche ; on lui a montré, à Upsal, un travail établissant la parenté des deux peuples sur les analogies de leurs idiomes. Marmier se récuse, non sans quelque scepticisme à l'endroit de ressemblances incomplètes souvent ou forcées, lui a-t-il semblé. Mais du moins il est informé. Il connaît d'ailleurs les travaux allemands et les ouvrages de Majláth relatifs aux traditions hongroises, divers essais statistiques sur la Hongrie [1]. Sans doute il étoffe ou corrige ainsi ce que ses impressions, justes à l'ordinaire, mais rapides, pouvaient garder d'un peu superficiel. Il cite volontiers ceux qui ont fait le voyage avant lui et ce qui, depuis, a été publié en France sur la Hongrie.

Car nos historiens du moins commençaient à s'y intéresser.

A vrai dire, l'*Essai* de Dussieux (1839) *sur les invasions des Hongrois en Europe et spécialement en France* n'avait qu'une valeur rétrospective. L' « aspect épouvantable » de ces visages qui semblaient « un amas d'os », de ces « hommes affreux », de ces « Barbares » à l'approche desquels « l'Europe occidentale trembla », apportait-il rien qui pût disposer l'opinion française à s'intéresser à leurs descendants ? Malgré le rappel de *l'ogre* de Perrault, d'après Walkenaër, le récit fidèle de leurs incursions sans nombre à travers la France de jadis, du Rhin à l'Aquitaine et du Rhône jusqu'en Hainaut, en Alsace ou en Comté, n'avait nullement trait à la littérature [2]. Enfin, tout couronné qu'il fût par l'Institut, ce mémoire, et la Société Bibliophile-

1. Voir sa bibliographie, tome I, p. VIII. — Cf. déjà ses *Souvenirs d'un Voyageur et Traditions populaires* (de 1841), p. 280 ; ses *Nouvelles Allemandes* (1847). p. 193. Une partie du texte du *Rhin au Nil* sera reprise en 1859 dans son *Voyage pittoresque en Allemagne* (*Partie Méridionale*), chapitres 16 à 18, avec des additions d'après le Hongrois G. de Prónay, et quelques pages consacrées à Petőfi, etc... — La connaissance qu'a Marmier de la théorie des origines finno-ougriennes du magyar pourrait lui être venue, au moins par voie indirecte, tout simplement de la vieille *Demonstratio idioma Ungarorum et Lapponum idem esse* (1770 et 1772) de Sajnovics, qui avait été signalée en France comme contredisant la doctrine de Ménage, alors universellement adoptée, sur les Hongrois fils des Scythes. V. Kont, art. cité des *Mélanges Picot*, I. 44 et 472, n° 2.

2. Dussieux, *Essai*..., p. 16-17, 162.

Historique qui l'éditait, n'allaient qu'à un public bien restreint.

Mais avec Auguste DE GÉRANDO apparaissent enfin les premiers travaux français originaux sur la Hongrie moderne : son *Essai historique sur l'origine des Hongrois* (1844), son livre *De l'esprit public en Hongrie depuis la Révolution française* (1848), sa *Transylvanie* (1845), œuvre d'un « Magyar par l'amour [1] », attachante même aujourd'hui. Encore la littérature y est-elle à l'arrière-plan, loin après l'histoire, ou la politique, ou l'étude des mœurs.

L'Essai donnait pourtant, à titre d'argument, plus d'une indication précise sur la langue hongroise, et, contre Dussieux peut-être, traduisait un assez long fragment de poème populaire ancien, qui chante la beauté des Magyars, des femmes magyares :

La nation magyare,
La nation magyare est superbe !

Mais c'est à la nation magyare surtout que l'auteur voulait intéresser les esprits. « Préoccupés de nos luttes politiques, nous ne consentons à porter nos regards au dehors que pour assister aux débats qui retentissent dans les seuls pays que nous croyons doués, comme le nôtre, d'institutions libérales... Personne ne se doute que les Hongrois veillent et travaillent. » Déjà la presse allemande était accusée, par cet homme clairvoyant et informé, « d'étouffer le bruit qui vient de la Hongrie ». Il croyait devoir protester contre la « prétendue origine finnoise » attribuée par Schlözer et autres amis des Russes aux Magyars, fils des Huns, en quoi Gobineau pensera pouvoir s'en remettre à lui [2]. Il regrette qu'on s'en soit trop volontiers rapporté, chez nous, « à nos savants voisins qui, placés plus près de la Hongrie et pouvant puiser à des sources plus certaines, semblaient appelés à résoudre le problème ». Parlant de ce pays « dont on ne sait guère en France que le nom », de cette Transylvanie qu'il a habitée et où l'attachent des

1. Chassin, *Jean Hunyade, la Hongrie*, 2e édit., p. 12.
2. Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853), I, 223.

liens bien chers, il s'écrie : « A cette heure, la Hongrie et la Transylvanie sont en marche » [1], et achève l'ouvrage sur l'indication des nombreuses analogies de caractère qui devraient rapprocher les deux peuples et faire aimer à la France ces Français de l'Orient, comme ils se nommaient eux-mêmes sous Louis XIV, « l'un de ces peuples généreux qui vivent pour les grandes causes ».

Trois beaux livres, dira Chassin, que les historiens estiment, mais que le public n'a pas assez lus ou retenus [2]. La clairvoyante sympathie d'un Marmier, d'un Gérando, ne pouvait suffire à mettre le public en garde. La brutalité des événements le surprit.

* * *

Ce fut un drame formidable et bref. Auguste de Gérando, « soldat de la pensée [3] », parti pour défendre l'indépendance de son pays d'adoption, n'eut que le temps d'apprendre en route la fin de tous ses espoirs, et d'en mourir. Au terme de 1848, le comte Ladislas Teleki lançait à Paris son manifeste *La Hongrie aux peuples civilisés*. Il montrait le soulèvement hongrois dépassant les proportions d'une guerre d'indépendance, d'un simple débat d'intérêt local, et devenu du premier coup « un événement d'une importance souveraine au point de vue du droit des gens et de la civilisation ». Au nom des Hongrois « chevaliers de la liberté », il tentait de rendre compte de leurs actes devant le « tribunal des peuples [4] ».

L'audience n'eut pas lieu, et la plainte fut étouffée. En vain Teleki, peu après, montra *l'Intervention russe en Hongrie* « tout à fait contraire aux intérêts de l'Autriche ... à toutes les opinions », et en menaça l'Europe entière comme d'un danger formel, les interventions ayant dégénéré toutes en invasions et en conquêtes, « depuis les temps les plus

1. De Gérando, *Essai*, p. 153, 4-5 et suiv. *De l'Esprit public...*, p. 11. — *La Transylvanie*, préface, et t. II, p. 254.

2. L. Chassin, *Jean Hunyade, La Hongrie*, (2e édit., 1859), p. 12.

3. *Id*, *Ibid.*

4. L. Teleki, *La Hongrie aux peuples civilisés*, manifeste publié au nom du gouvernement hongrois (décembre 1848), p. 1, 47, 49, 2.

reculés jusqu'à Jules César, et depuis Jules César jusqu'à nos jours ». En vain il fit à l'esprit révolutionnaire et à la France un appel désespéré contre la « sainte mission cosaque » et la « soi-disant sainte mission de la Russie ». Son apostrophe était émouvante : « Si à l'autre extrémité de l'Europe, disait-il, à quatre cents lieues de la France, vous ne voyez qu'une *nation* qui doit périr, une nation dont la cause n'est aucunement solidaire de celle de la civilisation, regrettez-la si elle le mérite, et laissez-la mourir ! Mais s'il est vrai que cette nation est en même temps le champion d'un grand principe, et que le principe qui doit tomber avec elle est une des garanties de sécurité et de civilisation pour l'Europe entière, oh ! alors portez-lui secours, prêtez-lui appui, car ce secours, cet appui, vous le devez à vous-mêmes... [1] » Ladislas Teleki ne réussit pas même à se faire reconnaître par le pouvoir exécutif français comme représentant officiel de la Hongrie. Ses brochures, les articles qu'avec A. de Gérando il avait donnés au *National*, mirent longtemps à trouver un écho, Ministre des affaires étrangères de juin à fin 1849, Tocqueville jugea impossible d'agir et donna, bien à contre-cœur, des instructions en ce sens à Lamoricière, ambassadeur à Pétersbourg. « Nous avions vu avec regret et avec crainte ce qui se passait en Hongrie. Les malheurs de ce peuple infortuné excitaient nos sympathies. L'intervention des Russes ... ne pouvait nous plaire. Mais tous ces événements se passaient hors de notre portée et nous n'y pouvions rien. » La France était condamnée « quant à présent » à un rôle passif ; la lettre ni l'esprit des traités ne lui ouvraient aucun droit d'intervention : « ne pouvant parler et agir avec efficacité, il est de notre propre dignité de ne point montrer, à l'égard de cette question, une agitation stérile et un bon vouloir impuissant » [2]. Deux empires, dira Chassin, se ruèrent donc impunément sur une république naissante, et l'écrasèrent [3].

A peine tues les dernières plaintes, Saint-Marc Girardin aura le courage de demander à l'œuvre de Jellachich et du

1. L. Teleki, *De l'intervention russe* (1849), p. 10, 5, 20, 33, 36, 20.
2. A. de Tocqueville, *Souvenirs* (publ. en 1893), p. 394-395 et supra.
3. Chassin, *Lad. Teleki* (1861), p. 10.

tzar une confirmation de ses pronostics un instant déroutés. Quand ses lettres aux *Débats* paraîtront en volume, il rappellera cet « épisode romanesque et douloureux ... le dernier éclat de la nationalité hongroise, égarée et trompée par un tribun hardi ». Kossuth, ajoutera-t-il — et quel patriote Magyar ne s'indignerait pas —, « Kossuth sera dans l'histoire le Rienzi de la Hongrie ; rien de plus. Maintenant que l'égarement de la nationalité est fini, j'espère que le mouvement social va reprendre son cours » [1].

L'un de ses confrères en lettres fit mieux. A grand renfort d'ouvrages allemands et anglais, et sous couleur de tenter en France pour les « esprits populaires » ce que Daniel Defoë avait si bien réussi en Angleterre, Philarète Chasles consacre à ces « faits romanesques » un volume de *Scènes des camps et des bivouacs hongrois*. « Je crus d'assez bon goût, assure-t-il, de rendre justice aux vaincus, et de faire valoir, tout en expliquant l'impuissance radicale de la cause, l'héroïque et douloureuse grandeur de la race [2]. »

Son héros, officier au service de l'Autriche, parcourt le théâtre de la guerre, des frontières méridionales de la Hongrie jusqu'à l'*Aula* de Vienne, en passant par Budapest et une ferme de la « puszta ». Il a pour aide-de-camp une jeune femme Seresse « qui par parenthèse était charmante » ; l'historien de Sacy n'assurait-il pas, dès 1778, que « nulle contrée de la terre n'a été aussi fertile en amazones que la Hongrie ? [3] » D'un manoir hongrois où il est reçu comme hôte, il emporte le souvenir de deux dames également distinguées, mais diversement belles ; car cette race est « à la fois orientale et septentrionale ». Après une bataille, il trouvera le corps de l'une, « la belle Hélène », morte en combattant ; traversant Pest sous un déguisement, vers la fin de la campagne, il se sentira reconnu par le regard de l'autre, — pour qui il aura reçu les adieux de son mari blessé à mort.

1. Saint-Marc-Girardin, *Souvenirs* (1852), I, p. 184, note.

2. Ph. Chasles, *Scènes* (1855), p. VI, XI, XV, XVIII, XXI, XXIII, 152. Vaut-il la peine de noter que la *Revue du Nord*, une des premières qui se soient intéressées à la Hongrie (v. plus haut) débuta par un article de Ph. Chasles sur l'influence du Nord en littérature ?

3. De Sacy, *Histoire générale de la Hongrie*, t. I, p. XVII.

Ph. Chasles s'ingénie ainsi à corser encore le romanesque de cette guerre, « au sein de l'Europe civilisée... la plus sauvage et la plus romanesque du monde ». Eötvös, dit-il, et certains mémoires d'une dame hongroise, parus à Londres, lui ont donné de « ravissants portraits de femmes hongroises ». Un Anglais lui a fourni « le paysage, l'expression, les détails, le costume, toute la partie vivante... » Grâces leur soient rendues ! puisqu'ils nous ont valu la recette du « goulyas hous » à la paprika, et des liqueurs que boit dans sa « csutora » en fumant le tabac turc qu'il aime tant, le Magyar « ce chevalier oriental », cet « Oriental si habile à manier le cheval et le sabre » (le « pallasch ») — quand il n'est pas en âge de passer gravement sa main « comme un Oriental » sur sa longue moustache blanche. Les Magyars sont « enfants de l'Orient » ; le paysan hongrois met son blé en silos « à l'orientale » ; la féodalité hongroise elle-même est « toute orientale ». Dans cette guerre, c'est le moyen-âge qui reparaît ; « et sous quelle forme ? sous son costume oriental, dans sa bizarrerie sauvage [1]. »

Tel personnage invoque la Vierge, « serment qu'un Hongrois ne trahit jamais ». Tel autre, avec non moins de feu, y va de ce « Teremtette — qu'ils prononcent avec une véhémence extraordinaire et qu'ils répètent comme une espèce de fusillade ». Quelques « éljen ! » ça et là ; ailleurs un proverbe populaire où paraît Mathias Corvin, ou une apostrophe familière comme « bonjour, cousin ! » lancée en magyar tout aussi bien que le « Je suis magyar », qui est la perte du cavalier traqué. Mention est faite d'une ou deux coutumes hongroises, telles que l'exposition publique ou la « sentence sur l'heure » ; et le héros de Philarète Chasles s'alarme d'avoir rencontré un cortège funèbre dans les rues de Pest, avec ses musiciens, son maître des cérémonies qui porte une orange ou un citron au bout d'une baguette, et le corbillard, « singulier édifice qui ne ressemble à rien... [2] »

Sa générosité pour les vaincus ne va pas jusqu'à s'abstenir

1. Ph. Chasles (1855), p. 50, 57, 204, 264, 197, 1, XXIII, 19, 123, 33, 61, 153, 74.
2. *Id.*, *ib.*, XI, 228, 39, 7, 36, 73, 251, 126, 154, 146, 179, 240, 119.

de mettre au compte des « honvéds » les atrocités qu'on leur attribuait à Vienne. Et s'il reconnaît que l'enthousiasme de la race domine tout chez les Magyars, « chez les femmes surtout », il s'est bien gardé d'ajouter foi aux paroles de son hôte, au début de la campagne : « l'Europe n'y entend rien... elle croit que c'est la Hongrie qui se bat pour la constitution ; c'est la race magyare qui ne veut pas périr ». Vingt ans après le voyage de Saint-Marc Girardin, Chasles ne pense pas autrement que lui : « les tentatives de résurrection littéraire, essayées avec persistance en Hongrie par les Magyars, plus faiblement en Bohême par les Tchèques, ressemblaient à ces rêves puérils qui troublent le sommeil en l'amusant [1]. » A la veille des événements tragiques, Chasles avait relégué lui aussi parmi les souvenirs du moyen-âge les espérances dont s'animait et se fortifiait la Hongrie passionnée d'indépendance. « Les Hongrois enfin, disait-il en ses *Etudes sur l'Antiquité* dans une note consacrée à « la famille des Slaves », les Hongrois enfin, peuple venu de l'Orient, se vantent d'une littérature et d'un langage qu'eux seuls cultivent, d'accents lyriques pleins de joie et de verve, mêlés d'axiomes et de sentences. Au Moyen-Age appartiennent tous ces essais, tous ces efforts qui semblent plutôt des espérances que des résultats. L'avenir appartient à ces peuples [2]... »

Heureux temps, où un professeur du Collège de France — collaborateur aux *Débats*, lui aussi — s'évertuait à mettre l'histoire contemporaine en roman d'aventures, avec des intentions non dissimulées d'édification politique ! Cette compilation tendancieuse n'accroîtra pas sensiblement la gloire littéraire de Ph. Chasles. Elle ne vaudrait pas même une mention dans l'histoire des relations intellectuelles franco-hongroises, si l'auteur n'avait eu le bon goût de cueillir dans les manuels de Schedel et de Majláth quelques fleurs de poésie magyare, assez belles pour faire oublier tout le reste, y compris « ces charmantes danses nationales que les maîtres de ballets européens ont essayé d'imiter ».

1. *Id., ib.*, 129, 136, 47, 52, X.
2. Ph. Chasles, *Etudes sur l'Antiquité* (1847), p. 103. (Vues générales. Influences littéraires. La famille des Slaves.)

Soldats Seresses, prisonniers à Vienne, entonnant leur chant national « d'une voix grave et douce, qui donnait à cette mélodie tendre un caractère presque religieux : « *Zivio, Zivio, la vie est bonne quand le lilas fleurit, quand la csutora pleine de vin rouge est vide* », — ou qui vers la nuit libre, en sentinelles, chantent « sans se lasser jamais, les paroles de cet air hongrois tour à tour lent et saccadé :

J'ai vu la lumière du sabre, elle était belle ;

Croates qui à la vue de Vienne font retentir leur hymne naïf : « *Vive la ville d'or, vive la ville de Vienne !* » ou jeune fille noble qui d'une voix vibrante, comme un défi à l'hôte étranger, lance la vieille ballade patriotique : *Oui, souvenons-nous, oui, souvenons-nous des aïeux !....* [1]. »

Pourquoi Philarète Chasles, laissant là les *Offizielle stenographische Berichte* de Vienne, n'a-t-il pas mis tout son « courage » et toute sa maîtrise à traduire en anthologie les plus beaux chants du peuple magyar ! « Rien de plus intéressant que ces chants populaires de la Hongrie, dit l'officier caché dans une ferme de la *puszta* et qui, en neuf jours, grâce à la veuve Ferencza, à sa mère et à son cousin, fait « le meilleur cours de littérature hongroise possible », et se compose un « Magyar Nemzeti Dalok » sans commentaires et sans esthétique, mais avec variantes. Il préfère « ces vers rustiques » aux beaux hexamètres, aux pentamètres disgracieux mis en honneur en Allemagne « par le pesant Klopstock et par l'érudit Voss », et surtout à « tous les poètes savants, élégiaques, épiques ou anacréontiques de la Hongrie au XIXe siècle ». Leur rythme original l'a séduit : « une lenteur saccadée, quelque chose de traînant et de brusque à la fois, une plainte douce, interrompue par le spasme et l'élan de la passion, les distinguent ; c'est l'accent oriental, peu d'élégance apprise, beaucoup de verve et de grâce naturelles ». Et Ph. Chasles, folkloriste convaincu et expert, nous donne en français *La brune et la blonde*, la *Danse magyare*, et les délicates chansons : *La vie est un collier de perles*, *L'orage de la vie*, et tel chant de berger du mont Mátra, ou telle ballade transylvaine, au rythme

1. Id. *Ibid*, p. XI, 21, 91, 20, 60.

de cantilène original antique, et complexe au point qu'il hésite, pour la comparaison, entre la poésie provençale du XIIIe siècle, et le « Tant qu'on vivra, on s'aimera » de Béranger[1].

Peu avant lui, la baronne Blaze de Bury avait publié un *Voyage en Autriche, en Hongrie et en Allemagne pendant les événements de 1848 et 1849*, traduit presque aussitôt en Allemagne et en Angleterre[2]. La Hongrie n'occupe guère qu'un chapitre sur vingt-huit, et c'est l'un des derniers ; elle est abandonnée bientôt pour la Croatie et son *ban* Jellachich, la Serbie, et la sanglante répression de ce Haynau pour lequel on trouve le mot *hyène* trop fort. Quant aux Hongrois, rien de bien neuf, même du point de vue français : race tout à fait dissemblable de l'autrichienne, et qui n'a d'analogue que l'Irlande ; d'origine incertaine malgré les « innombrables théories » qu'on y a consacrées, mais d'une évidente parenté physiologique avec les races orientales ; une aristocratie orgueilleuse et une *misera contribuens plebs* qui vit souvent pêle-mêle avec les troupeaux : « quelle cause que celle des Madjars pour exciter la sympathie des démocrates ! » ; un grand besoin d'enthousiasme, quel qu'en soit l'objet ; le culte de l'hospitalité, une vieille tradition de courage, de courage surtout physique, au service d'une volonté qui chez le « vrai Magyar » ne connaît d'autre loi qu'elle-même. En vérité, là déjà, le seul élément d'intérêt c'était une chanson populaire hongroise, tirée de quelque recueil allemand, « sur les nobles Madjars ».

La tradition s'établissait peu à peu. Le folkloriste Charles Nisard remontera, quinze ans plus tard, jusqu'aux « chansons en langue hunnique », aux festins officiels d'Attila, aux chanteurs d'Árpád, à Louis Ier et à Jean Hunyade : « Tout se chantait chez les Hongrois »[3]. Et dès 1854, dans la préface de son gros roman sur l'époque de Mathias Corvin, *La Couronne de Saint Etienne ou les Colliers Rouges*, Thalès

1. Id. *Ibid*, p. XV, 162, 166, 168, 170, 163-165, 175.

2. Baronne Blaze de Bury, *Voyage...* (1851), chap. XXIV, et p. 308-325. Cf. la traduction allemande de L. von Alvensleben (Weimar, 1851), Vorwort des Uebersetzers, p. VII.

3. Ch. Nisard, *Chansons populaires* (1867) tome I, p. 136 et suiv.

Bernard se dit attiré vers la Hongrie qui ressemble à la France comme un « peuple frère ». Tout lui est objet de sympathie, usages religieux et superstitions, caractères historiques et moraux. A partir de 1856, dans ses divers recueils de poésies, pastorales, nouvelles, mystiques, dans la *Revue de Genève*, la *Revue Contemporaine*, la *Revue de Province*, la *Revue Européenne*, dans son *Histoire de la Poésie*, la lyre hongroise, Petőfi, Vörösmarty et d'autres auront leur part [1].

La poésie des Magyars gagnait à eux les sympathies que leur cause avait trouvées incertaines ou impuissantes.

VI

Les réfugiés hongrois en France. — Amis français de la Hongrie.

Mais d'autres déjà leur étaient allées, enthousiastes et actives, à eux et à leur littérature enfin mieux connue. Ce que n'avaient pu faire ni des extraits de revues étrangères, ni le panégyrique ému d'une grande sainte de Hongrie, ni le voyage de quelques Français de marque sur le Danube hongrois, ce que la mort avait empêché A. de Gérando de poursuivre, le zèle heureux de quelques patriotes magyars l'acheva, et avec lui l'écho prolongé d'événements douloureux, et la pitié de quelques âmes généreuses.

« Quand vous retournerez dans votre belle patrie, dites-lui qu'elle compte en France autant d'amis qu'il y a de citoyens français. » Ainsi parlait Lamartine, le 15 mai 1848, en recevant la députation des Hongrois résidant à Paris. « Paroles magiques », dit la société hongroise qui se réunissait alors rue St-Honoré au café du Danemark [2]. Paroles de poète, hélas !

1. Voir à ce sujet l'étude récente de M. Béla Tóth dans la *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, Un apôtre français de Petőfi, Thalès Bernard (1925, pp. 21-35) ; cf. P. Trahard, *Une Revue oubliée, la Revue Poétique du XIXe siècle* (1925), p. 119.

2. Boldényi, *Le Magyarisme ou la guerre des nationalités en Hongrie*, p. 63 et épigraphe. — *La Hongrie en 1848*, recueil politique, historique et littéraire, p. 73, 74, 54, 83. — *La Hongrie*, journal hebdomadaire, 29 juillet 1848.

on l'avait bien vu peu après. Paroles de prophète aussi, que les Hongrois émigrés contribuèrent puissamment à réaliser. La soudaine infortune de la Hongrie révolutionnaire n'avait pas trouvé la France prête à la secourir ; mais dès avant le soulèvement national, plus d'un Hongrois notoire avait été accueilli à Paris [1]. Pour appeler l'attention de l'Europe occidentale sur une nation « dérobée en quelque sorte à tous les regards, dans un désert environné de ténèbres », il est de nécessité absolue, disait Boldényi, « de prendre poste à Paris, au foyer de la politique européenne, et de signaler de là, en prenant pour interprète la langue française, les faits importants les plus propres à démontrer l'affinité, la solidarité de la Hongrie et de l'Europe libérale ». Teleki et Boldényi surtout, ont admirablement accompli la tâche qu'ils s'étaient proposée : « Nous apprendrons la Hongrie à la presse ; qu'elle apprenne la Hongrie à la France ». Peu à peu croissait le nombre des journaux français de 1848 sympathiques à la cause hongroise : *National*, *Presse*, *Patrie*, *Constitutionnel*, *Siècle*, *Réforme* ; Boldényi en faisait le compte avec une joie fervente.

Après la fin de tout, A. de Gérando mort, et mortes ses espérances d'une Hongrie « formant la tête et le cœur d'une confédération danubienne contre l'absolutisme [2] », les Hongrois de Paris surent ne pas renoncer, et, avec l'aide d'émigrés nouveaux, continuèrent leur œuvre de patriotisme.

Beata Ungheria ! se non se lascia
Più malmenare...

dit alors Boldényi, d'après Dante. Il exalta le génie de la nation magyare, sa langue originale, tout à fait épique, les œuvres de sa renaissance intellectuelle, que l'Allemagne n'a pas dédaigné de traduire, celles de ses hommes politiques nouveaux, Kossuth, Széchenyi, Wesselényi — ses romanciers, Jósika, Eötvös et autres ; ses poètes enfin : « M. Lamartine n'hésiterait pas à serrer cordialement la main de

1. Dès 1837 (Revue du Nord, février, p. 180), Sébastien Albin faisait l'éloge d'un Hongrois réfugié à Paris, « l'infortuné Smandeli... voué corps et âme à la science » : c'est sans doute le polygraphe Mendeli, orientaliste et polyglotte.

2. *La Hongrie*, journal hebdomadaire, 29 juillet 1848.

M. Vörösmarty ; M. Petófi pourrait rivaliser avec M. Béranger ». Sa *Hongrie ancienne et moderne* (1851), à laquelle il sut faire collaborer toute une société de littérateurs et d'artistes, fut l'heureux essai d'un patriote pour forcer l'attention et la bienveillance d'un peuple prompt aux sympathies, mais qui vivait alors des heures agitées. La littérature hongroise, sa poésie surtout, y était l'objet d'une étude rapide mais attentive : de Kölcsey, Kisfaludy, Vörösmarty et Petófi, quelques fragments choisis avec soin et caractérisés avec bonheur étaient là traduits, en vers, pour la première fois.

L'œuvre aboutit. C'est dès lors une période nouvelle qui s'ouvre dans les relations intellectuelles entre Hongrie et France. Le contact est enfin pris.

Politiciens et historiens s'intéressent à la Hongrie ou s'éprennent d'elle. L'un déclarait y être attiré par cette question délicate : « Suspects aux Allemands, odieux aux Slaves, comment les Magyars maintiendront-ils leur ascendant en Hongrie ? Comment même échapperont-ils à une ruine complète ? » Un autre, qui déteste et redoute « l'esprit anarchique et sa fidèle alliée, la *folie de l'idiome* », et aussi la fièvre d'imitation, qui à plusieurs reprises a ensanglanté onze capitales et fait combattre vingt-trois nationalités, ne cachait point ses sentiments slavophiles, mais se disait épris de justice : « La cause soutenue par Kossuth n'est point la nôtre ; dans cette question hongroise, la France n'a d'intérêt que celui de la justice [1]... »

Français du dehors, comme ceux de la *Libre Recherche*, à laquelle des Hongrois illustres collaborent, proscrits eux aussi [2], ou Français leurs amis, demeurés en France, suivent avec un intérêt passionné le stoïque relèvement de la Hongrie. Quinet exilé songe qu'il a porté dans ses bras les enfants de Gérando ; vers la fin de sa vie en Suisse, puis après le retour dans la patrie, des lettres fréquentes vont

1. H. Desprez, *Les peuples de l'Autriche et de la Turquie* (1849), t. I, p. 52. — Paul de Bourgoing, *La Guerre des Idiomes*, (1850), p. 107, 46.

2. Publiée à Bruxelles de 1855 à 1860. Tome I, p. 44, Ludwigh, ex-secrétaire de la diète de Hongrie : *Esquisse des institutions hongroises avant les derniers événements*. Etc... Le dépouillement a été fait année par année dans la *Bibliographie française de la Hongrie*, d'I. Kont (1913).

retrouver en Grèce, à Pest, à Hosszufalva, la « chère et parfaite amie » qu'est restée pour lui Mme de Gérando, l'amie qui lui est « si chère par tant de souvenirs sacrés », les « chers amis de cœur et de pensée » qu'il garde en ses enfants et elle-même ; et la dernière lettre de sa main sera écrite « à M. de Gérando à Pest ». Au comte Károlyi, traducteur hongrois de sa *Révolution*, il adresse remerciements et vœux : « Puisse ce grand travail être utile à la Hongrie ! [1] »

Son ami Charles Louis Chassin est l'avocat, l'apôtre de la Hongrie. Il offre au peuple de France la sainte légende du peuple hongrois « afin que les deux frères se connaissent, se comprennent, s'aiment et se soutiennent ». Il rappelle ce qu'a dit Quinet de la « sœur danubienne », et que s'il ne s'est pas spécialement occupé d'elle — ce qui fut pour la Hongrie « un véritable malheur » — du moins il l'a toujours comprise parmi les auxiliaires de la Révolution française [2]. Aux passages qu'il cite, Chassin aurait pu ajouter l'ancienne déclaration des *Révolutions d'Italie* (1842), où Quinet montrait la Hongrie disparaissant, presque évanouie, dans le grand empire catholique, dévorée bientôt comme l'Italie, la Bohême, la Pologne : « déjà on peut reconnaître l'ombre du Sphinx aux ossements des peuples dévorés » [3]. Pour Chassin, le renouvellement de la vie hongroise est un des miracles de l'histoire moderne ; il admire aussi par quelles prises d'armes, durant tout le XVIIe siècle, la Hongrie morte a prouvé qu'elle revivait, quelle énergie elle a mise à se faire protestante en haine des Jésuites, puis à parler hongrois en refusant d'entendre l'allemand. Cette Hongrie « serve » et fière, qui tomba république, se relèvera république, augurait-il avec quelque naïveté. Dans le libéralisme religieux des Hongrois il voyait une sauvegarde contre l'illusoire péril d'un nouveau catholicisme grec, aussi dangereux que l'autre, disait-il [4]. Avec Daniel Iranyi il écrit l'histoire de cette révo-

1. Quinet, *Lettres d'Exil*, t. II, p. 265, t. III, p. 493, t. IV, *passim*, p. 164-493 ; *ibid*, p. 436.

2. L. Chassin, *La Hongrie* (2e édit.), p. 15, 219. Id., *E. Quinet, sa vie et son œuvre*, p. 251, cf. 79, 128.

3. Quinet, *Révolutions d'Italie*, p. 391.

4. L. Chassin, *E. Quinet, sa vie et son œuvre*, p. 253-254, 257-266.

lution où est apparu « haut de sa taille » le peuple-martyr. *L'Introduction* de l'ouvrage retrace l'essor de la jeune littérature hongroise, servie par une langue qui a la douceur des parlers orientaux et la brièveté simple, précise et forte des langues européennes les plus heureuses. Son éloge ému de *Ladislas Teleki* s'achèvera sur l'hymne admirable de Vörösmarty :

A ta patrie, ô Hongrois, reste
Toujours et quand même fidèle [1] *!*

Montalembert correspond avec Eötvös, à qui Dollfus et Laboulaye rendent hommage [2]. Au cours de ses études sur la Gaule romaine, Amédée Thierry, arrêté malgré lui « par une curiosité indicible » devant l'étrange et terrible figure du roi des Huns, ouvre son *Histoire d'Attila* (1856) sur un encouragement au peuple des Magyars : « Quoi qu'on fasse, dit-il, la Hongrie vivra pour des destinées dont la Providence n'a point voulu briser le moule ». [3] Michelet, historien de la Réforme, contraint au « cruel sacrifice » de ne rien dire de cette nation, « aristocratie de vaillance et de dignité » s'écriera : « Mourrai-je donc en ajournant toujours ce que lui doit l'histoire ? [4] »

* * *

Bientôt, à mesure que la musique se fera sa place dans la vie intellectuelle des Français, un peu de l'âme hongroise nous arrivera par elle. La prodigieuse *Marche hongroise* de Berlioz où, sur un thème populaire magyar, toutes les harmonies et toutes les énergies déferlent, émouvantes, formidables, et disciplinées par l'intuition passionnée d'un romantique de génie, ne soulèvera pas de longtemps à Paris les

1. L. Chassin et D. Irányi, *Histoire politique de la Révolution de Hongrie* (1859). t. I, p. v. — L. Chassin, *Ladislas Téléky* (1861), p. 27.
2. I. Kont, *Revue Bleue 1907*, art. cités. Cf. Concha G., *Montalembert és Eötvös*.
3. Am. Thierry, *Histoire d'Attila* (1856), p. V, p. XIII.
4. Michelet, *Histoire de France au XVIe siècle, la Réforme*, p. 493.

« trépignements inouïs » qui l'accueillirent à Budapest [1]. Mais on connaîtra mieux d'abord la *Hungaria* de Liszt, sa *Messe Hongroise*, son oratorio de *Sainte Elisabeth de Hongrie*, et surtout ses quinze « Rhapsodies *Hongroises* ». Et, de Weimar, ce Hongrois de Paris leur donnera pour préface, après coup, son curieux ouvrage *Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie* (1859) qui, sous l'invocation de Hegel et de Gœthe, rapporte à la Hongrie autant qu'aux Tziganes eux-mêmes « l'éloquence poignante et la rhétorique élégante de leur art », qu'elle a « nourri de son blé et de ses vignes, mûri à son ombre et à son soleil, acclamé par ses admirations » [2].

Réparant un long oubli, la *Revue Britannique*, dès 1851, consacre une étude aux historiens, mémoriographes et romanciers de la Hongrie, Eötvös, Jókai, Szilagyi, Kossuth ; elle a donné en extraits le *Notaire de Village* d'Eötvös ; elle traduit bientôt la *Famille Bárdy* de Jókai, et annonce des traductions de Kisfaludy et Petófi [3].

En attendant qu'Henri Amiel donne à la poésie hongroise trois de ses *Etrangères*, avec d'autres essais qu'on a publiés depuis, et s'éprenne de Petófi tel qu'il le connaît à travers l'allemand, de ces « chants cinglés avec la cravache », de leur étrange saveur et de leur éclat farouche, des images grandioses et sauvages du Magyar, sorte de centaure que le hasard seul a fait européen et chrétien, et chez qui le Hun tourne à l'Arabe [4], en attendant que Desbordes-Valmore, seul ou avec Ujfalvy, en traduise les plus belles œuvres dans une prose un peu prosaïque, et que Mendès se lie sur les rives du Neckar avec le Hongrois Emmanuel Glaser qui un jour, à Paris, lui amènera François Coppée [5], déjà Saint-

1. H. Berlioz, *Mémoires*, II, p. 212 ; cf. J.-G. Prodhomme, *La Damnation de Faust* (Cycle Berlioz 1896), p. 192, 198 et Kálmán Isoz, *Le manuscrit original du « Rakoczy » de Berlioz*. Revue des études hongroises, 1924 [t. 2], pp. 5-17.

2. Liszt, *Des Bohémiens*, p. 13, 346, 241, 347.

3. *Revue Britannique*, juin 1850, janvier 1851, octobre et décembre 1854.

4. Amiel, *Les Etrangères ;* p. 23, les Nuages (Petőfi) ; p. 81, la reine Elise (Arany) ; p. 225 (Rhythmes Nouveaux), Mon Premier-Né (Petőfi) ; Cf. son *Journal intime*, à la date du 27 février 1880, et *Revue de Hongrie*, 15 avril 1923, étude de M. A. Radó ; *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, juillet 1923, [t. 2, pp. 113-116], étude de M. B. Bouvier ; octobre 1924, [t. 2, pp. 312-315], note sur ces traductions.

5. Catulle Mendès, *Légende du Parnasse contemporain* (1884), p. 207 ; Mendès traduira en 1869 les *Sternlose Nächte* de Glaser : *Nuits sans Etoiles*, p. 218 : An Ungarn.

René-Taillandier dans la *Revue des Deux Mondes* s'avoue gagné à la poésie hongroise. C'est d'abord (1851) une simple fin d'article, où la littérature magyare apparaît encore liée à la germanique. Mais plus tard (1860) il étudie, d'après les traductions allemandes du Hongrois Kertbeny, les « rapsodes de l'histoire nationale » et Petőfi tout le premier. Au moment où il y est « plongé », il reçoit à Montpellier la visite de Teleki, et le voit un mois durant : « que de longues promenades faites ensemble, et que d'entretiens sur son pays ! que d'indications, que de confidences recueillies par moi d'une oreille avide ! [1] »

Grâce à l'un des plus autorisés parmi les critiques des littératures étrangères, cette Revue qui, disait en 1848 Boldényi, « n'a jamais favorablement traité la Hongrie », rendait enfin justice à sa littérature. Et c'est à Saint-René-Taillandier, « biographe et critique des illustres Hongrois contemporains », qu'Edouard Sayous dédiera sa belle Histoire Générale des Hongrois.

Mais déjà, en d'autres Revues et par d'autres œuvres, la poésie et le roman hongrois auront pris, aux yeux des lettrés français, la place qui leur revient dans le trésor littéraire du monde ; les travaux ultérieurs, traductions ou critiques, ne feront que la leur assurer.

L'une des premières *Histoires des Littératures Etrangères* qu'on ait données en France un peu complètes, consacre à la Hongrie une vingtaine de pages, d'un raccourci bien strict mais assez fidèle, qui va des origines légendaires aux grands contemporains, et s'inspire à la fois de Kertbeny et de Saint-René-Taillandier [2].

Plus d'un artiste hongrois vient dès lors vivre à Paris, et l'œuvre du seul Munkacsy, ce peintre qui avait, comme dit la pauvre Marie Bashkirtseff, « un magnifique hôtel et un grand talent », témoigne de l'aisance avec laquelle l'intimité se crée, durable, même chez ceux qui resteront le plus Magyars. Les dîners Bixio accueilleront, vers la fin de sa

1. Saint-René-Taillandier, *Bohême et Hongrie* (1869), p. 265, 318, 371 et suiv.
2. Bougeault, *Histoire des Littératures Etrangères*, tome I (Littératures allemande, scandinave, finnoise, hongroise), 1876, p. 493-510.

vie, le Kossuthiste Frédéric Szarvady, littérateur et musicien autant qu'homme politique [1].

D'autres Français font le voyage de Hongrie. Jean-Jacques Weiss, plus tard, en Alsace, évoquera plaisamment le souvenir des Juifs de Pest, opportunistes là comme à Vienne et comme partout [2]. Quelques années après l'institution du *Compromis* austro-hongrois, Victor Tissot étendra au *Pays des Tziganes* son adroite curiosité et, au dire d'un Hongrois, débitera « par tranches, toutes les vieilles légendes aussi stupides que pittoresques qu'on peut lire dans les anciennes publications sur la Hongrie, faites par les soins de l'Autriche » [3]. Par l'Italie, l'admirable vallée de la Save et les bords du Balaton, Mme Adam (Juliette Lamber) ira revoir en Hongrie des amis hongrois dont l'un vient l'attendre à Ljubljana. Honnêtement, elle repassera l'histoire hongroise, l'histoire de la révolution hongroise, Irányi aidant. A l'hôtel Hungária, de Pest, puis dans l'Alföld et à Mezóhegyes, Szentes, Szeged, elle s'entretiendra avec Jókai, Pulszky, Gyulai Pál, le vieux Liszt ; on lui parlera un peu littérature hongroise, théâtre hongrois, on lui analysera l'*Ember Tragœdiája* de Madách ; Emmanuel Glaser lui a traduit, dit-elle, le *Bánk Bán* de Katona. Musique hongroise, émaux hongrois, agronomie hongroise, tout l'intéressera, et, qui l'eût cru, la politique hongroise plus que le reste : « c'est, dit-elle fort bien, le pays du monde où l'on s'en occupe, où l'on en fait le plus » : elle en traitera longuement et avec intelligence. Mais si elle se hasarde à nommer une fois le vieux code latin de Werbőczy, elle aura le bon goût de citer souvent de beaux vers, d'après Chassin ou d'autres : de Garay János sur la Femme, et surtout de Petőfi sur le Danube, la patrie, la puszta immense, la mort prochaine [4].

1. Marie Bashkirtseff, *Journal*, t. II, p. 38 (1877). G. Claretie, *Souvenirs du dîner Bixio*, p. 30, cf. 5. — Claretie écrit « Szawadzy ».

2. J. J. Weiss, *Au Pays du Rhin*, p. 305 (son voyage est de 1861).

3. Zrinyi János (Mercure de France, 1900, t. IX), Le récent rapprochement intellectuel entre la Hongrie et la France, p. 636. Cf. pour cette image « composite et chaotique » de la Hongrie, R. Chélard, *ibid.*, 1902, t. II, p. 401.

4. Mme Adam (Juliette Lamber), *La Patrie Hongroise, Souvenirs personnels*, 1884 (4e édit.), p. 44, 118 n., 229 et suiv., 73-78, 61-67, 85, 99, 221, 269, 58, 110-112, 181, 240.

Louis Ulbach, imitateur de Jókai en plus d'un roman, intitule « En Hongrie » toute une partie de sa *Csárdás*[1]. Il est un de ceux que Lesseps a conduits en 1885 à l'Exposition des Beaux-Arts et de l'Industrie, à Budapest. « Nous étions, racontera Coppée, une quarantaine de Français, hôtes du peuple magyar, et il acclamait et fêtait en nous la France entière... La Hongrie faisait alors une action très généreuse et très touchante, elle tendait la main à des vaincus. Certes, nous avions conservé, après notre défaite, de vaillants amis. Mais pour la première fois depuis la funeste guerre de 1870, la France sentait une nation, toute une nation, poussée vers elle par un grand courant de sympathie... Bien des fois, devant ces manifestations enthousiastes en faveur de notre cher pays, nous avons senti monter à nos yeux des larmes de reconnaissance et de joie[2] ». Voyage féerique, dit-il, et souvenir inoubliable...

VII

Mais nous avons seulement voulu conter la découverte d'une littérature. Cette découverte s'achève peu après 1850, en moins d'une génération.

Littérature venue tard à l'Europe, et surgie alors avec toute la grâce primesautière et la force lustrée des corps jeunes. Tard venue à la France, après plusieurs tentatives françaises incomplètes, mais auréolée bientôt à ses yeux par une grande infortune.

Vingt ans avaient suffi pour qu'elle y passât de l'ombre à la clarté. Sauf peut-être à quelques érudits, ses origines restèrent assez ignorées. Mais l'obscurité d'un passé même récent ne pouvait que mettre mieux en lumière le présent et toute son originalité imprévue.

Les lettres hongroises modernes ont eu chez nous la politique et l'histoire pour marraines. Mais à quel moment, en

1. Louis Ulbach, *Le Tapis Vert*, 1880, *Le Mariage de Pouchkine*, 1881. *La Csárdás, notes et impressions d'un Français*, etc. (1re et 2e éd., 1888), p. 31-125.

2. F. Coppée, préface à la traduction de Mikszáth, *Scènes Hongroises*, par E. Horn, (1890), p. V.

quel pays, politique et littérature ont-elles été plus étroitement liées, pour les âmes d'élite, que dans la France de 1848? Et quand il s'est agi d'une totale initiation à quelque littérature entièrement nouvelle, n'a-t-il pas fallu toujours que des faits importants vinssent presser et forcer l'attention des masses, et même des esprits éminents?

Le jeu des événements produit un jeu d'ombres. Mais l'intérêt une fois éveillé reste prêt à renaître. France et Hongrie ne sont plus « aux deux extrémités de l'Europe [1] ». Et les délicats savent que peu de littératures ont gardé, au même degré que celle-là, caractère propre et originale saveur.

Henri Tronchon.

(Université de Strasbourg).

1. De Sacy, *ouvrage cité* (1778), t. I, p. VIII.



L'INFLUENCE DU VIEUX-HONGROIS SUR LA LANGUE SLOVAQUE

I

L'influence exercée sur le hongrois par les langues slaves a été étudiée par nombre d'auteurs et fait l'objet d'une littérature relativement abondante. On ne saurait dire néanmoins que les savants s'en soient formé partout, en Hongrie et à l'étranger, une idée exacte, claire et conforme aux faits. Tous ceux, pour ainsi dire, qui se sont occupés de cette question ont employé l'expression de : « influence slave ». C'est cette expression d'une part, et d'autre part la façon dont on a traité les mots hongrois d'origine slave, qui ont conduit à la notion erronée d'une influence unique, exercée sur la langue hongroise par une seule langue slave. Or c'est précisément dans cette conception que réside la grave erreur scientifique. On compte dans le hongrois usuel environ 600-650 mots d'origine indubitablement slave, mais ces mots nous sont venus non pas d'*une*, mais de *cinq* langues slaves pour le moins. Il est hors de doute en effet que parmi ces 600-650 mots hongrois d'origine slave il s'en rencontre:

1° d'origine **russe**, 2° **bulgare**, 3° **serbe**, 4° sud-slave catholique-romaine : **croate-slovène**, 5° **slovaque** (éventuellement **tchèque**).

1° mots d'origine **russe** p. e. : *kerecset* « gerfaut », *lengyel* « polonais », parmi les noms géographiques p. e. : *Duna* « Danube » ;

2° mots d'origine **bulgare** p. e. : *mezsgye* « sentier dans le labour », *mostoha* (comme dans : *mostohaanya* « marâtre »), *nyüst* « lisse, maille », v. -hongr. : *pest* « four à chaux » (d'où le hongrois a formé le nom de lieu : *Pest*), *rozsda* « rouille » ;

3° mots d'origine **serbe** p. e. : *gatya* « sorte de pantalons »,

« caleçon », *megye* « comitat », *parittya* « fronde », *ragya* « marque de petite vérole » ; parmi les noms géographiques p. e. : *Zagyva*.

d) mots d'origine sud-slave catholique-romaine, dit **croate-slovène** : *apát* « abbé », *bérmál* « confirmer », *pokol* « enfer », *olasz* « italien ».

e) mots d'origine **slovaque**, éventuellement **tchèque** p. e. : *tanya* « hameau, ferme ».

La provenance de ces mots, telle qu'elle est donnée ci-dessus, peut être établie en toute certitude.

Mais cette liste n'épuise pas les mots dont on peut constater sans aucun doute possible qu'ils proviennent de telle ou telle langue slave déterminée. Nous avons en effet beaucoup de mots d'origine slave dont nous pouvons établir, par des raisons tirées de la grammaire, soit de l'histoire de la civilisation, soit de l'histoire de la langue, soit enfin d'un autre ordre d'arguments, de quelle langue slave, de quel groupe linguistique slave ils proviennent ou peuvent, ou bien encore ne peuvent pas provenir. Ces 600-650 mots hongrois d'origine slave peuvent donc être ramenés à cinq groupes d'influence linguistique au minimum. Représenter ces influences comme une influence unique est donc quelque chose d'aussi erroné que si l'on rangeait sous le nom de mots d'origine **latine** les vocables suivants : *mise* « messe », *sekrestye* « sacristie », *kilincs* « loquet, bec de cane », *lakat* « serrure », *dus* « riche », *forint* « florin, monnaie » *pálya* « piste, carrière » ; *cimbora* « camarade », *ficsúr* « gandin » sous prétexte que les langues d'où ils dérivent sont des langues latines. Or le vice d'un tel procédé est attesté par le fait que personne ne s'est avisé jusqu'ici de traiter ensemble les mots qui sont venus dans la langue hongroise des langues latines ou néo-latines, tant il était clair pour tout homme du métier que l'on se trouve ici en présence de quatre influences linguistiques différentes, les mots *mise* et *sekrestye* venant de lat. *missa*, *sacristia* ; *kilincs* et *lakat* de vfr. et fr. *clenche* et *loquet* ; *dus*, *forint* et *pálya* de ital. dial. *duže* et de ital. litt. *fiorino* et *pallio*, et enfin *cimbora* et *ficsur* de roum. *simbră* et *fecior*, *ficior*.

Si les philologues ne se sont pas formé une notion plus claire des influences exercées par les langues slaves, cela s'explique par plusieurs raisons. Les unes doivent être cherchées dans l'histoire de la science, d'autres sont d'ordre politique. Mais une grande part en revient aussi au pansla-

visme littéraire du XIXe siècle, à ce panslavisme dont Ján Kollar fut l'initiateur et dont le foyer était en Hongrie et dans les provinces autrichiennes des Habsbourgs. C'est la combinaison de ces diverses causes qui explique, à notre avis, comment les philologues du XIXe siècle ont pu considérer collectivement, sans les séparer les uns des autres, les mots empruntés à des langues slaves par la langue hongroise, au lieu de procéder comme au XVIIIe siècle, quand on s'efforçait, pour chaque mot d'origine slave, d'établir de quelle langue il dérivait, pour traiter différemment selon les cas divers.

Franz Miklosich lui-même, dans son traité intitulé *Les éléments slaves en hongrois (Die Slavischen Elemente im Magyarischen*, paru en 1871 dans les *Mémoires de l'Académie de Vienne*, t. XXI) considère dans leur ensemble les mots provenant des diverses langues slaves qui ont passé en hongrois. Cette circonstance a fortement retardé une solution plus juste de la question par les méthodes perfectionnées de la science, appliquées à une matière plus riche. C'est qu'en effet Franz Miklosich est à proprement parler le fondateur de la philologie slave, et que pendant longtemps les résultats par lui établis étaient pour ainsi dire indiscutables ; même en d'autres questions, celle par exemple de l'origine de la langue slave de l'Eglise primitive. Il en fut de même pour les mots hongrois d'origine slave. La chose, en elle-même, n'aurait pas été un grand mal : elle le devint quand, se référant aux résultats établis par Miklosich, les ennemis de la nation hongroise proclamèrent que celle-ci devait aux Slaves le plus clair de sa culture.

Cette méthode collective n'est donc pas seulement injuste : elle est aussi complètement erronée dans ses conclusions. Et cependant, si l'on veut être objectif, on ne saurait déduire, même des résultats établis par le moyen de cette méthode collective, des conclusions telles que les antagonistes de la culture hongroise entre autres, — récemment encore les Tchèques, — en ont tirées touchant l'histoire de cette culture et le vocabulaire hongrois. Dans l'un de ses beaux exposés (*Magyar Nyelv*, XX, 56), dont des extraits ont paru aussi en allemand (*Statistiches über die ungarische Sprache*. Ungarische Jahrb. V, 98-101), M. Vilmos Tolnai a montré que si nous examinons le vocabulaire de la langue hongroise parlée ou imprimée (vers, prose littéraire, prose scientifique etc.), en nous plaçant au point de vue du nombre de mots hongrois

originaux, c'est-à-dire finno-ougriens et de mots tirés des langues étrangères, nous constatons que sur cent mots 88 sont originellement hongrois (finno-ougriens) et 12 seulement des emprunts étrangers. Mais sur ces 12 mots étrangers trois seulement sont d'origine slave, Tolnai ne considérant d'ailleurs pas comment ces trois mots se répartissent entre les langues slaves.

D'autre part si nous avons constaté et ce que nous devons et à qui nous sommes redevables, il faut aussi que l'on reconnaisse ce que le hongrois a donné à tel et tel des peuples slaves. En effet, aux différentes époques, le hongrois a fourni beaucoup à ces derniers, tant sur le terrain linguistique : **mots**, et par conséquent **culture générale**, que dans d'autres domaines de la culture, qui n'apparaissent pas dans les mots. Pour ne citer qu'un exemple, mais dont chacun peut embrasser la portée, le fondateur de la philologie slave, que nous avons mentionné plus haut, a toujours écrit son nom à la hongroise : Miklosich, rendant ainsi par le *s* et le *ch* de l'orthographe hongroise les sons *š* et *č* du slovène, sa langue maternelle. Or il n'était pas d'origine hongroise : né en 1813 à Radmeseesák, en Styrie (Autriche), il ne savait même pas le hongrois et nous ne savons pas qu'il eût pour la Hongrie une sympathie particulière, quoiqu'il la connût bien ; en outre depuis 1838 jusqu'à sa mort, survenue en 1891, il vécut à Vienne. Et pourtant il écrivit toujours son nom à la hongroise, et la raison en est qu'il avait été à l'école d'une culture slave (*kajkavien*) qui depuis les temps les plus anciens jusqu'aux années 1830-40 subit l'influence hongroise jusque dans l'orthographe.

Cependant le *kajkavien* n'est pas la seule langue slave qui ait subi l'influence de la langue hongroise. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil sur les livraisons parues jusqu'ici du *Slavisches etymologisches Wörterbuch* d'Erich Berneker. Mais si évidente qu'apparaisse l'empreinte hongroise sur telle ou telle langue slave, c'est relativement tard, dans la seconde moitié du XIXe siècle, que le monde scientifique en prit tant soit peu connaissance. Cette circonstance s'explique par diverses raisons dont l'une doit être cherchée dans l'histoire de la philologie. En effet, depuis que la philologie slave est cultivée d'une manière plus scientifique, c'est avant tout le vocabulaire original, l'héritage indo-européen, que l'on a examiné et que l'on examine encore dans les langues slaves. Quant aux mots d'origine étran-

gère — qu'il s'agisse d'emprunts des langues slaves en général ou de telle ou telle langue slave en particulier — l'étude n'en est encore qu'à son début. Dans son *Uvod do dějin jazyka českého*, paru en 1924, M. Oldrich Hujer mentionne spécialement que jusqu'ici les mots tchèques d'origine étrangère n'ont pas encore été l'objet d'une étude approfondie (p. 3). Pour les autres langues slaves la situation n'est pas plus favorable.

Mais si les savants slaves n'ont pas mieux recherché quelle est dans les emprunts faits par leurs diverses langues la part qui revient au hongrois, la raison en est aussi d'ordre sentimental. C'est qu'en effet il était pour ainsi dire défendu de s'occuper de la question. Il s'est même rencontré parmi les Slaves des hommes connus, et de grand mérite, pour nier jusqu'à la possibilité d'une influence hongroise. Le fondateur de la langue littéraire serbe, Vuk, homme de grand mérite et de grand savoir, mais à tendances politiques très marquées, a déclaré dans sa petite grammaire serbe qu'il n'y a pas d'influence hongroise sur les langues du sud. Le traducteur de cette grammaire n'est rien moins que Jacob Grimm, qu'une étroite amitié unissait à Vuk. C'est à la traduction de Grimm que nous empruntons le passage suivant : « C'est une chose frappante que les dialectes sud slaves se soient gardés si purs des mots italiens et hongrois, alors qu'inversement ils ont donné une foule de mots à la langue hongroise. » (Wuk, Petite grammaire serbe, traduite en allemand par J. Grimm, 1824. Introduction xv. 1).

En Hongrie même on n'a commencé que dans la seconde moitié du xixe siècle à étudier l'influence exercée par le hongrois sur les diverses langues slaves[1]. Ignác Halász et l'auteur de ces lignes ont étudié l'influence du hongrois sur les langues slaves du Nord, M. Bernát Munkácsi sur les langues slaves du Sud, M. Adorján Divéky sur le polonais, László Csopey et plus récemment M. Sándor Bonkáló sur le petit rus-

1. Nous traduisons les titres qui sont en hongrois : Ignác Halász, *Les éléments hongrois dans les langues sud-slaves*, M. Nyelvőr, t. XVII et XVIII. — Du même : *Les éléments hongrois dans les langues sud slaves*. NyK., XVIII, 448. — János Melich, *Contribution à l'étude des éléments hongrois en slave*. NyK., XXV, 288. — Bernát Munkácsi, *Les éléments hongrois dans les langues sud-slaves*. NyK., XVII, 66. — Adorján Divéky, *Les influences hongroises en Pologne dans le passé*. Békefi-Emlékkönyv, Budapest, 1912, pp. 134-147. — László Csopey, *Les mots hongrois dans la langue ruthène*. NyK., XVI, 270. — Sándor Bonkáló, *Beitr. z. ukrainischen Wortforschung*. Jagic. Archiv., XXXVI, 464-475. — Du même : *Ung. Jahrb.*, I, 231.

sien. A l'exception de celle de Bonkaló, ces études ont paru en hongrois, aussi sont-elles demeurées en grande partie inconnues de l'étranger, c'est certainement ce qui explique comment un linguiste aussi impartial et aussi expérimenté que M. Antoine Meillet a pu écrire ce qui suit dans son ouvrage *Les langues dans l'Europe nouvelle* (Paris, 1918) : « Les langues finno-ougriennes ont largement subi l'influence des langues indo-européennes sans exercer elles-mêmes d'action sur ces langues... (p. 58) Il [le magyar] est plein d'emprunts au turc, au slave, à l'allemand, au latin, tandis que lui-même n'a exercé sur les langues voisines presque aucune influence durable... » (p. 236). [1]

Cependant il s'est trouvé, dans les temps derniers, des savants étrangers pour faire des recherches sur les vocables d'origine hongroise passés dans leur langue maternelle, sur les éléments hongrois de leur culture nationale. Un homme de grand savoir, mais qui affiche souvent des opinions un peu hardies : M. Alexandre Brückner, ancien professeur de philologie slave à l'Université de Berlin, a écrit naguère une assez longue étude sur les liens qui unissent les cultures hongroise et polonaise (*Ungarn u. Polen.* Ung. Jahrb. [1924] IV, 78-98). Il s'étend aussi dans cette étude sur les mots hongrois passés dans la langue polonaise et en déduit ses conclusions sur la culture nationale. D'après lui, plus de cent mots d'origine hongroise ont, au cours de l'histoire, pénétré dans la langue polonaise, abstraction faite des dialectes. Dès le XIIIe siècle on peut prouver la présence d'un certain nombre de ces mots, mais le gros de ces vocables hongrois a passé dans le polonais au XVIe siècle. Ce sont en premier lieu des termes techniques se rapportant à l'appareil et à la tactique militaires, puis des noms de chevaux et de véhicules, d'armes et de vêtements. Ils témoignent, et de la façon la plus certaine, de l'influence décisive exercée par les Hongrois sur l'art de la guerre dans la Pologne du XVIe siècle. Ces faits établis, Brückner signale aussi l'influence hongroise sur d'autres langues slaves et sur le roumain. Comment se produisit cette influence et de quelle façon elle s'exerça, c'est là, selon lui,

1. M. Miloš Weingart, dans son discours de prise de possession du rectorat (*Le passé et le présent de la solidarité slave.* Le Monde Slave, févr. 1926, p. 195) fait allusion, avec beaucoup de discrétion, à l'influence « au Nord-Est d'éléments qui n'étaient pas indo-européens » sans désigner ces éléments nommément, par contre il n'oublie pas l'influence espagnole « dans l'ouest du domaine Slave » qu'on devine formidable.

ce qui n'est pas encore établi d'une manière méthodique. « Si, — dit-il, — on passe en revue ces mots (c'est-à-dire les mots polonais d'origine hongroise) et que l'on considère aussi les nombreux magyarismes que l'on rencontre en slovaque et en slovène, en petit-russien (en Hongrie), en serbo-croate et enfin en roumain, on n'aura pas de peine à admettre que le Hongrois n'a pas enfoui inutilement son talent pour les langues, mais l'a fait richement fructifier. Beaucoup déjà a été recueilli par Miklosich, Melich, Munkacsi, Bonkaló, mais quant à une investigation systématique sur la matière ainsi rassemblée, dont les résultats seraient certains, nous en sommes encore bien loin. » (*Ung. Jahrb.*, IV, 84).

Voilà enfin un savant étranger, un Polonais, qui reconnaît que le vocabulaire de sa langue maternelle, et la culture de sa nation doivent aussi quelque chose à la langue, à la culture hongroises.

Mais l'influence exercée par le hongrois sur telle ou telle langue slave peut aussi n'intéresser le savant qu'en raison des problèmes scientifiques dont l'examen de cette influence est l'occasion : c'est ce que prouve un exemple tout récent. Le Suédois Hannes Sköld, a publié en 1925, dans les éditions de l'Université de Lund, un ouvrage intitulé : *Ungarische Endbetonung* (L'accent tonique final en hongrois) où il examine les éléments hongrois dans les langues serbe et croate. Il s'efforce de prouver, par les modalités de l'accentuation dans la langue serbe, qu'en hongrois, même à l'époque historique, l'accent tonique tombait sur la dernière syllabe, et qu'une pareille accentuation a persisté dans cette langue jusqu'aux XVIe-XVIIe siècles (voir aussi : *Zur Chronologie der slovakischen Akzent-verschiebung* [Sur la chronologie du déplacement de l'accent tonique en slovaque], Lund, 1922).

On voit par ce qui précède qu'il se rencontre déjà des savants étrangers, slaves et non slaves, qui admettent que les Hongrois non seulement ont emprunté aux Slaves, mais que ceux-ci à leur tour ont fait des emprunts aux Hongrois. Les faits sont, dans leur réalité, plus impitoyables que toute théorie : tôt ou tard ils se frayent un chemin, il faut en prendre connaissance et aussi en prendre acte. Mais il y a encore bien des travaux de détail à exécuter. Et ici il faut considérer séparément, et non point collectivement, les diverses langues slaves. Cet examen doit, à notre avis, être

poussé dans deux directions. Il faut examiner d'une part à quelle époque remonte l'influence hongroise sur les idiomes considérés, et rechercher d'autre part quelles sont, dans la culture nationale du peuple parlant cette langue, les couches sur lesquelles s'est exercée, au témoignage de la langue, l'influence de la culture hongroise. Dans l'une de ces directions, l'auteur de ces lignes a déjà tenté un essai autrefois. Dans l'une de ses études (*Zeitschrift für slav. Philologie*, t. II), il recherchait si la langue hongroise a exercé sur le russe une influence et, dans l'affirmative, à quelle époque remonte l'influence en question. Le résultat auquel il aboutit est affirmatif. V.-russe *šatŭrŭ*, russe moderne *šatërŭ* < hongr. *sátor* « tente », et v.-russe *korda* < hongr. *kard* « sabre », le prouvent indubitablement. Or, puisque, ainsi qu'en témoignent les monuments de la langue russe, ces mots d'origine hongroise étaient déjà dans la langue russe au commencement du XIe siècle, nous sommes en droit de supposer qu'ils y ont pénétré avant l'établissement des Hongrois dans leur nouvelle patrie.

Nous nous occuperons cette fois des mots empruntés au hongrois par une autre langue slave, en nous demandant surtout à quelle époque remontent ces emprunts. Nous voulons parler de la langue **slovaque**. Pour donner la réponse à cette question, nous nous placerons sur le terrain purement philologique, et non sur le terrain historique. Et pourtant il serait séduisant d'invoquer les faits historiques à l'appui de notre thèse, car il s'en trouve un, entre autres, qui montre que dès le début du Xe siècle la culture hongroise exerçait une action sur la culture slovaque. La preuve en est dans une lettre adressée en 900 au pape Jean IX par Theotmar, archevêque de Salzbourg, et par ses suffragants. Les Slaves de Moravie — qui sont les ancêtres des Slovaques d'aujourd'hui — avaient en effet, en 899, accusé les évêques bavarois, entre autres choses, d'avoir donné de l'argent aux payens hongrois pour les engager à marcher sur l'Italie au lieu de les molester, et leur reprochaient en outre de ne pas vivre selon la religion chrétienne, puisqu'à l'exemple des Hongrois ils juraient par le chien et par le loup, et d'autres choses du même genre. Les évêques adressent au pape une lettre où ils se défendent et accusent à leur tour. Dans cette lettre qui ne peut être postérieure au mois de juillet de l'an 900 (H. Marczali, *Magyar Honfoglalás Kutfői*, 293), ils accusent les Slaves moraves d'avoir eux-mêmes

accueilli parmi eux un grand nombre de Hongrois, d'avoir emprunté aux payens leurs usages, comme de se tondre ou raser le crâne à la hongroise (ouvr. cit., 326-327). Mais, nous le répétons, notre but n'est pas d'invoquer ici les données historiques. C'est en nous basant sur des preuves purement linguistiques que nous comptons répondre à la question soulevée ici. D'ailleurs les savants qui se sont occupés jusqu'ici de rechercher à quelle époque l'influence hongroise se fit sentir sur la langue slovaque, se mouvaient eux-mêmes exclusivement sur le terrain philologique.

En se basant sur l'évolution des sons $u > o$, $o > a$ dans la langue hongroise, István Szamota a soutenu au sujet du tchèque et en même temps du slovaque (*NyK.*[1], XXV, 160), qu'une influence hongroise n'y peut être relevée qu'à partir du xve siècle, c'est-à-dire depuis le temps où l'évolution citée plus haut était déjà chose accomplie. Parmi les savants slovaques il s'en est trouvé un également qui s'est prononcé sur la question de savoir quand a commencé l'influence hongroise sur la langue slovaques. Suivant M. Joseph Skultéty, Hongrois et Slovaques restèrent longtemps sans entrer en contact les uns avec les autres dans les siècles qui suivirent l'établissement des Hongrois dans leur patrie actuelle. (*Slov. Pohľády*, XXII, 760) ; c'est qu'en effet les Cumans-Polovci (palócok), qui parlaient une langue turque s'étaient établis entre les deux peuples. Lorsque les Cumans-Polovci se furent magyarisés, les Slovaques se trouvèrent directement en contact avec la langue hongroise. Cela se produisit dans la seconde moitié du xiiie siècle, mais le nombre des mots hongrois, surtout dans les dialectes moyens-slovaques, est faible, comme le fut d'ailleurs en général l'influence de la langue hongroise sur la langue slovaque (*Slov. Pohľády*, XVIII, 748 ; XXII, 756).

(*A suivre.*)

Janos Melich.

(Université de Budapest.)

1. *Nyelvtudományi Közlemények.* Publication de l'Académie hongroise des Sciences. Budapest.

LES FRANÇAIS EN HONGRIE

PENDANT LA RÉVOLUTION

La pénétration des idées de la Révolution Française à l'étranger est un problème aux aspects extrêmement variés. Il est difficile de trouver un courant d'idées dans les temps modernes qui ait aussi profondément remué l'esprit européen que celui qui dirigeait le prologue, les péripéties et l'épilogue du grand drame historique de la France.

L'auteur de ces lignes a montré dans une étude spéciale [1] la profonde influence que les idées de la Révolution ont exercée sur la vie intellectuelle hongroise. Les facteurs qui ont contribué à créer cette influence, sont multiples ; il faut nommer avant tout les livres et les journaux ; par ce canal les idées de MONTESQUIEU, de VOLTAIRE, de ROUSSEAU et de D'HOLBACH affluèrent en Hongrie vers la fin du XVIIIe siècle et transformèrent la génération hongroise contemporaine : l'ancienne génération élevée dans le culte de la tradition politique, morale et religieuse dut céder la place à une génération inquiète, progressiste, à l'esprit turbulent et irreligieux.

Cependant les événements de la Révolution eux-mêmes furent la propagande la plus puissante pour le revirement des esprits à l'étranger. Ce fut chez les personnes plus âgées un effroi mêlé d'admiration secrète, mais qui pendant la Terreur se changea en une indignation sincère et générale ;

1. *A francia forradalom eszméi Magyarországon*, [Les idées de la Révolution française en Hongrie] Budapest, 1923, 221 p.

chez les jeunes gens une admiration sans bornes et sans restriction qui ne fut ébranlée que bien tard par les massacres insensés de la Terreur.

Les quelques données que l'on va lire sont des témoignages de cette émotion générale qui régnait dans l'opinion publique sous le coup des événements tour à tour sublimes et odieux, dont la nouvelle arrivait de jour en jour jusque dans ce pays éloigné et pas assez hermétiquement fermé par les autorités autrichiennes. Les études récentes de M. Baldensperger sur l'émigration française ont attiré l'attention des historiens sur ce genre de problèmes et nous croyons apporter de notre part quelque contribution à ces travaux en indiquant à peu près le rôle qu'il convient d'attribuer dans la propagation des idées de la Révolution, aux Français vivant en Hongrie à l'époque de la Révolution.

Nous devons commencer par un précurseur ; un certain Le Roy de Lozembrune, qui fut précepteur à la Cour de Vienne et qui s'intitule dans ses ouvrages « membre de plusieurs académies et sociétés littéraires », vint passer quelque temps en Hongrie. En 1778 il publie une description du château et du parc de Lánzsér des princes Esterházy dans une petite brochure qui porte pour titre : *Matinées de Lanschitz*. Ce devait être sans doute une espèce d'hommage au propriétaire qui venait d'offrir l'hospitalité à l'auteur du livre et à qui il ne ménageait peut-être même pas les autres genres de libéralité. Employé d'archiducs et de princes, Le Roy de Lozembrune était un progressiste convaincu qui dans le milieu somptueux où il vivait et où il vivait sans doute fort bien, n'était pas d'humeur à accepter les paradoxes de Jean-Jacques sur la corruption de la société et la décadence de la civilisation. En se promenant aux environs du château et en admirant la prospérité née sous le travail civilisateur des grands seigneurs il invoque avec emphase l'esprit des Hongrois turbulents pour opposer à leur « destruction » les fruits du progrès : « O vous, ombres de ces héros inquiets qui ont cru sacrifier au bonheur de la patrie en l'inondant de sang : Serin, Ziska, Bela, Batori, Ragotski, Tekeli, parcourez ces plaines jadis désertes et applaudissez à ces nouveaux maîtres... » Il régnait, certes, un peu de confusion

dans la tête du pathétique précepteur au sujet de l'histoire de Hongrie, puisqu'il met Ziska, chef des Hussites tchèques, à côté des héros de l'indépendance hongroise et qu'il cite même un énigmatique Bela qu'il serait difficile d'identifier. Néanmoins on peut suivre sa pensée : il est plein d'admiration pour les maîtres actuels de ce pays qui, à l'aide des sciences et de la philosophie, « n'en déplaise à Jean-Jacques », ont arraché cette nation à la cruauté et à l'ignorance....

Son œuvre capitale, — nous n'osons pas dire chef-d'œuvre, — parut en Hongrie où il l'avait présentée à la censure[1]. Il porte le titre : *Essai sur l'abus du bien moral*, Bude 1780. Le livre de Le Roy de Lozembrune appartient à cette immense littérature qui prend parti pour ou contre les paradoxes de Jean-Jacques Rousseau contenus dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*. L'auteur parle avec le plus grand respect de son adversaire et il ne lui reproche que son pessimisme : « Je n'attaquerai que bien rarement ces principes parce que je n'ai point la folle témérité de vouloir les redresser ; j'annonce hardiment un sentiment opposé à l'ouvrage le plus en vogue et le plus célèbre sans avoir la ridicule prétention de me mesurer. De nos projets naissent les disparates ; il accuse et charge la société ; je voudrais la défendre ; il abat le courage nécessaire à l'homme pour supporter les maux moraux ; je cherche à les lui alléger ; il n'a voulu voir que le *mal ;* je le vois comme lui ; il s'est refusé à voir la possibilité du grand bien ; je crois l'apercevoir très distinctement. Aurait-il découvert que la corruption des mœurs est arrivée à un terme qui ne souffre plus la rétrogradation ? On peut le craindre, mais il est dangereux de le persuader[2]. »

Alors il s'attaque à la conception de l'homme naturel chez Rousseau. Selon lui l'homme moral peut seul triompher des passions morales et physiques ; la vie morale ne se trouve que dans la société policée. Néanmoins il accepte la

1. Le manuscrit présenté à la censure est conservé à la Bibliothèque de l'Université de Budapest (cote : F. 1), où l'on trouve aussi un exemplaire du livre imprimé.

2. Préface effacée par la censure.

théorie que Rousseau a formulée sur l'origine de la société ; cependant il juge différemment les diverses phases de cette évolution. C'est un esprit opportuniste, à l'érudition un peu pédantesque ; c'est le précepteur de famille qui s'est avisé de faire de la grande littérature. Dans le milieu où il vivait il ne pouvait guère défendre une autre thèse que celle qu'il a développée avec une prolixité fatigante dans son *Essai* volumineux.

Ce maître de langue littérateur a été certainement le plus distingué parmi les Français que leur sort a jetés jusque dans ces régions lointaines. D'ailleurs dès cette époque ils n'étaient pas très bien vus par les autorités et selon le témoignage d'un agent de la Cour de Vienne, déjà sous Marie-Thérèse (1740-1780) il était interdit aux Hongrois d'employer des Français ou des Françaises comme précepteurs ou maîtres de cérémonie, étant donné leur esprit libre, voire libertin[1]. Il est assez probable que cette ordonnance fut retirée par l'empereur philosophe qui succéda à sa mère sur le trône, mais la Révolution ayant éclaté, l'attention des autorités se tourna de nouveau vers ces représentants lointains et involontaires du pays des miracles politiques.

M. Lanson a demandé quelque part s'il est possible d'établir avec précision les noms de ces champions obscurs de l'esprit français qui ont été les instruments de son magnifique rayonnement au XVIIIe siècle ? Or quant à la Hongrie nous sommes à même de fournir sur ce point quelques lumières. On lit par exemple dans le rapport secret d'un agent de Vienne, le libraire Strohmeyer, qu'il assista à une scène qui fit dresser les cheveux sur la tête à cet espion dévoué. Cela se passa en 1792, à Pest, au Café de Mathias Eder très fréquenté par la jeunesse noble, la bourgeoisie et même par les officiers du régiment Samuel Gyulay. Ce jour-là, le 22 février, il y avait beaucoup de monde au café ; et voilà que, parmi l'assistance, un maître de langue français, nommé Le Page, qui vivait depuis quelques années déjà à Pest, se met à pérorer avec une éloquence « fâcheuse » de la « noble » Liberté française, de la sacro-sainte Consti-

1. Gabelhofer, 1er janvier 1791 ; Privatbibl. s. M. fasc. 11, n° 4.

tution, de la générosité du peuple français et de pareilles balivernes. Par contre il ne retient pas sa langue pour se moquer de la paresse (schlackerei) du gouvernement autrichien. Des personnes de l'assistance essayent de répliquer, mais aucune ne peut se mesurer avec la faconde fougueuse de M. Le Page qui d'ailleurs non content de répandre ainsi les idées nouvelles, les inocule même au tendre esprit de ses élèves [1]. Un autre Français, un certain Schmidt, maître de langue comme Le Page, osa parler avec la même hardiesse des événements politiques, dans un salon, mais, heureusement, un homme de confiance du général Barcò commandant de Bude, n'eut pas beaucoup de peine à réduire au silence par son autorité le téméraire étranger.

L'espion autrichien est indigné de tant d'insolence et s'en va se plaindre auprès du « Magistrat-expeditor » Gosleth, mais celui-ci refuse d'intervenir puisque, dit-il, on parle ainsi dans presque toutes les maisons de Pest et de Bude, et il n'a pas la moindre envie d'acquérir la réputation de mouchard.

Un autre espion, Gabelhofer, conservateur de la bibliothèque de l'Université de Pest, flaire partout des agents jacobins. Des Français viennent visiter sa bibliothèque, mais ils refusent d'inscrire leurs noms dans l'album des visiteurs. Il est évident qu'ils ont à cacher quelque chose. Ce sont sans doute des jacobins secrets quoique le général Barcò prétende que leurs passeports sont en ordre. On ne sait jamais... On apprend que beaucoup de Français s'offrent en province comme précepteurs dans les maisons nobiliaires qui les reçoivent à bras ouverts et leur confient l'éducation de la jeunesse. L'agent de Vienne en augure mal pour l'avenir ; ces gens ne font que répandre des *freyheitsstimmungen* (sentiment de la liberté). Il faudrait donc revenir aux bons temps de Marie-Thérèse qui a tout simplement interdit l'emploi de ces précepteurs [2]. Le chef de la conjuration révolutionnaire hongroise, l'abbé Martinovics lui-même, ci-devant agent de la Cour de Vienne, reçut un jour la mission

1. Strohmeyer, 24 février 1792.
2. 1er janvier 1791. Privatb. fasc. 11, n° 4.

d'observer à Pécs un Français suspect. La comtesse Almássy, autre émissaire autrichienne à Pest, affirme même qu'un agent français se tint enfermé chez le comte Jean Fekete pendant quatorze jours [1].

L'on ne se trompe pas sans doute si l'on attribue au travail des imaginations surexcitées, la plupart de ces nouvelles sur les agents du jacobinisme en Hongrie. On n'a aucun indice précis d'une liaison entre les révolutionnaires hongrois et les Clubs de Paris et si l'abbé Martinovics s'est vanté, pendant la première période de son procès, d'avoir entretenu des relations avec Robespierre, le conventionnel Guiton de Morveau et le député Moreau qu'il accuse même d'être venu exprès en Hongrie pour organiser un complot contre Vienne, il se rétracta plus tard et avoua que tout cela était sorti de son cerveau exalté. D'ailleurs ce n'est pas la première fois qu'il se vanta de ses relations imaginaires avec la Convention. Pendant le recrutement des membres de sa société secrète il eut recours plusieurs fois à la renommée de ses prétendues relations, le prestige général dont jouissait à cette époque la propagande des Jacobins trouva de nombreux crédules parmi les connaissances de ce fou vantard [2]. Les Jacobins n'étaient pas venus en Hongrie, mais leur esprit y était ; les autorités flairaient des agents derrière les portes fermées et sous la peau de pauvres professeurs de langue.

Une feuille volante que j'ai trouvée parmi les papiers d'un agent de la Cour de Vienne, est un amusant témoignage de cette terreur générale devant la propagande jacobine.

Cette feuille fut distribuée à un bal masqué tenu à l'hôtel des « Sept Princes Electeurs » à Pest pendant le carnaval de 1792. Un officier impérial s'affuble en Dame Liberté ; il porte des haillons représentant les finances dérangées de la République et ravaudés au hasard comme sa législation. Dame Liberté est borgne, ayant perdu un œil à la prise de la Bastille ; pour les mêmes raisons elle a le nez cassé. Escortée d'une garde de poissardes, elle distribue la proclamation suivante :

1. Gotthardi, 12 novembre 1792 et Privatb. fasc. 11, 22 déc. 1790.
2. Cf. Fraknói Vilmos, *Martinovics élete*. Budapest, 1921 ; p. 132 ss.

Vive la liberté !

Wir de la Gottes auserwählte François Narren, macken all Personnen unser Compliment. Haben Si geschickt durck die Propaganda unsere Courier auf den Pferd de la Nation zu inviter, dass Sie möckten rebelier über gute Ordnung, damit Sie möckten geniess unser Liberté de la Paris. Sie muss aber nit erschreck über unser Courier : Er wird zwar anzeig duch sein Habillement unsere abgetrennte Finance, und geflickte Legislatur, dass unser France Liberté nock nit iss in gut perfection.

Sie miess ock nit erschröck ; dass unser Courier auf une Aug iss ein Schwarz-Staar, und auf den anderen blind ; Hat si un peu zerstoff sein Nas bey der Bataille in der Bastille. Ungeackt des iss er dock un Philosophe de Canaille ; il parle par le cul de l'âne ; Hat sie Grand-Sporn in Kopf, siht durk die Ohren, kann vill spreck von der Liberté de France, so er nur in Paris gehört, aber nit in Paris gesehen.

Unser Courier wird euck explicier unser France Liberté ; dass sie so aufgeblas wie sein Haarbeitl ; und dass wir hab viel zu fress, das wir so gar können mack aus unser Délicat Speis Maschen auf die Harbeitl.

Wir sind also curiose, ob Si werd aceptier noter Liberté ? Ma foi ! wir können Si versickern, die Liberté zu erobern ist nur un jou jou d'enfant. Wenn Si also Plaisir an unser France Liberté haben, so plaitir aufzustecken noter Coquarde à la Mode de Rebellion. Ma foi ! Es iss dock grand Mérite für die Liberté zu sterben, oder en Compagnie un peu a une Lanterne gehangen, un peu gerädert, oder un peu fort mit der Ruthe ausgepeitscht zu werden.

Damit aber alle Personnes sehen, dass wir mit aller Vérité mit allen Nations un Complote macken wollen, so haben wir beschloss von unser Nation Garde die verwegnisten Fischer Weiber mit zu geben, damit Si defendier, dass nit wird gestoch un Loch in die Liberté, und damit alle Nations à la Mode de Racaille de Paris ihre Gardes einrichten, und unsere Courier de la Propaganda de Jacobins Glubs von aller besseren Prudens schüzen mögen. Signatum Paris dans l'Année de la stupidité, dans le mois de la Rebellion. MIRABEAU, m. p.

Jacobin Glubs à Paris de la Propaganda [1].

1. Strohmeyer, 23 févr. 1792 ; Privatb. s. M. Nous essayons de donner ici la traduction de cet allemand macaronique qui s'efforce en même temps d'être

Cette facétie de carnaval prouve mieux que tout autre témoignage, la réputation redoutable de la propagande des Jacobins en Hongrie. L'agent de Vienne se permet d'observer de sa part qu'il trouve la plaisanterie d'assez mauvais goût, car il est inutile d'augmenter même ainsi la surexcitation des esprits.

Rien en effet ne prouve qu'on ait vu réellement en Hongrie pendant ces années dramatiques des Jacobins en chair et en os. Mais on vit autre chose : des prisonniers de guerre français ! En Transylvanie on collectionne leurs boutons d'uniforme ornés des emblèmes de la République et un jeune gentilhomme transylvain, Ábrahám Barcsai, cède, autre Saint Martin de Hongrie, sa propre chemise à un prisonnier français qui n'en avait point [1]. Mais on en transporte aussi sur le Danube dans la direction de Vác ; alors

une charge de la prononciation allemande des Français :

« Nous Fous Français choisis par Dieu (parmi les peuples), faisons à toutes personnes notre compliment. Nous vous avons envoyé par la Propagande notre courrier sur le cheval de la Nation afin de vous inviter à vous rebeller contre le bon ordre pour que vous puissiez goûter notre Liberté de Paris. Vous ne devez pas vous effrayer de l'aspect de notre courrier : Il figurera en effet par son habillement nos finances délabrées et notre législation rapiécée et que notre Liberté française n'est pas encore en bonne perfection.

Vous ne devez pas vous effrayer non plus que notre courrier soit affecté à un œil d'une cataracte et qu'il soit aveugle de l'autre ; il s'est un peu écrasé le nez à la bataille dans la Bastille. Abstraction faite de cela il est quand même un philosophe de canaille ; il parle par le cul de l'âne ; il a une marotte dans la tête ; il voit par les oreilles, sait parler beaucoup de la Liberté de France, comme il en a entendu parler, mais non comme il l'a vue à Paris.

Notre courrier vous expliquera notre Liberté française : qu'elle est enflée comme sa bourse à cheveux ; et que nous avons beaucoup à bâfrer de sorte que nous pouvons faire de nos plats préférés des rubans sur notre bourse à cheveux.

Nous sommes donc curieux de savoir si vous accepterez notre Liberté ? Ma foi ! nous pouvons vous assurer que conquérir la liberté est un joujou d'enfant. Si vous trouvez donc votre plaisir à notre Liberté française, qu'il vous plaise de porter notre Cocarde à la mode de Rébellion. Ma foi ! C'est un si grand mérite de mourir pour la Liberté ou d'être pendu en compagnie un peu à la Lanterne ou d'être roué ou d'être flagellé un peu fort avec des verges.

Mais afin que toutes personnes voient que nous voulons faire à la vérité un complot de toutes les nations, nous avons résolu d'envoyer à la suite (de notre émissaire) les poissardes les plus intrépides de notre garde nationale qui vous défendront afin qu'on ne fasse un trou à la Liberté et que toutes les nations organisent leurs gardes à la mode de la racaille de Paris et qu'elles défendent notre courrier de la Propagande du Club des Jacobins contre le bon sens. »

1. Baranyai Zoltán, *A francia nyelv és műveltség Magyarországon*, Budapest, 1920, p. 165.

Szentmarjay, le jeune *enragé* (mot de l'abbé Martinovics), le même qui commence ses lettres adressées à ses amis par le vocable français : *Citoyen* ! qui a traduit en hongrois le *Contrat Social* et qui traduit sa francophilie même dans ses gestes et son habillement, va en compagnie de son ami Rédey, à la rencontre des prisonniers, cause longuement avec ces suppôts du diable, les embrasse, reçoit d'eux une cocarde, quelques boutons et deux assignats. Il conserve la cocarde comme une précieuse relique et ne la montre à ses hôtes qu'à condition qu'ils l'embrassent à genoux [1]. Il n'est pas étonnant que ce jeune homme enthousiaste sifflât la *Marseillaise* dans la charrette qui le conduisait au billot.

Tout ce qui venait du pays miraculeux paraît exercer une fascination extraordinaire sur les esprits surchauffés et tous ceux qui communiquent avec des Français semblent des hommes perdus. János Juhasz, aumônier militaire de Bude, fréquente les prisonniers de guerre français pour soigner leurs âmes : il finit par copier pour son compte, lui aussi, le catéchisme de l'abbé Martinovics et se trouve ainsi impliqué dans cette affaire odieuse. N'y a-t-il pas de rapport entre ces deux faits ?

Quant aux prisonniers de guerre, ils contribuaient de leur mieux à l'excitation des esprits. Le 10 août 1794, anniversaire de la chute de la monarchie, les prisonniers de guerre français enfermés dans l'affreuse caserne de Pest dite *Neugebäude*, s'avisent d'organiser une fête patriotique. Ils dressent l'arbre de la Liberté dans la cour de la prison, arborent le bonnet rouge, puis ils dansent un rondeau autour de l'arbre républicain aux accents du *Ça ira* et aux cris de : « Vive la République, la Liberté et l'Egalité ! »

Alors des passants, braves bourgeois de Pest, pénètrent dans la cour et contemplent, bouche bée, ce spectacle horrifiant. Le militaire accourt, chasse les spectateurs et ferme les portes. Mais la fête continue quand même dans la soirée :

1. Cf. le dossier du procès de Szentmarjay : Vertr. Acten, Secr. n° 7 et la déposition de Szolártsik.

ces sacrés Français n'ont-ils pas l'audace d'illuminer les fenêtres de leur pavillon [1] ?

La présence des combattants intrépides de la Liberté électrisait la population de la capitale hongroise quand bien même ils étaient solidement gardés dans les vastes prisons du *Neugebäude*. Les bruits les plus absurdes couraient sur les Français. Un témoin contemporain affirme qu'on a même essayé de faire parvenir aux prisonniers de la poudre à canon sous forme de poudre de riz. Le juif Warmann qui entreprit la tentative de contrebande se laissa surprendre et fut rétribué de sa peine par des coups de bâton [2]. Après l'arrestation des membres de la conjuration de l'abbé Martinovics le bruit était généralement répandu que la révolte aurait dû éclater d'entente avec les 1500 prisonniers français gardés au *Josephinum* (autre nom du *Neugebäude*). Non seulement l'ambassadeur de Prusse à Vienne, mais encore des contemporains ont conservé ce bruit qui n'est pas confirmé par le témoignage du dossier du procès, mais qui peut-être n'est pas dénué de tout fondement. Il est certain que la conjuration dévoilée, les prisonniers furent transportés immédiatement à Temesvár, ce qui montre que les autorités attribuaient une certaine importance à leur présence et qu'ils entendaient éliminer carrément cette cause de scandale. Pourtant tous ces Français n'étaient pas d'humeur combative en ce pays étranger, ceux qui étaient internés à Szeged, par exemple, et qu'alla visiter le père de l'écrivain hongrois Dugonics, s'occupaient de transformer en jardin la citadelle où ils étaient enfermés [3].

Il y a enfin une autre catégorie de Français en Hongrie : les émigrés. Le flot de l'émigration qui avait déferlé sur l'Europe, n'évita même pas la Hongrie. Nous n'avons que peu de données sur la vie de ces émigrés, mais les témoignages attestent incontestablement leur présence. Le brave père Alexovits, l'ennemi le plus fougueux de la Révolution

1. Rapport de B. du Mednyánszky du 12 août 1794 ; Privatb. fasc. 26. Le général Barcò interpellé par l'agent Mednyánszky nia l'arbre et les acclamations ; il concéda la danse et l'illumination.

2. Cf. Szirmay Antal, *A magyar jakobinusok története*. Hazánk X. 338. (L'histoire des jacobins hongrois).

3. *Napkelet*, 1923, p. 456.

française en Hongrie, qui aux yeux des libéraux incarnait le plus noir obscurantisme, cite dans un de ses ouvrages [1] des passages d'une lettre qui fut envoyée à un émigré séjournant à Pest par sa femme restée en Lorraine : « Naguère on lut à Bude et à Pest une lettre qui fut envoyé de Lorraine par la Suisse à un émigré français par sa femme. Entre autres cette dame écrit : « Chez nous l'indigence est telle qu'il nous est impossible de vivre jusqu'au bout de l'année. Nous allons tous mourir de faim ou bien une peste horrible va nous décimer. Depuis trois mois je vis avec mes enfants de pain noir et d'eau. La livre de la chandelle que nous avons achetée auparavant quatre sous, coûte maintenant un écu. De là tu peux juger du reste qui est encore plus nécessaire pour la vie que la chandelle. » Le père Alexovits a cité cette lettre pour montrer à ses lecteurs les effets désastreux de la « Liberté et de l'Égalité française ».

Or il est certain que cet émigré n'était pas le seul vivant à Bude et Pest. En mars 1793 un émigré français, nommé Pauget, adresse une requête au *Conseil de Lieutenance* de Bude, autorité suprême de l'administration hongroise. Il joint à sa requête une *Lettre ouverte à la Convention* et demande au Conseil de Lieutenance de transmettre cette lettre à la Convention elle-même.

L'ouvrage de Pauget manque dans le dossier, mais l'on est autorisé à supposer que c'était un de ces nombreux actes d'accusation dont les émigrés ont inondé l'Europe contre le régime révolutionnaire. Sans doute Pauget lui-même n'espérait pas que le Conseil de Lieutenance hongrois se chargerait de cette mission ; il désirait plutôt capter ainsi la bienveillance des autorités hongroises, car dans sa requête il sollicite aussi une assistance pécuniaire ou un emploi quelconque.

Le Conseil de Lieutenance refuse naturellement l'honorable mission et ne trouve pas d'argent pour Pauget. Il fait remarquer seulement que si l'auteur s'avise d'éditer sa

1. *Az Egyenlőségről és Szabadságról a' Frantziák és Frantziázók ellen a' mostani időkre.* 1795. (De l'Egalité et de la Liberté, contre les Français et les Francophiles pour les temps qui courent). L'ouvrage est resté en manuscrit [Bibl. Univ. de Budapest. G. 34].

lettre ouverte, il lui faudra acquérir au préalable la permission de la censure.

D'autre part à propos du cas Pauget le Conseil de Lieutenance trouve opportun de demander des instructions à Vienne au sujet des émigrés qui arrivent à Pest et à Bude en nombre toujours croissant. Nous ignorons la réponse de Vienne, mais nous pouvons en tout cas retenir de ce dossier le témoignage précieux que le nombre des émigrés français en Hongrie n'était pas méprisable [1].

Dans leur nombre, ce Comte de Salaberry dont M. Baldensperger a rappelé récemment le souvenir en citant son jugement remarquable sur le Hongrois, ce voyageur au regard éveillé était sans doute la personne la plus distinguée [2]. Peut-être faut-il l'identifier à un de ces Français qui visitent la bibliothèque de l'Université et que Gabelhofer s'empresse de dénoncer à Vienne.

Voilà quelques documents sur les Français qui vivaient en Hongrie à l'époque de la Révolution. Il est certain que la propagande révolutionnaire négligeait pour le moment ce pays éloigné et que le seul agent conscient de la Révolution en Hongrie fut le baron de Trenck, folliculaire grandiloquent et romanesque de cette époque mouvementée dont nous avons retracé ici même le rôle dans l'histoire des idées en Hongrie [3]. Néanmoins ces précepteurs, ces prisonniers de guerre, ces émigrés représentent un groupe de porteurs d'idées assez considérable pour que l'historien les fasse sortir de l'obscurité des layettes d'archives.

Alexandre Eckhardt.

(Université de Budapest).

1. Le dossier Pauget se trouve aux Archives Nationales de Hongrie ; Conseil de Lieutenance (Helyt. Tan.) Revisio Libr. n° 26.

2. F. Baldensperger, *Le mouvement des idées dans l'émigration française* I, 94. L'ouvrage anonyme de Salaberry s'intitule : *Voyage à Constantinople, en Italie et aux Iles de l'Archipel par l'Allemagne et la Hongrie.* Paris, l'an VII.

3. *RÉtHFOu* 1924, p. 49.

LA RENAISSANCE NATIONALE DES ZYRIÈNES[1]

A la fin de la guerre mondiale la Hongrie se tournait avec un intérêt ranimé vers les peuples finno-ougriens, habitant à l'intérieur de la Russie. Mais on ne pouvait apprendre d'eux que peu de chose. On apprit que ces peuples avaient reçu leur autonomie de la part de la Russie des Soviets, quelques publications officielles nous informaient de la grandeur de leur territoire, du nombre de leurs habitants [2], mais on n'était aucunement instruit de leur état actuel et en particulier de l'influence que la possibilité d'une vie littéraire autonome avait exercée sur la vie spirituelle de ces peuples.

Il était évident que la conscience nationale sommeillante ou oppressée de ces peuples se réveillerait avec force dans les conditions nouvelles. Déjà en 1917 se constitue à Kazan comme manifestation du réveil du sentiment national sous la direction de Nikolsky, docent à l'Université de Kazan, la « Ligue des petites peuplades disséminées dans les régions du Volga, » ligue « qui comptait parmi ses membres les représentants des Tchérémisses, des Mordves, des Votiaks, des Tatares baptisés et des Kalmouks [3]. » A première vue il peut paraître étonnant que le peuple dont l'idée nationale et la conscience nationale étaient le plus fortement développées, que précisément les Zyriènes qui eurent déjà depuis Saint Etienne, leur apôtre, des monuments littéraires (du XIVe siècle) et chez qui existait, en particulier, depuis l'œuvre de LYTKIN (*Zyrianskii kraï...* St-Pétersbourg, 1889), chez quelques hommes pleins d'enthousiasme, une conscience nationale pro-

1. Les Zyriènes se désignent eux-mêmes par le nom de *komi*.
2. Cf. M. Z. BARANYAI, Autonomie des petits peuples finno-ougriens. *Revue des ét. hongr. et finno-ougr.* 1923 [t. I.] pp. 195-201.
3. *Journal de la Société Finno-ougrienne.* XXXVIII[2] [1922-23] p. 50.

fonde [1], que les Zyriènes n'aient pas été représentés dans cette ligue. Mais il faut savoir que les étudiants zyriènes ne fréquentaient pas le séminaire pédagogique de Kazan, mais l'Institut d'Oustyoug. Ainsi isolés de leurs frères finno-ougriens, ils ne pouvaient pas se rallier à leur mouvement ; néanmoins, l'agitation nationale des Zyriènes commença avec vigueur. Au printemps 1918 se forme à Yarensk le « *komi kotyr* » (Société zyriène) et dans l'automne de la même année (le 28 novembre 1918) [2], il transporte sa résidence à Oustsysolsk.

Mais jusqu'à tout récemment nous ne savions pas du tout si le réveil de la conscience nationale et l'autonomie de ces peuples avaient en effet réussi à former une littérature nationale.

Enfin, pendant l'année 1925, deux bulletins rendaient compte à la fois de la littérature de ces peuples finno-ougriens. M. U. T. Sirelius, dans sa brochure : « L'origine des Finnois. Les peuples finno-ougriens » (Helsinki, 1925) fait connaître aussi la vie spirituelle de ces peuples, déclarant : «... on a commencé d'éditer parmi les Zyriènes, les Votiaques, les Tchérémisses, les Mordves de petites publications populaires, des œuvres littéraires et même des journaux. Les Tchérémisses, par exemple, ont un journal et une revue, les Votiaques trois journaux et deux revues, les Zyriènes deux journaux et une revue. Sous le tzarisme, on fonda une foule d'écoles primaires, surtout dans les régions agricoles ; mais dans la plupart de ces écoles, l'enseignement avait lieu en russe. Actuellement il existe dans la région des Tchérémisses 280 écoles élémentaires et 2 séminaires pour préparer les maîtres d'école ; 352 écoles élémentaires chez les Votiaques, 340 écoles et une institution de pédagogie chez les Zyriènes. 300 Tchérémisses et 250 Votiaques sont étudiants de diverses Universités » (pp. 30-31). Dans la revue *Ungarische Jahrbücher* (1925 [V] 318-322) nous trouvons plusieurs publications tchérémisses et mordves énumérées avec leurs titres ; il y a parmi elles des brochures populaires, des livres de lecture, des livres d'arithmétique, des revues et journaux, même des poèmes et des drames originaux [3].

1. Cf. L. V. Nalimov, *Georgii Lytkin*. Finnisch-ugrische Forschungen, Anzeiger VII [1907] pp. 77-81 ; D. R. Fuchs : *Keleti Szemle. Revue Orientale* XII [1911] p. 230.
2. Cf. la revue zyriène *Parma jol'* (Le ruisseau du plateau de forêt) 1923, décembre, pp. 10-11.
3. Dernièrement la rédaction de la revue linguistique *Magyar Nyelvőr* (Budapest) a reçu env. 20 imprimés votiaques.

Mais quant aux produits de la littérature nouvelle des Zyriènes, nous n'avions aucune information détaillée.

Ma joie fut donc très grande quand, en automne 1925, on m'envoya un paquet de livres, de journaux, de brochures de cette terre des Zyriènes, à laquelle, depuis mes voyages d'études de 1911 et 1913, j'étais attaché par des souvenirs si chers. Je me mis avec une curiosité très vive à l'étude de ces imprimés et ils me firent apparaître une image colorée d'un mouvement littéraire fort vif d'un peuple qui vient d'acquérir sa conscience nationale.

Avant de faire connaître cette littérature, je voudrais rendre brièvement compte — pour autant que me le permettent les sources insuffisantes qui sont à ma disposition — de l'état politique et économique des Zyriènes. Je puise la plupart de mes données dans l'exposé intéressant qu'un auteur anonyme communique dans la revue mensuelle *Komi mu — Zyrianskii kraï* (Région des Zyriènes ; 1925. N°s 3-4, pp. 2-30), paraissant à Oustsysolsk en langue russe.

L'autonomie fut donnée aux Zyriènes par le décret du 5 mai 1921 [1] du Gouvernement soviétique de Russie et les Zyriènes fêtent ce jour comme l'anniversaire de la naissance du *Komi oblast*, du territoire zyriène. Mais en établissant les frontières du *Komi oblast* on commit la faute de ne pas réunir dans cette nouvelle formation *tous* les Zyriènes habitant en masse. Ainsi par exemple les Permiaques, c'est-à-dire les Zyriènes parlant le dialecte du Perm, appartiennent actuellement à l'*Oblast'* de l'Oural et les Zyriènes luttent encore aujourd'hui et avec raison, mais jusqu'ici sans résultat, pour la réunion avec ces frères. En outre les Zyriènes regardent comme le tort le plus grave commis envers eux le fait que, cédant au désir des habitants du gouvernement d'Arkhangel, on ait attaché à ce gouvernement d'Arkhangel deux volostes de la Petchora inférieure, appartenant originairement au territoire zyriène, volostes où il y a un nombre

1. Réalisée le 22 août 1921. C'est ainsi que s'explique l'apparente contradiction des deux dates citées dans la *Revue des études hongr. et finno-ougr.* 1923 [I.] p. 200. — A cette occasion deux poètes (Victor de N'obdin et Alexei Tcheousov) ont composé une pièce mêlée de chants qui fête la libération du peuple zyriène : *N'obdinsa Viltor O. Čeusovkęd : Gora Omra. Čukęra viśtalęms'ilęm.* (Zvonkaya krasnaya doudočka. Kollektivno-khorovaya deklamacija.) *Komi avtonomijali kujim vo tjran lun kezlę (maj 5-ęd lunę 1924 voin).* 1924 *vo. Komi ńiga led'zan in, Siktivdin kar.* (Chœur collectif déclamant). A la fin de la 3e année de l'autonomie zyriène (pour le 5 mai 1924). Année 1924. Edition des livres zyriènes. Oustsysolsk. 16 p.

considérable d'habitants zyriènes. Ce n'est pas l'unique cause de frottement entre les habitants russes d'Arkhangel et les Zyriènes du territoire zyriène, et nous concevons l'ardente protestation des Zyriènes contre l'intention récemment annoncée d'unir le territoire zyriène à une Province projetée du Nord-Est dont le centre serait Arkhangel.

Le territoire actuel du *Komi oblast* comprend d'après l'*Almanach de Gotha* [1] 274.131 kilomètres carrés (240.884 verst carrés), d'après M. Sirelius (op. cité p. 32) 240.000 km. carrés et d'après l'article cité de la revue *Komi mu* (p. 5) 478.662 kilomètres carrés. Selon une brochure politique parue en 1925 et résumant l'évolution et l'état actuel de ce peuple [2], la superficie de la région habitée par les Zyriènes comprend 400.000 verst carrés. Les 478.662 km. c. cités du *Komi mu* se rapportent donc au territoire habité par les Zyriènes et non au *Komi oblast* seul, quoique l'article rapporte ses données au *Komi oblast*.

Le nombre des habitants du *Komi oblast* d'après l'article de la revue *Komi mu* (p. 6) est de 211.000 âmes (195.000 Zyriènes, env. 12.000 Russes et env. 4.000 Samoyèdes), d'après l'*Almanach de Gotha* [3] 186.878 âmes, d'après M. Sirelius (op. cité, p. 32) env. 200.000 âmes. Le nombre des Permiaques est d'env. 149.000 âmes, de sorte que le nombre des Zyriènes (sans compter les Zyriènes appartenant au gouvernement de Viatka et les Zyriènes vivant au delà de l'Oural) peut être évalué d'après l'auteur de l'article de la *Komi mu* à env. 344.000 âmes. D'après M. Sirelius (p. 18, 32) hors du territoire zyriène il y a env. 102.000 Zyriènes [4]; d'après la brochure de Konioutchev (p. 191), dans le *komi oblast* habitent 200.000 Zyriènes et auprès du Kama (ce sont les Permiaques) 150.000 âmes [5].

Les habitants du pays des Zyriènes s'occupent de pêche, de chasse, d'industrie et pour la plupart d'agriculture. Un petit nombre s'occupe de commerce [6]. Environ 3.000 Zy-

1. Cf. M. Z. Baranyai, *REHFOu*. I. p. 200.

2. *Doďzsa : jęz kost olan nog.* (I. G. Konioušev : Politgramota dl'a komi krestian na komi yazyke.) *Męskua.* 1925 *vo. SSSR.-sa jęzjasłęn šęrsa ńiga leďzan in.* (La manière de vivre entre les peuples. Une brochure politique pour les paysans zyriènes en langue zyriène. Moscou. 1925. Bureau central d'édition de livres des peuples de SSSR.) 216 p.

3. Cf. *REHFOu* I. p. 200.

4. Y compris les colonies éparses du gouv. de Viatka.

5. En 1897 le nombre des Zyriènes était de 258.300 âmes (cf. M. Sirelius, op. cité p. 18).

6. Les Zyriènes — comme on le sait — « sont connus depuis longtemps pour leurs aptitudes commerciales » (Sirelius, p. 75.).

riènes s'occupent, à côté de l'agriculture, de l'élevage du renne [1].

La région des Zyriènes abonde en ressources naturelles. De vastes forêts la couvrent, dont l'exploitation augmente de plus en plus ; en plusieurs endroits on a trouvé des mines de fer et déjà deux fabriques ont été créées pour l'utilisation de leurs produits ; on a trouvé aussi de la houille et même du sable aurifère ; mais le plus grand trésor de l'*oblast* zyriène, c'est le naphte qui se trouve dans un grand territoire d'un affluent de l'Ižma : l'Oukhta, mais qui est tout à fait inexploité [2]. L'exploitation des trésors naturels est surtout empêchée par les difficultés de communication. Tout le territoire manque de chemins de fer. Les voies d'eau, il est vrai, ne font pas défaut, mais la Russie des Soviets ne fait aucun sacrifice pour les développer et pour construire des canaux. Pourtant, si les communications étaient améliorées, d'immenses industries pourraient naître et le pays des Zyriènes commencerait à prospérer.

Quant à la vie nationale et spirituelle actuelle des Zyriènes, il faut constater avant tout que la langue officielle du pays, parlée dans les bureaux et dans les écoles, est généralement le zyriène. Et la récente littérature zyriène est partie directement des écoles pour conquérir les esprits des Zyriènes. Dans la capitale des Zyriènes, Oustsysolsk (*syktyv-din-kar*), située à l'embouchure du fleuve Sysola, s'est formée le 6 décembre 1920 une entreprise d'édition des livres zyriènes (*komi n'iga led'z'an in* — komi izdatel'stvo), dont les premières publications sont mises au service de l'école. Des livres de chant [3], un livre de lecture illustré de 234 pages [4], une grammaire zyriène [5], les œuvres d'une phalange de poètes bien doués, dont le chef est le poète et publiciste *N'obdinsa Vittor* (Victor de *N'obdin*, en russe Victor

1. Ce sont les habitants samoyèdes du *komi oblas't* qui pour la plupart s'occupent exclusivement de l'élevage du renne et mènent une vie toute nomade.

2. V. l'essai du N. Karskii dans la revue *Komi mu*, (1923. N°s 3-4, p. 51).

3. Ainsi : *Bobę, bobę...* (Komi narodnyie skazki dl'a detei mladsego vozrasta.) *Komi niga leďzan in. Siktivdin kar.* 1922 *vo.* (Mon cher, mon cher... Contes populaires [en vers] pour les enfants d'âge inférieur. Ed. de livres zyr. Oustsys. 1922, 16 p.

4. *Vil tajęd. Školain liďďišan ńiga* (4-5 *vo veled'išišjasli*). 1923 *vo.* (En route nouvelle. Livre scolaire de lecture pour les élèves étudiant en 4e-5e année. Oustsysolsk. 1923).

5. *Illa Vaś : Ilśęt skolali komi gramatika. Med-voďďza vojasli skolain velędišan ńiga. 1-ďďza jukęn.* (Dopusceno naucno-metodiceskoi sekciei G.Ou S.) *Komi literatura leďzan in. Siktivdin kar.* 1925 *vo.* (Grammaire zyriène pour l'école élémen-

Savin), sont les premières publications de la presse zyriène. Par leurs écrits et leur propagande, mais surtout par les journaux, le quotidien *Jugyd tuj* (Voie claire), tiré à 2.300 exemplaires, qui renseigne non seulement sur ce qui se passe chez les Zyriènes, mais aussi sur les événements du monde entier, — et l'hebdomadaire *Komi sikt* (Le village zyriène ; tous les deux paraissent sur quatre pages), enfin par la revue mensuelle *Parma joľ* (Le ruisseau du plateau de forêt), ils ont créé un public de lecteurs pour la littérature zyriène. Ils obtinrent que l'entreprise d'édition de livres zyriènes — qui n'avait pu éditer dans l'année de sa création, en 1920, qu'une publication en 7.000 exemplaires, — publiât en 1921 déjà 8 brochures (47.500 exemplaires), en 1922 dix brochures (46.100 exempl.), et en 1923 circulent déjà 21 publications en 54.000 exemplaires [1]. Le livre de lecture zyriène apparaît en 1923 déjà en 10.000 exemplaires. D'après l'information écrite du M. V. I. Lytkin il y a aujourd'hui environ 100 imprimés zyriènes. Ce sont pour la plupart des traductions, mais pour une grande partie aussi des œuvres originales. La plus féconde est la poésie lyrique, mais la poésie dramatique est aussi relativement assez riche. Savin a écrit jusqu'en 1923 quinze drames, N. P. Popov (sous le pseudonyme *Žugyľ* « Faible ») dix drames, M. Nik. L'ebed'ov 3 opérettes et un opéra, Ul'nyrov un drame [2].

Pour nous former une idée des produits de la littérature zyriène d'aujourd'hui, voyons une tragédie, la pièce de *Žugyľ*, apparue en 1923, intitulée *Kodi myža ?*... « Qui est coupable ? » [3].

L'agriculteur André refuse au bossu *Palaľei* la main de sa fille ; le méchant infirme se venge de lui et détruit le bonheur de la famille. Il habitue à l'ivrognerie André, dont la femme est poitrinaire et dont le fils a disparu à la guerre, et il le pousse dans la misère. Il accuse de vol l'unique soutien de la famille, le brave et labo-

taire. Livre d'école pour les premières années. Première part. Approuvée par la section scient.-méthodique de la ville d'Oustsysolsk. (Edition de littérature zyriène). Oustsys. 1925, 51 p. — Le nom complet de l'auteur est : Vasilii Il'ic Lytkin. — Il a paru déjà en 1921 une gramm. zyriène par V. A. Molodsov (cf. *Parma joľ* 1923, déc., p. 1).

1. V. l'article du L. M. Sakov, *Parma joľ* 1923, décembre, p. 1-2.

2. Cf. *Ilľa Vaś* en *Parma joľ*, 1923, déc. pp. 12-14.

3. *Zugiľ : Kodi miza ?*... (Kto vinovat ?) *Vit torja drama.* (Drame en 5 actes.) Oustsysolsk, 1923, 67 p.

rieux Paul, et quand le père exaspéré veut se venger de celui qui a ruiné sa famille, il le fait également emprisonner après son fils. Pendant ce temps le fils d'André, déclaré mort, revient de la guerre, invalide, avec un bras. Le malheureux fils, Alexandre, abat d'un coup de feu, près du lit de mort de sa mère, sa sœur qui a sacrifié son honneur pour pouvoir entretenir sa famille, et puis Alexandre se tue lui-même. Sur ces entrefaites l'innocence de Paul est reconnue ; mais quand il arrive à la maison, la terrible tragédie est déjà consommée par la destruction de sa famille. Alexandre avant de commettre son acte meurtrier, se tourmente avec cette question : « Qui est le coupable ? »

Dans ce drame nous voyons une foule d'exagérations et aussi des situations impossibles, mais nous trouvons également quelques figures vivantes et excellemment caractérisées : le paysan ivrogne qui sacrifie tout à sa passion ; le commerçant éloigné de sa famille et de sa patrie qui s'enrichit dans la grande ville et ne veut pas comprendre qu'il doit secourir ses parents pauvres ; la mère simple et illettrée, infiniment dévouée à son fils. Par son intrigue mélodramatique le drame prête à la critique, mais pour la langue nous ne pouvons que louer la pureté de ce zyriène, exempt de tout barbarisme et qui rend cependant les pensées et les sentiments les plus compliqués.

Le drame de Popov-*Žugyl'* touche déjà au problème brûlant des Zyriènes et en général des peuples, vivant comme des îlots entre les grands et puissants peuples civilisés, le problème qui n'est en dernière analyse que la question : être ou ne pas être. La russification violente de même que l'hommage spontané que le peuple rend à la culture plus développée — cette russification spontanée, — étaient déjà bien avancées entre les Zyriènes [1]. A présent, la russification violente a cessé. Mais le petit peuple zyriène combat difficilement l'influence encombrante que le colosse russe exerce sur les esprits. Il y a aussi à présent beaucoup de découragés qui n'ont pas de confiance dans l'avenir de la nation, qui ne peuvent comprendre l'importance nationale d'une langue et d'une littérature zyriène particulière qu'ils trouvent pauvres et si insignifiantes comparées aux lettres russes. Ces défaitistes ne voient dans la langue zyriène qu'une

1. Cf. Nalimov, *Finn.-ugr. Forschungen*, Anzeiger VII, p. 78 ; Wichmann, *J. S. F. Ou.* XXI[3] pp. 7, 27 ; Fuchs, *Keleti Szemle-Revue Orientale*, XII pp. 230-32 ; Kalima, *Die russischen Lehnwörter im Syrjänischen*. M.S.F. Ou. XXIX.

langue de paysans, une langue qui n'est capable que de dire : « l'agneau bêle, le cochon grogne » [1]. Ces découragés qui préconisent l'assimilation et qui proviennent des éléments plus civilisés et ainsi plus précieux de la nation, constituent le plus grand danger du point de vue de l'évolution de la littérature et de l'autonomie zyriènes.

Le problème de la russification que *Žugyl'* effleure seulement, est le centre du drame de Savin - *N'obdinsa Vittor*, intitulé « Fumée » [2]. En voici le sujet.

Dans la capitale des Zyriènes, à Oustsysolsk, vit le riche Grégoire qui lui aussi ne voit dans la langue zyriène qu'une langue de paysans ; à une famille, comme la sienne, il estime que la langue zyriène ne convient point, dès lors il parle russe même avec la servante qui le comprend à peine. L'avis contraire est représenté par le beau-père de Grégoire, la deuxième femme de celui-ci et la sobre servante. « Nous sommes nés et élevés sur la terre zyriène, comment devenir donc tout d'un coup Russes ? » (p. 37). La plus fidèlement dévouée aux idées de Grégoire est sa fille Olga, qui a fréquenté le lycée et dont son père s'enorgueillit fort. Elle sent qu'elle ne peut plus vivre dans « cette ville déserte, parmi d'incultes et rudes Zyriènes » (p. 69). Le mépris des Zyriènes et l'aveugle adoration du russe précipitent la fille dans les bras du premier venu : un russe « cultivé ». Elle prend la fuite avec un ingénieur russe, bien qu'elle connaisse la mauvaise foi de l'ingénieur qui, sous prétexte d'avoir découvert une terre riche en mines de fer, ruine presque totalement le père d'Olga.

Grégoire succombe sous le poids de ces infortunes. La fidèle servante essaie de le consoler en disant que sa fille reviendra. « Olga reviendra vite ! Elle n'est pas la première !... Beaucoup de jeunes filles de notre ville ont pris la fuite avec des Russes, mais tu verras qu'au bout d'un an elle reviendra ! » (p. 71). Mais Grégoire reste inconsolable ; tous ses projets se sont effondrés : sa fille l'a abandonné, sa richesse, ses plans d'avenir se sont dissipés comme la fumée : tout s'anéantit.

Le drame montre aussi du point de vue de la langue une

1. Cf. *Parma joľ* l. c. p. 7. — Cf. aussi la brochure *jez kost olan nog*, p. 208.
2. *N'obdinsa Vittor* (V. A. Savin). *Tšin.* (Dym). *3 torja vorsantor.* Russko-zyrianskaia komediia v 3-kh deistvakh, iz Oustsysolskoï zizni. 1924 vo. (Fumée. Drame en 3 actes. Comédie russo-zyriène en 3 actes, tirée de la vie d'Oustsysolsk.) 1924. Oustsysolsk. — 71 p.

image très remarquable de la vie sociale des Zyriènes ; il y a des scènes entières où les acteurs ne parlent que le russe, et des scènes où l'un parle le russe et l'autre exclusivement le zyriène, ou bien tend à se faire comprendre par un mélange de zyriène et de russe.

Le fils du villageois incorruptible prononce dans la pièce la sentence : « Nous sommes nés Zyriènes, comment devenir Russes tout à coup ? ! Restons Zyriènes ! » C'est l'idée que proclament la pièce de Savin, la poésie zyriène, toute la nouvelle littérature zyriène. La connaissance de cette vérité, semble-t-il, gagne de plus en plus les cœurs des Zyriènes. Nous le voyons non seulement par l'enrichissement graduel de la littérature, mais encore par le fait que même les habitants non-zyriènes constatent que la connaissance de la langue zyriène leur est nécessaire. Une grammaire zyriène, parue en 1.000 exemplaires, a été écrite dans le but d'apprendre la langue zyriène aux Russes [1].

Les publications zyriènes sont caractérisées en général par une langue et un style soignés. On a désigné le dialecte de la Vytchegda comme langue littéraire et on conserve sa pureté avec un soin jaloux. On évite, autant que possible, les conjonctions subordonnées d'origine russe et on se sert souvent des constructions participiales, conformes au génie de la langue. Mais on n'exagère pas cette pureté de la langue ; quand il n'y a pas de mot zyriène correspondant à une notion, on ne recourt pas aux lourdes paraphrases, mais on emprunte plutôt le mot russe. Mais la langue zyriène est si riche qu'on en a rarement besoin ; souvent on utilise un mot zyriène moins connu, mais alors on met à côté le mot russe correspondant (c'est particulièrement le cas dans les journaux), ou bien — surtout dans les livres scolaires — on explique le mot. Les Zyriènes n'ont pas eu besoin d'une réforme de la langue par des néologismes. Quant à la littérature, elle a, malgré ses côtés faibles, le mérite de cultiver, de polir et d'enrichir la langue en préservant sa pureté.

Encore quelques mots sur l'écriture zyriène. C'est un fait heureux que les écrivains zyriènes soient d'accord pour une écriture unique ; cette unité est naturellement favorisée

1. M. A. Molodcova, *Kratkii samo-oučitel' zyrianskogo yazyka*. Pod redakciei V. A. Molodcova. Komi Izdatel'stvo. g. Oustsysolsk. 1925 g. (Petit maître de la langue zyriène. Sous la rédaction de V. A. Molodcov. Ed. de livres zyriènes. Oustsysolsk. Année 1925.) p. 87 + II + liste des fautes d'impression. — Le livre traite en 64 leçons de la connaissance élémentaire de la langue zyriène.

par le fait que la plupart des publications paraissent dans une seule maison d'édition, celle d'Oustsysolsk. Hors de là des livres zyriènes sont imprimés seulement à Moscou, au Bureau Central d'Edition de Livres des Peuples de SSSR (Central'noe Izdatel'stvo Narodov SSSR), où l'on imprime aussi une grande partie des publications tchérémisses et mordves [1]. On se sert naturellement de l'alphabet russe, en observant aussi la tradition littéraire zyriène et en se servant en outre de deux signes on a rendu l'écriture unie et claire. On désigne les sons mouillés en prolongeant l'extrémité de la lettre en haut, et les sons d'z', dž, tš en prolongeant l'extrémité de la lettre russe *z*, *ž*, *š* en bas (comme dans la lettre russe *štš*).

Les Zyriènes comptaient déjà avant la guerre parmi les peuples les plus cultivés de la Russie. M. Sirelius constate qu'il y a « moins d'analphabètes parmi les Zyriènes que chez aucun autre peuple de la Russie orientale, si l'on

1. Cf. *Ung. Jahrbücher*, V, p. 318-22. A Moscou parut le livre de lecture de V. I. Lytkin : *Il'la Vaś* : *Asja kia*. Naoucno-pedagogiceskoï sekciei gosudarstvennogo Oucenogo Soveta dopousceno, kak roukovodstvo v skole l-oï stoupeni. *S. S. S. R.* — *sa sęrsa ńiga lędzan in Męskua*. 1924. (Aurore. — Approuvée par la section scient.-pédagogique du Sov. Sav. de l'Etat, comme livre de l'élève pour l'école primaire. Bureau centr. d'éd. de livres des peuples de SSSR. Moscou, 1924), 112 p.

Le même bureau a publié aussi le manuel d'arithmétique de Glazenap : *Artalęm. Med-vod'd'za artavni velędan ńiga. Rot'ś-vilįś lęśędlis* A. N. Tcheousova. 1925. (Arithmétique. Premier livre enseignant le calcul. Traduit du russe par A. N. Tcheousova. 1925.) 84 p.

Là parurent aussi plusieurs brochures écrites en dialecte permien. Telles sont :

Pitu ęńę (= A. N. Zoubov) : *Vil Ovan. Bukvarbęrsan mędik ńiga. S. S. S. R.* — *is jęzzesvęn seris niga vedzan in. Męskua* — 1925 *vo*. (Vie nouvelle. Deuxième livre après l'alphabet. Bureau central d'éd. de livres de S. S. S. R. Moscou. Année 1925.) 197 + II p.

Pitu ęńę : *Vįddįnį vevęttsan zadatsnik. Pervoj da vtoroj gruppajezįn vevettsis tseladvę*. 1925. (Leçons pour apprendre l'arithmétique. Pour les élèves des premier et deuxième groupes. 1925.) 102 p.

A. V. Lankov : *Vįddįsnį vevęttsan zadatsnik. Vtoroj gruppajezįn vevęttsis tseladvę*. 1925. (Leçons pour apprendre l'arithmétique. Pour les élèves du deuxième groupe. 1925.) 100 p.

Ph. E. Zoubov i [= et] M. P. Likhatchev : *Vim dor tsatsa*. (Podsneznik.) *Vįddisnį-gizni vevettsan kniga inva doris komi kįvvįn*. 1925. (Galanthe. Livre pour apprendre à lire et à écrire en dialecte zyriène de l'*Inva*. 1925.) 71 p.

La devise d'une partie des publications et des journaux est : *Mu-vįv emburtęmjas, ętuvttsei !* (Prolétaires du monde, unissez vous !).

Dans quelques brochures nous trouvons aussi les variantes : *Stav mu-vįvsa emburtęmjas, etuvttsei !* (Prolétaires du monde entier, unissez-vous !) et *Mu-vįv konerjas, etuvttsei !* (Pauvres du monde, unissez-vous !). Les brochures permiennes ont la devise : *Bid muvvis emburtemmez tsukerttse !* (Prolétaires du monde entier, unissez-vous !) et une brochure : *Muvvis bednejjez, etvae tsukerttse !* (Pauvres du monde, unissez-vous !)

excepte les Allemands du Volga » (op. c. p. 30) [1]. Déjà avant la guerre le nombre proportionnel des prêtres et des instituteurs de nationalité zyriène était satisfaisant. Notre revue (t. I, p. 200) cite la constatation de Mösseg qui, lui-même d'origine zyriène, établit que « déjà au début du XXe siècle nous voyons dans les universités de Pétersbourg et de Moscou des professeurs de nationalité Komi ». Aujourd'hui que l'autonomie favorise l'évolution libre, la littérature a pris — comme nous l'avons vu — un puissant essor. M. Sirelius parle de « 340 écoles et d'une institution de pédagogie » chez les Zyriènes (op. c. p. 31) ; d'après le livre de lecture *Vyl' tujöd* (p. 234), il y a également dans le pays des Zyriènes des écoles techniques et — quoique cette donnée soit exagérée — les étudiants d'origine zyriène fréquentant les universités de la Russie, seraient au nombre de trois mille [2].

Je ne cite que deux détails pour démontrer avec quelle fermeté et quelle disposition aux sacrifices tout le peuple tend à une culture plus haute. Dans le numéro du 18 août 1925 (le numéro 1.262 depuis sa fondation) du journal *Jugyd tuj* les habitants du petit village de *Lokčim* (situé sur le fleuve *Lokčim*) se plaignent de ne pas avoir encore le téléphone bien que d'autres petits villages l'aient déjà ; les habitants du village — écrit-on — économisent déjà de l'argent pour le radio, mais ils ne peuvent l'installer de leurs propres moyens. Dans le même journal (27 août 1925) nous lisons qu'au cours de l'initiative tendant à ce que le territoire zyriène ait un aviateur (dont le nom serait *Komi mort* « homme zyriène ») la première semaine de la collecte (du 20 au 27 août) donna 164 roubles or (82 dollars).

Un vif mouvement littéraire, dirigé par des chefs pleins d'enthousiasme, une conscience nationale très forte, 340 écoles, de nombreux étudiants d'université, téléphone, radio, aviateur..., voilà assez de preuves encourageantes de la volonté du peuple zyriène tendant à une vie nationale individuelle et M. Sirelius a raison de dire (op. c. p. 76) : « L'avenir des nations dépend de la volonté ferme et résolue qu'elles ont de manifester une vie nationale... Et nous atten-

1. La proportion des analphabètes est maintenant, d'après *Dodzsa* (p. 194) de 60 °/₀ (en 1870. leur proportion était de 97 °/₀).

2. D'après *Dodzsa* (pp. 212-3) en 1923-24 il y avait sur le territoire zyriène 188 écoles primaires avec 376 maîtres et 14.720 élèves ; puis 6 écoles supérieures avec 41 maîtres et 1.000 élèves. L'année 1923-24 on a dépensé 470.000 roubles pour les écoles.

dons avec confiance l'avenir où ces peuples [les peuples finno-ougriens] trouveront l'occasion de développer leur génie propre et de conquérir leur place au rang des nations civilisées. »

La linguistique et l'ethnologie finno-ougrienne profiteront beaucoup de ce réveil national des Zyriènes et des peuples finno-ougriens en général. En effet, on peut prévoir une grande impulsion que recevront ces deux sciences de ce mouvement national. Ce que nous ne pouvions atteindre qu'au prix de grandes fatigues et à l'aide de longs voyages d'études, à savoir la réunion des matériaux, ce devoir peut être accompli aujourd'hui grâce aux fils instruits du peuple en question et nos savants n'auront qu'à élaborer le riche matériel qui leur est destiné.

DAVID FOKOS

(Budapest).

L'INSPIRATION FRANÇAISE
DANS LE PROTESTANTISME HONGROIS.

II

ALBERT SZENCZI-MOLNAR

Après la diffusion de la Réforme en Hongrie, plusieurs apôtres de la religion évangélique se mirent à traduire les psaumes du roi David en hongrois et à les faire pénétrer de la sorte dans le culte protestant public et privé. Ces traducteurs, chez lesquels le zèle religieux devait souvent tenir lieu de talent poétique, travaillaient presque tous d'après la *Vulgate*, ce fut notamment le cas de Mihály Sztárai et de Gergely Szegedi ; Máté Szkaricza a traduit les psaumes de l'allemand, d'après Luther. Bálint Balassa (1553-1594), le plus grand poète lyrique hongrois du siècle, a traduit peu de jours avant sa mort (mai 1594) en vers hongrois sonores le psaume LI, du latin de Th. de Bèze. Balassa a fait avancer d'un grand pas la poésie sacrée hongroise et il peut être considéré comme le précurseur d'Albert Szenczi-Molnár, le psalmiste hongrois.

Szenczi-Molnár, né à Szenc en 1574, arriva en 1592 comme étudiant à l'Université de Heidelberg. Il y entend avec ravissement et apprend bientôt à chanter les psaumes de Marot et de Bèze, traduits en allemand (1573) par A. Lobwasser (1515-1585), professeur à l'Université de Königsberg, et chantés dans les églises de Heidelberg avec les mélodies de L. Bourgeois et P. Dagues, mélodies captivantes et pleines de douceur. Elles enchantèrent le cœur de l'étudiant hongrois, malgré le texte allemand qui était assez lourd, et d'une versification souvent défectueuse. La traduction des psaumes de Lobwasser était déjà généralement en usage dans le culte

à Heidelberg, lorsque Molnár y arriva. D'autre part, au cours des années suivantes, en 1593-95, alors qu'il étudiait à Strasbourg, il fréquentait probablement le culte des calvinistes français. Enfin, lors de son passage à Genève et à Lausanne, il fit la connaissance personnelle du traducteur des psaumes, Théodore de Bèze (cf. *RdÉHFou*, 1925 [t. 3], p. 18) et le séjour dans la maison hospitalière de Clément Dubois, pasteur français de Francfort sur-le-Mein acheva de l'initier à la pratique des psaumes français.

Le désir de les mettre à la portée de ses compatriotes et de les faire entrer en usage dans sa patrie a incité Szenczi-Molnár à traduire les psaumes en hongrois d'après le texte allemand. Le cœur contristé, il avait constaté de combien les psaumes, chantés en Hongrie d'après la traduction de Sztárai, étaient inférieurs, pour la mélodie et la versification, aux psaumes français. Son amour-propre fut blessé par ces traductions grossières et leurs vers frustes, longs et ennuyeux dont la rime était fournie presque toujours par la même terminaison verbale. Au mois de mars 1606 il commença à traduire à Altdorf les psaumes de Marot et de Bèze en hongrois ; mais comme il savait mieux l'allemand que le français, c'est la traduction allemande de Lobwasser qui lui a servi de fil conducteur, comme il le dit lui-même. Mais, surtout à cause de la forme du vers, il avait toujours sous les yeux l'original français et quand il ne le comprenait pas bien, le pasteur Cl. Dubois lui donnait les éclaircissements nécessaires.

Les psaumes de Marot et de Bèze suivent 130 mélodies différentes et sont naturellement versifiés d'autant de manières. Aussi pouvons-nous nous représenter quelles difficultés le traducteur hongrois a eu à surmonter, s'il voulait rester fidèle aux paroles et aux chants à la fois. Il se plaint dans la *Dédicace* du grand effort qu'il a dû fournir pour adapter les longs vers hongrois aux vers français composés de verbes courts, d'autant plus qu'il ne voulait ni y ajouter une syllabe, ni s'écarter du sens de l'original[1]. En septembre 1606 son travail était déjà terminé. Sa traduction est le fruit d'un travail consciencieux. Le premier principe dont il s'est inspiré a été la fidélité et ce n'est qu'en second lieu que la beauté poétique a été prise en considération ; quant à la fidé-

1 Dézsi L., *Szenczi Molnár Albert*. Budapest, 1897. pp. 137-139 ; Dézsi L., *Szenczi Molnár Albert Naplója, Levelezése és Irományai*. Budapest, 1898. pp. 42-46.

lité de la forme extérieure, ses efforts n'ont pas été inutiles et il a entièrement réussi à maintenir les formes françaises. Sa traduction, cela va de soi, n'est pas partout d'une égale valeur. Il y a des psaumes, dont la traduction trahit vraiment le poète bien inspiré ; il y en a d'autres qu'il traduit plus librement et où, parfois, seules la disposition, une idée ou bien une ou deux expressions rappellent l'original. Molnár est incontestablement un traducteur plus consciencieux que son modèle Lobwasser ; s'il doit laisser de côté quelque chose dans le texte allemand, il abandonne en premier lieu les termes, les phrases qu'il n'a pas trouvés dans la traduction des Psaumes du Vieux Testament, ce qui montre clairement qu'il possédait et avait toujours sous les yeux la traduction hongroise de la Bible dite de Vizsoly, parue en 1590 et due au travail de Gáspár Károli. Il met à part les vers qui provenaient de l'invention des traducteurs et poètes français ou allemands. De même tout ce qu'il ajoute au texte de Lobwasser, dérive de la traduction hongroise ou allemande (celle de Luther) de la Bible [1].

Sa langue égale en tournures hongroises, en force et en pureté celle du poète Bálint Balassa ; son style poétique est clair, il interprète la pensée de l'original dans un style sobre et simple, usant de peu de mots, et de termes conformes à la manière de penser du peuple hongrois. Il n'a pas cette contrainte, cette manière affectée qui caractérise la traduction de Lobwasser. Nous pouvons conjecturer que lors de son séjour chez Dubois à Francfort, les deux hommes ont passé en revue les psaumes traduits en hongrois et que Dubois lui a donné des éclaircissements chaque fois qu'il en avait besoin. Comme Dubois ne savait pas le hongrois, ces conseils ne portaient évidemment que sur l'extérieur de la traduction, sur la forme des vers. Mais que Molnár ait toujours eu le texte français des psaumes sous les yeux, on peut le conclure du fait que sa traduction s'accorde plusieurs fois davantage avec le texte français de Marot et de Bèze qu'avec celui de Lobwasser. Lobwasser s'est permis, dans la traduction des psaumes XXXVII et CXIX, une légère modification dans la forme du vers français ; Molnár a rétabli dans sa traduction la forme des vers de l'original.

La traduction de psaumes de Molnár a paru à Herborn chez

1 Császár Ernő, *Szenczi Molnár Albert zsoltárai*. Irodalomtörténeti Közlemények, 1914, pp. 165-168-169, 279-280, 286, 405, 410.

Christophorus Corvinus (Raabe) en 1607. Elle avait pour titre : *Psalterium Ungaricum. Szent Dávid királynac és prophétánac százötven Soltári az Franciai notáknac és verseknec módgyokra most uyonnan Magyar versecre fordittatac és rendeltettec Szenci Molnár Albert által.* MDCVII. Herbornában. Nyomtattatott Hollos Christof által. 12°, 425 p. (Les cent cinquante Psaumes du roi et prophète Saint David, traduits et appliqués à présent nouvellement à la façon des poèmes et vers français en vers hongrois par Albert Molnár de Szenc, etc.),

Sa traduction des psaumes français a supplanté peu à peu les psaumes hongrois, parmi lesquels ceux de Szegedi et Sztárai, de sorte que, des psaumes de ces derniers aucun ne fut reproduit dans le Psautier hongrois actuel, tandis que les psaumes de Marot et de Bèze dans la traduction hongroise — grâce à leur langue belle et précise, à l'alternance des vers courts et longs, et à leurs rimes frappantes et sonores — y ont tous trouvé place et figurent jusqu'à nos jours dans le Psautier hongrois réformé. Les réformés hongrois sont à cet égard plus conservateurs que les calvinistes français et genevois, car tandis que dans les Psautiers de ceux-ci ne figurent que la moitié des psaumes de Marot et de Bèze, le Psautier des calvinistes hongrois a conservé 150 psaumes et les deux tiers des cantiques suivent les mélodies françaises [1].

Cette traduction fait honneur aux talents d'écrivain de Molnár, le montre artiste en sa langue, a fécondé la poésie religieuse hongroise et fait prendre un grand essor à la versification hongroise. Sa traduction, dont le texte hongrois s'adapte merveilleusement aux mélodies françaises, a atteint jusqu'à présent plus de cent éditions et elle est devenue pour la culture spirituelle des réformés hongrois un trésor d'une valeur presque égale à celle de la Bible.

* * *

Mais le *Psalterium Ungaricum* n'a pas été l'unique ouvrage de Molnár au cours de ces années. Il a été précédé, en 1604, d'un dictionnaire latin-hongrois (*Dictionarium Latinoungaricum, et Dictionarium Ungaricolatinum*, Nürnberg, 1604) et

1 Szügyi József, *A magyar ref. Énekeskönyv multja.* Debrecen, 1910. p. 7-9.

suivi en 1608 (Hanovre) d'une édition revue et corrigée de la traduction de la Bible de Gáspár Károli, et d'une grammaire latine de la langue hongroise : *Novae grammaticae Ungaricae*, Hanoviae, 1610. Ces quatre ouvrages lui valurent beaucoup d'éloges et une grande renommée parmi ses coreligionnaires en Hongrie. Il reçut plusieurs invitations d'y retourner. Il revint dans sa patrie en 1613, l'année où Gabriel Bethlen monta sur le trône des princes de Transylvanie. Molnár devint pasteur, mais l'instinct des voyages ou la nostalgie des grandes bibliothèques de l'étranger ne lui laissa pas de repos. Le prince de Transylvanie reçut le savant au mois de février 1615 et lui offrit la place d'inspecteur à l'Académie de Gyulafehérvár, mais des considérations de famille lui firent refuser cette offre et peu de temps après il retourna en Allemagne où il devint instituteur à Oppenheim. Il y développa de nouveau une grande activité littéraire. Il s'attacha surtout aux traductions, avec lesquelles il voulut venir en aide aux besoins religieux de ses compatriotes hongrois (*Postilla Scultetica*, 1617. *Saecularis Concio Evangelica*, 1618).

A Oppenheim il reçut la lettre du prince Gabriel Bethlen, dans laquelle celui-ci l'invite à traduire en hongrois — pour servir de renfort et de défense contre les violentes attaques des Jésuites — l'*Institution* de Calvin. Molnár était disposé à entreprendre cette grande tâche et il se mit immédiatement à traduire l'*Institution*. Il y avait à combattre de plus grandes difficultés encore que précédemment, car il devait tenter de traduire en hongrois les méditations profondes d'un grand esprit écrites dans une langue fort cultivée, fort concise, alors que la langue hongroise manquait encore des termes techniques et scientifiques nécessaires. Il y travailla néanmoins sans se décourager, bien que parfois les difficultés lui semblassent insurmontables et qu'il pensât y succomber. Après beaucoup de vicissitudes, il put enfin faire paraître, grâce à des subsides princiers, sa traduction, faite d'après l'édition de 1559, en 1624 à Hanau :

Az keresztyéni *Religiora* és *Igaz hitre* való *Tanitás*, Mellyet Deákul irt Calvinus Janos és osztán Franciai, Angliai, Belgiai, Olasz, Német, Cseh és egyéb nyelvekre forditottanac : Mostan pedig az Magyar nemzetnec isteni Igasságban való épületére Magyar nyelvre forditott Molnar Albert. Nyomtattac Hanoviában Aubrius Dániel s Dávid, és Sleikius Kelemen Költségeckel. MDCXXIV.

L'ouvrage est dédié « à l'illustre et puissant duc, Gabriel Bethlen, prince de Transylvanie, pieux patron de la Sainte Eglise Hongroise du Christ ».

A la Dédicace suit la lettre de Calvin adressée à François Ier, roi de France (*Calvinus Előljáró Beszéde az Franciai Királyhoz*), puis le Discours préliminaire de Calvin au lecteur, Avertissement sur la fonction de Calvin, Avertissement sur l'ordre de ce livre ou sur sa division, Table des matières, — enfin le livre Ier. C'est ici que commence la pagination qui contient 1538 pages ; à la fin l'index.

La traduction de l'*Institution* est la plus considérable de toutes les traductions de cette époque dans la littérature hongroise. La langue théologique de Calvin, ses termes techniques, ses constructions concises ont mis quelquefois le traducteur à une dure épreuve, car il n'avait à sa disposition qu'une langue encore assez peu développée. Molnár a travaillé à la traduction de l'ouvrage avec un grand dévouement, un grand enthousiasme religieux et l'amour de son sujet ; le théologien a appelé à son aide le linguiste : il construit des mots nouveaux, au besoin il se tire d'affaire par une circonlocution, mais en général il savait même reproduire fidèlement la précision et la brièveté de l'original, dans un style pur et d'allure hongroise[1].

Près de trois cents ans s'écoulèrent avant que la traduction de Molnár connût une deuxième édition ou qu'un autre théologien hongrois eût le courage de se mettre à sa traduction. Ce n'est qu'au début du vingtième siècle que d'abord la « Société littéraire protestante hongroise », puis le Comité de la « Bibliothèque ecclésiastique réformée » ont songé à une nouvelle traduction et à une nouvelle édition de l'*Institution*. C'est ainsi que parut en 1903 la traduction de l'édition de 1536 par Károly Nagy, alors professeur de théologie à Kolozsvár, mort en 1925 comme évêque réformé de Transylvanie, et en 1910 la traduction de l'édition de 1559 traduite par Sándor Czeglédy, professeur de théologie et Gusztáv Rabold, professeur de lycée.

*
* *

JANOS APACZAI CSERE.

Si Szenczi Molnar a traduit et rendu populaires en Hongrie les psaumes de Marot et de Bèze, — un autre

1 Dézsi Lajos, *Sz. Molnár Albert*, p. 213.

jeune étudiant en théologie hongrois s'est intéressé, un demi-siècle plus tard, à la philosophie française et en a traduit les idées nouvelles dans sa langue nationale. Ce jeune homme est János Apaczai Csere.

Né à Apáca (en Transylvanie, non loin de Brassó) en 1625, il fréquenta l'école latine de Kolozsvár, et à partir de 1643 celle de Gyulafehérvár (Alba Julia) où il étudia plus tard la philosophie et la théologie. Le collège de Gyulafehérvár, sous la protection matérielle et morale du prince Gabor Bethlen et après lui sous celle de Georges Ier Rakóczi, a atteint à cette époque un assez haut degré de prospérité et a occupé la première place parmi les institutions scolaires de Transylvanie. Il avait des professeurs tels qu'Alsted, Bisterfeld et Piscator, tous professeurs auparavant à l'Université de Herborn. La philosophie qui y était professée, était naturellement en premier lieu celle d'Aristote ; mais Pierre de la Ramée n'y était pas inconnu, — Alsted le connaît déjà bien, fait usage de sa logique, bien qu'il veuille la concilier avec celle d'Aristote et de Raymond Lulle ; mais c'est surtout le résumé logique (*Elementa Logica*) de Bisterfeld qui décèle beaucoup de traces de l'influence de Ramus, soit dans la division de la matière, soit dans la solution des problèmes métaphysiques et logiques [1].

En 1648 Csere avait terminé ses études philosophiques et théologiques à Gyulafehérvár ; l'évêque réformé de Transylvanie, István Geleji Katona, l'envoya, pour perfectionner ses études, aux académies « belges » comme on les appelait alors, c'est-à-dire aux Universités des Pays-Bas. Csere y fréquenta plusieurs Universités : en juillet 1648 il fut immatriculé à l'Université de Franeker, mais en septembre de la même année nous le trouvons déjà à Leyde : en 1650 il arrive à Utrecht, soutient au mois de mars sa première thèse ; en avril 1651 il obtient le *gradus theologiae doctoris* à l'Université de Harderwijk ; en août 1651 il se trouve de nouveau à Utrecht et y reste jusqu'à l'été 1653.

A Leyde il suit le cours de Heidanus, disciple et ami personnel de Descartes qui professa à partir de 1648 entièrement dans l'esprit de la philosophie cartésienne ; à Utrecht il suit les leçons de Guisbert Voëtius. Sous la présidence de ce dernier il soutient sa première thèse, Voëtius a été

1. Stromp László, *Apáczai Cseri János mint paedagogus*. 1898, p. 29.

un grand bienfaiteur et ami des étudiants hongrois et Csere doit beaucoup à ses conseils, à ses encouragements. C'est lui qui a éveillé chez le jeune Hongrois l'intérêt et l'amour pour la culture et la science nationales, comme il l'avoue lui-même dans son mémoire présenté au prince Barcsay de Transylvanie, en 1658. Mais à côté de Voëtius il y avait à Utrecht un autre professeur qui eut une grande influence sur Csere, — c'était De Roy (Regius), professeur d'anatomie, puis de médecine, fervent apôtre de la philosophie de Descartes, qui exerça un ascendant considérable sur ses auditeurs. Csere appartenait au cercle intime de Regius et il est probable qu'il s'entretenait souvent avec lui des nouvelles idées philosophiques et scientifiques. Nous avons toutes les raisons de croire que ces entretiens avaient lieu en français, au moins dans les dernières années passées par lui à Utrecht. Il dit lui-même dans la Préface de son *Encyclopédie* qu'il a lu et étudié des livres composés en langue française, anglaise et hollandaise et ses études l'ont convaincu que ces nations devaient à l'usage de la langue nationale leur supériorité intellectuelle. Comme il avait un grand talent linguistique, comme les idées philosophiques de Descartes l'ont bien vite conquis, n'est-il pas tout naturel qu'il ait fait aussi porter son enthousiasme sur l'ouvrage de celui-ci composé en français, le *Discours de la Méthode* et que dans ses conversations avec Regius il ait employé le français, langue maternelle de ce dernier, au même titre que le latin ?

Les idées philosophiques de Pierre de la Ramée et de Descartes pénètrent puissamment l'esprit du jeune Hongrois. Il admire le premier qui s'insurge contre l'autorité d'Aristote et met avec sa *Dialectique* le monde savant dans un grand émoi. L'action du second est encore plus grande : Csere s'attache vivement à lui quand celui-ci se détourne de la méthode scolastique et veut lire le grand livre de la vie : la nouveauté et l'originalité de ses livres conquièrent d'emblée la pensée de Csere. La pensée claire et distincte de Descartes, son point de départ qui repousse l'autorité, les idées préconçues et ne veut recevoir pour vrai que ce qu'il connaît clairement et distinctement, sa recherche infatigable de la vérité, sa méthode d'avancer lentement dans les connaissances en commençant par les éléments les plus simples, sa démonstration de l'existence de Dieu, — tout cela devait fortement en imposer à l'esprit de Csere qui a trouvé si

lourdes les chaînes du raide formalisme de la philosophie scolastique. Descartes a ouvert devant lui une source rafraîchissante et Csere se hâte d'y puiser [1]. L'action exercée par la nouvelle doctrine sur son âme était si forte que même le respect et l'estime qu'il devait à Voëtius, l'adversaire de cette doctrine, ne l'en pouvaient détourner et l'empêcher de voir dans le nouveau système l'apogée du développement de la philosophie et de fêter le maître dont la présence se faisait alors sentir partout aux Pays-Bas comme l'incarnation de la perfection philosophique C'est à cette influence qu'il faut attribuer le fait qu'il s'attache, comme le montre son *Encyclopédie*, en physique, en astronomie et en météorologie, à Cartésius, Copernicus et Regius [2], à l'inverse de Voëtius.

Csere se prépare à la carrière théologique, mais peu à peu, surtout par ses entretiens avec Voëtius, il comprend que sa patrie où il y a si peu de bonnes écoles, où le règne de la langue latine opprime la culture et la science nationales, où l'enseignement se meut dans les chaînes du formalisme grammatical sans se soucier des connaissances réelles, — que sa patrie ne sera pas heureuse tant qu'elle ne possèdera pas de bonnes écoles nationales avec des instituteurs nationaux, avec une science nationale et tant que la science ne pénètrera pas le corps de la nation. C'est cette conviction qui l'amène à consacrer sa vie au relèvement de sa nation par la réalisation de cette idée [3].

Alors il décide de rédiger une *Encyclopédie hongroise* qui contiendrait les éléments de toutes les sciences, et qui, pour l'édification de son pays, offrirait le résumé de toutes les connaissances en hongrois. Il lit avidement dans les livres écrits dans les langues des nations environnantes : en allemand, en anglais, en français et en hollandais, — et il voit alors la grande puissance des langues nationales ; il voit que la grandeur et la supériorité des nations ont leurs racines dans la littérature qui s'exprime dans la langue nationale, tandis que le peuple qui emprunte tout à l'étranger, est indubitablement le plus malheureux et le plus déshérité. Il conçut l'idée d'écrire toutes ses notes en langue hongroise ; mais il doit constater avec une profonde douleur que la langue hongroise est bien pauvre, bien

1. Kremmer Dezső, *Apáczai Cseri János élete és munkássága*. 1911, p. 22.
2. Stromp L., *ouvr. cité*, pp. 42-43.
3. Stromp L., *ouvr. cité*, pp. 46-47.

arriérée, bien inculte pour rendre les termes scientifiques. Cette expérience, au lieu de l'abattre, lui assigne une nouvelle tâche, celle de forger en même temps les termes techniques hongrois des sciences qu'il veut résumer dans son *Encyclopédie*. Il a sous les yeux les ouvrages latins, allemands, anglais, français et hollandais et il en fait des extraits, des résumés hongrois. Il ne prétend pas à l'originalité ; il ne veut être que l'interprète des auteurs étrangers, il ne veut que venir en aide, avec son ouvrage, à son pauvre pays et mettre aux mains des élèves et étudiants hongrois un manuel dans lequel ils pourront apprendre toutes les sciences sans intermédiaire d'une langue étrangère [1].

C'est en 1652 qu'il commence à élaborer son *Encyclopédie hongroise* à Utrecht ; en 1653 il la donne à l'imprimerie à Utrecht et l'impression avance jusqu'à la page 260, quand il quitte Utrecht en été 1653 et retourne dans sa patrie. Il y continue à travailler et enfin en 1655 l'ouvrage paraît. Il a pour titre : *Magyar Encyclopaedia, azaz minden igaz és hasznos böltseségnek szép rendbe foglalása és Magyar nyelven világra botsátása* Apatzai Tsere Janos által. Ultrajecti, ex Officinâ Joannis à Waesberge, MDCLIII. 12°. 416 p. (Encyclopédie hongroise, c'est-à-dire un résumé de toutes les vraies et utiles connaissances, publiée en langue hongroise par J. Apátzai Tsere). Le livre se divise en 11 chapitres. Dans la Préface latine l'auteur dit : « Non me cuiquam mancipavi, nullius nomen fero, multum magnorum virorum judicio credo, aliquid et meo vindico. Auctores secundum Materiarum varietatem, quos sequor, hi sunt : in Metaphysicis Cartesius ; in Logicis Ramus, Amesius ; in Arithmeticis Ramus, Schnellius, Schonerus ; in Geometricis solus Ramus ; in Physica Generali Cartesius, Regius ; in Astronomicis Coppernicus, Cartesius, Regius, Phocylides, Alstedius, Scribonius ; in Geographia, Hydrographia, Musica Alstedius ; in Meteoris Cartesius, Regius, Scribonius ; in Anthropologia Scribonius, Regius ; in Medicina solus Regius ; in Zoographia Regius, Scribonius, Alstedius ; in Mechanicis Alstedius, Amesius, Metius ; in Ethicis, Oeconomicis, Politicis, Juridicis, Theologicis Fennerus, Amesius, Althusius ; et in Grammatica generali Ramus, in speciali puta Graeca, Latina idem ; Hebraea cum Dialecticis Martinius, Arabica Erpenius ; in Rhetorica Generali Talaeus,

1. Stromp L., *ouvr. cité*, pp. 52-53.

speciali Graeca, Hebraea, Arabica varii ; Latina vero Talaeus. Imitari hos decrevi, hisque, aperte dico, plurimum debeo, nam in meum usum ex illis plurimor transtuli. » Comme on le voit, les philosophes français RAMUS, CARTESIUS et REGIUS figurent en grande proportion sur cette liste, ce qui montre que CSERE savait distinguer les meilleurs auteurs nouveaux dans la philosophie et les autres sciences et n'avait pas peur de s'y attacher ouvertement.

Certes, il fallait à Csere quelque courage pour se détacher d'Aristote, de la philosophie scolastique, qui régnaient alors en Hongrie, et prêter une oreille attentive aux accents de la nouvelle philosophie française, si vivement combattue par son paternel ami, le professeur Voëtius. Mais il ne se contente pas de s'attacher à Ramus et Cartesius ; après le premier pas il ne craint pas de faire le deuxième, c'est-à-dire de présenter la nouvelle philosophie à ses compatriotes dans la langue nationale.

La Ire partie de l'*Encyclopédie hongroise* a pour titre : *Les débuts des sciences* et propose quelques thèses de Descartes, en traduisant simplement les passages des œuvres de Descartes qui lui semblaient être caractéristiques et importants. Il a voulu mettre par là à la disposition des étudiants et des savants de son pays les nouvelles idées philosophiques qui ont renversé le système aristotélicien et ouvert un nouveau monde au public pensant. Qui pourrait condamner le jeune étudiant hongrois qui a voulu offrir à la fois les éléments de toutes les sciences aux étudiants et savants hongrois, et qui n'avait pas le temps d'attendre de dix à vingt ans pour les étudier toutes à fond et les élaborer ainsi avec une pleine originalité ? Il avait le pressentiment qu'il devait se hâter, qu'il ne devait pas longtemps s'attarder, que ses jours étaient comptés et qu'il devait travailler le plus vite possible, pour pouvoir présenter ces nouvelles idées en hongrois à ses compatriotes.

C'est ainsi qu'il transcrit dans ce chapitre en hongrois le texte de Descartes : il le transcrit quelquefois avec plus de précipitation que de précision ; il le transcrit de la Ire partie des *Principia philosophiae*, en traduisant en hongrois les passages plus importants relatifs à la métaphysique et à la théorie de la connaissance. Çà et là on trouve une pensée, une expression qui semble extraite du *Discours de la Méthode*.

Comme on voit, Csere philosophe ne prétend pas à l'originalité, il n'a pas sa philosophie propre ; il est ici simple

traducteur, interprète de Descartes. Mais il a le mérite d'avoir fait connaître Descartes en Hongrie à une époque où celui-ci fut en butte à la persécution dans les pays qui le connurent, — et de plus, de l'avoir fait parler en hongrois alors que Thomasius qui a le premier donné des cours sur la philosophie en allemand, n'était pas même encore né.

La IIe et la IIIe partie traitent les questions fondamentales de la logique ; Csere veut y donner aux étudiants hongrois une science nouvelle élaborée en hongrois. Cette partie de son *Encyclopédie* n'a obtenu aucun succès ; on n'en a compris ni le sujet, ni surtout la langue. Il a échoué dans la création des termes hongrois quoiqu'il eût par ailleurs un vrai talent linguistique. Mais la langue philosophique d'une nation n'est pas l'œuvre d'un seul homme, ni d'une seule époque, il faut des siècles jusqu'à ce que cette langue soit propre à exprimer les idées philosophiques conçues par des peuples plus avancés dans la culture générale. Et le vêtement étrange a rendu étranges les idées et cette science elle-même ; ses lecteurs n'y ont trouvé aucun goût. *In magnis et voluisse sat est* ; le dessein de Csere était plus précieux que le résultat. En rédigeant ces parties de son ouvrage, Csere s'est appuyé surtout sur deux auteurs : Ramus et Amesius ; dans leurs ouvrages il a puisé la plupart de ses matériaux [1].

L'influence de Pierre de la Ramée s'est frayé une voie aussi dans un autre ouvrage de logique : *Magyar Logikácska*, melyet a kitsindedek számára irt Apátzai János. Fejérvárat, Nyomtatta Maior Márton. MDCLIV (*Petite logique hongroise*, rédigée à l'usage des enfants par J. Apátzai. Albae Juliae, impr. par M. Maior). Cette logique est dédiée au jeune prince François Rakóczi, fils du prince de Transylvanie. C'est une simple traduction dont une partie (les éléments fondamentaux de la logique) figure déjà dans la IIe et IIIe partie de l'*Encyclopédie*. Csere a élaboré cet ouvrage également à Utrecht. Il y règne la même lourdeur et la même raideur que dans les parties II-III de l'*Encyclopédie*. Pour former la pensée d'un enfant de dix ans, cette *Logique* était tout à fait impropre.

Retourné en 1653 dans sa patrie, Csere devient à Gyulafehérvár maître dans une classe inférieure. Alors il veut réaliser ses projets, et essayer de semer les idées conçues à

1. Kremmer. D., *ouvr. cité*, pp. 54-55.

Utrecht : enseigner en hongrois les nouvelles idées philosophiques et les connaissances réelles et les enseigner selon une méthode facile, basée sur la contemplation et l'heuristique. Son discours inaugural : *De studio sapientiae* prononcé le 3 novembre 1653 expose nettement ces projets et ces méthodes. Il y rompt hardiment avec Aristote et proclame les idées de la nouvelle philosophie. Dans son enthousiasme pour les maîtres de cette philosophie il les couvre d'éloges. Il parle d'abord de Pierre DE LA RAMÉE, « Il est venu — dit-il — à l'aide de la vraie philosophie qui était mourante alors, il l'a nettoyée de l'ordure du siècle, a réfuté les opinions fausses et contraires à la vérité chrétienne, a dissipé l'obscurité cimmérienne répandue sur la vérité et a mis le chaos de la philosophie avec la méthode de la science dans un bel ordre, comme ses ouvrages grammatiques, rhétoriques, dialectiques, mathématiques, physiques et métaphysiques et ses commentaires l'attestent. O esprit pieux et savant ! puissé-je disposer seulement d'une étincelle de ton éloquence afin de parler de ta destinée tragique avec une bouche éloquente devant cette assemblée brillante ». « Je voudrais faire en sorte que P. de la Ramée, s'il se ressuscitait de ses morts, puisse reconnaître cette *Encyclopédie* pour la sienne et nous savoir gré qu'il enseigne par nous, à travers nous la philosophie en hongrois aux Hongrois ! » Puis il glorifie DESCARTES « que le Dieu tout puissant nous a suscité en provoquant l'envie des siècles antérieurs, le restaurateur de la philosophie entière, l'ornement et gloire incomparable de notre époque, l'homme le plus distingué tant par l'origine et les ancêtres que par la culture et les vertus.. »

Mais cet esprit et ces tendances d'innovation ne trouvèrent pas un accueil favorable ni chez les autorités ecclésiastiques, ni chez ses collègues dont ils troublèrent les anciennes habitudes et méthodes, par contre ses élèves les accueillirent avec un grand enthousiasme. Après la mort de Bisterfeld (1655) Isaac BASIRE (né à Rouen), l'ancien prédicateur de cour de Charles Ier, roi d'Angleterre fut nommé directeur du collège. Basire qui avait obtenu les faveurs du prince par ses adulations, appartenait aux adversaires de Csere, et pour rendre suspect au prince l'homme qu'il haïssait et dont il redoutait l'ascendant auprès de lui, il l'accusa d' « indépendantisme ». Le prince, plein de défiance et de crainte vis-à-vis des novateurs ecclésiastiques, traita Csere comme le pire ennemi de

l'ordre établi, le priva de sa charge et ce n'est que sur la demande de sa mère, la duchesse douairière Suzanne Lorantffy, qu'il le nomma directeur de l'école de Kolozsvár, de beaucoup inférieure à cette époque à celle d'Alba Julia. Csere y développa une activité fiévreuse et réussit à élever à un niveau considérable le collège de Kolozsvár, tandis que celui de Gyulafehérvár déclinait grâce au concours de diverses circonstances malheureuses. En 1658, lorsque Ákos Barcsay monta sur le trône des princes de Transylvanie, Csere lui présenta un mémoire concernant la fondation d'une Université à quatre Facultés à Kolozsvár (*Az Académia felállításának módja és formája*). Mais Barcsay ne dut régner que six mois, les troubles qui suivirent et surtout la mort prématurée de Csere, survenue le 31 décembre 1659, à l'âge de 35 ans, empêchèrent la réalisation de ces projets.

Avec son enthousiasme enflammé pour la culture nationale, avec son enseignement donné d'après les meilleures méthodes modernes, avec son travail infatigable pour le relèvement de sa nation alors si arriérée, Csere a été une des plus nobles figures de la vie nationale du XVIIe siècle, et, à côté de Pazmany et de Zrinyi, le troisième grand représentant de la culture nationale hongroise de ce siècle. Sa tentative pour rendre familières les idées philosophiques de Descartes en Hongrie et cultiver la philosophie dans la langue nationale, est restée hélas ! une voix criant dans le désert et n'a évoqué pendant ce siècle aucun écho.

Lajos Racz.

(Faculté de théologie réformée à Sárospatak).

CHRONIQUES

LE PASSÉ ET L'AVENIR DES ÉTUDES ITALIENNES EN HONGRIE

Jusque dans les temps les plus récents, les influences italiennes, que l'on peut retrouver dans la littérature hongroise, et qui sont l'objet presque exclusif des études italiennes en Hongrie, n'ont été étudiées que très rarement. Il est vrai que, dès 1878, dans un assez long article paru dans le *Budapesti Szemle*, Sándor Imre avait tenté un examen méthodique de la question, mais il n'avait pas encore à sa disposition les travaux de détail nécessaires à cette entreprise et qu'il ne pouvait exécuter lui-même. La seule question tant soit peu élucidée était celle des rapports du Comte Miklós Zrinyi, poète épique hongrois du XVIIe siècle, avec le Tasse, sujet traité par János Arany en 1859 dans son discours de réception à l'Académie hongroise avec l'exactitude scrupuleuse qui lui était propre. Dans cette étude restée inachevée, il compare les trois premiers chants de la *Zrinyiade* avec certains passages de la *Jérusalem Délivrée* et montre ce que Zrinyi doit au poète italien.

Mais Sándor Imre ne continua point les comparaisons de détail de János Arany, dont il aurait pu ensuite déduire son propre jugement synthétique. Si, dans son étude, il montre bien, d'une manière générale, quels écrivains hongrois ont subi l'influence italienne, il n'a guère réussi à déterminer exactement dans quel sens elle s'est exercée. Tout d'abord il passe en revue les mots d'origine italienne entrés dans la langue hongroise, mais il se borne à mettre en parallèle des mots italiens et hongrois qui se ressemblent aujourd'hui dans la prononciation. Puis il

examine brièvement les rapports entre les deux pays sous les Anjou et parle de l'humanisme, nourri à la source italienne, dont la cour du roi Mathias fut l'asile. Il mentionne Janus Pannonius, qui traduit d'italien en latin les poèmes d'amour d'un versificateur d'Italie et rappelle la IIe satire de l'Arioste, où le poète s'excuse de ne pas accompagner son maître Hippolyte d'Este à l'évêché d'Eger, sous le ciel froid de la Hongrie, où l'on aime les mets fortement épicés et les longues beuveries. D'ailleurs Farkas Deák avait déjà parlé de cette satire (*La Hongrie d'après l'Arioste*, Szazadok 1873, p. 593), tandis qu'un autre avait raconté l'ambassade de Pétrarque auprès de Louis le Grand et appelé l'attention sur quatre églogues de Boccace qui contiennent des allusions à l'assassinat du prince royal André et à la campagne de Naples de son oncle (Gustave Wenzel : La Hongrie d'après Dante, Pétrarque et Boccace. *Katholikus Szemle* 1888, p. 381, Guillaume Fraknói : Pétrarque et Louis le Grand. *Századok* 1900, p. 552.) Sándor Imre passe ensuite aux nouvelles en vers du XVIe siècle, dont il suppose que les Hongrois ont emprunté le sujet, par l'intermédiaire de l'Allemagne, au *Décaméron* de Boccace. Au XVIIe siècle, il cherche l'influence italienne dans les idylles de Zrinyi, et les compare aux œuvres du Tasse, de sorte qu'il ne peut découvrir que des analogies générales de motifs, de phrases et de forme. Il signale l'influence du goût étranger auquel Zrinyi doit certains côtés de son style, mais non le poète même (Marini) dont il subit l'influence.

Il nous faut — dit Sándor Imre — attendre cent ans avant de découvrir encore chez un de nos poètes des rapports étroits avec la littérature italienne. Dans les vers de Ferenc Faludi, qui était en 1741-46 le confesseur hongrois de Saint-Pierre à Rome, il pressent l'influence du Tasse et de la chanson populaire italienne, puis il passe aux traductions de Métastase, au XVIIIe siècle, dont il compare quelques-unes à l'original. Il parle aussi des traductions de Métastase par deux poètes hongrois du XVIIIe siècle : Ferenc Kazinczy et Mihály Csokonai Vitéz, mais dans la poésie originale de ces deux auteurs il n'attribue qu'une faible part à la poésie italienne. A partir de ce moment, c'est surtout aux traductions (le Tasse, Dante) qu'il consacre son attention, et il ne s'étend un peu longuement que sur Sándor Kisfaludy dans ses rapports avec Pétrarque.

Si l'étude de Sándor Imre fait époque, nous y ressentons aujourd'hui le défaut de sens historique. A quelques exceptions près, il ne voit que des influences isolées, des courants littéraires et sociaux. Mettre en parallèle, quant à leur valeur, les écrivains étrangers et hongrois, reprocher à un auteur de s'être formé le

goût à l'école de Métastase plutôt qu'à celle du Tasse, c'est — du point de vue scientifique — aussi superflu que stérile.

Grâce aux larges extraits qu'en ont donnés Francesco Sirola et Henrik Wlislocky (*L'influenza delle lettere italiane sulle ungheresi.* Fiumei m. kir. áll. főgimnázium értesitője 1905. — *Ueber den Einfluss der italienischen Litteratur auf die Ungarische.* Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte, Berlin 1893), les recherches de Sándor Imre sont connues aussi des philologues allemands et italiens (*Bulletino della Società Dantesca Italiana* 1906). Mais ces études n'ont pas contribué à élucider la question davantage. Le seul ouvrage d'assez grandes proportions, récemment paru, est l'excellent livre de József Kaposy : *Dante Magyarországon* (Budapest 1911) où l'auteur s'occupe aussi, brièvement, d'autres influences italiennes.

Mais si personne depuis Sándor Imre n'a étudié la question dans son ensemble, l'histoire littéraire de la Hongrie n'a pas négligé d'en fouiller et d'en éclairer les divers chapitres quand l'examen des auteurs et des genres les mettait sur son chemin. La méthode la plus rationnelle consistera donc ici à résumer les résultats de ces recherches en suivant non l'ordre des travaux, mais le fil de l'histoire littéraire.

Commençons par les randonnées en Italie des Hongrois païens, au temps de leur établissement dans leur patrie actuelle. Tout dernièrement M. Aladár Fest (*I primi rapporti della nazione ungherese coll'Italia*, Corvina,[1] 1922), a montré comment les Hongrois parurent pour la première fois en Italie en alliés de l'empereur Arnolphe, afin d'aider leur protégé, Louis de Bourgogne, à gagner le trône d'Italie malgré la compétition de Bérenger, comte de Frioul (898). Ils soutiennent plus tard Bérenger, qui s'entoure d'une garde hongroise. Les chefs Dursac, Bugat apparaissent ici, puis survient Salardus avec une forte armée et il met le feu à Pavie, infidèle à Bérenger. Plus tard, dans leurs expéditions en Italie, les Hongrois secourent le pape Jean X contre le parti de la noblesse romaine, ou bien encore ce sont leurs relations avec Hugues de Provence qui les entraînent en Italie. Ainsi donc, après leur établissement en Hongrie, les Hongrois interviennent en alliés dans les querelles de l'Europe occidentale, et ce n'est pas seulement l'appât du pillage qui les pousse aux aventures.

1. La *Corvina*, périodique édité à Budapest par la *Société Mathias Corvin*, (Budapest, I. Horthy Miklós-ut, 49), en langue italienne, a été fondée en 1921, en vue des recherches sur les relations intellectuelles et littéraires italo-hongroises.

Au sujet de leur conversion au christianisme, Aladár Fest adhère aujourd'hui encore au point de vue de György Volf et discute l'opinion suivant laquelle le peuple hongrois fut converti par des prêtres vénitiens qui lui apprirent aussi à lire et à écrire. (*Qui apprit aux Hongrois à lire et à écrire ? Kitől tanult a magyar irni és olvasni.* Értekezések a Nyelv-és Széptudományok Köréből, 1885, t. XII.) Ils allèguent que le parrain de Saint-Etienne, le convertisseur des Hongrois, était le comte Deodato Sanseverino, que le premier roi de Hongrie fut en relations avec le cloître de Monte Cassino, qu'il fonda à Ravenne et à Rome un refuge pour les pèlerins hongrois, que son beau-père Othon Urseolo fut doge de Venise et le frère de celui-ci, Orso, évêque de Grado ; mais ils soulignent surtout l'origine italienne ou italo-dalmate du premier auxiliaire de Saint-Etienne : Saint-Gérard (Gellért) et de ses compagnons (Rasina, Fra Gualtierò, Fra Mauro). Par contre, d'autres données historiques, les termes chrétiens du hongrois, les noms de baptême du XIe siècle et l'orthographe des anciens monuments linguistiques semblent prouver aussi que les Hongrois ont reçu le christianisme des Slaves de Pannonie, que nombre d'expressions techniques du latin d'Eglise leur sont parvenues par l'intermédiaire des Slaves et non des Italiens, que les Slaves de Pannonie enseignèrent aux Hongrois l'écriture (János Melich : *Szláv jövevényszavaink*, Les mots d'emprunt slaves en hongrois Nytud. Közl, 1902-1905 ; *A tővégi magánhangzókról* [Les suffixes radicaux] Magyar Nyelv 1910 ; *Keresztneveink* [Les noms de baptême] (Magyar Nyelv 1914). Il faut donc accepter avec une grande réserve, comme mots d'origine italienne — plus de trois cents — ceux donnés par Sándor Kőrösi (*Olasz kölcsönszók*. Nyelvőr XIII-XV, 1884-1887 ; *Olasz jövevényszók*. Fiumei áll. főgimn. értesitője 1891-92), ceux-là surtout qui se rapportent à la terminologie chrétienne. Plus certaine est la concordance des mots se rapportant aux tournois (*pálya ~ paglio ; pajzs ~ pavese*), à la navigation (*bárka ~ barca* ; *kátrány ~ catrame*) et au commerce (*paszomán ~* en vénitien *passaman ; kordovány ~ cordovano ; bakacsin ~ baccaccino*) dûs à une influence plus tardive, au temps des Anjou. D'une manière générale, le grand défaut du travail de M. Kőrösi est son information insuffisante en ce qui touche l'histoire de la langue hongroise et son insouciance quant au mode et à l'époque d'adoption des mots étrangers. Comme l'a établi M. János Melich, la plus grande autorité à cet égard, les mots hongrois d'origine italienne ne proviennent d'ailleurs pas d'un dialecte unique (vénitien), mais généralement des dialectes parlés dans le nord de l'Italie.

La première période de la littérature hongroise où l'on ait recherché dernièrement l'influence de la littérature italienne est le XVIe siècle, c'est-à-dire l'époque où, sortant hors des murs des cloîtres, la littérature hongroise s'adresse pour la première fois à un public moins restreint. Les traces de l'influence italienne qui se manifeste ici ont été signalées par MM. Alexandre ECKHARDT et Zoltán FERENCZI. Le premier a touché ce sujet dans son étude sur Bálint BALASSA, parue en 1913 (*Irodalomtörténeti Közlemények*), puis, dans la *Corvina* (année 1921), l'a développé plus longuement et a montré comment le premier grand lyrique hongrois fut influencé d'abord comme auteur de chants par les airs des joueurs de luth italiens et plus tard, comme poète savant, par les images de PÉTRARQUE et sa composition cyclique. Il a prouvé aussi que le chant qui commence par ces mots : « Un autre esclave entendant... » (*Egyéb rab azt hallván*) dans les recueils de chansons de BARAKONYI et de VÁSÁRHELYI (XVIIe siècle) est une traduction assez fidèle du XIIIe sonnet de l'ARIOSTE (*Irodalomtörténet* 1916). M. Zoltán FERENCZI est allé plus loin. De l'introduction écrite par János RIMAY, disciple de Bálint BALASSA (au XVIIe siècle) pour les poèmes de son maître, et commençant par l'éloge de la Renaissance italienne, M. Zoltán Ferenczi conclut en effet (*Corvina* 1921) qu'en donnant consciemment l'impulsion à la littérature en langue vulgaire Bálint BALASSA était influencé par les arguments énoncés par DANTE dans son ouvrage *De vulgari eloquentia ;* mais quant aux intermédiaires par lesquels ces arguments parvinrent jusqu'à lui, nous sommes encore réduits aux conjectures.

A la même époque, au XVIIe siècle, les nouvelles hongroises en vers — les « belles histoires » (*széphistóriák*) — sont volontiers tirées de BOCCACE. Une comparaison avec les originaux est donnée par deux ouvrages, celui de Gustave HEINRICH : *Boccacio élete és művei* (La vie et l'œuvre de Boccace, 1881), et celui de Rezső VISNOVSZKY : *Széphistóriáink olasz-latin csoportja*, 1907, (Le groupe italo-latin des romans en vers hongrois), où sont mis à profit les résultats des recherches de détail entreprises depuis la publication du premier de ces deux ouvrages. Pour un de ces groupes de romans en vers nous savons que les sources sont les adaptations latines de BOCCACE par BEROALDUS (Georges ENYEDI : *Gismunda et Gisquardus ;* G. SZEGEDI VERES, *Titus et Gisippus*) ou le texte latin de PÉTRARQUE : ISTVANFFY Pál, *Voltér és Griseldisz*.

A un autre groupe, dont nous ignorons encore par quel canal il se rattache à la source, appartiennent l'*Argirus* d'Albert GYERGYAI, dont le sujet est tiré de quelque chronique italienne du même

type que la variante italienne de la chronique Leonbruno (Cf. Théophile Bognar et Jenő Binder, Egyetemes Philologiai Közlöny, 1894), le *Chevalier Francisco* de Gáspár Raskai dont le thème, emprunté à un conte de Boccace, a pu être connu de l'auteur par l'intermédiaire de la poésie des Illyriens, en relations commerciales très vives avec les Vénitiens (Rezső Szegedi, *A vitéz Franciskó délszláv rokonai*, Les variantes illyriennes du « Vitéz Francisko ». Irodalomtörténeti Közl. 1912) et dans l'*Histoire de Nicolas Toldi*, de Péter Selymes Ilosvai, l'épisode du caveau dévalisé dont la source est le *Décaméron* (IIe journée, 5e nouvelle), mais indirectement, comme l'a fait remarquer M. Joseph Fóti (Irodalomtört. Közl. 1908).

Nous pouvons faire rentrer dans le troisième groupe les adaptations de Boccace aujourd'hui perdues et dont il ne reste plus que le souvenir dans les renvois des chansonniers (Sur l'air de...) ou dans les *Postilla* de Péter Bornemisza. A ce groupe appartiennent l'histoire de Cymon (Bocc. V. 1.), le livre populaire sur Trágár Balázs-Blaise l'Obscène (*Décaméron* III. 1.) et l'histoire du Franciscain (*Décaméron* IV. 2). Albert Gyergyai dit aussi dans son *Argirus* qu'il a déjà traduit de « chroniques italiennes » son histoire sur le pays des fées. Nous ne manquons donc pas de traces au XVIe s. d'autres histoires puisées aux sources italiennes.

Toutes ces influences italiennes, qui jusqu'ici ont été examinées isolément et dont on n'a pas recherché les causes dans les conditions sociales et littéraires d'autrefois, prouvent que la littérature hongroise subit au XVIe siècle les effets de ce grand courant littéraire italien qui dominait alors dans l'Europe presque entière aux XVIe-XVIIe siècles. M. Alexandre Eckhardt, dans l'étude citée plus haut, a montré le premier que les influences italiennes que l'on peut discerner chez Bálint Balassa sont en corrélation avec la poésie italienne alors en vogue dans les cours de Vienne, de Pologne ou de Transylvanie. A la suite de cette initiative, M. Jenő Kastner s'est efforcé de tracer le tableau de la culture italienne à la cour de Transylvanie, au XVIe siècle (*Cultura italiana alla corte transilvana nel secolo XVI*, Corvina 1922). Souvent aussi, chez les traducteurs hongrois de Boccace, on peut retrouver l'influence de leurs études à Padoue et du goût régnant à la cour de Vienne ou de Transylvanie. Une comparaison ainsi comprise, au sens le plus large du mot, donnera un tableau d'ensemble des influences italiennes au XVIe siècle et en montrera l'importance. Il est certain qu'elles jouèrent un grand rôle dans l'impulsion *consciente* donnée à la littérature de langue hongroise.

Le développement de la poésie italienne chantée, répandue aussi

en Hongrie au XVIe siècle, aboutit au XVIIe siècle à l'*opéra*. La forme la plus simple de l'opéra, caractérisée par la combinaison des airs divers et distincts, a dû exercer une influence sur deux de nos drames du XVIIe siècle, dont chaque scène est écrite en vue d'une mélodie différente. Tous deux portent le titre de *Comico-tragœdia*. L'un est l'œuvre d'un anonyme (1646), l'autre (1593) est dû à György Felvinczi, ancien interprète latin à la cour de Vienne, qui sollicita et obtint de l'empereur Léopold Ier l'autorisation de représenter des pièces de théâtre. La forme de ces pièces prouve qu'elles étaient destinées à être chantées, et l'on y sent l'influence de l'opéra italien à la mode à Vienne ou de la poésie musicale italienne en vogue à la cour transylvaine du prince Gabriel Bethlen. La pièce de Felvinczi présente aussi des concordances frappantes, quant au sujet, avec l'opéra de Francesco Sbarra et Marc Antonio Cesti : *Il pomo d'oro*, qui fut joué à Vienne pour la première fois à l'occasion des noces de l'empereur Léopold Ier.

Le grand poète du XVIIe siècle, le comte Miklós Zrinyi, a subi aussi l'influence de la poésie italienne. Il est l'élève des Jésuites qui cherchaient à Rome un appui pour réaliser leurs projets de contreréforme. C'est par eux que Zrinyi entra d'abord en contact avec la culture italienne, pendant un assez long séjour qu'il fit à Rome, après avoir achevé ses études à leurs écoles de Gratz et de Nagyszombat. Dans la suite il reste aussi en relations constantes avec l'Italie. Il recueille les ouvrages historiques ou traitant de l'art de la guerre qui paraissent en ce pays, il se fait envoyer l'annuaire militaire et historique italien des années 1640, lit les poètes italiens, principalement le Tasse, l'Arioste, Pétrarque, Marini. Dans son caractère et sa mentalité mêmes bien des traits rappellent l'homme de la Renaissance italienne. György Kiraly a examiné ses œuvres de ce point de vue (*Zrinyi et la Renaissance*, Nyugat 1920). Dans ses idylles, Zrinyi subit l'influence de Marini, dans son épopée : la *Zriniade*, celle du Tasse, mais de telle manière que ni ses sentiments personnels ni la matière historique de son poème, elle-même originale, n'ont à souffrir de ces influences. Cette question est l'une de celles que les philologues ont étudiées le plus exactement. Dans sa grande monographie sur Zrinyi, parue dans la série des « Biographies histoques » (Történelmi életrajzok) (1896-1902), Károly Szécsy a traité longuement cette question et Mária Santay s'est efforcé d'appuyer par d'autres parallèles avec Marini les conclusions de cet auteur au sujet des idylles de Zrinyi (*Zrinyi et Marini* 1915). Les rapports entre la *Zrinyade* et la *Jérusalem délivrée* sont élucidés par les études dans lesquelles Joseph Csebép et Kázmér Greksa ont

poursuivi et élargi les parallèles exacts de János Arany (*Zrinyászunk Tasso és Vergil megvilágitásában*. Figyelő, 1889. — *A Zrinyiászviszonya Tasso, Vergilius, Homeros és Istvánffyhoz*. A cistercirend székesfehérvári főgimnáziumának értesitője 1889-90).

Dans le livre cité plus haut, Károly Széchy compare les ouvrages de Zrinyi sur l'art de la guerre avec ceux des écrivains militaires italiens dont il a retrouvé les œuvres dans la bibliothèque du poète, laquelle nous a été conservée. Ses travaux ont été complétés par Sándor Kőrösi : *Zrinyi és Machiavelli* (Irodalomtörténeti Közlemények 1902) et par Zoltán Ferenczi (*Zrinyi és Busbequius*. Akadémiai Ertesitő 1917).

Cependant ce tableau serait encore incomplet sans les traductions, dues pour la plupart à des Jésuites, d'ouvrages italiens de morale religieuse, traductions qui nous conduisent au XVIIIe siècle et auxquelles aucune attention n'a été accordée jusqu'ici.

Les liens politiques de la Hongrie avec Vienne se resserrèrent au XVIIIe siècle, le goût des grands seigneurs hongrois se régla sur cette ville, et c'est ainsi que les opéras et cantates italiens furent introduits en Hongrie. Jenő Kastner a résumé brièvement l'histoire des influences italiennes au XVIIIe siècle (*La scuola italianeggiante nella letteratura ungherese del secolo XVIII. Corvina 1923*). L'influence italienne est due alors partie aux relations directes avec l'Italie, partie à la mode viennoise, et partie aux esthètes allemands que nos écrivains lisent avec ferveur. Béla Váli a le premier donné un tableau de l'expansion en Hongrie de l'opéra italien. Son *Histoire du théâtre hongrois* (*A magyar szinészet története* 1887), contient pour la première fois un essai de bibliographie des livrets d'opéra italiens imprimés en Hongrie. Ce fut le prince Nicolas Esterházy qui en fit imprimer la plupart, à Sopron, chez l'imprimeur Silos. Dans ses châteaux de Kismarton et d'Eszterháza il avait une troupe italienne d'opéra, permanente, dont Joseph Haydn fut le chef d'orchestre. Aujourd'hui encore, c'est dans la biographie de Haydn de F. Pohl, (Leipzig 1878) que l'on trouve la meilleure histoire de cet opéra.

Les mélodies de Métastase, dont pendant cinquante ans l'activité se déploya à Vienne, exercent aussi une influence sur la versification de Ferenc Faludi, poète lyrique hongrois du XVIIIe siècle, rafraîchissant ainsi la tradition, déjà épuisée, des formes de Balassa. Sur un autre des écrivains hongrois de cette époque, László Amadé, l'empreinte de la poésie galante allemande alors à la mode, et dont les formes s'expliquent également par des influences italiennes, s'exerce dans le même sens (Eugenio Kastner, *L'arte poetica di Francesco Faludi* ; du même : *Amade László gáláns ver-*

sei. Egyetemes Philologiai Közlöny 1923). L'influence de Métastase en Hongrie se manifeste au XVIIIe siècle par toute une série de traductions. Ses pièces, traduites en prose, sont aussi représentées souvent sur la scène des écoles (Alajos ZAMBRA, *Metastasio, poeta cesareo és a magyarországi iskoladráma*, Egy. Phil. Közl. 1919). Mais son influence sur l'art de Mihály CSOKONAI VITÉZ est particulièrement importante, car Csokonai, qui traduisit beaucoup Métastase, sut lui emprunter aussi la finesse de son goût rococo. Il connaissait d'ailleurs aussi passablement, par la chrestomathie de l'*Esthétique* d'ESCHENBURG, la poésie anacréontique italienne des XVIIe-XVIIIe siècles, et dans une idylle en prose écrite dans sa jeunesse, il mêle adroitement des traductions de l'*Aminta* du TASSE, du *Pastor Fido* de GUARINI et des idylles de GESSNER. Toutes ces influences s'observent nettement jusque dans sa poésie originale et la forme de ses vers (Eugène KASTNER, *Csokonai és az olasz költök*. Irodalomt. Közl. 1921).

Tandis que Csokonai apprend chez les Italiens la cantate, le chant alterné, la strophe à forme libre, quelques sonnets de KAZINCZY représentent une tentative unique dans la littérature hongroise par la reproduction exacte de ce genre difficile de la poésie italienne, et dont il respecte aussi fidèlement la forme que l'esprit. Kazinczy veut ainsi mettre à l'épreuve la langue hongroise, il veut savoir si elle peut rendre la mollesse italienne et si les entraves du sonnet ne sont pas trop lourdes pour elle. Une histoire du sonnet hongrois a été écrite par Bertalan VASS (*A szonett története*, chap. IX. A székesfehérvári kath. főgymnasium értesitője 1888-89).

Sándor KISFALUDY lui-même, au temps de son service dans la garde, à Vienne, lit déjà studieusement les poèmes de PÉTRARQUE et déjà, avant sa captivité en Provence, il crée une strophe originale qui n'est autre chose que l'adaptation du sonnet aux exigences de la versification hongroise. Les *Amours de Himfy* (*Himfy Szerelmei*) furent écrits par le même poète pendant sa captivité à Draguignan, sous l'influence directe de Pétrarque. Ils remplissent aussi un cycle de poèmes amoureux, écrits pour la plupart dans la même forme (sonnets, vers dit Himfy) dont la monotonie est rompue à intervalles constants par un chant de plus grande étendue. Et ce n'est pas seulement dans la structure mais encore dans les images et le thème des divers chants que se manifeste cette influence, mise en lumière surtout par Rezső RÉNYI (*Petrarca és Kisfaludy Sándor*, Budapest 1880) et Dávid ANGYAL (*Kisfaludy és Petrarca*, Irodalomtört. Közl. 1891).

Ainsi donc les influences italiennes des XVIe-XVIIe siècles par-

viennent jusqu'en Hongrie avec les grands courants européens. Depuis le XVIe siècle, lorsque, dans la littérature italienne, la langue vulgaire l'emporte définitivement sur la langue latine, on pourrait parler, en quelque sorte, d'un nouvel humanisme qui se répand dans l'Europe entière et qui se manifeste dans le culte des idées et des formes poétiques ainsi que de la musique italiennes. Il en est ainsi jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, quand ce rôle passe à la littérature française. Les influences italiennes qui se manifestent dans la poésie, les « belles histoires » de Bálint Balassa, ainsi que chez Zrinyi, Csokonai et Sándor Kisfaludy — et qui se trahissent partie dans le sujet et partie dans les formes — ne sont donc pas des phénomènes isolés. Leur corrélation est donnée par les conditions de la culture et les courants du goût au milieu desquelles se trouve le poète hongrois. C'est à ces faits que doit s'adapter dorénavant tout mode d'investigation, car un résultat ne peut être atteint que si le tableau du milieu historique, des relations politiques, des voyages, etc., et les méthodes de la littérature comparée, au sens le plus large du mot, viennent prêter leur appui aux parallèles strictement philologiques.

Il en va tout autrement des influences italiennes au XIXe siècle. Le succès des pièces de Goldoni sur la scène nationale hongroise, leurs influences — secondaires — sur tel et tel des poètes hongrois sont le dernier effet d'une mode littéraire. Celle-ci dépend d'ailleurs des circonstances individuelles dans lesquelles vivent les divers poètes hongrois, ainsi que de l'objet particulier de leur intérêt. Quant à des empreintes profondes, nous n'en connaissons que deux : celle du Tasse dans l'épopée de Márton Debreczeni *Kióvi csata* (La bataille de Kiev), copieusement commentée par Károly Széchy dans la préface de son édition (1903. CXCII et pp. ss) et celle de Dante, dont parle le livre déjà cité de Joseph Kaposy. Ce dernier a dressé une bibliographie, embrassant jusqu'aux moindres articles, de la littérature dantesque hongroise dans le numéro spécial de la *Corvina* (1921) consacré à Dante. Nous avons d'ailleurs, depuis le milieu du XIXe siècle, toute une littérature de traductions artistiques, poursuivies avec méthode, et comprenant les œuvres les plus importantes de la littérature italienne. Nous nous bornons à citer la belle traduction de la *Divina Commedia* par le poète Mihály Babits (*L'Inferno :* 1913 ; *Il Purgatorio :* 1920 ; *Il Paradiso :* 1922). Elle nous vient après celle, également en terciues, de Károly Szasz, très exacte et copieusement commentée par le traducteur. M. Babits fait précéder chaque chant de brèves notices historiques, indispensables pour

la compréhension de l'œuvre, et pour le reste, quant à l'interprétation des passages douteux, soutenu par une belle connaissance de la pensée dantesque, il se fie à sa propre intuition. Poète exquis lui même, il manie admirablement la langue de la poésie hongroise et, quoique sa traduction ne manque pas d'inégalités, il sait faire ressortir en général très bien les élucidations scholastiques, la profondeur du sentiment, l'inflexion de la musique des tercets de Dante.

Le terrain des études italo-hongroises doit encore être étendu dans une autre direction : nous devons élucider comment le caractère et l'histoire du peuple hongrois se reflètent dans les œuvres des historiens et des poètes italiens, comment leur opinion varie au cours des siècles et dans quelle mesure l'Italie a tout récemment pris connaissance de la littérature hongroise, par le moyen de traductions. Mais un pareil élargissement, un examen méthodique de la question reste encore à faire.

JENŐ KASTNER.

(Université de Pécs)

NOTES ET DOCUMENTS

LA *MANEKINE*, FILLE DE SALOMON, ROI DE HONGRIE

Dans la *Magyar Könyvszemle* [Revue hongroise de bibliographie] (1925) M. Pál Lukcsics vient de rendre compte de l'état déplorable où se trouve le manuscrit unique de la *Manekine* de Jean Wauquelin, éditée par Hermann Suchier dans la *Société des Anciens Textes Français* (*Œuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir*, t. I, 1884 ; Appendice). Cette précieuse pièce de la bibliothèque de Turin avait déjà été tronquée par des mains barbares qui en avaient arraché les enluminures et avec celles-ci, des parties considérables du texte, de sorte que Hermann Suchier lui-même ne put éditer la prose de Wauquelin que dans cette forme mutilée. L'incendie de 1904, qui a dévasté une grande partie de la bibliothèque, a détruit d'autres parties du manuscrit, selon M. Lukcsics. Heureusement l'édition de H. Suchier a conservé l'état du manuscrit avant l'incendie et ainsi la perte n'est pas irréparable. D'ailleurs une copie faite par Olivieri vers 1850 est conservée aux archives de l'Académie hongroise des Sciences de Budapest.

A propos de la notice intéressante de M. Lukcsics nous nous permettons de formuler quelques réflexions que nous a suggérées la lecture de la *Manekine* de Wauquelin. En effet cette prose nous semble un curieux témoignage des rapports intellectuels franco-hongrois au moyen-âge.

Jean Wauquelin fut « translateur et escripvaing de livres » au service de Philippe le Bon, duc de Bourgogne et est connu comme

auteur de plusieurs traductions et compilations (cf. Suchier, ouvr. cité I, xcj et ss.) ; il vivait vers 1445 à Mons ; il mourut, le 7 sept. 1452. Sa *Manekine* n'est qu'une version en prose de la *Manekine* de Philippe de Remi ainsi qu'il le dit lui-même au début de son « histoire ».

Ce n'est pas le lieu de raconter dans le détail l'histoire fabuleuse de la *Manekine*. Il nous suffira de rappeler que l'héroïne en est la fille d'un roi de Hongrie qui pour échapper au mariage incestueux avec son père devenu veuf se mutile en se tranchant une main. Sauvée miraculeusement de la vengeance du père furieux, elle parvient à la cour du roi d'Ecosse qui l'épouse. Mais ici encore elle devient la victime de sa belle-mère qui la fait chasser, innocente. Enfin le roi d'Ecosse et le roi de Hongrie retrouvent la fille et épouse chérie à Rome auprès du pape Urbain qui guérit miraculeusement la main coupée de la *Manekine*.

Cette histoire est un tissu du conte de la « princesse à la main coupée » et de celui de « Berthe aux grands pieds », qui, elle aussi, est considérée par les auteurs de chansons de geste comme la fille du roi de Hongrie. Toutes ces princesses de Hongrie persécutées tantôt à cause de leur constance dans la chasteté (*Florence de Romme*), tantôt à cause des intrigues de la belle-mère, semblent remonter à la belle et humble figure de sainte Elisabeth de Hongrie. En effet les avanies que la belle princesse hongroise a subies après la mort de son mari étaient assez connues dans le monde chrétien pour que presque toutes les femmes innocentes persécutées du folklore médiéval fussent transformées en princesses hongroises [1].

Cependant Jean Wauquelin qui semble croire à la véracité de son histoire, et croit faire œuvre d'historien, ne se contente pas de la vague indication de son modèle Philippe de Remi qui n'a garde de préciser les données historiques de son roman ; il se met à la recherche et met des noms partout dans le roman, qu'il essaie de situer historiquement. Ainsi le roi de Hongrie anonyme chez

1. Cf. M. Lajos Karl, *Arpádházi Szent Erzsébet és az üldözött ártatlan nő monda* (Sainte Elisabeth et la légende de la femme innocente persécutée ; Ethnographia 1908) ; *A Berta-monda* (La légende de Berthe), ibid., 1909 ; *Florimont*, ibid., 1908. Voici d'autre part, d'après M. Sándor Solymossy, l'excellent ethnographe hongrois, les contes populaires hongrois qui appartiennent à cette catégorie et qui n'ont point été relevés par Hermann Suchier : *Kisfaludy Társaság Magyar Népköltési Gyüjt.*, t. IX, 23, 24, 25 et 31 ; t. X, 40 ; t. XII, 5 ; t. XIII, n° 67 ; *Magyar Nyelvőr*, t. XVIII, p. 283 ; t. XIX, p. 523 ; Gaál György, *Magyar Népmesék*, t. II, n° 15, t. III, n° 52 ; Erdélyi János, *Népdalok és Mondák*, t. III, n° 2 ; Pintér Sándor, *Palóc mesék*, n° 12 ; Istvánffy Gy. *Palóc mesék a fonóból*, n° 6.

Philippe de Remi devient Salomon, et sa femme, qui chez Philippe de Remi est fille du roi d'Arménie, devient Gisle, fille de Henri, empereur d'Allemagne.

A mon avis, Jean Wauquelin agit de bonne foi en attribuant ces noms à ses personnages. Le roman de Philippe de Remi avait indiqué un point de départ chronologique à l'écrivain ayant des prétentions d'historien : il y trouva le nom et la figure du pape Urbain II (1088-1099) qui fut à peu près contemporain de Salomon. Celui-ci, ayant régné entre 1063 et 1074 au milieu des plus grandes vicissitudes, disparut vers 1087, chassé de son trône par ses cousins. Cette chronologie est celle de l'historiographie moderne ; mais Jean Wauquelin se contenta de l'à peu près.

Il se réfère d'ailleurs lui-même à la chronologie de sa source sans la nommer : « Lequel, selonc ce que j'ay peult ymaginer par aultres histores, fu nommez Salomon et regnoit ou tamps de l'incarnation de nostre seigneur Jhesucrist mil soissante quinze ou environ » (chap. II).

Cette source devait être très germanophile et très prévenue contre les Hongrois, car Jean Wauquelin ajoute à la fin de son chapitre : « Laquelle [histoire] dist que cestui roy Salomon, selonc ce que diient les histores et tesmoignent, des Hongres fu le troixysme roy Xpestiien, dont le premier fu nommez Estievene, le second Piere, et le tierch fu cestui dont est le procès ». Or saint Etienne, premier roi de Hongrie, Pierre son neveu, et Salomon furent précisément ceux parmi les rois hongrois qui épousant des princesses allemandes basaient leur politique sur leur liaison avec les empereurs d'Allemagne. La chrétienté de Aba Sámuel, rival de Pierre, est, il est vrai, assez suspecte, mais leurs successeurs André Ier, père de Salomon et surtout Béla Ier continuèrent l'œuvre de saint Etienne ; le dernier étouffa même dans le sang un mouvement assez sérieux qui réclamait le retour à l'ancienne religion païenne.

Jean Wauquelin a cru devoir corriger son modèle en mettant Gisle, fille de l'empereur Henri d'Allemagne, à la place de la fabuleuse fille du roi d'Arménie qui devient ainsi chez Jean Wauquelin, désireux de garder dans la mesure du possible les données de sa source, la mère de Gisle et femme de l'empereur d'Allemagne.

Or la vérité historique c'est que Salomon a bien épousé la fille de l'empereur d'Allemagne, Henri III, mais celle-ci s'appelait Judith et non Gisle. Ce dernier nom ne fut porté dans la maison des Árpád que par une seule femme, l'épouse de saint Étienne, premier roi de Hongrie, princesse de la maison de Bavière.

Tout le reste de l'histoire de Jean Wauquelin est fabuleux, ainsi que le nom de Joiie, fille de Salomon qui d'ailleurs remonte à son modèle poétique. Il introduit encore à sa manière des personnages historiques dans son roman, mais ceux-ci n'ont trait qu'à l'histoire de Flandre et de France, ainsi qu'au pape Urbain II, dont il connaît le rôle important dans l'histoire de la chrétienté.

Cependant à la fin du roman on trouve une indication intéressante qui permet de conclure sur la naissance de toute cette prose lourde et naïve. « Prendez en gre ceste matere, écrit-il, telle que je l'ay sceuu composer au commandement de mondit seigneur Jehan de Croy devant dit. »

L'éditeur savant du texte a déjà remarqué le rapport de la légende de la *Manekine* avec la famille de Croy qui affirme encore aujourd'hui sa descendance de la dynastie des premiers rois de Hongrie. En effet le manuscrit qui a conservé les œuvres de Philippe de Remi parmi lesquelles figure la *Manekine* appartenait, selon une inscription, qu'on peut lire sur le recto du f. 1., à Charles de Croy, prince de Chimay. (Cf. Suchier, ouvr. cité p. XVIJ). Or ce prince de Chimay, protecteur des poètes, est le petit-fils de Jean, comte de Croy, que Jean Wauquelin nomme comme celui qui avait commandé chez lui la transcription en prose de la poésie dont le comte était certainement le possesseur.

Hermann Suchier trouve que « l'intérêt particulier que les Croy prenaient au roman de la *Manekine* tient à leur descendance des rois de Hongrie, contestée par quelques-uns, mais confirmée par des chartes du XIIIe siècle ». Nous ne désirons entrer ici en lice ni pour ni contre la tradition de famille des Croy [1]. Pour notre cas il faut seulement retenir que c'est précisément Charles, fils du comte Philippe de Croy et petit-fils de Jean de Croy, comte de Chimay, qui fut érigé au rang de prince de Chimay en 1486 par l'empereur Maximilien Ier, car il avait allégué sa descendance de la maison princière des Árpád.

Wauquelin semble avoir composé son roman entre 1440 et 1450 (cf. Suchier, ouvr. cité, p. XCIJ) ; la commande de Jean de Croy montre avec certitude que la famille s'intéressait dès cette époque aux choses de Hongrie et que la tradition de famille qui aboutit à

1. Dans l'historiographie hongroise le dernier mot fut dit sur ce problème ardu par Géza Nagy, *Turul*, t. XXX, [1912]. Il montre jusqu'à l'évidence qu'il est impossible de rattacher les Croy, ainsi que le fait la tradition de famille, à André III, dernier roi de la dynastie des Arpád ; mais si l'on admet, — comme il le fait, — l'authenticité des documents cités d'après le cartulaire du chapitre d'Amiens, la famille remonte à un certain André, prince de Hongrie qui vivait vers 1252 et dont la généalogie est incertaine.

la demande et à l'élévation de 1486, était déjà en train de se former. Quant à la nature de ces commandes il est intéressant de rappeler que Philippe le Bon, le souverain de Jean de Croy, a agi de même en commandant chez Jean Wauquelin une transcription en prose de *Girart de Roussillon* en qui il révérait un ancêtre de sa famille ayant lutté victorieusement contre le roi de France [1]. Jean de Croy aussi désirait lire en prose l'histoire de la *Manekine ;* c'est qu'il croyait avoir affaire à l'histoire d'une de ses aïeules et qu'il prétendait la posséder sous une forme plus intelligible et plus sérieuse, les romans du XIIIe siècle ayant passé de mode et étant devenus illisibles pour le public du XVe siècle. Jean Wauquelin qui avait compilé et translaté nombre d'ouvrages historiques crut faire ici encore œuvre d'historien. Peu importe que dans la réalité Salomon n'ait pas eu de fille ou d'autres descendants sur le trône de Hongrie ! Légende et histoire se mêlent à cette époque et les chansons de geste jouissent de la même autorité que les autres sources écrites de l'histoire.

Le commencement perdu du roman de Jean Wauquelin auquel l'auteur renvoie le lecteur à la fin, nous aurait certainement mieux renseigné sur l'intention de Jean de Croy. Peut-être la riche bibliothèque de la famille de Chimay a-t-elle conservé un autre manuscrit de ce roman. Tel que nous l'avons aujourd'hui, il est un curieux témoignage des rapports historiques médiévaux de la France et de la Hongrie.

ALEXANDRE ECKHARDT.

(Université de Budapest)

1. Cf. Georges Doutrepont, *La littérature française à la Cour des ducs de Bourgogne*, Paris, Champion, 1909, p. 26.

EN MARGE DES TRADUCTIONS FRANÇAISES DE JÓKAI

Toute fortune littéraire a ses vicissitudes et celle de Jókai en France est d'un genre qui ne manque pas d'intérêt. D'abord, il arrive rarement à un écrivain hongrois de franchir les frontières de son pays. D'autre part il faut avouer que les circonstances politiques ont eu leur part dans la gloire européenne de Jókai autant que dans celle de Petőfi. On sait d'ailleurs que, assez souvent, le succès d'une littérature à l'étranger s'appuie sur des faits qui n'ont rien de commun avec la littérature. Ainsi la gloire de la cour de Louis XIV fut le principal agent du rayonnement de l'esprit français dans toute l'Europe.

De même, c'est une propagande politique, celle du libéralisme, qui s'est engagée à mettre en valeur la littérature hongroise, ce qui fait que l'intérêt porté aux écrivains hongrois est chargé en général d'une certaine préoccupation politique. En effet, chez la plupart des lettrés français s'intéressant à la littérature hongroise, la gloire des écrivains hongrois est intimement mêlée à la pensée d'une guerre qui a failli assujettir un peuple au colosse germanique. Pour ces amis de la cause hongroise, Petőfi et Jókai forment un couple inséparable dont le premier est avant tout le chantre de la guerre, un véritable Tyrtée qui trouve la mort sur le champ de bataille ; le second, au contraire, est le poète doux qui soulage les âmes endolories et fait vivre l'espérance chez les survivants de la tragédie. Cette préoccupation d'ordre politique, bien qu'elle ne soit pas regrettable au point de vue national, ne profite nullement à la compréhension des auteurs en question, elle a même souvent empêché l'appréciation purement littéraire de leurs œuvres [1].

En dehors des points de vue de la politique, un autre genre de préjugé pèse sur les auteurs hongrois. On leur demande une sorte d'exotisme qui ne se concilie pas facilement avec la ten-

1. Cf. les protestations de Thalès Bernard au sujet de Petőfi.

dance idéaliste et la culture européenne de ces écrivains. C'est à ce désir peu justifié que nous attribuons des reproches comme celui d'Arvède Barine au sujet d'une poésie de Petőfi : « On ne devinerait pas qu'elle a été écrite par un Magyar plutôt que par un italien, un Allemand ou un Polonais » ; et ailleurs : « Il y a donc, dit-il, de la faute des traducteurs, peut-être aussi de la mienne, si la lecture de Petőfi et de ses émules a été pour moi, dans un sens, un mécompte. Je comptais sur des révélations, je n'ai eu que du plaisir ». Et pourquoi cette déception ? Il s'explique en faisant allusion à l'origine prétendue asiatique, à la steppe, aux chevaux des Hongrois, puis il ajoute : « Il semble que, sur un pareil sol et dans une pareille race, il ait dû germer une poésie *sui generis*, étonnant notre oreille par un accent inaccoutumé, ayant un peu le goût sauvage, comme le gibier de Russie et la musique des Tziganes »[1]. Exigence un peu outrée et romanesque que de vouloir sentir, dans la littérature d'un peuple, le goût du gibier chassé par ses ancêtres nomades d'il y a quelque mille ans !

Quant à Jókai, il faut avouer que sa réputation est restée assez restreinte dans le pays qui lui avait fourni des modèles comme Hugo, Dumas et Sue. Son nom y est connu, mais on lui a attribué des mérites qui ne sont pas uniquement d'ordre littéraire. Sa renommée est un des échos de la guerre de la Hongrie contre l'Autriche en 1848-49 et ses romans ne furent appréciés que dans la mesure où ils satisfaisaient la curiosité dont témoignait alors l'Europe entière pour le pays héroïque. C'est pourquoi on ne doit pas croire sans réserve ce qu'un journaliste affirmait en écrivant que « la France, qui a le grand tort de se montrer si indifférente à l'égard des productions littéraires de la Hongrie, se révèle cependant plus accueillante pour Jókai, dont les romans ont été traduits, lus et appréciés par le public français »[2]. A vrai dire les Français ne lisaient guère l'œuvre du romancier hongrois, et ce qu'ils en ont dit de juste et de très juste, ils le disaient sur la foi des autres, Allemands ou Anglais. D'ailleurs rien de plus naturel que ces avis de seconde main et ces jugements plutôt intuitifs que formulés en connaissance du sujet, puisque les Français sachant le hongrois ont été de tous temps extrêmement rares et que, d'autre part, les traductions françaises de Jókai ont été toujours peu nombreuses. Gaston Deschamps a publié lors de l'exposition universelle de 1900 une liste des traductions de Jókai ; ses ouvrages traduits en français y étaient au nombre de 7, tandis que les Allemands pos-

1. A. Barine, *La poésie hongroise*. Revue pol. et litt. 1879, p. 1211.
2. Ch. Banville, *La littérature madgyare*. Revue des revues, janvier, 1894.

sédaient 140, les Polonais 48, les Russes 30, les Anglais et les Tchèques 22 traductions [1].

Quant au choix des ouvrages à traduire, il est évident que ce n'est pas le goût littéraire qui y préside. A en juger d'après les premières nouvelles parues dans des revues de Bruxelles, de Genève et de Paris, entre 1855 et 1857, on ne cherche que des « scènes de la vie hongroise » et des « épisodes de la guerre de Hongrie ». Naturellement, on préfère les scènes de la vie de campagne, de sorte que, d'après ces tableaux, la vie hongroise en général serait une existence primitive prônée par les romantiques ou, du moins, une façon d'idylle campagnarde. C'est ce trait surtout que veulent représenter quelques morceaux choisis où l'auteur, ne se contentant même pas du bas peuple, a dessiné des types d'un genre de campagnards déclassés. Il faut convenir, d'ailleurs, qu'il a été assez facile de trouver chez notre auteur, qui avait un faible prononcé pour la charge et le pittoresque, des morceaux correspondant le mieux à ce goût qui, de nos jours, fait naître le régionalisme dans la littérature française.

L'obstination dans la recherche du coloris ne va pas d'ailleurs sans d'autres inconvénients. Les procédés dont les traducteurs usaient pour garder dans le récit le maximum de couleur locale, ont altéré la facture serrée de l'original. Un passage choisi au hasard fera sentir l'effort pour surprendre le lecteur par des données ethnographiques [2] : « Il y a quelques années j'allai passer six à huit mois dans la province de Csongrád, une des plus pittoresques et des plus peuplées de la Hongrie, où j'eus occasion de voir de près les fermiers et les paysans : deux noms que portent indifféremment les cultivateurs les plus aisés, fidèles aussi au simple costume de leurs pères, le *köntös* ou veste de toile, et le *bunda*, manteau bordé de fourrure... On m'invitait à la moisson du maïs, qu'on appelle la *kukorica*. » Evidemment, ce langage bariolé n'est pas trop attrayant pour qui aime la sobriété du style classique ; cette façon de traduire alourdit le récit par des mots oiseux. Le traducteur attribuait, à ce qu'il paraît, aux mots hongrois

1. *Le Temps*, 3 juin 1900. — Il est à remarquer que, en réalité, les traductions françaises atteignent le double du chiffre indiqué. Quant à leur nombre exact nous renvoyons le lecteur à la bibliographie française de Jókai (v. prochain numéro). Signalons à ce propos que le premier roman paru en langue française est de 1860 (*Un nabab hongrois* ; *imitation libre* du hongrois, 2 vol. Bruxelles ; Kont [*Bibliographie fr. de la Hongrie*, 1913] n'en rapporte que la 2e édition de 1874). Avant cette date on ne peut relever que la traduction de quelques nouvelles.

2. Nous prenons pour exemple le début d'une nouvelle qui fut traduite la première des œuvres de Jókai : *Les fous de Hongrie*, Revue britannique, 1855.

plus de valeur évocatrice qu'ils n'en possèdent, mais, qui plus est, il cherchait aussi à leur donner un sens particulier qu'ils n'ont pas dans la réalité. A quoi bon insister, par exemple, sur les mots de « fermier » et de « paysan » ? D'abord, ce ne sont pas seulement les cultivateurs les plus aisés qu'on appelle paysans, et, en outre, le terme hongrois ne comporte aucun caractère particulier qui puisse le distinguer de son équivalent français ou allemand. La recherche de l'exotisme est poussée plus loin encore par l'emploi des mots *köntös* et *bunda*, dont le premier ne signifie que « habit, vêtement de dessus » et l'autre désigne une pièce de vêtement généralement connue qui est tout simplement la pelisse fourrée. La citation de ces noms hongrois n'a donc pas été plus nécessaire que celle de la *kukorica*, nom hongrois du maïs. Ce style panaché ne sert en dernière analyse qu'à donner au sujet quelque goût barbare.

Pour la manière dont on traduit Jókai, l'on ne saurait trouver un aveu plus significatif que celui d'un de ses traducteurs qui se vante d'avoir entrepris l'adaptation d'un roman, « en prenant, dit-il, des libertés indispensables, en allongeant ce qui me paraissait trop elliptique, en abrégeant ce que notre impatience française ne saurait admettre... J'ai eu, en un mot, l'ambition de le faire comprendre et de le faire admirer par de sobres commentaires et par des suppressions plus sobres encore » [1].

Et si l'on songe que ce traducteur n'a jamais vu le texte hongrois et qu'il n'a fait que remanier une ébauche de traduction, on imaginera facilement le succès d'une telle entreprise. D'ailleurs, la plupart des traducteurs travaillaient sur des textes allemands, il y en a même qui se sont servis d'une traduction anglaise. Enfin quelques-uns de ses traducteurs tels qu'un prince Karageorgevitch [2] ou bien Mlle Heinecke [3] ignorent le hongrois en même temps qu'ils ne paraissent pas avoir eu le français pour langue maternelle. Or, pour rendre la richesse d'expression de Jókai, il aurait fallu l'invention verbale d'un Victor Hugo.

Jókai est le maître incontestable de la prose hongroise tant par la richesse de son vocabulaire que par le vif coloris de son style. Par conséquent, une traduction qui reproduit le contenu sans revêtir la forme poétique de l'original et sans en rendre la richesse est comme une fort mauvaise réplique d'un tableau richement coloré. Un autre maître de la prose hongroise, Kálmán Mikszath affirme

1. Louis Ulbach, *Le tapis vert* ; roman imité de M. Jókai, Paris, 1880, préface.
2. *Rêve et vie* ; Paris, 1894.
3. *Le nouveau seigneur* ; Paris, 1886 et 1910.

que les traducteurs de Jókai « lui ont retranché ses qualités les plus brillantes, le vif et le naturel de son style, son humour savoureux, la grâce et la souplesse incomparable de son langage, tout en laissant à nu ses faiblesses, l'inégalité de la composition, le fantastique des situations et l'irréel des caractères. » [1]

En effet, l'œuvre de Jókai, dépourvue de son charme principal, ne produit qu'une impression fort médiocre sur les lettrés français. Il y en a qui s'y intéressent vivement, mais, égarés sur sa valeur esthétique, ils redoublent de louanges sur sa valeur éthique. Ce n'est pas de ces espérances naïves que nous voulons parler, selon lesquelles Jókai aidera, en France, à « cette réaction du goût, si nécessaire, contre le roman soi-disant naturaliste, faux, obscène et bête » [2] ; mais de ces enthousiasmes démocratiques qui ne laissent pas s'effacer le patriote derrière le romancier. Car presque tous les commentateurs de Jókai insistent sur la mission politique que ses romans ont dû remplir ; parfois on est même enclin à n'y voir, pour ainsi dire, que les produits d'un animateur zélé de la résistance nationale. M. G. Deschamps prétend en 1900, date du séjour de Jókai à Paris, que « l'œuvre de cet Erckmann-Chatrian génial est, avant tout, un commentaire passionné du cri de guerre et d'amour qui, en 1848, quelques semaines après nos journées de février, fut le boute-selle des Magyars : *Éljen a haza!* » (Vive la patrie)[3]. Louis Ulbach va jusqu'à lui faire un mérite d'avoir écrit en hongrois, car Jókai, « en écrivant de parti pris dans la langue madgyare, en s'abstenant de se servir de la langue allemande, faisait de sa plume une autre arme d'émancipation et continuait ainsi à défendre, à revendiquer dans toute la plénitude de son génie la nationalité hongroise » [4]. C'est ce que répète également Ch. Simond dans une notice biographique : « Dans tous ses ouvrages, Jókai ne s'occupait que d'une seule chose ; il voulait à tout prix apprendre à ses concitoyens à ne point abdiquer cette foi nationale qui était toute leur force. Au fond de chacune de ses compositions on retrouve le politicien, le patriote » [5]. Un autre trouve encore une façon plus sommaire de le juger en l'appelant simplement « le romancier de la Révolution » [6].

1. Cité par M. J. M. Révai, *Jókai et la cause hongroise à l'étranger*. Revue de Hongrie, 15 oct. 1925.
2. L. Ulbach, ouvr. cit.
3. *Le Temps*, 3 juin 1900.
4. L. Ulbach, *Mme M. Jókai* (nécrologie), Revue Bleue, déc. 1886.
5. Préface des *Nouvelles hongroises ;* Paris, 1888.
6. Zrinyi János (pseudonyme de M. Raoul Ghélard), *Sur le caractère national de la littérature hongroise*, Mercure de France, nov. 1899.

Après ce qui précède, on ne s'attendrait pas à trouver en France une appréciation qui rendît justice aux talents du célèbre écrivain; on rencontre pourtant des avis qui touchent de près à l'essentiel de son caractère. Sans connaître à fond l'œuvre de Jókai, Gaston Boissier a été un critique assez sagace pour en deviner les particularités. Quelques-unes de ses phrases méritent d'être reproduites ici : « ... Il n'est pas de ces écrivains méditatifs et renfermés, qui s'attardent sur leurs conceptions, qui approfondissent sans fin les caractères, qui polissent et repolissent les phrases, et ne veulent laisser échapper de leurs mains que des œuvres achevées. Je me figure, au contraire, que ce doit être un esprit vif, une imagination éveillée, une plume alerte ; qu'il est prompt à recevoir l'émotion et à la répandre, qu'il conçoit rapidement et qu'il exécute vite ce qu'il a conçu. Songeons... qu'il a composé plus de trois cents volumes sans jamais lasser le public. C'est un grand mérite de tenir pendant cinquante ans tout un peuple en haleine ; c'en est un plus grand encore et plus rare d'avoir dépensé assez de talents dans ces improvisations pour qu'elles méritent de survivre... Dans cette œuvre variée qui se renouvelle sans cesse, il y a pourtant un fonds qui ne change pas. Jókai aime avec passion la Hongrie ; il parle d'elle le plus qu'il peut, et toujours avec un sentiment profond de sympathie qui se communique à ses lecteurs »[1].

Cette critique, inspirée en effet par une sympathie discrète, témoigne du maximum de compréhension que Jókai a pu trouver dans le public français. En vérité l'influence d'un auteur d'humeur si émotive dut être extrêmement restreinte à une époque qui connut le réalisme d'un Balzac et d'un Flaubert. D'ailleurs, sa philosophie optimiste et son idéalisme naïf, qui allaient si bien avec ses manières de fabuliste aux paroles douces, perdirent leur charme dès qu'ils furent arrachés à leur milieu naturel : des lecteurs communiant avec lui dans l'amour de la patrie et de la race hongroises. Cela ne veut pas dire qu'il n'ait pas trouvé parmi ses compatriotes des juges sévères qui le réprimandèrent durement pour ses excès romantiques, mais, aux yeux des étrangers, ces défauts ne pouvaient pas être rachetés par des sentiments d'ordre ethnique. Néanmoins, on ne se refuse pas à lui accorder la place qui lui convient. « Jókai joue presque le même rôle en Hongrie que Björnsterne Björnson dans les pays scandi-

2. E. Horn, *Jókai*. Préface de G. Boissier, de l'Académie Française. Paris, 1895. Ouvrage publié à l'occasion du cinquantenaire de la carrière littéraire de Jókai et couronné par l'A. F.

naves ou Tolstoï en Russie »[1]. Notons cependant que, pour avoir reconnu son importance, on ne connaît pas mieux ses livres parce que, pour préciser l'idée qu'on se fait généralement de lui, Jókai n'est pour les Français que l'homme aux trois cents volumes (il faut en rabattre) et le patriote incomparable avec ses curiosités hongroises. On affirme, d'une part, que sa fécondité « dépassa même celle d'Alexandre Dumas père »[2] ; et que, d'autre part, son principal mérite consiste à avoir fait connaître sa patrie à toute l'Europe. Or, la facilité avec laquelle il créa ses romans était vraiment admirable ; cependant, quant à la connaissance de la Hongrie il contribuait involontairement à fixer, sur son compte, des idées fécondes pour les imaginations, mais insuffisantes pour donner la mesure du peuple et du pays. D'autre part, le manque de traductions adéquates a rendu impossible tout examen délicat de la poésie que contenaient les romans de Jókai.

Malgré tout, l'impression définitive qu'a laissée son œuvre dans les esprits a été assez vive pour créer autour de lui une profonde estime. Cette estime allait surtout, comme nous l'avons vu, au patriotisme ardent qui faisait de toute son œuvre, pour ainsi dire, un *roman de l'énergie nationale* avant la lettre. Et en effet, on trouvera toute l'idéologie barrésienne condensée dans ces deux phrases tirées du roman intitulé le *Nouveau Seigneur* (Az uj földesur) : « Les morts font notre patrie, et si les vivants voulaient quitter leur patrie, les morts les y retiendraient malgré eux !... Nous sommes enchaînés à l'endroit où dorment nos morts... » C'est ce qui faisait s'écrier G. Deschamps dans *Le Temps* qu' « il est impossible de représenter par une image plus émouvante et plus expressive, l'origine de l'idée de patrie, cette pierre du tombeau qui est la pierre angulaire des sociétés humaines, cette indestructible religion sur laquelle s'est fondé, selon Fustel de Coulanges, le système harmonieux de la Cité antique ». G. Deschamps termine son article par un vœu très obligeant : « Je voudrais connaître mieux la littérature hongroise. Je pressens, de ce côté, quelque chose de très noble et de très grand. » Puisse ce souhait nous servir d'excuse pour avoir indiqué les bornes plus ou moins étroites où se confine la gloire de Jókai chez ses contemporains français.

Béla Tóth.

(Budapest)

1. Ch. Banville, *Jókai et les « Immortels » hongrois*. Revue des Revues, sept. 1892.

2. Ch. Simond (ouvr. cit.) et d'autres.

LETTRE D'ÉDOUARD SAYOUS A ANTAL CSENGERY

(14 octobre 1870)

La correspondance que l'historien Édouard Sayous, auteur d'une *Histoire générale des Hongrois* (¹1876, ²1896), échangea entre 1869 et 1896 avec les savants hongrois, a été publiée, en 1919, dans *Budapesti Szemle*[1] par les soins de M. Zoltán Baranyai. Elle n'est pas intéressante seulement par les rapports qu'elle a avec l'histoire de la science, mais du point de vue politique aussi elle est fort importante. Les lettres de Sayous, surtout celles qui datent de la guerre franco-allemande de 1870-71, donnent une vue instructive de l'état d'esprit de la France. On y voit que l'opinion publique française comptait sur l'alliance naturelle de la Hongrie contre l'expansion allemande, et qu'elle espérait avoir dans cette grande lutte la sympathie des Hongrois, et au moins leur aide morale.

La lettre ci-dessous est adressée en hongrois (comme toutes ses lettres écrites à des Hongrois) à Antal Csengery, l'homme de confiance de François Deák et l'un des personnages les plus influents du monde scientifique et politique de la Hongrie d'alors ; Sayous l'a écrite de Genève, le 14 octobre 1870, et c'est peut-être la plus caractéristique de ses lettres. Il voit dans la nation hongroise un peuple parent, l'ami naturel de la France, et il le croit appelé à assurer l'équilibre européen et à donner de nouvelles directives à l'opinion publique européenne. Il a la conviction que l'opinion impartiale des Hongrois trouvera un écho dans toutes les parties de l'Europe, et que l'état d'esprit européen se trouvant ainsi modifié, « les armes seront impuissantes, et tôt ou tard l'idée vaincra ».

On n'aurait pas de peine à faire un rapprochement entre la situation de la Hongrie actuelle et l'état de la France d'alors, tel qu'il apparaît dans les lettres de Sayous ; nous ne voulons pourtant pas profiter de l'occasion. Mais le peuple hongrois, dont Sayous, entre tous les Français, a le mieux connu le passé et dont il a bien marqué le rôle dans l'histoire de la civilisation européenne, le peuple

1. « Revue de Budapest », 1919, pp. 195-213.

hongrois, lui aussi, a la conviction inébranlable que « les armes seront impuissantes et que l'idée vaincra ».

La lettre adressée à Antal Csengery est ainsi conçue :

« 14 octobre. Genève, chez le général Dufour.

Cher Monsieur et ami,

Nous avons gardé, ma femme et moi, le meilleur souvenir de l'accueil si aimable et si amical que Madame Csengery et vous nous avez fait. Notre voyage a été long et fatigant ; ma femme ne peut pas marcher vite, et notre bourse ne nous permet que des moyens de locomotion bon marché. Nous sommes ici à Genève.chez un de mes parents, le général Dufour ; et, tout pauvres que nous sommes, nous travaillons pour nos pauvres blessés et nos pauvres compatriotes. Plus tard, en novembre, si l'on signe un armistice, nous reviendrons à Paris, à moins qu'il ne faille attendre la paix définitive ou la fin du monde ; j'offrirai mes services au gouvernement, ou bien nous soignerons les blessés.

Infortuné peuple français ! Mais nous n'avons pas perdu espoir, nous et les nombreux Français d'ici. Notre gouvernement n'est pas sans reproche, mais il est honnête, patriote, et il a du cœur. Nous avons eu le dessus déjà dans trois petites batailles. Nos nouvelles recrues luttent vigoureusement devant Orléans contre une armée considérable. L'Europe peut voir sous la botte prussienne ce peuple serviable et toujours plein de bonnes intentions ! Qu'est-ce que la puissance prussienne a jamais fait depuis qu'elle existe ? Des brigandages et des massacres ! L'Autriche dort donc, la Russie dort, l'Angleterre dort ! Les Russes ne seront jamais nos amis, c'est entendu ; mais je ne comprends pas comment, dans leur intérêt même, ils ne se dressent pas contre la puissance prussienne. Je ne comprends pas non plus que l'empire austro-hongrois, et surtout le peuple hongrois — car enfin ce peuple est notre ami naturel : par sa bravoure, sa culture, les traits communs de notre histoire, par son âme, il est *notre parent* — je ne comprends pas qu'il puisse regarder notre mort d'un œil tranquille, s'il est vrai que nous sommes condamnés à mourir.

Je ne connais pas personnellement M. Thiers ; mais s'il a parlé aux ministres austro-hongrois avec sa précision et sa clarté coutumières, il est impossible qu'ils n'acceptent pas sa demande.

Nous ne demandons ni argent, ni soldats ; mais pourquoi ne pas dire que nous voulons maintenir l'équilibre de l'Europe et sauver l'honneur de la France ? Si vos journaux, dont je connais la valeur, le disaient, l'opinion publique changerait du coup, et dans toutes

les parties de l'Europe la presse serait unanime pour affirmer que *les armes seront impuissantes et que tôt ou tard l'idée vaincra.*

Il ne faut pas croire qu'à Paris et dans le reste de la France les partis se combattent mutuellement, comme le prétendent les dépêches prussiennes. A Lyon seulement les extrémistes avaient fait une tentative, mais cela n'a pas eu de suite. Ne croyez pas non plus que les soldats allemands sont des anges de douceur. Je sais très bien qu'il ne leur suffit pas de dévaster par le fer et par le feu, d'épuiser le peuple français à force de brigandages ; ils veulent l'anéantir totalement. Est-ce ce que veut l'Europe ?

J'ai été bien long, mais vous ne pouvez pas vous étonner, si je souffre. Personne, mieux que vous, ne peut nous porter secours.

Veuillez transmettre mes amitiés à Mihály Horváth, Károly Szász, Arany, Pál Gyulai [1].

Amicalement votre

E. Sayous. »

La lettre appartient aujourd'hui au fils d'Antal Csengery, M. Loránd Csengery.

Imre Lukinics.

(Bibliothèque du Musée National Hongrois à Budapest)

1. Historiens, écrivains, poètes et critiques hongrois. Esprits directeurs, les plus éminents personnages du monde intellectuel à cette époque.

L'ÉNIGME DU PLUS ANCIEN HISTORIEN HONGROIS

P. Mester, — Maistre P. —, voilà le titre qu'a donné M. Emile Jakubovich, l'éminent archiviste-paléographe, à sa récente étude sur le premier historien hongrois[1], appelé à cause de l'obscurité où il a laissé son nom, le Notaire Anonyme. Depuis 1746, année de la première édition de son œuvre, jusqu'aux temps les plus récents la discussion n'a pas cessé au sujet de l'Anonyme dont l'œuvre a été tantôt contestée, tantôt estimée par l'historiographie moderne. Elle raconte la *Geste des Hongrois* (Gesta Hungarorum), l'origine du peuple et la conquête du pays, dans un récit ininterrompu, selon un plan établi d'avance. « *Pdictus magister ac quondam bone memorie gloriosissimi bele regis hungarie notarius* » voilà le début de cette œuvre qui seul fournit à l'historien quelques données sur l'auteur. On y apprend qu'il porte le titre de *magister* et qu'il a été notaire d'un des quatre Béla, qui régnaient sur le trône de Hongrie. Tout cela est bien peu et permet tant de combinaisons que tous les Béla y ont passé, et l'on a essayé d'identifier ce personnage énigmatique avec toute une série de personnages contemporains des quatre rois de Hongrie. L'expression *Pdictus*, où *P* est une puissante initiale, a été également discutée ; la majorité des critiques y cherchaient une abréviation de *praedictus*, une minorité croyait que la majuscule cachait l'initiale de l'écrivain.

Or le travail de M. Emile Jakubovich nous a très considérablement rapproché de la solution de l'énigme. Il montre tout d'abord sur un vaste recueil d'exemples tirés de chartes hongroises et françaises que l'expression *dictus*, placée entre le nom écrit en

1. *P. Mester*. Dans *Emlékkönyv Dr. Gróf Klebelsberg Kunó negyedszázados kulturpolitikai működésének emlékére*, Budapest, 1925. (Mélanges offerts au Cte Cuno Klebelsberg).

toutes lettres ou marqué seulement par l'initiale, et le titre du personnage, était une formule de modestie employée surtout en France à partir du VIIIe siècle : elle fut consacrée par l'usage qu'en faisaient régulièrement les moines de Cîteaux et de la Trappe, désireux d'effacer humblement leurs titres honorifiques. Ainsi donc *Pdictus magister* portait bien un nom dont l'initiale était *P.* D'autre part M. Jakubovich essaie de démontrer, à l'aide d'arguments linguistiques, stylistiques et historiques, que le roi Béla dont il est question dans le début du *Gesta Hungarorum* ne peut-être que Béla II, qui régnait de 1131 à 1141 sur le trône de Hongrie et qu'ainsi le premier ouvrage historique hongrois est antérieur au règne de Béla III (1173-1796). Son auteur serait un *Petrus*, haut dignitaire ecclésiastique qui fut employé en plusieurs missions par le roi Béla II. De la belle argumentation de M. Jakubovich nous détachons quelques observations qui pourraient bien intéresser aussi l'historien français.

Maistre P. recommande son œuvre dans quelques lignes fort poliment tournées à son ami vénérable *N.*, « imbu de la science de l'art des lettres » avec lequel à l'école il avait lu l'histoire de Troie dans les ouvrages de Dares Phrygius et d'autres auteurs. Il avait tellement pris en affection ce sujet que lui-même s'était mis à compiler un volume sur cette matière d'après les leçons de ses maîtres. M. Jakubovich suppose, avec les autres historiens hongrois, qu'à cette époque ces études ne sont guère possibles ailleurs qu'à Paris où la vogue du *De Excidio Troiae historia* était extraordinaire. Il rappelle le cas d'Othon, évêque de Freysing, qui fit ses études entre 1129 et 1133 également à Paris et qui, dans son *Chronicon*, écrit vers 1140, renvoie à l'ouvrage de Dares Phrygius.

D'ailleurs nous avons plusieurs témoignages contemporains qui prouvent que les Hongrois allaient volontiers dès cette époque aux écoles et plus tard à l'Université de Paris, dont la renommée était générale en Europe. L'Anglais Walter Map (Mapes) affirme dans son ouvrage *De nugis curialium* avoir vu à l'école de Girardus Puella (*La Pucelle*), célèbre professeur de droit canon, le Hongrois Lucas, « cet homme vénérable et de grand savoir » qui occupa plus tard le siège de l'archevêché d'Esztergom (Strigonium). Or Gérard La Pucelle enseigna entre 1150 et 1177 à Paris et Walter Map suivit ses cours entre 1154 et 1161 et comme Lucas fut nommé dès 1156 évêque d'Eger en Hongrie, les années d'études passées à Paris sont à placer aux années 1150-1156. L'on connaît aussi depuis longtemps la lettre d'Etienne, abbé de Sainte-Geneviève, futur évêque de Tournay (1177-1192), qui fait savoir au roi

Béla III qu'il vient de faire ensevelir dans son abbaye un jeune étudiant hongrois nommé Bethlehem qui pendant son séjour à Paris vécut d'une vie exemplaire, ne laissa aucune dette ni chez les chrétiens ni chez les juifs. A l'enquête concernant le jeune homme furent présents du côté hongrois les clercs hongrois : Jacob, Michel et Adrien. Dans une autre lettre de l'abbé Etienne nous apprenons que les parents du défunt, L. et Christine, ont envoyé des dons très précieux à l'abbaye de Sainte-Geneviève, entre autres un *cheval blanc*, de même que le notaire Pierre, que M. Jakubovich suppose être l'auteur du *Gesta Hungarorum*, conduit un couple de chevaux blancs à la cour de l'empereur d'Allemagne où il fut envoyé en mission. C'était là un acte rituel et ancestral des Hongrois qui est mentionné à deux reprises dans le *Gesta Hungarorum*. Voici d'ailleurs le témoignage de l'évêque de Tournai lui-même : « Attulerunt nobis xenia devotionis vestrae, duae ocsulas sericas, et unum vexillum et marcam argenti, cum nummo aureo et quinque solidis ad faciendum calicem, et *equum album* ad convehendes lapides in opus aedificii nostri liberaliter obtulerunt » (Migne, *Patr. lat.*, t. 211, col. 334-5). On peut rappeler aussi à ce propos que le roi Béla III envoya en 1192 un certain Elvin, pour apprendre la musique, à Paris.

Au XIIIe siècle les Hongrois continuent à affluer aux écoles de Paris. Et à ce propos il convient de mentionner que M. János Melich a démontré dans l'orthographe des noms de personnes hongrois, rencontrés dans les chartes hongroises et surtout dans la transcription du hongrois par le Notaire Anonyme, l'influence incontestable de la graphie française (*sc* pour *s*, *ce* pour *ts*, *ch* pour *tš*, *nh* pour *ñ*). Mais ce qui est encore plus significatif, ce sont les conclusions de M. István Hajnal qui dans son *Irástörténet az irásbeliség felujulása korából* (Un chapitre de l'histoire de l'écriture à l'époque de son renouvellement spontané. Budapest, 1921) a démontré à l'aide d'un grand nombre de fac-similés et à force d'arguments probants que l'influence de l'écriture française se fait sentir aux XIIe et XIIIe siècles dans les chartes hongroises toujours parallèlement avec l'évolution de l'écriture en France. Il en conclut que les clercs hongrois recevaient leur éducation dans les écoles de Paris dont la destination était ainsi de former pour toute l'Europe des experts en écriture et en formules juridiques. En tous cas les notaires royaux hongrois étaient formés dans ces écoles de Paris. Enfin M. Bálint Hóman a démontré récemment[1]

1. Voir *La première période de l'historiographie hongroise*, pp. 125-164 de cette livraison.

que le *Gesta Hungarorum* du Notaire Anonyme suit dans sa conception non pas celle des annalistes et chroniqueurs allemands, simples enregistreurs d'événements historiques, mais bien les *Gestes* françaises écrites avec un certain effort littéraire et composées avec un sens artistique. Les auteurs des *Gestes* hongroises n'étaient donc pas des moines vivant dans la claustration, mais plutôt des ecclésiastiques, ayant reçu une éducation à l'étranger et munis aussitôt de charges importantes : familiers, chapelains, notaires de Cour, puis chanceliers, évêques, archevêques, conseillers du roi, ambassadeurs.

Si l'on ajoute maintenant les conditions historiques favorables à l'expansion de la culture française médiévale, que M. Dezső Pais a étudiées ici-même (*RÉHFOu.* 1923 [t. I.]), l'on est en droit de supposer que l'école où Maistre *P.* étudia Dares Phrygius, dont l'histoire lui servit de modèle pour la composition de son ouvrage sur les origines des Hongrois, était bien une des célèbres écoles de Paris : soit l'école de l'Eglise Notre-Dame, soit celle de l'abbaye de Sainte-Geneviève, soit celle de l'abbaye de Saint-Victor ou enfin une de ces petites écoles de Mauvoisin, de Saint-Martin des Champs ou de Saint-Denis dont les élèves et supérieurs employaient de préférence les formules de modestie telle que celle qui cache le mystérieux historien hongrois.

Il serait curieux de suivre M. Jakubovich dans le détail de sa démonstration concernant le style et la date de composition du *Gesta Hungarorum*. Mais au lecteur français il importe surtout de savoir que la plus ancienne œuvre historique hongroise et qui, maniée méthodiquement, est une source infiniment précieuse aussi pour l'histoire des peuples voisins de la Hongrie, — les recherches de M. János Melich ne l'ont démontré que trop évidemment, — doit son existence au magnifique rayonnement de l'Université de Paris au moyen-âge [1].

Alexandre Eckhardt.

(Université de Budapest)

1. La rédaction de la *Revue des Etudes Hongroises* prie instamment tous les archivistes et historiens français qui ont connaissance de quelque document concernant la période ancienne de l'histoire de Hongrie (IXe-XIVe siècles) de vouloir bien nous en faire communication. Il est très probable par exemple que les riches collections françaises recèlent encore un exemplaire inconnu du *Gesta Hungarorum*. Les documents intéressant cette période de l'histoire doivent être nombreux en France, vu les relations fréquentes, dynastiques, ecclésiastiques, universitaires et autres, des deux pays.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Jean Vic. **La Littérature de guerre**. Manuel méthodique et critique des publications de langue française. 2 août 1914 - 11 novembre 1918. Paris, 1923. Les Presses françaises. Pet. in-8°. t. I. : XLII, 376 p., t. II : 377-816, p. (t. I. II. : 1914-1916.) — t. III : 449 p., t. IV. : 453-780 p., t. V. : 785-1231 p. (t. III. IV. V. : 1916-1918).

La lecture des bibliographies n'est pas toujours chose passionnante, mais il y a certainement des exceptions. J'ai rarement lu un ouvrage aussi attrayant que cette bibliographie de la littérature (ou plus exactement : des choses écrites et imprimées) de la guerre, travail de bénédictin dû à l'éminent bibliothécaire de la Bibliothèque Nationale, mort en 1924. Par son travail, qu'on pourrait presque qualifier de monumental, Jean Vic a certes sauvé de l'oubli des milliers et des milliers de publications, mais il a également préservé de l'oubli son propre nom.

La guerre, on le sait, a été faite aussi bien avec les armes de la pensée qu'avec les autres armes. Il fallait renseigner, éclairer et diriger l'opinion publique, celle du pays, comme celle du dehors, maintenir le moral, commencer l'étude scientifique, des conditions et de l'histoire de la guerre ; et la guerre, les guerriers et les pays de guerre se sont fait peu à peu une place également dans la littérature de fiction. M. Vic a réussi à inventorier tout ce matériel formidable et à le présenter de façon telle qu'à la lecture l'intérêt et l'attention ne se lassent pas.

Dans les lignes qui suivent nous nous proposons d'extraire de ces cinq volumes ce qui peut intéresser les lecteurs de cette revue consacrée aux choses hongroises. Le lecteur verra que dans cet amas de papiers qu'est la « littérature de guerre » , il était relativement assez peu question de la Hongrie, un peu plus de l'Autriche-Hongrie, puissance belligérante. Mais lorsqu'on parle de la Hongrie et de son sort à venir, le langage, du côté des Français, d'ailleurs assez rare, n'est presque jamais haineux. Autre chose est la propagande des futurs bénéficiaires directs de la

défaite de la Monarchie austro-hongroise. Là, le langage devient plus passionné.

L'auteur de *La littérature de guerre* écarte, en principe, les publications de langue française faites par l'ennemi, à son instigation ou sous son influence (t. Ier, p. XVII), mais parfois il fait exception à cette règle. Il note par exemple quelques brochures en français qui constituent des réfutations des ouvrages d'origine allemande, mais défendant la thèse des alliés, résume brièvement l'activité de la propagande allemande en langue française en Suisse (IV, 699) etc. Il dépouille aussi la *Revue politique internationale* dirigée à Lausanne par le Hongrois Félix VALYI, le seul endroit d'ailleurs où Centraux et Alliés se rencontrèrent, en compagnie des neutres et des futurs alliés (Polonais, Tchèques). Je ne sache pas, du reste, que la propagande austro-hongroise de guerre se soit servi systématiquement de la langue française ; on pourrait tout au plus mentionner la *Revue de Hongrie* (directeur M. G. HUSZAR) — jadis une revue d'érudition et de rapprochement franco-hongrois — laquelle est devenue pendant la guerre, dirigée de Berne, un organe plus ou moins régulier de la propagande *austro*-hongroise plutôt que hongroise. L'éditeur Wys à Berne a, paraît-il, édité quelques ouvrages de ce genre, entre autres : *Une vie de soldat* : Francis Conrad Baron de Hœtzendorf. Racontée par un compatriote. Berne, Wys. 1916, 117 p. que M. VIC ne cite pas.

A côté de la masse formidable des récits sur l'Allemagne et les Allemands, le nombre des études et des publications de toute sorte consacrées à la question de l'Autriche-Hongrie est tout à fait minime. L'Autriche-Hongrie étant considérée comme une simple vassale de l'Allemagne, le principal effort de la propagande française et alliée se porte sur ce pays ; dans le t. Ier, il n'y a presque rien sur l'Autriche-Hongrie, la campagne en France ne commence que plus tard, sous l'influence d'autres propagandes. Il est certain que même sur la Bulgarie on a écrit davantage que sur la Hongrie proprement dite. On s'occupe de l'entrée en guerre de la Bulgarie, on démasque les propagandistes bulgares germanophiles, on consacre des monographies à Ferdinand. Ce n'est que l'avance russe en Galicie qui attire quelque peu l'attention sur la Hongrie, terrain éventuel des opérations militaires et, l'on voit paraître en juin 1915 dans les revues trois études géographiques de détail de Ch. STIÉNON : *Le Danube ; La Tatra ; La Plaine de Hongrie : la Puszta et l'Alföld* (III, 381). En ce qui concerne la politique gouvernementale des deux pays formant la Monarchie, les études manquent d'abord presque complètement, tout ce que Jean VIC a

pu noter est un article du *Correspondant* (février 1915) : « Le Royaume de Hongrie et l'Empire d'Autriche. Leur politique intérieure et son influence sur leur politique étrangère » (II, 502) et une étude d'E. Fournol sur la politique du Comte Tisza (*Revue bleue*, févr. 1915). Plus tard les travaux sur la politique de la double monarchie, et partant de la Hongrie, deviennent un peu plus fréquents. André Dubosq réimprime en 1916 son livre *La Hongrie d'hier et de demain* (« Pages actuelles ») dont la première édition avait paru quelques années avant la guerre. *La politique extérieure de l'Autriche-Hongrie 1875-1914* de Jean Lanneroux (1918, 2 vol.) est un ouvrage sérieux ; il a été commencé avant la guerre. Par contre la brochure de Jules Chopin et de Stephen Osusky (préfacée par Louis Eisenmann) : *Magyars et Pangermanistes* (1918)[1] est déjà un produit de la propagande tchéco-slovaque (III, 83). Notons en passant que dans une série de conférences sur *La Pyschologie des belligérants* (*Revue bleue*, 1918) E. Boutroux et E. Denis étudient la psychologie de l'Autriche-Hongrie (III, 147).

Dans la première période on pose déjà le problème des responsabilités, et en particulier des responsabilités austro-hongroises. Gottfried Beck (*La Responsabilité de la Hongrie*, 1916. 245 p.) est très violent contre les Hongrois qui « dominaient de plus en plus l'Autriche et qui avaient conclu avec la Prusse une alliance de conspiration ». Beck — ou du moins celui qui signe sous ce pseudonyme — affirme, d'après les « révélations » du croate Rodolphe Bartulich, que les deux attentats de Sérayévo furent provoqués par le gouvernement hongrois, désireux de faire disparaître l'archiduc François-Ferdinand (III, 107). Dès l'année 1916 la propagande s'intensifie contre l'Autriche-Hongrie et plusieurs ouvrages importants, dont les auteurs semblent être en relation avec le mouvement tchécophile, sont consacrés à démontrer la « culpabilité » de la monarchie austro-hongroise. Sur la responsabilité ou la culpabilité de la monarchie bicéphale il existe encore deux ouvrages de propagande dus à M. Jules Chopin (Pichon) : *L'Autriche-Hongrie, brillant second* (1917, 315 p. Préface d'Ernest Denis) où il veut prouver que l'Autriche-Hongrie a voulu et cherché la guerre, et où il réclame avec force son démembrement. Le même auteur, dans le *Complot de Sarajevo* (1918, 128 p.), qui n'est que le remaniement d'une partie de l'ouvrage précédent, cherche à prouver que le véritable « complot » fut le fait de l'Autriche-Hongrie elle-même, non de la Serbie. Pierre Bertrand (*L'Autriche a voulu la Grande Guerre*, 1916, 500 p.) nage dans les

1 Paris, comme partout où le lieu de publication n'est pas indiqué.

mêmes eaux : il est d'avis que l'Autriche-Hongrie a cherché un conflit non seulement avec la Serbie, mais même avec la Russie (III, 103). Jean Vic constate (I, 148) à ce propos que, si, l'Allemagne a répandu, pour se défendre, une foule de publications en français, l'Autriche montre moins de zèle dans la propagande ; il cite *un* seul article, celui du Comte Jules Andrássy (*Considérations sur les origines de la guerre*, paru d'abord dans la *Revue politique internationale*, 1915).

Il est certain que pendant les deux premières années de la guerre, il n'avait guère paru en France, ainsi que le note Vic, (V, 881) que des brochures et de « hâtifs volumes d'actualité » sur les graves problèmes de la refonte de la carte de l'Europe centrale et orientale, mais depuis on a publié des travaux qui, « s'ils restent toujours par leur tendance générale des « plaidoyers », n'en sont pas moins des œuvres d'érudition laborieuse, d'un intérêt durable ». En 1917 M. B. Auerbach publie une réédition de son livre substantiel consacré au problème des nationalités en Autriche-Hongrie (Ire éd. 1898) : *Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie* (492 p.). Plus on se rapproche de la fin de la guerre, plus on pousse l'étude des problèmes ethnographiques de la monarchie. De nombreux écrivains réclament la destruction totale de la double monarchie, et, son remplacement par des Etats nationaux indépendants, mais ces écrivains sont, sauf erreur, tous en relations étroites avec les milieux de futurs bénéficiaires immédiats de ce partage : Alex. André : *Les problèmes de l'Europe centrale* (Préface de J. Chopin-Pichon 1918, 169 p.) ; G. Salvemini (Italie) : *Delenda Austria* (1918) ; S. Blondel, *La nouvelle carte de l'Autriche* (10 p) ; P. Louis, *Le droit des peuples et la guerre* (Mercure de France, oct. 1916) ; Demètre Consa, *La S. D. N. et l'Autriche-Hongrie* (Revue, avril 1918) et surtout M. Jules Chopin-Pichon qui semble diriger le concert : *l'Autriche-Hongrie et le catholicisme* (Mercure de France, nov. 1917), *Un nouvel équilibre européen* (Revue de Paris févr. 1918) ; *Les déceptions d'un austrophile* (Revue de Paris, juillet 1918), tous ces articles militent en faveur de la destruction de l'Autriche-Hongrie (V, p. 977). Mais Vic explique qu'une « autre tendance s'affirme peu à peu et s'exprime avec une certaine fréquence après les négociations secrètes de l'Autriche qui ne tardent pas à être connues dans certains milieux » (V 979). Selon les auteurs représentant cette tendance, l'Autriche-Hongrie « serait maintenue sous forme d'une *confédération d'Etats autonomes*, tant pour faire contrepoids à l'Allemagne qu'afin d'éviter entre les nouvelles nations libres des compétitions pour l'hégémonie : le Comte de Fels, *L'Entente et le*

problème autrichien (1918, 220 p.) — propose le maintien et même le développement de la monarchie des Habsbourg, fait entrevoir la possibilité d'une paix séparée, Etienne Fournol, *De la succession d'Autriche* (1918, 275 p.) — demande l'établissement d'une Confédération du Danube sous la protection des grandes puissances, et de nombreux articles parus dans différentes revues. Sur cette tendance se greffe l'activité de certains Hongrois qui invoquant l'ancienne amitié qui unit leur pays à la France, la défendent en diverses apologies de langue française contre les mutilations et les châtiments que veut lui infliger l'Entente » (Vic, V, 980) : Charles Vincenty (André de Hevesy), *Les nationalités en Hongrie* (Genève, 1918, 216 p.) ; Félix Vály, *Le problème magyar*. Lettre à Wilson (Revue pol. internat. sept.-oct. 1918) ; [André de Hevesy], *Lettre d'un Hongrois au Président Poincaré* (Genève, 1919). D'ailleurs, d'autres Hongrois ont pu se faire entendre des Français et des alliés et même entrer en discussion avec eux : le Comte Jules Andrássy publie un article sur *Le problème de la paix* (Revue pol. internat., sept.-déc. 1916) qui trouve sa réponse dans l'article d'Henri Lichtenberger (ibid., janv-fév. 1917), la même revue accueille une réponse du Comte Andrássy à Lord Lansdowne *La Grande Bretagne et la paix* (oct.-déc. 1917) (V, 883). Outre les discussions, pleines d'enseignements, Andrássy-Reinach et Andrássy-Lichtenberger, notons ici la polémique Palágyi-de Tarde qui pose d'assez bonne heure un problème qui commence à préoccuper les esprits prévoyants de nos jours. Melchior Palágyi, philosophe hongrois, développe dans un article (*La crise de l'idée européenne*. Revue pol. internat. 5 nov.-déc. 1913) l'idée que si l'on a pu croire durant une certaine période qu'il existait « une Europe » unie pour une œuvre commune de civilisation, cette idée est bien compromise ; bref M. Palágyi regrettait la division de l'Europe et envisageait son avenir avec pessimisme. Alfred de Tarde a répondu à Palágyi (*Le Suicide de l'Europe*, ibid. mars., avril 1918) et veut montrer que la division actuelle est le fait des Allemands et que l'invasion de l'Europe par les peuples extra-européens n'est pas à craindre (V., 1013). Dans cette même revue un autre échange de vues a eu lieu, notamment entre le Polonais Simon Askenazy (*La Hongrie et la Galicie en 1830*, janv.-fév. 1916) et le Hongrois Henri Marczali (*Polonais et Hongrois devant l'histoire*, mars-avril 1916).

Jean Vic constate (II, 502) que la situation et la vie publique de l'Autriche-Hongrie pendant la guerre excitent à peine l'intérêt du public français (un seul livre paraît sur ce sujet : S. Verdène, *Je reviens d'Autriche* [-Hongrie], 1915, 96 p.), son intérêt va

davantage aux peuples « asservis ». Les Serbes sont les premiers à profiter de cet intérêt, et c'est leur propagande, la première parmi celles des membres de la future Petite-Entente qui s'exerce avec une particulière insistance dès 1915. Son objet est, dès la première heure, l'unité yougoslave. Sur cette question paraissent de nombreux ouvrages de vulgarisation scientifique (Ernest Denis *La Grande Serbie*, 915, 336 p.) ; Pierre de Lannux, *La Yougoslavie* 1916, 264 p.) ; V. Béraud, *La Serbie et son histoire*, 1915, 48 p.) ; Léo d'Orfer, *Chants de guerre de la Serbie*, 1915), des brochures, des programmes d'avenir, des ouvrages politiques ; depuis la fin de 1915 un bulletin spécial est publié par le « Comité Yougoslave » *Bulletin yougoslave*, (Paris), dès 1916 on édite une *Bibliothèque yougoslave* qui réunit une série d'opuscules sur divers chapitres de l'histoire et de la civilisation des Slaves du Sud, 5 brochures ont paru en tout. Deux périodiques en français ont été fondés par des Serbes : *La Nouvelle Serbie* dès le 1er mai, 1916 (hebdom.), *La Serbie* dès le 7 mai 1916 (hebdom.)) Je relève une brochure parmi cette nombreuse production de pamphlets, celle de Grégoire Yakchitch sur un détail du problème yougoslave touchant plus particulièrement la Hongrie : *Le Banat*, la thèse serbe (Revue hebdom., 1915, 31 p.), avec laquelle commence le dialogue roumano-serbe sur le Banat (II, 415, 677, 680). Cette propagande s'amplifie et gagne en intensité dès l'arrivée en France et en Suisse romande des réfugiés yougoslaves qui s'occupent de faire paraître d'assez nombreuses brochures sur les persécutions infligées à leurs compatriotes par le gouvernement autrichien ; Hinkovic, *Le Martyre des Yougoslaves* (1917, 64 p.), *Le Régime politique d'Autriche-Hongrie en Bosnie-Herzégovine et les procès de haute trahison* par un groupe d'hommes politiques yougoslaves (1916, 103 p.), Tresitch-Pavitchitch et Vukotitch, *Le Régime austro-hongrois* (1917 et 1918 15 p.), Victor Kuhne (Suisse), *Ceux dont on ignore le martyre*. Les Yougoslaves et la guerre (Genève, 1917, 299 p.) et d'autres publications de moindre importance (IX, 657). Mais ils ne se contentent pas de dénoncer les puissances qui occupaient des territoires serbes, ils préparent et publient des travaux sur leur pays et des revendications. S'ils n'avaient guère publié jusqu'en 1916 que de minces brochures, depuis cette année-là d'importantes ouvrages sortent de leurs mains, signés des principaux historiens ou ethnographes serbes auxquels se mêlent déjà quelques Français. Je me borne à en citer les principaux (IV, 518) : Bain et Miladinovitch, *Précis d'histoire serbe* (1917, 103 p.) ; G. Devas, *La Nouvelle Serbie* (1918, 471 p.) ; S. Yakchitch, *L'Europe et la résurrection de la Serbie* (1917, 528 p.) ; Tujovic, *Les Serbes*, population rurale et urbaine

(1917, 47 p.) ; Clapier, *La Serbie légendaire* (1918, 278 p.) ; Pierre de Pétrovitch-Niégoch, *Les lauriers de la montagne* (1917, 165 p.) ; Benoît-Sigoyer, *La Patrie Serbe* (1918, 259 p.) et un grand nombre d'autres ouvrages, brochures, plaquettes, articles etc., si nombreux qu'on a pu remplir avec la bibliographie de cette littérature proserbe tout un volume : Odavitch, *Essai de bibliographie française sur les Serbes, Croates et Slovènes depuis le commencement de la guerre actuelle* (1918, 160 p.). Il faut noter aussi (IV, 517) que de nouveaux périodiques de langue française sont fondés par les Serbes ; *La Patrie Serbe* (depuis octobre 1916, bimensuel), *la Libre Serbie* (bihebdomadaire, à Genève). D'autres périodiques ou collections se fondent ; à Genève paraît à partir de 1918 une *Bibliothèque croate* (V, 935), rédigée par des Croates de Hongrie, selon Vic, d'inspiration moins favorable à la cause des Alliés ; ses fascicules paraissent en français, en allemand et en croate ; en français ont paru : une brochure sur les revendications des Yougoslaves à Brest-Litovsk et une autre sur *Les Croates en Hongrie* par Slavko-Radic. A Paris, vers la même époque, la « Ligue des Universitaires de Serbie » fonde une collection de brochures, sous le titre *questions contemporaines*, composées d'extraits de revues (IV. 518). Pour compléter cette revue hâtive ajoutons qu'il y a eu en France ou en français, une littérature considérable sur les événements militaires en 1914-1916 et les occupations étrangères en Serbie depuis 1916 un certain nombre de publications officielles serbes et quelques ouvrages officieux de R.-A. Reiss en 1915 et 1918 (IV, 520).

Il faut reconnaître que les Serbes ont fait en France, dès l'année 1916, un sérieux effort de propagande nationale et scientifique en publiant des ouvrages importants, comme des brochures de propagande sur le problème yougoslave, sur l'unité serbe-croate-slovène en général, et sur l'histoire, la géographie, la vie économique, la littérature des pays serbes et aussi yougoslaves. Ils vouent une attention spéciale aux Yougoslaves de l'Autriche-Hongrie (V, 930-940), p. e. Fr. Cvjetisa, *les Yougoslaves d'Autriche-Hongrie* (1917), Comte de Voïnovitch, *Yougoslavie et Autriche* (1918, 48 p.), Yovanovitch, *Les Croates et l'Autriche-Hongrie* (1918, 231 p.), Vosnjak, *Les Slaves du Sud et l'Autriche-Hongrie* (1918, 200 p.), etc. Dans ces publications les patriotes serbes et yougoslaves ne se contentent pas d'éclairer l'opinion publique mondiale, alliée ou neutre, sur la justice de leur cause vis-à-vis des puissances centrales, mais se font un devoir de combattre également les thèses des alliés italiens (Dalmatie) et roumains (Banat) et de justifier leurs revendications spéciales où les solu-

tions ne sont pas encore toutes faites. Ils reçoivent de précieux concours en la personne de nombreux Français slavophiles, qui — se substituant aux Serbes — mènent eux-mêmes une campagne d'explication ou d'érudition pour faire connaître les pays yougoslaves et leurs aspirations ; citons parmi les plus connus : Gauvain, *La question yougoslave* (1918, 109 p.), Duhem (Grande Revue, 1916, Mercure de France, 1918), G. Chopin (Mercure de France, 1918), Louis Léger (Revue des sciences pol., 1917), mais leur activité se déploie plus puissamment dès l'armistice, ce qui sort déjà des cadres de la *Littérature de guerre*.

La propagande d'un autre peuple slave de la Monarchie, celle des Tchèques commence en France avec le fameux pamphlet de M. Edvard Beneš, *Détruisez l'Autriche-Hongrie*. Le martyre des Tchéco-Slovaques à travers l'histoire (1916, 79 p.). (On peut noter ici un détail, minuscule, mais important aux yeux de l'administration tchéco-slovaque, par exemple : c'est qu'à ce moment-là il n'était pas encore défendu d'employer le trait d'union dans le mot *tchéco-slovaque*.) Il est vrai qu'avant cette brochure il avait paru déjà quelques brochures et articles sur le même sujet : Bonnier, *Nos amis les Tchèques* (Revue hebdom. 1914), Quirielle, *Les Tchèques contre l'Autriche* (ibid. 1915), Belsky, *Les Socialistes tchécosl. et le démembrement de l'Autriche-Hongrie* (Chicago-Paris, 1915), Lewetzow, *La mort de l'Autriche* (La Revue, 1915). Dès le 1er mai 1915 paraît à Paris *La Nation tchèque*, revue trimestrielle, à laquelle Ernest Denis donne l'appui de sa haute autorité (II, 701).

Parallèlement au problème spécial tchéco-slovaque on étudie le problème général de la destruction de l'Autriche-Hongrie précisément au point de vue de la libération des nations allogènes. Louis Léger dans *La liquidation de l'Autriche-Hongrie* (1915, 87 p.) considère comme « des plus simples » le problème qu'entraîne la liquidation : A. Chervin étudie *l'Autriche et la Hongrie de demain* (Les différentes nationalités d'après les langues parlées. 1915, 119 p.) et pose déjà la question du « corridor » tchéco-yougoslave. « Cet ouvrage — dit Jean Vic — est une étude démographique très précise et détermine les conditions d'un partage éventuel. » Son idée la plus marquante est d'établir, à peu près sur l'emplacement de l'ancienne Pannonie, un corridor de communication entre les Slaves du Nord et les Slaves du Sud ». L'ouvrage de S. Vielmont, *L'intérêt de la France et l'intégrité de l'Autriche-Hongrie* (1915, 137 p.) veut également prouver, malgré son titre, que l'intérêt de la France exige, avec le démembrement de la Monarchie, la reconstitution d'une Bohême indépendante (II, 703).

La propagande des Tchèques en France s'exerce surtout, note Jean Vic, par le moyen de leur revue (V, 976). Ils ne publient pas de nouvel ouvrage, Edvard Beneš donne deux articles à *Scientia* en 1918 sur la place des Tchécoslovaques parmi les Slaves et leur lutte en vue d'un Etat national. De nombreux Français, au premier rang desquels on trouve toujours Ernest Denis, continuent à soutenir par leurs travaux les aspirations tchèques. Ernest Denis fait paraître, outre quelques articles (Revue bleue, oct.-nov. 1918, etc.), en 1917 un ouvrage sur les *Slovaques* (283 p.), ouvrage important, mais non sans défauts. Un groupe de Français publie en 1917 un livre collectif : *Les pays tchèques* (Slovaquie y comprise) pour mieux faire connaître le peuple tchèque en une série d'études (V, 976). J. Chopin-Pichon consacre quelques articles encore (IV, 657, 475) aux Tchèques à propos de leur action militaire en Russie (Revue de Paris, août 1918 ; Revue des deux Mondes, sept. 1918), ou de leurs rapports avec l'Allemagne (Revue des deux M., juin 1918). En 1918 paraît « imprimé comme manuscrit » l'ouvrage bien connu du futur Président de la République, Thomas G. Masaryk, *L'Europe nouvelle* (230 p.) où il développe le plan des Alliés pour la paix, étudie la question d'Orient et insiste en particulier sur la reconstitution et le rôle futur de l'Etat tchécoslovaque (V, 900).

La propagande scientifique tchèque (et yougoslave) a, à partir de juillet 1917, un autre organe à sa disposition : *Le Monde Slave*, revue mensuelle, dirigée par Ernest Denis, Robert de Caix, dans un esprit « rigoureusement scientifique ». Cette revue importante est consacrée en premier lieu aux problèmes russes, mais aussi à l'étude des autres peuples slaves (IV, 456).

La propagande roumanophile en France commence en 1915 par l'exposé des revendications roumaines et, en général, par l'étude des questions intéressant tous les Balcans (non seulement les Serbes) par les Roumains d'abord : Mavrodin, *La Roumanie contemporaine* (1915, 67 p.) ; Campiniano-Cantémir, *Les aspirations du peuple roumain* (1915, 12 p.) ; Cantacuzène, *Les Roumains d'Autriche-Hongrie* (1915, 39 p.) ; Cantacuzène, *La question nat. roumaine* (Revue hebdom., mars 1915) ; Iorga, *Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie* (1915-16, 2 vol., 414 et 404 pp.) ; Sirianu, *La question de Transylvanie* (1916, 440 p.) et par leurs amis français ensuite : Tagniez, *La Transylvanie* (Revue des deux M., avril 1915) ; G. Lacour-Gayet, différentes brochures (II, 414, 442), etc.

La situation des Roumains de Transylvanie, combattant dans les rangs des armées austro-hongroises est le sujet d'un livre de Tas-

lauanu, *Trois mois de campagne en Galicie*. Carnet de route d'un Transylvain, officier dans l'armée austro-hongroise (1916, 259 p.), sans doute semblable aux récits de campagne des Danois ou Alsaciens, soldats allemands (IV, 672). La suite logique de cette publication, est une brochure de Sevère Bocou, *Les légions roumaines de Transylvanie* (1918) qui est un éloge des légions roumaines (IV, 566).

A partir de l'année 1917 la propagande roumaine s'intensifie. Un bureau de presse et de propagande roumaine se fonde à Genève, sous la direction de M. N. Petrescu-Comnène qui lance des livres de propagande, en général bien présentés et habilement conçus, édités par Payot (Paris-Lausanne). Lui-même donne des *Notes sur la guerre roumaine* (1917, 256 p.) où un chapitre est consacré à la condition des Roumains d'Autriche et de Hongrie (IV, 563), un livre sur la *Dobrogea* (1918, 209), édite et préface un travail d'Aurèle Popovici, *La question roumaine en Transylvanie et en Hongrie* (1918, 230 p.). A Paris la même activité se déploie. On y fonde en 1918 une collection : *Bibliothèque franco-roumaine* dans l'intention de présenter, sous une forme concise, toutes les questions roumaines « que tout homme cultivé doit connaître » ; d'autres publications, d'origine roumaine, font connaître au public français la Roumanie, son histoire, sa littérature : la Reine Marie, *Mon pays* (1917, 144 p.). Filibin, *la Roumanie* (1917, 108 p.), Stirbey, *les Roumains* (1916, 301 p.), et quelques articles de revues (IV, 560 p.).

Les revendications roumaines portent sur des territoires très divers et très étendus qu'ils disputent à tous leurs voisins. Chacune de ces réclamations trouve son défenseur, mais, ainsi que le note Vic, l'importance de ces plaidoyers n'est pas toujours proportionnée à celle des territoires en question. Ainsi la Transylvanie, « unanimement reconnue roumaine par les Alliés », est, depuis 1916, un peu laissée de côté, tandis que le principal effort de la propagande se porte sur la question de la Dobroudja qu'on exige des Bulgares, et surtout sur le Banat qu'on dispute aux alliés serbes et aussi sur la Bessarabie, encore en possession des Russes, également alliés. Mais l'activité en faveur de la Transylvanie semble reprendre dès 1918 : Draghicesco, *Les Roumains* (Transylvanie, Banat, etc., 1918, 244 p.) ; Draghicesco, *La Transylvanie* (1918, 112 p.) ; Antonesco, *les Nationalités opprimées et l'Entente* (1918, 40 p.) et beaucoup de brochures et articles de revue, parmi lesquels on devra signaler un article de Guy de Roquencourt (Revue polit. internat., nov. 1918) présentant un autre aspect du problème (V, 950).

Mais toute cette « littérature » est éminemment politique et n'a que la seule valeur d'une propagande, excepté quelques articles isolés (Stiénon, *Du Danube à la Transylvanie*. Correspondant, août 1916), un livre du professeur E. Pittard, *La Roumanie* (1917, 327 p.), mais même ce livre est plutôt un livre de souvenirs qu'un travail scientifique, et quelques travaux de Nicolas Iorga, *Histoire des relations entre la France et les Roumains*, (1918, 282 p.), *Histoire des Roumains de Bucovine* (1917, 125 p.) et l'*Histoire des Roumains de Transylvanie* (citée plus haut), qui peuvent être considérés plus ou moins comme des travaux scientifiques, occasionnés par les événements d'actualité.

Le départ entre les produits de la « littérature de guerre » et ceux de la « littérature des traités de paix » est difficile à effectuer. Souhaitons que l'ouvrage de Jean Vic trouve son continuateur qui rassemblera, avec la même laborieuse patience, les publications de la période précédant et suivant immédiatement la conclusion des traités de paix, publications dont la préparation et la genèse se trouvent déjà dans les écrits de guerre. Nous croyons qu'il n'était pas inutile de relever parmi ces écrits ce qui concerne plus spécialement la Hongrie et d'attirer l'attention sur cet ouvrage, riche mine pour les futurs historiens de l'époque de la grande guerre.

Z. Baranyai.

(Genève.)

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

DE LA HONGRIE

Nous continuons sous cette rubrique l'ouvrage posthume du regretté Ignace Kont : *Bibliographie française de la Hongrie* (1521-1910). Paris, Ernest Leroux, éditeur, 1913, XVI, 323 (3) p. Nous prions nos amis de vouloir bien nous aider à rendre aussi complète que possible cette bibliographie courante, qui, dans sa forme, suit celle d'Ignace Kont.

Voir la liste des additions publiées depuis la parution de cet ouvrage : *Revue des études hongroises*, 1924 [t. 2], p. 80.

1924

PALEWSKI (Jean-Paul). — Souvenirs de Hongrie. *Les Cahiers du Mois* (Juin, N° 2), Paris, pp. 36-61.

PERGAMENI (Charles). — La question slovaque. *Le Flambeau.* (Bruxelles), 31 mai, pp. 53-73.

Revue des différents mouvements d'indépendance slovaque dans une tendance tchécophile.

PITTARD (Eugène). — Les races et l'histoire. Introduction ethnologique à l'histoire. Bibliothèque de synthèse historique. L'évolution de l'humanité. N° 5. Paris, *La Renaissance du Livre.*, in-8°, XX, 619 p.

Hongrie et Hongrois, pp. 334-442 et *passim*.

RADOS (Gustave). — Les conditions du travail intellectuel en Hongrie. *Revue de Hongrie.* (XVIIe a., t. XXXI.), 15 sept., pp. 53-63.

RUYSSEN. — Les minorités nationales d'Europe et la Guerre mondiale. Paris. *Les Presses universitaires de France.* 8°, 421 p.

C.-r. dans la *Revue des études hongroises*, 1924, [t. 2], pp. 224-228.

SCHOBER (Joseph). — La sériculture et l'industrie de la soie en Hongrie. *Revue de Hongrie*, (XVIIe a., t. 30), 15 janv., pp. 34-43.

SEE (P.). — Amiel et Petöfi. Carnet du Liseur. *Le Carnet et la Semaine.* 6 avril.

A propos de l'article de B. Bouvier, *Une traduction d'inédite d'Amiel*, paru dans la *Revue des études hongroises* (1923).

SZABOKY (Aloyse). — Le commerce extérieur de la Hongrie. *Revue de la Société hongroise de Statistique*, avril-juin, pp. 29-66.

TANGL (Charles). — Souvenir de Roland Eötvös. *Mathematikai és Physikai Lapok* (Budapest), vol. 1923/24, pp. 61-64.

THÉRY (Edmond). — Notes économiques sur la Hongrie. *Economiste Européen.* 21 novembre, pp. 323-324 ; 19 décembre, pp. 389-391.

Superficie ; population ; agriculture ; élevage. Le commerce en 1923 et en 1924.

TINAYRE (Marcelle) et **RÉGNIER (Paul-Eugène).** — Cécile de Tormay. *Revue de Paris.* 1er sept., pp. 43-50.

TOMCSANYI (Jean). — La question des minorités en Pologne et dans l'ancienne Hongrie. *Revue de Hongrie.* (XVIIe année. T. XXXI), 15 déc., pp. 184-198.

TORMAY (Cécile de). — La Révolution en Hongrie (*Suite*). *Nouvelle Revue Romande* (Lausanne) févr. (N° 2), pp. 11-12 ; mars (N° 3), pp. 8-9 ; juin-juillet (Nos 6-7), pp. 7-11 ; août-sept. (Nos 8-9), pp. 5-7) ; déc. (N° 12). Fin.

TORMAY (Cécile de). — Le livre proscrit. I. *Revue de Paris.* 1er sept., pp. 51-74 ; II. 15 sept. pp. 402-445. (Traduction de Marcelle Tinayre et Paul-Eugène Régnier).

TRAZ (Robert de). — En Hongrie. *Revue de Hongrie.* (XVIIe a., t. XXX). 15 mars, pp. 125-134).

D'après les *Dépaysements.*

TRAZ (Robert de). — Complices. Collection « Le Roman ». Dirigée par Edmond Jaloux. Paris, *Bernard Grasset,* éditeur, 258 p.

Pp. 195-258. *Le personnage invisible,* nouvelle ; sujet hongrois.

TRONCHON (Henri). — Une étude hongroise sur la littérature comparée (Béla Zolnai). *Revue de Littérature comparée,* janv.-mars. (IVe a.), pp. 134-6).

TRONCHON (Henri). — Un Voltairien de Hongrie : Le Comte Jean de Galántha (1741-1803). Extrait des *Nouvelles Archives des Missions scientifiques,* t. XXII, fasc. 4. Paris, *Imprimerie Nationale,* 8°, 57 p.

TRONCHON (Henri). — Le mouvement littéraire en Hongrie. Rapport présenté à la Société des Gens de Lettres de France. *La Vie des Peuples* (Paris), déc., pp. 692-709.

VAUSSARD (Maurice). — Enquête sur le nationalisme. Paris, éd. *Spes.*

Réponses du Comte A. Apponyi et M. le Prof. Gyula Szekfü.

WERKMANN (Baron Charles de). — Le Calvaire d'un Empereur. 1918-1922. Schönbrunn - Eckartsau - Wartegg - Prangins - Hertenstein-Madère. Traduit de l'allemand par Geo Bell. Collection de mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la guerre mondiale. Paris, *Payot,* 8°, 320 p.

WLASSICS (le Baron Jules). — Deux avis de la Cour Permanente de Justice internationale de la Haye. *Revue de Hongrie.* (XVIIe a., t. XXX), 15 mars, pp. 97-104.

WLASSICS (le Baron Jules). — La question de l'indigénat et le Haut Tribunal Administratif de Prague. *Revue de Hongrie*. (XVIIe a., t. XXXI), 15 juil.-15 août, pp. 1-8.

— Accord entre la République d'Autriche, le Royaume de Hongrie, le Royaume d'Italie, le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes et la Compagnie des Chemins de Fer du Sud (Südbahn) pour la réorganisation du réseau de la Compagnie des Chemins de Fer du Sud, signé à Rome le 29 mars 1923. *S. d. N. Recueil des Traités*. Vol. XXIII, pp. 256-334.

— Accord entre la Hongrie et le Royaume-Uni, modifiant la convention du 20 décembre 1921, en ce qui concerne les versements périodiquee de la Hongrie, signé à Paris, le 11 déc. 1923. *S. d. N. Recueil des Traités*. Vol. XXIII, pp. 121-123.

— L'aide internationale à la Hongrie. Editorial *Europe Nouvelle*. 1er mars. N° 315, p. 258.

— Annuaire militaire. Renseignements généraux et statistiques sur les armements terrestres, navals et aériens. *S. d. N.* 1re année. 2e éd. C. 601. M. 209. 1924. IX. (A. 37. 1924. IX). Genève, 4°, 889 p.

Hongrie : pp, 569-577.

— Hongrie. Le travail dans les boulangeries. Une ordonnance. *Informations sociales*. Vol. X. N° 9. 2 juin, pp. 346-347.

— Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg. 2e année, n° 5. 1er mars. Strasbourg, *librairie Istra*.

p. 167. — Samedi, 2 février (*Chronique des réunions de Samedi à la Faculté*). Histoire littéraire. « M. H. Tronchon rend compte de plusieurs publications étrangères en langue française. 1° A propos du premier fascicule de la *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, il indique la situation et les tendances actuelles de la presse française à Budapest. Il analyse brièvement le programme de la Revue, les principaux articles de ce premier numéro, fait quelques réserves sur une chronique concernant la littérature française de traductions dans la Hongrie d'aujourd'hui, et signale tout l'intérêt qu'aura la *Bibliographie française de la Hongrie* que la Revue compte poursuivre, en la complétant, à dater de l'an 1910, où s'arrêtait l'utile ouvrage de Kont. »

— Bulletin périodique de la presse hongroise. Ministère des Affaires Etrangères [de France], n°s 78 à 85. [Paraissant par période de 4 à 6 semaines ; non mis en commerce.]

— Les conditions de vie des ingénieurs et des chimistes. *Bureau International du Travail*. Etudes et Documents. Série L (Travailleurs intellectuels), n° 1. Genève, 4°, 98 p.

Hongrie : *passim*.

— Hongrie. Congrès universel des étudiants catholiques à Budapest. *Nouvelles Religieuses*, 1er oct.

— Congrès des syndicats hongrois. *Informations sociales*. Vol. X, n° 10, 9 juin, pp. 411-412.

— Convention entre l'Autriche, la Hongrie, l'Italie et le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes pour le règlement du transit et des commu-

nications sur le réseau de la Compagnie des Chemins de fer Danube-Save-Adriatique, signée à Rome le 29 mars 1923. *S. d. N. Recueil des Traités.* Vol. XXIII, pp. 378-412.

— Délimitation de la frontière entre la Hongrie et la Tchécoslovaquie dans la région de Salgótarján. *S. d. N. Journal officiel.* V[e] année, n° 5, mai, pp. 757-760.

— Echange de notes entre les Gouvernements Hongrois et Roumain, au sujet du délai de présentation des requêtes devant le Tribunal arbitral mixte hungaro-roumain. Budapest, le 28 mai 1924. *S. d. N. Recueil des Traités.* Vol. XXVII, pp. 118-120.

— Echange de notes entre l'Union Economique belgo-luxembourgeoise et la Hongrie, relatif au traitement de la nation la plus favorisée pour tout ce qui concerne l'importation, l'exportation et le transit des marchandises. Budapest, le 30 sept. 1924. *S. d. N. Recueil des Traités.* Vol. XXX, pp. 136-138.

— Enquête sur la production. Rapport général. *Bureau International du Travail.* Genève. Gr. 8°, t. III, 1021 p. T. IV, 1er vol. 882 p. 2e vol. 1233 p.

Hongrie *passim.*

— Etudes et informations commerciales de la Banque nationale française du Commerce extérieur [Paris, 21, boulevard Haussmann]. Bulletin hebdomadaire. N[os] s'occupant de la Hongrie : 103, 106, 108, 110, 115, 117, 119, 124, 129, 132, 133, 138, 139 [monographie], 141.

— Lettre d'un étudiant hongrois sur l'Académie de Lausanne en 1781. *Revue historique vaudoise.* Novembre (32e a.), pp. 343-346.

D'après la *Revue des études hongroises,* 1924 [t. 2], pp. 60-64.

— Les exportations de la Hongrie pendant le premier semestre de 1924. *Economiste français.* 30 août, pp. 264-265.

— Liszt et la Hongrie. *Revue musicale* (Paris), 1er avril.

Courte note d'après l'étude de A. Pauler, Liszt et la Hongrie, *Revue des études hongroises,* 1923 [t. 1].

— Les problèmes du logement en Europe depuis la guerre. *Bureau International du Travail.* Etudes et documents. Série G, n° 1, Genève, VII, 534 p.

Hongrie : *passim* et pp. 459-475.

— Loi IV de l'an 1924 sur le rétablissement de l'équilibre du budget. Bilingue (texte français original et traduction officielle hongroise). 4°, 42 p. [Budapest, 1924].

— Lois et ordonnances hongroises portant sur la protection des droits minoritaires en Hongrie. *Revue de Hongrie.* (XVIIe a., t. XXX), 15 févr., pp. 70-86, et 15 mars, pp. 135-143.

— Motifs concernant le projet de loi sur le « rétablissement de l'équilibre des finances d'Etat ». Annexe au document n° 422, 4°, 26 p. [Budapest, 1924].

— *Ministère Royal des Affaires Etrangères de Hongrie.* Recueil des Actes

et Documents relatifs à l'affaire de l'expropriation par le Royaume de Roumanie des biens immobiliers des optants hongrois. Traitée par le Conseil de la Société des Nations dans ses séances du 20 et 23 avril, respectivement du 5 juillet 1923. Budapest, gr. in-8°, 156 p.

« Exclusivement à l'usage interne et confidentiel ».

— *Le mariage de Petöfi.* — *Almanach des Lettres françaises et étrangères.* 1re année, 22 juin, p. 338.

D'après Kont, *Revue des Revues.*

— *La mort de Petöfi.* — *Almanach des Lettres françaises et étrangères.* 1re année, 2 juin, p. 256.

D'après la *Revue des Revues.*

— « Passage de la Reine de Hongrie » [à Paris]. *Intermédiaire des chercheurs et curieux.* 10 juin (p. 516), 10-30 juillet (p. 614), 10-30 sept. (p. 684).

— A travers la Presse. Analyse de l'article de Z. Baranyai, *Etudiants hongrois à l'Académie de Lausanne* (avec quelques nouvelles contributions en note) et de Rácz, *Rousseau et la Hongrie. Bulletin de la Société de l'histoire du Protestantisme français* (Paris), juillet-sept. (73e an.), pp. 244-5.

— Protocole n° 1 relatif à la reconstruction financière de la Hongrie, signé le 14 mars 1924. *Société des Nations.* — *Recueil des Traités.* Vol. XXV, pp. 424-425.

— Protocole n° 11 relatif à la reconstruction financière de la Hongrie, signé le 14 mars 1924. *S. d. N. Recueil des Traités.* Vol. XXV, pp. 428-440.

— Protocole I, dressé au sujet du service commun tchécoslovaque et hongrois sur la ligne ferroviaire de Filakovo-Salgótarján, signé à Prague, le 9 févr. 1924. *S. d. N.* — *Recueil des Traités.* Vol. XXX, pp. 326-332.

— Protocole II, dressé au sujet de la carrière de basalte au nord de Somoskő, signé à Prague, le 9 févr. 1924. *S. d. N.* — *Recueil des Traités.* Vol. XXX, pp. 336-344.

— Organisation Internationale du Travail. Le progrès des ratifications. Hongrie. *Bureau International du Travail. Informations Sociales.* Vol. IX, n° 13, 31 mars, pp. 3-7.

— Reconstruction financière de la Hongrie. Comité Financier. (Douzième et treizième sessions). C. 772. (1). M. 317 (1). 1923. II. (F. 120 (1). (Annexe au Protocole II). 3 janv., 12 p.

— Reconstruction financière de la Hongrie. Accords préparés par la S. d. N. et signés à Genève le 14 mars 1924 avec les documents et déclarations publiques y relatifs. *S. d. N.* C. 185. M. 53. 1924. II. Genève, le 20 avr., 45 p.

— Reconstruction financière de la Hongrie. Rapport de la Délégation du Conseil de la *S. d. N. Journal Officiel.* Ve a., n° 6, juin, pp. 872-885.

— Restauration financière de la Hongrie. Premier rapport du Commissaire général de la S. d. N. pour la Hongrie. 1er-31 mai. C. 250. 1924. II., Genève, le 11 juin.

— Reconstruction financière de la Hongrie. Deuxième rapport, 1er-30 juin. *S. d. N.* C. 351. 1924. II., le 18 juil., 11 p. et *S. d. N. Journal Officiel.* Ve année, n° 9, sept., pp. 1228-1238.

— Restauration financière de la Hongrie. Troisième rapport. 1er-31 juillet. C. 401. 1924. II., Genève, le 21 août.

— Restauration financière de la Hongrie. Quatrième rapport. 1er, 31 août. *Journal Officiel*, Ve année, n° 11 (deuxième partie), nov. pp. 1741-1748.

— Restauration financière de la Hongrie. Cinquième rapport. 1er sept. *S. d. N.* C. 585. 1924. II. Genève, le 16 oct., 10 p. et *Journal Officiel*, Ve, n° 11. (Deuxième partie), nov., pp. 1749-1758.

— Reconstruction financière de la Hongrie. Sixième rapport. 1er-31 oct. *S. d. N.*, *Journal Officiel*, Ve a., n° 12, déc., pp. 1835-1845.

— *La Reconstruction de la Hongrie.* Articles ou déclarations de Mgr. Csernoch (« La question de l'assainissement »), du Comte Apponyi (« L'emprunt et l'assainissement »), de M. Alex. Popovics (« Le rôle de la nouvelle banque d'émission dans le projet de reconstruction de la Société des Nations »), de M. G. Gratz, de M. Fr. Paupera (« Le passé proche et l'avenir prochain »), de M. A. Belatiny, P. Biró, Ch. Végh. *Kelet Népe*, 20 mai, (a. XVI, n° 6-9), pp. 28-45.

— Hongrie. Les progrès de la réforme agraire. *Informations sociales.* Vol. X, n° 5, 5 mai, pp. 201-202.

— La réforme agraire en Roumanie, et les optants hongrois de Transylvanie devant la Société des Nations. Mars-juillet 1923. Paris, Jouve et Cie éditeurs, 8° 188 p.

Publication du gouvernement roumain.

— La Religion catholique et les différentes sectes en Hongrie. *Nouvelles Religieuses*, 1er juin.

— Les salaires et la durée du travail des ouvriers agricoles. *Informations Sociales.* Vol. X, n° 11, 16 juin.

Hongrie, pp. 19-20.

— Hongrie. Une semaine liturgique à Budapest. *Nouvelles Religieuses*, 1er avril.

— Traité de Commerce entre la République d'Esthonie et le Royaume de Hongrie, signé à Reval, le 19 oct. 1922. *S. d. N. Recueil des Traités.* Vol. XXX, pp. 348-368.

— **X.** : Le Larousse français sabote la « victoire du droit, de la justice et de la civilisation ». *Revue de Hongrie* (XVIIe a., t. XXXI), 15 juillet-15 août, pp. 9-12.

*** : La situation militaire de la Petite-Entente. *Le Correspondant*, 10 août (96e a.), pp. 385-399.

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES

ECKHARDT (Alexandre). Les Français en Hongrie pendant la Révolution 231

FOKOS (Dávid). La renaissance nationale des Zyriènes. 243

GOMBOCZ (Zoltán). Ossètes et lazyges. 5

HÓMAN (Bálint). La première période de l'historiographie hongroise 125

KERTÉSZ (Manó). Les traces de la sorcellerie dans la langue hongroise 59

MELICH (János). L'influence du vieux-hongrois sur la langue slovaque. I. 222

RÁCZ (Lajos). L'inspiration française dans le protestantisme hongrois. I. II. 11, 255

TOLNAI (Vilmos). Les origines du *coche*. 51

TÓTH (Béla). Un apôtre français de Petőfi : Thalès Bernard. . . 21

TRONCHON (Henri). Les débuts de la littérature hongroise en France 165

WEBER (Arthur). Don Juan en Hongrie. 36

CHRONIQUES

KASTNER (Jenő). Le passé et l'avenir des études italiennes en Hongrie. 269

LAJTI (István). La philologie classique en Hongrie. 92

SCHÖPFLIN (Aladár). Le centenaire de Maurice Jókai. 66

SEBESTYÉN-NÉMETH (Irén). Linguistique finno-ougrienne. II. . . 73

NOTES ET DOCUMENTS

La Manekine, fille de Salomon, roi de Hongrie (A. ECKHARDT). . 280

L'énigme du plus ancien historien hongrois (A. ECKHARDT). . . 295

En marge des traductions françaises de Jókai (Béla TÓTH). . . 285

Lettre d'Edouard Sayous à Antal Csengery (Imre LUKINICS). . . 293

La Commission pour assurer le travail scientifique des Universités 102

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

VIC (J.). La littérature de guerre (Z. BARANYAI). 299

Bibliographie française de la Hongrie (1923, 1924). . . . 107, 310

ABBEVILLE (FRANCE). — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA REVUE DES ETUDES HONGROISES ET FINNO-OUGRIENNES

La Revue des Études hongroises et finno-ougriennes, *qui paraît sous les auspices de l'Académie hongroise des Sciences, a pour but de faire connaître, sous une forme accessible même à ceux qui ne sont pas spécialistes des questions hongroises et finno-ougriennes, les principaux résultats qu'ont atteints la grammaire comparée des langues finno-ougriennes et les recherches historiques et philologiques relatives à la Hongrie, au peuple magyar et aux peuples apparentés et de verser, au moyen d'un organe central de langue française, l'apport de ces études au patrimoine commun de la science. En conséquence, la* Revue des Études hongroises et finno-ougriennes *ne publiera que des résultats bien acquis et pour ainsi dire filtrés par l'opinion érudite.*

Nous voudrions offrir un point de ralliement à tous les spécialistes et à tous les amis de ces études. Nous comptons déjà parmi nos collaborateurs un bon nombre de savants hongrois, ainsi que les trop rares Européens d'Occident qui s'occupent des choses hongroises et finno-ougriennes.

Nous vouerons un soin tout particulier à l'étude des relations politiques et littéraires entre la France et la Hongrie, relations parfois étroites et intimes, qui intéressent à un égal degré l'histoire diplomatique, l'histoire de la littérature et l'expansion à l'étranger de la politique, des lettres et de la pensée françaises.

Les « chroniques » embrassent les disciplines suivantes : grammaire comparée des langues finno-ougriennes ; histoire de la littérature hongroise ; histoire, archéologie, ethnographie, folklore, bibliographie de la Hongrie ; histoire de la vie intellectuelle et spirituelle en Hongrie ; histoire de la musique et des beaux-arts ; anthropologie des peuples finno-ougriens ; rapports préhistoriques, historiques et autres des peuples finno-ougriens (en premier lieu du peuple hongrois) avec leurs voisins ; lettres françaises en Hongrie ; revue de la littérature hongroise contemporaine.

*Chaque numéro contient une « Bibliographie française de la Hongrie ». faisant suite à l'excellent ouvrage d'*Ignace Kont *(Paris, 1913).*

Le fascicule prochain sera consacré au centenaire de l'Académie hongroise des Sciences et publiera quelques conférences de centenaire.

LIBRAIRIE ANCIENNE Éd. CHAMPION, ÉDITEUR 5, QUAI MALAQUAIS

PALIA D'ORASTIE (1581-1582). I. **Préface et livre de la Genèse,** publiés avec le texte hongrois de HELTAI et une introduction par MARIO ROQUES. 1925, in-8° raisin, 214 p. **60** fr. »

BÉDIER (Joseph), **Les Fabliaux, Études de littérature populaire et d'histoire littéraire du moyen âge.** Quatrième édition revue et corrigée. . . . . **40** fr. »

CLÉDAT (Léon), **Manuel de phonétique et de morphologie romanes.** In-8° écu, 184 p. . . . . **12** fr. »

TESNIÈRE (Lucien), **Les Formes du Duel en Slovène,** accompagné d'un **Atlas Linguistique** de 70 cartes, 2 vol. in-8° de 474 p. et in-4° de 461 p. . . . . **200** fr. »

HUGUET (Édmond), Professeur de Philologie Française à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, **Dictionnaire de la langue française du seizième siècle.** Il n'existe pas de dictionnaire de la langue du XVIe siècle. C'est à combler cette lacune que M. Huguet travaille depuis près de trente ans. Il a minutieusement dépouillé tous les principaux écrivains du XVIe siècle et plus de cent écrivains secondaires. Le *Dictionnaire de la langue française du XVIe siècle* formera au moins deux forts volumes grand in-8°, ou 20 fascicules.

Le *Dictionnaire* paraîtra par fascicules de 5 feuilles, soit 80 pages. Le prix de SOUSCRIPTION à l'ouvrage complet est de **18** fr. le fasc. Parus : fasc. 1 et 2.

Revue des bibliothèques. Directeurs : Émile CHATELAIN et L. BARRAU-DIHIGO, Rédacteur en chef : Henri LEMAÎTRE.
Abonnement : Paris **45** fr. — Départements : **50** fr. — Union postale : **$ 2** fr. **50.**

Publications de l'Institut de recherches de culture comparée [à Oslo]. *Série A.* I. Quatre conférences notamment. A. SOMMERFELT, **L'enquête sur les langues caucasiques, projetée par l'Institut.**
II. A. MEILLET. **La méthode comparative en linguistique historique,** 1925. **12** fr. **50**
Série B. I. MOLTKE-MOE. **Samlede Skrifter.** In-8°, 300 p., **32** francs.
II. P.-O. BODDINS. **Santal Folk Tales.** In-8°, 370 p., **80** francs.

Mélanges linguistiques offerts à J. Vendryes par ses amis et ses élèves, 1925, in-8° raisin, 400 pages. . . . . **40** fr. »

Mélanges de Philologie romane offerts à M. Johann Vising. Beau volume in-4. 410 pages. . . . . **75** fr. »

Mélanges publiés en l'honneur de Paul Boyer (35 mémoires des principaux slavisants), 1924, in-8° raisin, 374 pages. . . . . **50** fr. »

Bulletin du Cange. Archivum Latinitatis Medii Ævi. Consociatarum Academiarum auspiciis conditum digesserunt. J. H. BAXTER, H. GOELZER, L. Nicolau d'OLWER. P. THOMAS, V. USSANI. Tome II, 1925. Abonnement. . . . . **25** fr. »

L'AUTRICHE ET LA HONGRIE PENDANT LA GUERRE

depuis le début des hostilités jusqu'à la chute de la monarchie

(7 Août 1914-Novembre 1918)

par Bertrand AUERBACH, *Correspondant de l'Institut, Doyen de la Faculté des Lettres de Nancy.*
1 vol. in-8° de la *Bibliothèque d'Histoire Contemporaine.* — 40 fr.

(LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN).

ABBEVILLE (FRANCE). — IMPRIMERIE F. PAILLART.